

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (INaLF)

[La] palingénésie philosophique, ou Idées sur l'état passé et sur l'état futur des
êtres vivants [Document électronique] : ouvrage destiné à servir de
supplément aux derniers écrits de l'auteur et qui contient principalement le
précis de ses recherches sur le christianisme / par Charles Bonnet

PREFACE

pV

Mon libraire de Copenhague réimprimoit
mon *essai analytique sur les facultés de
l'ame* ; il me demandoit des *additions* :
je les lui avois refusées : elles auroient été
un espèce de vol que j' aurois fait à ceux qui
avoient acheté la première édition. Je m' étois
donc déterminé à les publier dans un
nouvel ouvrage, qui seroit comme un
supplément à mes derniers écrits ; et
c' est cet ouvrage que je donne aujourd' hui au
public.

La crainte de rendre les volumes trop gros ne
m' a pas permis d' y insérer

pV1

quelques pièces que je pourrai publier
un jour, et qui roulent sur des
sujets de *métaphysique* et d' *histoire
naturelle* .

On trouvera à la tête de cette nouvelle production
deux petits écrits, qui avoient déjà paru dans
la préface de ma *contemplation de la nature* :
ce sont ces *extraits raisonnés* que j' ai
moi-même faits de l' *essai analytique* et des
considérations sur les corps organisés .

Il m' a paru que je devois les reproduire ici,
parce qu' ils sont propres à éclaircir
divers endroits de ces ouvrages, et à faire
mieux sentir la liaison des *principes*

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

pV11

et l' enchaînement des *conséquences* . J' y ai ménagé des *titres particuliers* qui manquoient à la préface de la *contemplation* , et qui étoient absolument nécessaires pour mettre plus de distinction dans les sujets, et les retracer plus fortement à l' esprit.

L' écrit *psychologique* dont ces *extraits* sont immédiatement suivis, est tout neuf. Il est principalement destiné à faciliter l' intelligence des *principes* que j' ai exposés dans l' *essai analytique* ; à montrer l' *application* de ces principes aux cas *particuliers* ; et à exercer l' entendement dans une recherche si digne des plus profondes méditations de l' être pensant. Le morceau sur l' *association des idées* m' auroit fourni facilement la matière d' un gros livre. Je me suis renfermé dans l' espace étroit de quelques pages. Ma santé l' exigeoit. Le lecteur intelligent sçaura développer mes idées, et en tirer une multitude

pV111

de conséquences que je n' ai pas même indiquées. Si après qu' on aura un peu médité cet *écrit* et l' *analyse abrégée* , on n' entend pas mieux mon livre *sur l' ame* ; si l' on se méprend encore sur mes principes et sur leur application ; ce ne sera plus assurément parce que je ne me serai pas expliqué assés, ni d' une manière assés claire et assés précise. Jamais peut-être aucun écrivain de *philosophie rationnelle* ne s' étoit plus attaché que moi à mettre dans cette belle partie de nos connoissances, cette netteté, cette précision, cet enchaînement dont elle ne sçauroit se passer, et dont quelques ouvrages célèbres sont trop dépourvus. J' ai prié qu' on voulût bien comparer mon travail à celui des auteurs qui m' ont précédé, et je le demande encore. Au reste ; on juge aisément, que depuis

p1X

environ vingt-sept ans que je ne cesse point de

composer pour le public, j' ai eu des occasions fréquentes de m' occuper de la *mécanique* du *style* en général, et de celle du *style philosophique* en particulier. J' ai donc médité souvent sur les *signes* de nos idées, sur l' emploi de ces signes, et sur les effets naturels de cet emploi. J' ai reconnu bientôt que ce sujet n' avoit point été creusé ou anatomisé autant qu' il méritoit de l' être, et qu' il avoit avec les principes de la science *psychologique* des liaisons secrettes, que les meilleurs écrivains de *rhétorique* ne me paroissent pas avoir apperçues. Je ne me livrerai pas ici à cette intéressante discussion : elle exigeroit des détails qui me jetteroient fort au delà des bornes d' une préface. L' *essai d' application* de mes *principes psychologiques* , est avec les écrits qui le précèdent, une sorte d' *introduction*

pX

à la *palingénésie philosophique* . En commençant à travailler à cette *palingénésie* , j' étois bien éloigné de découvrir toute l' étendue de la carrière qu' elle me feroit parcourir. Je ne me proposois d' abord que d' appliquer aux *animaux* une de ces idées psychologiques, que je m' étois plu à développer en traitant de la *personnalité* et de l' *état futur* de l' *homme* : *essai analyt* chap xxiv. Insensiblement le champ de ma vision s' est agrandi : j' ai apperçu sur ma route une infinité de choses intéressantes, auxquelles je n' ai pu refuser un coup-d' oeil, et ce coup-d' oeil m' a découvert encore d' autres objets. Enfin ; après avoir marché quelque tems au milieu de cette campagne riante et fertile, une perspective plus vaste et plus riche s' est offerte à mes regards ; et quelle perspective encore ! Celle de ce *bonheur à venir* que Dieu

pX1

réserve dans sa bonté à l' homme mortel. J' ai donc été conduit par une marche aussi neuve que philosophique à m' occuper des *fondemens* de ce *bonheur* ; et parce qu' ils reposent principalement sur la révélation, l' examen

logique de ses *preuves* est devenu la partie la plus importante de mon travail. Je n' ai annoncé qu' une *esquisse* : pouvois-je annoncer plus, relativement à la grandeur du sujet et à la médiocrité de mes connoissances et de mes talens ! Ma principale attention dans cette *esquisse* , a été de ne rien admettre d' essentiel qu' on pût me contester raisonnablement en bonne philosophie. Je ne suis donc parti que des faits les mieux constatés, et je n' en ai tiré que les résultats les plus immédiats. Je n' ai parlé ni d' *évidence* ni de *démonstration* :

pX11

mais ; j' ai parlé de *vraisemblances* et de *probabilités* . Je n' ai supposé aucun *incrédule* : les mots d' *incrédule* et d' *incrédulité* ne se trouvent pas même dans toute cette *esquisse* . Les *objections* de divers genres, que j' ai discutées, sont nées du fond de mon sujet, et je me les suis proposées à moi-même. Je n' ai point touché du tout à la *controverse* : j' ai voulu que mon *esquisse* pût être lue et goûtée par toutes les sociétés chrétiennes. Je me suis abstenu sévèrement de traiter le *dogme* : je ne devois choquer aucune secte : mais ; je me suis un peu étendu sur la beauté de la *doctrine* . Je n' ai pas approfondi également toutes les *preuves* ; mais, je les ai indiqué toutes, et je me suis attaché par préférence à celles que fournissent les *miracles* . Les lecteurs que j' ai eu sur-tout en

pX111

vue, sont ceux qui *doutent* de bonne foi, qui ont tâché de s' éclairer et de fixer leurs doutes ; de résoudre les objections, et qui n' y sont pas parvenus. Je ne pouvois ni ne devois m' adresser à ceux dont le coeur a corrompu l' esprit. Dans la multitude des choses que j' ai eu à exposer, il s' en trouve beaucoup qui ne m' appartiennent point : comment aurois-je pu ne donner que du neuf dans une matière qui est traitée depuis seize siècles par les plus grands hommes, et par les plus sçavans écrivains ?

Je n' ai donc aspiré qu' à découvrir une *méthode* plus abrégée, plus sûre et plus philosophique de parvenir au grand but que je me proposois. J' ai tâché d' enchaîner toutes mes propositions si étroitement les unes aux autres, qu' elles ne laissassent entr' elles aucun

pX1V

vuide. Peut-être cet enchaînement a-t-il été moins dû à mes efforts, qu' à la nature de mon *plan* . Il étoit tel que je prévoyois assés, que mes idées s' enchaîneroient d' elles-mêmes les unes aux autres, et que je n' aurois qu' à me laisser conduire par le fil de la méditation.

On comprend que cette *esquisse* ne pouvoit être mise à la portée de tous les ordres de lecteurs. Je l' ai dit : je la destinois à ceux qui *doutent* de bonne foi, et en général le peuple ne *doute* guères. Une méthode et des principes un peu philosophiques ne sont pas faits pour lui, et heureusement il n' en a pas besoin.

Qu' il me soit permis de le remarquer : la plupart des auteurs que j' ai lus, et j' en ai lu beaucoup ; m' ont paru avoir deux défauts essentiels : ils parlent sans cesse d' *évidence* et de *démonstration* ,

pXV

et ils apostrophent à tout moment ceux qu' ils nomment *déistes* ou *incrédules* . Il seroit mieux d' annoncer moins ; on inspireroit plus de confiance, et on la mériteroit davantage. Il seroit mieux de n' apostropher point les *incrédules* : ce sont eux qu' on veut éclairer et persuader ; et l' on commence par les indisposer. S' ils ne ménagent pas toujours les chrétiens ; ce n' est pas une raison pour les chrétiens de ne pas les ménager toujours.

Un autre défaut, que j' ai apperçu dans presque tous les auteurs que j' ai étudiés et médités, est qu' ils *dissent* trop. Ils ne savent pas resserrer assés leurs raisonnemens ; je voulois dire, les *comprimer* assés. Ils les affoiblissent en les dilatant, et donnent ainsi plus de prise aux objections. Quelquefois même il leur arrive de mêler à des argumens solides, de petites

réflexions *hétérogènes* , qui les infirment. La paille

pXV1

et le chaume ne doivent pas entrer dans la construction d' un temple de marbre élevé à la vérité.

Le désir de prouver beaucoup, a porté encore divers *apologistes* , d' ailleurs très estimables, à donner à certaines considérations une valeur qu' elles ne pouvoient recevoir en bonne *logique* .

Je n' ai rien négligé pour éviter ces défauts : je ne me flatte pas d' y avoir toujours réussi. Je pouvois peu : je ne suis pas resté au dessous du point où je pouvois atteindre. J' ai concentré dans ce grand sujet toutes les puissances de mon ame. Je n' ai pas *nombré* les argumens : je les ai *pesés* , et à la balance d' une *logique* exacte. J' ai souhaité de répandre sur cette importante recherche tout l' intérêt dont elle étoit susceptible, et qu' on avoit trop négligé. J' ai approprié mon style aux divers objets que j' avois à peindre

pXV11

ou plutôt les teintes de ces objets ont passé d' elles-mêmes dans mon style. J' ai *sent* et désiré de faire *sentir* . J' ai visé à une extrême précision, et en m' efforçant d' y atteindre, j' ai fait en-sorte que la clarté n' en souffrît jamais. Je n' ai point affecté une érudition qui ne me convenoit pas : il est si facile de *paraître* érudit et si difficile de *' être* : j' ai renvoyé aux *sources* ; on les connoît. Les vrais philosophes me jugeront : si j' obtiens leur suffrage, je le regarderai comme une récompense glorieuse de mon travail : mais ; il est une récompense d' un plus haut prix à laquelle j' aspire, et celle-ci est indépendante du jugement des hommes.
à Genthod, près de Genève le 19 de mai, 1769.

ESSAI APPLIC. PRINCIPES PSYCH.

p117

Introduction.

Je me borne ici à un seul exemple : il suffira pour faire juger de l' application qu' on pourroit faire de mes principes à un grand nombre d' autres cas. Ce sera même par une application à un plus grand nombre de cas qu' on jugera mieux de la vraisemblance de ces principes. Une hypothèse est d' autant plus probable, qu' elle explique plus heureusement un plus grand nombre de phénomènes. Ceux de mes lecteurs qui se seront rendus mes principes familiers, n' auront pas de peine à faire les applications dont je parle. Je suis fort intéressé dans cet exercice de leur entendement, puisque c' est de leurs efforts que je dois attendre la perfection d' un système que je n' ai pu qu' ébaucher.

p118

Du rappel des idées par les mots.

L' ostracisme étoit un bannissement de dix ans introduit par les athéniens contre les citoyens que leurs richesses ou leur crédit rendoient suspects. On écrivoit le nom du coupable sur des coquilles, et c' est de là que l' *ostracisme* tiroit sa dénomination : le mot grec *ostracon* signifie *coquille* . Le nombre des suffrages devoit excéder celui de 600. J' ai lu autrefois ce trait d' histoire, et je n' en ai retenu autre chose sinon que l' *ostracisme* étoit un bannissement de dix ans, auquel on condamnoit les citoyens trop accrédités. Je relis par hasard ce trait d' histoire, et j' ai un léger souvenir de l' avoir lu. Cependant si l' on m' avoit demandé l' origine du mot *ostracisme* , je n' aurois pu l' indiquer.

p119

Je veux approfondir un peu ce petit fait, et lui appliquer mes principes *psychologiques* pour mieux juger de leur probabilité.

J' ai admis que toutes nos idées tirent leur origine des *sens* , et j' en ai dit la raison, paragraphes 17, 18. J' ai prouvé que la *mémoire*

tient au *corps* , paragraphe 57, et que le *rappel* des idées par la mémoire tient aux *déterminations* que les objets impriment aux *fibres des sens*, et qu' elles conservent. Paragraphes 58, 59 et suivants. J' ai montré enfin, que chaque idée doit avoir dans le cerveau des fibres qui lui soient appropriées et au jeu desquelles le *rappel* de l' idée ait été attaché. Paragraphes 78, 79 et suivants. Il me suffit d' avoir rappelé ces principes généraux ; je viens à leur application au cas que je me propose d' analyser ici.

p120

J' avois retenu le mot *ostracisme* ; je me rappellois fort bien que c' étoit un *bannissement de dix ans* . Je me rappellois encore qu' il ne portoit que contre les citoyens trop accrédités. Le faisceau de fibres *approprié* au mot *ostracisme* avoit donc conservé les *déterminations* que la lecture du mot lui avoit imprimées. Mais, si ce mot ne réveillait rien dans l' esprit, il seroit vuide de sens. Afin donc que j' aye l' idée que l' institution lui a attaché, il faut nécessairement qu' il réveille chez moi l' idée de *bannissement* . Cette idée de *bannissement* ne suffiroit pas même pour me donner le sens complet du mot, parce qu' elle seroit trop vague ; car l' *ostracisme* n' est pas le synonyme de *bannissement* : tout *bannissement* n' est pas un *ostracisme*. L' *ostracisme* réveille donc chez moi l' idée d' une espèce *particulière* de *bannissement*, et si ma mémoire n' est pas tout à fait infidèle, elle déterminera l' idée à un *bannissement de dix ans* .

p121

Le faisceau de fibres auquel est approprié le mot *ostracisme* , ébranlera donc les faisceaux auxquels sont appropriés les mots *bannissement de dix ans* . Mais, ces mots *bannissement de dix ans* seroient eux-mêmes vuides de sens, s' ils ne réveillait pas confusément dans l' esprit l' idée d' une sorte de peine, et celle d' un certain espace de *tems* .

Les faisceaux appropriés aux mots bannissement de dix ans, ébranlent donc à leur tour plus ou moins faiblement d' autres faisceaux auxquels tiennent les mots ou les *signes* représentatifs de *peine* et de *tems* .

Les faisceaux appropriés à ces derniers mots pourront ébranler de même d' autres faisceaux auxquels tiendront quelques *images* ou quelques idées *analogues* à ce que ces mots sont destinés à *représenter* .

Je me rappelle donc très distinctement, que l' *ostracisme* est un *bannissement de dix ans* . Je me rappelle encore que ce bannissement ne portoit dans son institution que contre les *citoyens trop accrédités* .

p122

Les faisceaux appropriés aux mots *bannissement de dix ans* tiennent donc encore à d' autres faisceaux auxquels sont attachés les mots *citoyen* et *accrédité* . Ceux-ci réveillent quelques uns de leurs *analogues* etc.

Mais ; pourquoi le mot *ostracisme* ne me rappelloit-il pas les mots *coquille*, *athéniens*, *suffrages* ?

Il est très clair que les fibres appropriées à ces différens mots n' avoient point perdu les *déterminations* que la lecture de ces mots leur avoit imprimées, et que la répétition assés fréquente des mêmes sons avoit dû naturellement fortifier. Il n' est pas moins clair que ces mots avoient contracté dans mon cerveau une multitude de liaisons diverses, suivant l' emploi que j' avois eu occasion d' en faire soit en conversant, soit en écrivant.

J' ai montré en plusieurs endroits de mon livre, que les liaisons qui se forment entre nos idées de tout genre en supposent de pareilles entre les fibres sensibles de tout genre.

Nos idées de tout genre tiennent à des *signes*

p123

qui les *représentent* . Ces signes sont pour l' ordinaire des *mots* . Ces mots sont rappelés par la *mémoire* . Il est bien démontré que la mémoire a un *siège* purement *physique* . Des accidens purement *physiques* la détruisent :

on perd totalement le souvenir des mots ;
on oublie sa langue maternelle. La *conservation*
des mots ou des signes de nos idées par la
mémoire , tient donc à des causes *physiques* .
Ces causes peuvent-elles être autre chose que
l'organisation et *l'arrangement* des
fibres du cerveau ?

Si notre ame n' a l' idée d' un objet que par
l' action de cet objet sur les fibres sensibles
qui lui sont appropriées, il est bien naturel,
que le *rappel* de cette idée par la mémoire
ou sa *reproduction* , dépende de la même cause
qui en avoit occasionné la production.

Il faut donc que nos fibres *sensibles* de tout
genre soient organisées et arrangées de manière
dans le *siège de l' ame* , qu' elles retiennent
pendant un tems plus ou moins long les
déterminations qu' elles ont reçuës de l' action
plus ou moins réitérée de leurs objets, et
qu' elles puissent contracter entr' elles des
liaisons

p124

en vertu desquelles elles puissent s' ébranler
réciproquement.

Pour que des fibres sensibles de même genre
ou de genres différens puissent s' ébranler
réciproquement , il faut de toute nécessité
qu' elles communiquent les unes aux autres
immédiatement ou *médiatement* .

L' ébranlement dont il s' agit est une *impulsion*
communiquée : afin que cette impulsion se
propage d' une fibre à d' autres fibres, il est
bien évident qu' il faut ou que la fibre *muë*
tienne immédiatement aux fibres à *mouvoir* ,
ou qu' elle y tienne par quelque chose
d' intermédiaire qui reçoive l' impulsion et la
transmette.

Je me suis beaucoup étendu dans les chapitres xxii
et xxv sur cette *communication* des fibres
sensibles et sur ses effets. J' ai donné le nom de
*chaînon*s à ces parties, quelles qu' elles
soient, par lesquelles je conçois que les fibres
sensibles de différentes espèces ou de différens
genres tiennent les unes aux autres, et agissent
les unes sur les autres.

p125

J' ai supposé que ces chaînons étant destinés à transmettre le mouvement et un certain mouvement d' un faisceau à un autre faisceau ou simplement d' une fibre à une autre fibre, avoient reçu une structure relative à cette importante fin. Je n' ai pas entrepris de deviner cette structure ; l' entreprise eut été vaine ; je me suis borné à en considérer les effets, et à m' assurer de leur certitude.

J' ai cru cette certitude, parce qu' elle m' a paru rigoureusement prouvée. Non seulement une sensation nous rappelle une sensation de même espèce ; un son, par exemple, nous rappelle un autre son, une couleur nous rappelle une autre couleur ; mais nous éprouvons encore qu' un son nous rappelle une couleur.

Le son tient à des fibres de l' *ouïe* , la couleur tient à des fibres de la *vue* : les fibres de l' ouïe et celles de la vue communiquent donc entr' elles.

Le même raisonnement s' applique aux autres *sens* : les fibres de tous les sens communiquent donc les unes aux autres.

Si la *mémoire* d' un mot tient aux *déterminations*

p126

que les fibres appropriées à ce mot ont contractées, le rappel d' un mot par un autre mot, doit tenir essentiellement aux *déterminations* que les *chaînons* qui lient les deux faisceaux auront contractées et conservées.

J' ai exposé dans le chapitre ix mes principes sur cette *habitude* que les fibres contractent, sur la manière dont elle s' enracine ou s' affaiblit. J' y suis revenu dans le chapitre xxii.

Les liaisons que le mot *ostracisme* avoient contractées dans mon cerveau avec le mot *coquille* ; celui-ci avec le mot *athéniens* ; ce dernier avec le mot *suffrages* ; ces liaisons, dis-je, s' étoient presque entièrement effacées, et je ne pouvois me rappeler l' origine de l' *ostracisme* .

Le faisceau approprié au mot *ostracisme* , ne pouvoit donc ébranler le faisceau approprié au mot *coquille* , ou s' il l' ébranloit, ce n' étoit point assez fortement pour faire sur mon ame une impression sensible, et qui lui soumit, en quelque sorte, le trait d' histoire dont il

s' agit.

p127

Le *chaînon* ou les *chaînons* qui lient les deux faisceaux avoient donc perdu les *déterminations* en vertu desquelles les deux faisceaux s' ébranloient autrefois réciproquement.

Il en alloit de même du faisceau approprié au mot *coquille* relativement à ceux auxquels tenoient les mots *athéniens*, *suffrages*, etc.

Je ne me flatte pas d' avoir résolu ce petit problème psychologique ; je serai satisfait si j' ai fourni quelque moyen de le résoudre. Je lui ai appliqué des principes qui m' ont paru plus probables que ceux qu' on avoit adoptés jusqu' à moi ; cette application aidera à juger du degré de cette probabilité.

Mais de combien de liaisons diverses le même mot n' est-il pas susceptible ! à combien de mots très différens le mot de *coquille* ne peut-il point répondre suivant la nature du discours ou le but qu' on se propose en l' employant !

Il faut donc que le faisceau approprié à ce mot soit susceptible de cette multitude de liaisons diverses, qu' il tienne par la culture de l' esprit à une foule d' autres faisceaux, et que le mouvement puisse se propager de ce faisceau

p 28

à tel ou tel faisceau avec la précision et la célérité qu' exige la pensée ou la suite du discours.

Quelle merveilleuse composition ceci ne suppose-t-il point dans cet organe admirable qui est l' instrument immédiat des opérations de notre ame ! Quel seroit notre ravissement si la mécanique de ce chef-d' oeuvre du tout-puissant nous étoit dévoilée ! Nous contemplerions dans cet organe un petit monde, et s' il appartenoit à un leibnitz, ce petit monde seroit l' abrégé de l' univers.

p129

Suite du rappel des idées par les mots.

Quelle que soit la partie du cerveau qui est le siège de l'ame ou l'instrument immédiat de ses opérations, on ne peut s'empêcher d'admettre qu'il est quelque part dans le cerveau un organe qui réunit les impressions de tous les sens, et par lequel l'ame agit ou paroît agir sur différentes parties de son corps.

Nous voyons clairement que l'action des objets ne se *termine* pas aux sens *extérieurs*. L'action du *son* ne se termine pas au *tambour*, celle de la *lumière*, à la *rétiline*. Il est des *nerfs* qui propagent ces différentes impressions jusqu'au cerveau. Ceux qui après avoir perdu le poignet, sentent encore leurs doigts, nous montrent assés, que le *siège* du sentiment n'étoit pas où il paroîssoit être. L'ame ne sent donc pas ses doigts dans les doigts-mêmes :

p130

elle n'est pas dans les doigts. Elle n'est pas non plus dans les sens *extérieurs*. Nous sommes fort peu éclairés sur la structure intime du cerveau. L'anatomie se perd dans ce dédale ténébreux. Elle voit les nerfs de tous les *sens* y converger ; mais, lors qu'elle veut les suivre dans leur cours, ils lui échappent, et elle est réduite à conjecturer, ou à tâtonner.

Nous devons donc renoncer à déterminer précisément quelle est la partie du cerveau qui constitue le *siège de l'ame*. Un anatomiste célèbre procédant par la voye d'*exclusion*, a prétendu que le siège de l'ame étoit dans le *corps calleux*, parce que toutes les expériences qu'il a tentées lui ont paru prouver, que cette partie est la seule qui ne puisse être blessée ou altérée, que les fonctions de l'ame n'en souffrent plus ou moins.

Un autre anatomiste a contredit ce résultat,

p131

et a entrepris d'établir sur d'autres expériences, que le *siège de l'ame* seroit plutôt dans la *moëlle allongée*. Il produit en sa faveur des faits qui semblent fort décisifs. Je n'en

citerai qu' un seul : on connoit des animaux qui n' ont point de *corps calleux* ; le pigeon, par exemple, n' en a point, à ce qu' assure cet anatomiste, et nous ne refuserons pas une ame au pigeon.

Quoi qu' il en soit de cette question sur le *siège de l' ame* , il est bien évident, que tout le cerveau n' est pas plus le siège du *sentiment* , que tout l' oeil n' est le siège de la *vision* .

Mais ; s' il ne nous est pas permis de pénétrer dans le secret de la mécanique du cerveau, nous pouvons au moins étudier les effets qui résultent de cette mécanique, et juger ainsi de la cause par ses effets.

p132

Nous sçavons que nous n' avons des idées qu' à l' aide des *sens* ; ceci est une vérité que l' expérience atteste. L' expérience nous apprend encore que nos idées de tout genre s' enchaînent les unes aux autres, et que cet enchaînement tient en dernier ressort aux liaisons que les fibres des sens ont entr' elles.

Il s' ensuit donc que les divers sens dont nous sommes doués ont quelque part dans le cerveau des *communications* secrettes, en vertu desquelles ils peuvent agir les uns sur les autres.

La partie où ces communications s' opèrent est celle qu' on doit regarder comme le *siège de l' ame* . Elle est le sens *interne* .

Cette partie est donc, en quelque sorte, l' *abrégé* de tous les sens, puis qu' elle les réunit tous.

Mais, c' est encore par cette partie que l' ame agit sur son corps, et par son corps sur tant d' êtres divers. Or, l' ame n' agit que par le ministère des *nerfs* : il faut donc que les nerfs de toutes les parties que l' ame régit,

p133

ailent aboutir à cette organe que nous regardons comme le siège *immédiat* du *sentiment* et de l' *action* . C' est dans ce sens que j' ai dit, que cet organe si prodigieusement composé, étoit une *neurologie* en mignature.

On voit assès par tout ce que je viens d' exposer, qu' il importe fort peu à mes principes,

de déterminer précisément quelle est la partie du cerveau qui constitue proprement le *siège de l'ame* . Il suffit d' admettre avec moi qu' il est dans le cerveau un lieu où l' ame reçoit les impressions de tous les *sens* et où elle déploie son activité. J' ai montré que cette supposition n' est pas gratuite, puisqu' elle découle immédiatement de faits qu' on ne sçauroit revoquer en doute.

Toutes nos idées sont *représentées* par des *signes* . Ces signes sont *naturels* ou *artificiels* .

Les signes *naturels* sont des images, des sons inarticulés ou des cris, des gestes, etc.

Les signes *artificiels* sont des figures ou des caractères, des sons articulés ou des mots,

p134

dont l' ensemble et les combinaisons forment la *parole* ou le *langage* .

Les mots agissent donc sur le cerveau par la *vuë* ou par l' *ouïe* , ou par toutes les deux ensemble.

Ainsi les mots *ostracisme*, *coquille*, *athéniens*, ont dans le cerveau des fibres qui leur correspondent, et si ces mots n' ont été que *prononcés* , ces fibres ne répondront qu' à l' organe de l' *ouïe* . S' ils ont été *écrits* et *prononcés* , ils répondront à la fois à l' organe de la *vuë* et à celui de l' *ouïe* .

Les mots dont il s' agit pourront donc être *rappelés* également par des fibres de la *vuë* ou par des fibres de l' *ouïe* .

Et comme nous avons prouvé que les fibres de tous les *sens* sont liées les unes aux autres, il arrivera que la *vuë* du mot *ostracisme* réveillera le son de ce mot, et que le son du mot réveillera de même l' idée des *lettres* qui le représentent.

Je nommerai faisceaux *optiques* ceux qui

p135

tiennent aux sens de la *vuë* , et faisceaux *auditifs* ceux qui appartiennent aux sens de l' *ouïe* .

Les mots *ostracisme*, *coquille*, *athéniens* tiennent donc à la fois dans mon cerveau à

des faisceaux *optiques* et à des faisceaux *auditifs* . Ils tiendront plus aux uns qu' aux autres, suivant que ces mots auront affecté plus souvent ou plus fortement la *vue* ou l' *ouïe* . Nous sommes donc acheminés à admettre dans le *siège de l' ame* un double *système représentatif* des *signes* de nos idées. Les fibres à l' aide desquelles nous raisonnons, et que j' ai nommées *intellectuelles* , parce qu' elles servent aux opérations de l' entendement, sont donc des dépendances de la *vue* et de l' *ouïe* . Il est singulier que l' expérience vienne encore prouver ceci. On peut avoir éprouvé, qu' une longue méditation fatigue l' organe de la *vue* . C' est au moins ce que j' ai éprouvé plus d' une fois, et si l' organe de l' *ouïe* n' éprouve pas la même fatigue, c' est, sans doute, qu' il est moins délicat. C' est ce fait assez remarquable que j' avois indiqué dans le paragraphe 851.

p136

Ceux de mes lecteurs qui pourroient avoir été choqués des expressions de *fibres intellectuelles* comprennent mieux à présent dans quel sens j' ai employé ces expressions. Il est bien évident, que je n' attribue pas à l' *entendement* ce qui ne convient qu' au *cerveau* . J' ai peut-être mieux établi qu' aucun auteur dans ma préface et ailleurs, les grandes preuves de l' *immatérialité* de notre ame, et je m' étois expliqué assez clairement dans ce paragraphe 851. Mais, la plûpart des lecteurs lisent trop rapidement : mon livre demandoit à être un peu étudié.
à Genthod, près de Genève,
le 6 de juillet 1766.

p137

Sur l' association des idées en général.
Les principes que je viens d' appliquer à un cas particulier du *rappel des idées par les mots* , peuvent s' appliquer facilement à l' *association des idées* en général.
Un objet *fort composé* agit à la fois ou successivement sur un grand nombre de fibres *sensibles* de différens *ordres* .
En vertu des *déterminations* que cet objet

imprime à ces fibres, elles acquièrent une tendance à s' ébranler les unes les autres, d' une manière relative à celle dont l' objet agit sur elles.

Si donc une ou plusieurs de ces fibres viennent à être ébranlées, par quelque mouvement intestin du cerveau ou par quelque objet plus ou moins analogue, toutes les autres fibres

correspondantes seront ébranlées, et retraceront à l' ame cet *ensemble* d' idées, que l' objet composé y avoit excité par son action sur les fibres.

Ainsi, plus les fibres ébranlées seront nombreuses et mobiles ; plus elles auront de disposition à retenir les *déterminations* imprimées ; plus l' ébranlement communiqué sera fort et répété ; et plus les idées qui se retraceront dans l' ame auront de clarté et de force.

Plus ces idées auront de clarté et de force et plus elles influenceront sur l' exercice des facultés intellectuelles et des facultés corporelles.

Un être qui possède plusieurs *sens* , est donc susceptible d' un plus grand nombre d' impressions *diverses* .

Et si le même objet agit à la fois et puissamment sur *tous* les sens de cet être ; s' il les ébranle dans le rapport qui constituë le plaisir ; l' ame sera entraînée vers cet objet ; la *volonté* s' appliquera fortement à l' idée très *complèxe* et très vive qu' il y excitera.

Non seulement la volonté sera déterminée par la présence *actuelle* de l' objet ; elle le sera encore par le simple *souvenir* de cet objet.

Ce souvenir sera d' autant plus durable, d' autant plus vif, d' autant plus inclinant ; que l' objet aura agi plus fortement, plus longtems ou plus fréquemment sur tous les *sens* ou sur plusieurs *sens* .

En conséquence des *liaisons* originelles qui sont entre tous les sens, et que les circonstances fortifient ; un mouvement communiqué à un *sens* ou simplement à quelques fibres d' un sens, se propage à l' instant aux autres sens ou à plusieurs des autres sens ; et l' idée très *complète* attachée à ces diverses impressions à peu près simultanées, se réveille dans l' ame avec plus ou moins de vivacité ; le *desir* s' allume, et produit telle ou telle suite d' actions.

Appliqués ces principes généraux aux objets de l' *avarice* , de la *gloire* , de l' *ambition* et de toutes les grandes *passions* : appliquez-les

p140

sur tout aux objets de la *volupté* , plus impulsifs et plus sollicitans encore chez la plûpart des hommes ; et vous expliquerez *psychologiquement* les principaux *phénomènes* de l' humanité.

C' est sur ces principes si simples, si féconds, si lumineux que j' essayerois d' élever l' importante théorie de l' *association des idées* . J' en ai jetté les fondemens dans les chapitres xxv et xxvi de mon *essai analytique sur l' ame* , auxquels je renvoye. D' autres méditations, et les ménagemens que ma santé exige, ne me permettent pas de me livrer actuellement à ce travail intéressant, qui fourniroit seul à un *traité de morale* en forme, et que j' ai souvent songé à composer.

C' étoit un semblable traité que j' avois dans l' esprit, lorsque je composois, il y a neuf ans le paragraphe 821 de mon *essai analytique* , et que je

p141

m' exprimais ainsi. " je ne finirois point, si je voulois indiquer tout ce qui résulte de l' association des idées. Un bon traité de morale devoit avoir pour objet de développer l' influence des idées *accessoires* ou associées en matière de moeurs et de conduite. C' est ici qu' il faut chercher le secret de perfectionner l' éducation. Je pourrois bien m' occuper un jour d' un sujet si important et qui a tant de liaison avec les principes de cette analyse. "

telle est la nature de la *volonté* , qu' elle ne peut se *déterminer* que sur des *motifs* .

Je crois l' avoir assez prouvé dans les chapitres xi, xii, xix de mon *essai analytique* . J' ai rappelé les principales preuves de cette grande vérité dans l' article xii de mon *analyse abrégée* .

La science des moeurs ou la *morale* doit donc avoir pour but de fournir à la *volonté* des *motifs* assés puissans pour la diriger constamment vers le *vrai bien* .

Ces *motifs* sont toujours des *idées* que la morale présente à l' entendement, et ces idées

ont toujours leur *siège* dans *certaines fibres* du cerveau.

La morale fait donc le meilleur choix de ces idées ; elle les dispose dans le meilleur ordre ; elle les associe, les enchaîne, les *groupe* dans le rapport le plus direct à son but.

Plus les impressions qu' elle produit ainsi sur les *fibres* appropriées à ces idées sont fortes, durables, harmoniques, et plus le jeu de ces fibres a d' influence sur l' ame.

Cette action des fibres appropriées aux *vrais biens* sera donc d' autant plus *efficace* , qu' elle l' emportera d' avantage sur celle des fibres appropriées aux *plaisirs sensuels* .

Et parce que la *quantité* du mouvement dépend du nombre des parties muës à la fois, et de la vitesse avec laquelle elles sont muës ; plus il y aura de fibres appropriées aux *vrais biens* qui seront ébranlées à la fois, plus elles le seront avec force ; et plus les idées qu' elles retraceront à l' ame influenceront sur les *déterminations* de sa volonté.

p143

C' est par la *liaison* que la morale sçait mettre entre tous les *principes* , qu' ils se réveillent les uns les autres dans l' *entendement* . Or qui dit un *principe* , dit une *notion générale* , qui enveloppe une multitude d' idées *particulières* .

La *notion générale* est donc attachée dans le cerveau à un *faisceau principal* , qui correspond à une multitude de petits faisceaux et de fibres, qu' il ébranle à la fois ou presque à la fois.

Ce sont autant de petites forces, qui conspirent à produire un effet général. Le résultat *moral* de cet effet *physique* , est une certaine *détermination* de la volonté.

L' *objet* d' une *passion* n' auroit pas une si grande force, s' il agissoit seul : mais ; il est enchaîné à une foule d' autres objets, dont il réveille les idées, et c' est du *rappel* de ces idées *associées* qu' il tire sa principale force. L' *or* est bien l' objet immédiat de la passion de l' *avare* : mais ; l' avare n' amasse pas de l' or pour le simple plaisir d' en amasser.

p144

Ce métal lui représente les *valeurs* , dont il est le *signe* . Il ne jouit pas actuellement de ces *valeurs* ; mais, il se propose toujours d' en jouir, et il en jouit en idée. Il fait de son or toutes sortes d' emplois imaginaires, et les mieux assortis à ses goûts et à sa vanité. Il n' oublie point sur tout de se comparer tacitement à ceux qui ne possèdent pas ses richesses. De là naît dans son ame une certaine idée d' indépendance et de supériorité, qui le flatte d' autant plus que tout son extérieur annonce moins.

L' *or* tient donc dans le cerveau de l' avare à un *faisceau principal* , et ce faisceau est lié à une foule d' autres, qu' il ébranle sans cesse. à ces faisceaux subordonnés ou *associés* sont attachées les idées de *maisons* , d' *équipages* , d' *emplois* , de *dignités* , de *crédit* , etc. Etc. Et combien de faisceaux ou de *fascicules* tiennent encore au faisceau approprié au mot *crédit* !

Si la morale parvenoit à substituer à l' idée dominante de l' *or* celle de *libéralité* ou de *bénéficence* ; si elle associoit fortement à cette idée toutes celles des *plaisirs* et des *distinctions réelles* attachées à la *bénéficence* ; si elle prolongeoit

p145

cette chaîne d' idées, et qu' elle y plaçât pour dernier chaînon le bonheur à *venir* ; si enfin, elle ébranloit si puissamment tous les faisceaux et toutes les fibres appropriées à ces idées, que leur mouvement l' emportât en intensité sur le jeu des fibres appropriées à la *passion* ; si, dis-je, la morale opéroit tout cela, elle transformerait l' *avare* en homme *libéral* ou *bienfaisant* .

Cette *faculté* qui retient et enchaîne les idées ou les *images* des choses, qui les reproduit de son propre fond, les arrange, les combine, les modifie, porte le nom d' *imagination* .

Il est assés évident que l' *imagination* décide de tout dans la vie humaine. Le grand secret de la morale consistera donc à se servir habilement de l' imagination elle-même, pour diriger plus sûrement la volonté vers le *vrai bien* . Tel est le principal but des *promesses* et des *menaces* qui étayent la plus sublime de toutes les morales. Le créateur du genre humain pouvoit seul en être

le législateur, parce qu' il connoissoit seul
le fond de son ouvrage.

p146

La morale *philosophique* puisera donc son art
et ses enseignemens dans la *nature* de
l' homme et ses *rélations* . Elle en déduira sa
destination , et envisagera toutes ses
facultés , comme des *instrumens* , qu' elle
doit mettre en valeur, perfectionner de plus en
plus, et rendre aussi *convergens* qu' il est
possible vers la grande et noble *fin* de son
être.

Chaque *faculté* a ses *loix* , qui la
subordonnent aux autres facultés, et
déterminent sa manière d' agir. J' ai fort
développé cela dans mon *essai* . La grande *loi*
de l' imagination est celle-ci : lors que deux ou
plusieurs mouvemens ont été excités à la fois ou
successivement dans l' *organe* de la pensée, si
un de ces mouvemens est reproduit de nouveau, tous
les autres le seront, et avec eux les *idées* qui
leur ont été attachées.

Toutes les *sciences* et tous les *arts*
reposent sur cette *loi* : que dis-je ! Tout le
système de l' homme en dépend.
La science git dans l' *enchaînement* des
vérités, et cet enchaînement est-il autre chose

p147

que l' *association* des mouvemens dans
l' *organe immédiat* de la pensée ?
Les plaisirs des *beaux-arts* dépendent tous
des *comparaisons* que l' ame forme entre les
diverses sensations ou les divers sentimens que
leurs objets font naître chès elle : ces
comparaisons dépendent elles-mêmes de
l' *association* des sentimens : plus il y a de
sentimens *associés* , plus ces sentimens sont
vifs, variés, harmoniques, et plus la somme des
plaisirs qu' ils excitent, s' accroît.
Si les *régles générales* , les *sentences* , les
maximes , etc. Plaisent tant à l' esprit, c' est
sur tout parce qu' elles enveloppent un grand
nombre d' idées *particulières* , que
l' *expérience* et la *réflexion* ont
associées et que la *régle* ou la

maxime réveille aussi-tôt ; etc.

On est étonné quand on vient à analyser toutes les idées que la réflexion, la coutume, l'opinion, le préjugé ont associées ensemble et attachées à un seul mot. Les mots de *patrie* , de *vertu*, de *point-d'honneur* en sont des exemples frappants, qu'il suffit d'indiquer. J'ai analysé le premier dans mon *essai* paragraphe 264.

p148

L'*opinion* ne régent le monde, que par les idées *associées* . Les orateurs et les artistes savent bien ceci.

Tout est lié dans la nature ; tous les êtres tiennent les uns aux autres par divers *rappports* . à ces *rappports naturels* , déjà si multipliés, si diversifiés, se joignent les *rappports d'institution* , que l'esprit a formés, et qui ne sont ni moins nombreux ni moins diversifiés. La science *universelle* est le système *général* de ces *rappports* .

Il n'est donc rien d'*isolé* ou de *solitaire* dans la nature : le *cerveau* , destiné à peindre à l'ame la nature, a donc été *organisé* dans un rapport direct à la nature. Il y a donc entre les fibres *sensibles* du cerveau des *rappports*

p149

ou des *liaisons* analogues à celles qui unissent les divers objets de la nature.

L'action des objets sur le cerveau détermine l'*espèce* des mouvemens et l'*ordre* suivant lequel ils tendent à se propager. Plus le nombre de ces mouvemens *associés* est grand, plus ils sont variés, distincts ; plus ils représentent fidèlement la nature, et plus il y a de *connoissances* dans l'individu.

Je cours rapidement sur la surface des choses : un torrent m'entraîne : je découvre une perspective immense : je voudrais la crayonner ; le tems et les forces me manquent : je suis réduit à en ébaucher grossièrement les premiers traits : le lecteur intelligent finira cette ébauche, et il en verra naître la grande *théorie de l'association des idées* .

p150

Sur l' association des idées chez les animaux. Le *cerveau* des animaux a été aussi *organisé* dans un rapport à la nature : mais, il n' a pas été appelé à représenter, comme celui de l' homme, la nature entière. Il n' en représente que quelques parties, et les parties qu' il peint à l' ame avec le plus de netteté et de vivacité sont celles qui ont un rapport direct à la *conversation* et à la *propagation* de l' animal.

Il est évident que plus les *sens* sont multipliés dans un animal, et plus il a de sensations et de sensations diverses. Il se forme donc dans son cerveau un plus grand nombre d' *associations d' idées* .

Plus le nombre de ces *associations* s' accroît, et plus l' *instinct* de l' animal se développe, s' étend, se perfectionne. La *domesticité* et l' *éducation* sont ce qui multiplie et fortifie le plus les *associations* des idées dans la tête de

p151

l' animal. C' est par elles que l' *instinct* semble toucher à la raison, et qu' il l' étonne. Un organe unique peut avoir été construit avec un tel art, qu' il suffit seul à donner à l' animal un grand nombre d' idées, à les diversifier beaucoup, et à les *associer* fortement entr' elles. Il les *associera* même avec d' autant plus de force et d' avantage, que les fibres qui en seront le *siège* se trouveront unies plus étroitement dans un organe unique.

La *trompe* de l' éléphant en est un bel exemple, et qui éclaircira admirablement bien ma pensée. C' est à ce seul instrument, que ce noble animal doit sa supériorité sur tous les autres animaux ; c' est par lui qu' il semble tenir le milieu entre l' homme et la brute. Quel pinceau pouvoit mieux que celui du peintre de la nature exprimer toutes les merveilles qu' opère cette sorte d' organe universel !

" cette *trompe* , dit-il, composée de membranes,

p152

de nerfs et de muscles, est en même tems un membre capable de mouvement,... etc. "

l' éloquent historien de l' éléphant réunit ensuite sous un seul point de vuë les divers services que ce grand animal retire de sa trompe. " le toucher, continue-t-il, est celui de tous les sens qui est le plus rélatif à la connoissance ; ... etc. "

voilà donc la mécanique par laquelle un grand nombre d' idées différentes peuvent

p155

s' associer dans le cerveau d' un animal, à l' aide d' un seul organe : tels sont les principaux effets de cette admirable association. Notre illustre auteur insiste avec raison sur cette vérité *psychologique* ; que l' éléphant est privé, ainsi que tous les autres animaux, de la puissance de réfléchir . Cette puissance suppose l' usage des *signes* par lesquels nous généralisons nos idées. L' éléphant n' a point l' usage de pareils signes. Je ne trouve pas que les écrivains de métaphysique qui me sont connus, ayent pris la peine de bien analyser ceci. Il ne me semble pas qu' ils ayent bien saisi la vraie notion de la réflexion. Qu' il me soit permis de rappeler ici ce que j' ai dit là-dessus dans les paragraphes 260, 261 de mon *essai analytique* .

" la réflexion est donc en général, le résultat de l' *attention* que l' esprit donne aux idées *sensibles* , qu' il compare et qu' il revêt de *signes* ou de termes qui les représentent. "

ainsi lorsque l' esprit se rend attentif aux effets qui résultent de l' *activité* d' un objet, il déduit de ces effets par la *réflexion* , la notion des propriétés de l' objet.

p156

Cette notion est une idée *réfléchie* . L' idée *sensible* ne présente à l' esprit qu' un certain mouvement, un changement de forme, de proportions, d' arrangement dans certaines parties ; etc. L' esprit tire de tout cela par une abstraction

intellectuelle l' idée réfléchie des propriétés.

On voit à présent, que si l' éléphant pouvoit revêtir de *signes* ou de *termes* chacune des idées que sa *trompe* lui transmet ; s' il pouvoit représenter par de semblables *signes* ce qu' il *abstrairait* de chaque idée *sensible* ; s' il pouvoit comparer par le même moyen les idées qu' il auroit ainsi *abstraites* ; on voit, dis-je, que la sphère de ses idées s' étendrait de plus en plus ; que leurs *associations* se fortifieroient par les signes même, en même tems qu' elles se multiplieroient et se diversifieroient. Bientôt l' éléphant disputeroit l' empire à l' homme, et l' *instinct* seroit transformé en *raison* . Cette transformation est impossible dans l' état présent des choses : ici sont les barrières insurmontables que l' auteur de la nature a placé entre l' *instinct* et la *raison* : mais, peut-être ces barrières ne subsisteront-elles pas

p157

toujours : peut-être viendra-t-il un tems où elles seront enlevées, et où l' éléphant atteindra à la sphère de l' homme. Cette idée, qui peut paroître un peu hardie, mérite bien que je la développe, et c' est ce que je vais essayer de faire dans l' écrit suivant.

AVERTISSEMENT

p161

Lorsque l' idée intéressante d' une restitution future des animaux s' offrit à mon esprit, je crus que son exposition occuperoit à peine une feuille de ces *opuscules* , et je n' imaginai pas le moins du monde qu' elle me conduiroit insensiblement à remanier presque tous mes principes sur Dieu, sur l' *univers*, sur l' *oeconomie* de l' *homme* , sur celle des *animaux* , sur l' *origine* des êtres *organisés* , sur leur *accroissement* , sur leurs *reproductions* , etc. Cet écrit est donc devenu peu à peu une sorte de *supplément* à mes trois derniers ouvrages. Si

le lecteur veut

p162

me suivre avec autant de facilité que de plaisir dans ces nouvelles méditations, il consultera toujours les endroits de ces ouvrages auxquels j' ai été obligé de le renvoyer assez fréquemment. Il voudra bien ne me juger qu' après m' avoir lu attentivement d' un bout à l' autre, et avoir médité un peu sur la nature de mes principes, sur leur enchaînement, sur la liaison des conséquences avec ces principes, et sur l' harmonie de l' ensemble.

Si le lecteur m' accorde cette grace, je puis espérer qu' il ne lui paroîtra pas que j' aye choqué les règles d' une saine logique, et abusé de la permission de conjecturer en *psychologie* et en *physique* .

Quoi que cet écrit, un peu singulier, soit devenu beaucoup plus volumineux que je ne le pensois, je dirai cependant, que j' y ai concentré mes

p163

idées le plus qu' il m' a été possible : souvent même il est arrivé que je les ai simplement indiquées plutôt qu' analysées. Il falloit bien d' ailleurs laisser quelque chose à faire à l' esprit du lecteur : peut-être néanmoins lui aurai-je laissé trop à faire : il me le pardonnera d' autant plus volontiers, que j' aurai présumé plus favorablement de sa pénétration. Il reconnoîtra aisément, que si j' avois traité à la manière de certains écrivains, les sujets si féconds et si divers qui se sont présentés à ma méditation, j' aurois enfanté plusieurs gros volumes, et noyé mes pensées dans un déluge de mots et de choses incidentes.

Je ne le dissimulerai point : j' ai travaillé cette nouvelle production autant qu' aucun de mes autres ouvrages. Je me suis toujours attaché à approprier mon style aux différens sujets, et à lui donner le degré de clarté, de précision et d' intérêt dont j' étois capable. C' est

p165

à ceux qui possèdent ces matières et qui se sont occupés de la *composition* , à juger d' un travail que je soumetts, sans reserve, à leurs lumières et à leur discernement.

AVANT-PROPOS

L' existence de l' ame des bêtes est un de ces dogmes philosophiques qui ne reposent que sur l' *analogie* . Les rapports de similitude que nous découvrons

p166

entre les organes des animaux et les nôtres, et entre leurs actions et celles que nous produisons dans des circonstances pareilles, nous portent à penser qu' il est dans l' animal un principe d' action, de sentiment et de vie analogue à celui que nous reconnoissons au dedans de nous. Nous ne pouvons même nous défendre d' un certain sentiment qui nous entraîne comme malgré nous à admettre que les bêtes ont une *ame* . Le philosophe lui-même ne résiste pas plus à ce sentiment que le vulgaire, et je ne sçais si l' inventeur de l' *automatisme* des brutes ne s' y laissoit pas entraîner quelquefois.

p167

J' ai assés dit et répété dans mes trois derniers ouvrages, que je ne regardois l' existence de l' ame des bêtes que comme *probable* ; mais, il faut convenir que cette probabilité va, au moins, jusqu' à la plus grande vraisemblance. Je ne nierai point, qu' avec beaucoup de subtilité d' esprit on ne puisse expliquer *mécaniquement* toutes les opérations des brutes. Je ne le tenterois pas néanmoins, parce qu' il me paroîtroit assés peu philosophique de donner la torture à son esprit pour trouver des explications *mécaniques* , toutes plus ou moins forcées, tandis qu' on rend raison de tout de la manière la plus simple, la plus heureuse, en accordant une *ame* aux brutes. Des théologiens et des philosophes estimables en consentant d' admettre que les bêtes ont une ame,

n' ont pas voulu accorder que cette ame survécût à la destruction du corps de l' animal. Ils ont jugé que la révélation seroit trop intéressée dans cette sorte de croyance philosophique,

p168

et ils ont accumulé sur ce sujet des objections qui ne me paroissent pas solides. Pourquoi intéresser la révélation dans une chose où il semble qu' elle nous a laissé une pleine liberté de penser ? Je le disois dans le paragraphe 716 de mon *essai analytique* : " on a soutenu l' anéantissement de l' ame des bêtes, comme si le dogme de l' immortalité de notre ame étoit lié à l' anéantissement de celle des bêtes. Il seroit bien à désirer qu' on n' eut jamais mêlé la religion à ce qui n' étoit point elle. " j' espère donc que les amis sincères de la religion et du vrai voudront bien me pardonner, si j' essaye aujourd' hui de montrer qu' il est possible qu' il y ait un *état futur* réservé aux animaux. Cette tentative ne sçauroit déplaire aux ames sensibles et qui désirent qu' il y ait le plus d' heureux qu' il est possible. Combien les souffrances des bêtes ont-elles de quoi intéresser cette sensibilité raisonnable qui est le caractère le plus marqué d' un coeur bien fait ! Combien l' opinion que j' ose chercher à justifier s' accorde-t-elle avec les hautes idées qu' un philosophe chrétien se forme de la bonté suprême ! Le 15 de mars 1768.

PARTIE 1

p169

Idées sur l' état futur des animaux.
Hypothèse de l' auteur ;
fondemens de cette hypothèse.
Je suppose qu' on se rappelle ce que j' ai exposé sur l' *état futur* de l' homme dans le chapitre xxiv de mon *essai analytique* , paragraphes 726, 754, et dans le chapitre xiii, de la partie iv de ma *contemplation* . Peut-être sera-t-il mieux encore que mon lecteur prenne la peine de relire les endroits que je viens de

citer.

p170

Plus on étudie l' organisation des grands animaux, et plus on est frappé des traits nombreux de ressemblance qu' on découvre entre cette organisation et celle de l' *homme* . Il n' y a pour s' en convaincre qu' à ouvrir un traité d' *anatomie comparée* .

Où seroit donc la raison pourquoi la ressemblance se termineroit précisément à ce que nous en connoissons ? Avant qu' on se fût exercé en *anatomie comparée* , combien étoit-on ignorant sur les rapports de l' organisation des animaux avec celle de l' homme ! Combien ces rapports se sont-ils multipliés, développés, diversifiés lorsque le scalpel, le microscope et les injections sont venus perfectionner toutes les branches de l' anatomie ! Combien peuvent-elles être perfectionnées encore ! Que sont nos connoissances anatomiques auprès de celles que de nouvelles inventions procureront à nos descendants ! Qu' il me soit donc permis d' insérer de tout ceci, que les animaux peuvent avoir avec l' homme d' autres traits de ressemblance dont nous ne nous doutons pas le moins du monde. Parmi ces traits qui nous demeurent voilés,

p171

ne s' en rencontreroit-il point un qui seroit relatif à un *état futur* ?

Quelle difficulté y auroit-il à concevoir, que le véritable *siège de l' ame* des bêtes est à peu près de même nature que celui que la suite de mes méditations m' a porté à attribuer à notre ame ? Je reviens à prier mon lecteur de consulter là-dessus les passages de mes deux ouvrages, que j' ai déjà cités.

Si l' on veut bien admettre cette supposition unique, l' on aura le fondement *physique* d' un *état futur* réservé aux animaux. Le petit corps *organique* et *indestructible*, *vrai* siège de l' ame, et logé dès le commencement dans le corps grossier et *destructible* , conservera l' *animal* et la *personnalité* de l' animal.

Ce petit corps *organique* peut contenir une multitude d' organes, qui ne sont point destinés

à se développer dans l' état présent de notre globe, et qui pourront se développer lors qu' il aura subi cette nouvelle révolution à laquelle il paroît appelé. L' auteur de la nature travaille aussi en petit qu' il veut, ou plutôt le grand et le petit ne sont rien par rapport

p172

à lui. Connoissons-nous les derniers termes de la division de la matière ? Les matières que nous jugeons les plus subtiles le sont-elles en effet ? L' animalcule vingt-sept millions de fois plus petit qu' un *ciron* , seroit-il le dernier terme de la division *organique* ? Combien est-il plus raisonnable de penser qu' il n' est que le dernier terme de la portée actuelle de nos microscopes ! Combien cet instrument pourra-t-il être perfectionné dans la suite ! L' antiquité auroit-elle deviné cet animalcule ? Combien est-il d' animalcules que nous n' avons garde nous-mêmes de deviner, et à l' égard desquels celui-ci est un éléphant ! Cet animalcule, qui nous paroît d' une si effroyable petitesse, a pourtant une multitude d' organes : il a un cerveau, un coeur ou quelque chose qui en tient lieu : il a des nerfs, et des esprits coulent dans ces nerfs : il a des vaisseaux, et des liqueurs circulent dans ces vaisseaux : quelle-est la proportion du cerveau, du coeur au reste du corps ? Quelle-est la proportion de ce cerveau si effroyablement petit à une de ses parties constituantes ? Combien de fois un globule des esprits est-il contenu dans une de ces parties ? Cet animalcule jouit de la vuë : quelles sont les dimensions de l' image que les

p173

objets peignent au fond de son oeil ? Quelle est la proportion d' un trait de cette image à l' image entière ? La lumière la trace, cette image : quelle est donc la petitesse plus effroyable encore d' un globule de lumière, dont plusieurs millions entrent à la fois, et sans se confondre, dans l' oeil de l' animalcule ! Il est assés reconnu par les plus habiles physiciens, que notre globe a été autrefois très différent de ce qu' il est aujourd' hui. Toute

la géographie *physique* dépose en faveur de cette vérité : j' abandonnerois mon sujet, si j' entrois là-dessus dans quelque détail. Infirméroit-on le texte sacré de la *genèse* , si l' on avançoit que la *création* décrite par Moïse, est moins une *véritable* création, que le récit assés peu circonstancié des degrés successifs d' une grande révolution que notre globe subissoit alors, et qui étoit suivie de la production de cette multitude d' êtres divers qui le peuplent aujourd' hui ? Cette idée ingénieuse d' un sçavant anglois ne suppose point du

p174

tout l' *éternité* du monde : la saine philosophie établit comme la révélation l' existence d' une première cause *intelligente* , qui a tout préordonné avec la plus profonde sagesse. L' idée que j' indique ici tend simplement à reculer à un terme indéfini la naissance de notre globe. Moïse a pu ne décrire dans l' ouvrage des six jours, que les *phénomènes* ou les apparences, telles qu' elles se seroient offertes aux yeux d' un spectateur placé alors sur la terre. Peut-être même que cette sorte de *gradation* dans le travail des six jours, ne contribuoit pas peu à accroître le plaisir des intelligences qui contemploient cette révolution de notre planète : elle mettoit au moins un certain *ordre* dans les phénomènes, et l' ordre plait toujours à l' *intelligence* . Notre globe pouvoit avoir subi bien d' autres révolutions qui ne nous ont pas été révélées. Il tient à tout le *système astronomique* , et les liaisons qui unissent ce globe aux autres corps célestes, et en particulier au soleil et aux comètes, peuvent avoir été la source de

p175

beaucoup de révolutions, dont il ne reste aucune trace sensible pour nous, et dont les habitans des mondes voisins ont eu peut-être quelque connoissance. Ces mêmes liaisons prépareront, sans doute, de nouvelles révolutions, cachées encore dans l' abîme de l' avenir. Le grand apôtre des hébreux nous annonce une révolution future, dont le *feu* sera le

principal agent, et qui donnera à notre monde une nouvelle face. Il sera, en quelque sorte, créé de nouveau, et cette nouvelle création y introduira un nouvel ordre de choses, tout différent de celui que nous contemplons à présent.

Rien ne démontre mieux l'existence de l'intelligence suprême, que ces *rappports* si nombreux, si variés, si indissolubles qui lient si étroitement toutes les parties de notre monde, et qui en font, pour ainsi dire, une seule et grande machine : mais, cette machine n'est elle-même aux yeux d'une philosophie sublime, qu'une petite rouë dans

p176

l'immense machine de l'univers. J'ai tenté d'esquisser ces *rappports* dans cette *contemplation de la nature* que je publiai en 1764 ; combien cette ébauche si foible, si mesquine rend-elle imparfaitement la beauté et la grandeur de l'original !

En vertu de ces *rappports* qui enchaînent toutes les productions de notre globe les unes aux autres et au globe lui-même, il y a lieu de penser, que le *système organique*, auquel tous les autres *systèmes particuliers* se rapportent comme à leur *fin*, a été originairement calculé sur ces *rappports*.

Ainsi, ce petit *corps organique*, que je suppose être le *véritable siège* de l'ame des bêtes, peut avoir été préordonné dès le commencement dans un rapport déterminé à la nouvelle révolution que notre globe doit subir.

Un philosophe n'a pas de peine à comprendre, que Dieu a pu créer des machines *organiques* que le feu ne sauroit détruire, et si ce philosophe suppose que ces machines sont construites avec les éléments d'une matière

p177

éthérée ou de quelqu'autre matière analogue, il aura plus de facilité encore à concevoir la conservation de semblables machines.

Il est donc possible que l'*animal* se conserve dans ce petit corps *indestructible* auquel l'ame demeure unie après la mort. Les différentes liaisons qu'il soutenoit avec le corps grossier,

et en vertu desquelles il recevoit les impressions du dehors, produisoient dans les fibres qui sont le siège de la *mémoire* , des *déterminations* durables, et ces déterminations constituent le fondement physique de la *personnalité* de l' animal. C' est par elles, que l' *état futur* conservera plus ou moins de liaisons avec l' *état passé* , et que l' animal pourra sentir l' accroissement de son bonheur ou de sa perfection. Je ne répéterai point ici ce que j' ai exposé très en détail sur la *personnalité* de l' *homme* et des *animaux* dans mon *essai analytique* chap ix, xxiv, xxv. Je ne reviendrai pas non plus à tout ce que j' ai exposé sur l' admirable *mécanique* de la mémoire dans le chap xxii : je compte toujours de parler à des lecteurs de cet ouvrage, et à des lecteurs intelligens qui s' en sont appropriés les principes et les conséquences.

p178

Je les leur ai retracé en raccourci dans l' *analyse abrégée* que j' ai placée à la tête de ces *opuscules* , et dans mon petit écrit sur le *rappel des idées par les mots* . On n' a pas vu sans étonnement dans le chapitre ix du tome i de mes *considérations sur les corps organisés* , et dans les chap viii, ix, x, de la partie vii de ma *contemplation de la nature* , les étranges révolutions que le *poulet* subit depuis le moment où il commence à devenir visible, jusqu' au moment où il se montre sous sa véritable forme. Je ne retracerai pas ici ces révolutions : il me suffira de rappeler à mon lecteur, que lorsque le poulet commence à devenir visible, il apparôit sous une forme qui se rapproche beaucoup de celle d' un très petit ver. Sa tête est grosse, et à cette tête tient une manière d' appendice extrêmement effilé. C' est pourtant dans cet appendice, si semblable à la queue d' un petit ver, que sont contenus le tronc et les extrémités de l' animal. Tout cela est étendu en ligne droite et sans mouvement. Le coeur ne paroît d' abord qu' un point brun, où l' on aperçoit de petits mouvemens très prompts, alternatifs et continuels. Le coeur se montre ensuite sous la forme singulière

p179

d' un demi-anneau, situé à l' extérieur du corps.
Il revêt... mais, j' allois faire sans m' en
appercevoir l' histoire du *poulet* .
Si l' imperfection de notre vuë et de nos
instrumens nous permettoient de remonter plus
haut dans l' origine du poulet, nous le trouverions,
sans doute, bien plus déguisé encore. Les
différentes *phases* sous lesquelles il se montre
à nous successivement, peuvent nous faire
juger des diverses révolutions que les corps
organisés ont à subir pour parvenir à cette
dernière forme par laquelle ils nous sont connus.
Je dis en général les *corps organisés* ; car les
plantes ont aussi leurs révolutions ou
leurs *phases* et nous en suivons à l' oeil
quelques-unes.
Tout ceci nous aide à concevoir les nouvelles
formes que les animaux revêtiront dans cet *état
futur* , auquel, je conjecture, qu' ils sont
appelés. Ce petit corps *organique* par lequel
leur ame tient actuellement au corps grossier,
renferme déjà, comme dans un infiniment petit, les
élémens de toutes les parties qui composeront ce
corps nouveau sous lequel l' animal se montrera dans
son *état futur* .

p180

Les causes qui opéreront cette révolution de notre
globe dont parle l' apôtre, pourront opérer en même
tems, le *développement* plus ou moins accéléré
de tous les animaux concentrés dans ces *points
organiques* , que je pourrois nommer des
germes de restitution .

J' ai assés fait sentir dans mon *essai
analytique* combien l' *organisation* influë
sur les opérations de l' ame. On se bornera, si l' on
veut, à ne consulter là-dessus que les articles
xv, xvi, xvii de l' *analyse abrégée* . De tout
ce que j' ai dit sur ce sujet *psychologique* ,
l' on tirera cette conséquence philosophique ; que
la *perfection* de l' animal dépend principalement
du nombre et de la portée de ses *sens* . Il est
d' autant plus *animal* , qu' il a un plus grand
nombre de *sens* , et des sens plus exquis.
C' est par les sens, qu' il entre, comme l' homme,
en commerce avec la nature : c' est par eux qu' il
se conserve, se propage et jouït de la plénitude
de l' être.

Plus le nombre des sens est grand, et plus
ils manifestent de qualités *sensibles* à

l' animal.

p181

Plus les sens sont exquis, et plus l' impression de ces qualités est vive, complète, durable. La structure et le nombre des *membres* , leur aptitude à se prêter aux impressions variées des sens, l' appropriation de leur jeu à ces diverses impressions, la manière dont ils s' appliquent aux différens corps et les tourment au profit de l' animal, sont une autre source féconde de la *perfection organique* .

Quelle énorme distance sépare l' *huitre* du *singe* ! Celle-là semble réduite au sens du *toucher* , et ne sçait qu' ouvrir et fermer son écaille. Celui-ci a tous les sens de l' homme et parvient à l' imiter.

Si la sagesse adorable qui a présidé à la formation de l' univers a voulu la plus grande perfection de tous les êtres *sentans* , (et comment douter de cette volonté dans la bonté suprême !) elle aura préformé dans ce petit corps indestructible, vrai siège de l' ame des bêtes, de nouveaux sens, des *sens* plus exquis, et des *membres* appropriés à ces sens. Elle aura approprié

p182

les uns et les autres à l' *état futur* de notre globe, et cet état, à l' *état futur* des animaux.

Un philosophe nierait-il, que l' animal ne soit un être *perfectible* , et perfectible dans un degré illimité ? Donnès à l' *huitre* le sens de la *vue* dont elle paroît privée, et combien perfectionnerès-vous son être ! Combien ne le perfectionneriès-vous pas davantage en donnant à cet animal si dégradé un plus grand nombre de *sens* , et des *membres* rélatifs ! Quelles raisons philosophiques nous imposeroient l' obligation de croire que la *mort* est le terme de la durée de l' *animal* ? Pourquoi un être si *perfectible* seroit-il anéanti pour toujours, tandis qu' il possède un principe de *perfectibilité* dont nous ne sçaurions assigner les bornes ? Indépendamment de ce petit corps *indestructible* que je suppose, l' *ame* , que

nous ne pouvons nous empêcher d' accorder aux bêtes, n' est-elle pas par son *immatérialité* hors de l' atteinte des causes qui opèrent la destruction du corps grossier ? Ne faudrait-il pas une volonté *positive* du créateur pour qu' elle cessât d' être ? Découvrons-nous

p183

des raisons solides pourquoi il l' anéantiroit ? Ne découvrons-nous pas plutôt dans son immense bonté des motifs de la conserver ? Mais ; si cette ame a besoin d' un corps organisé pour continuer à exercer ses fonctions, il me semble plus raisonnable de penser que ce corps existe déjà en petit dans l' animal, que de supposer que Dieu en créera un nouveau pour les besoins de cette ame. Ceux qui ont un peu étudié mes *considérations sur les corps organisés* savent avec quel art merveilleux toutes les productions *organiques* de la nature ont été préparées de loin par son divin auteur, et quelles sont les *loix* par lesquelles sa sagesse amène tous les êtres vivans au degré de perfection qui est propre au monde qu' ils habitent actuellement. Rappellerai-je ici à mon lecteur l' enveloppement de la petite plante dans sa graine, l' emboîtement du papillon dans la chenille, et la concentration de toutes les parties du poulet dans un point vivant ? Je dois supposer qu' il a tous ces faits présens à l' esprit. Si

p184

cela n' étoit point, je le prierois de relire les chapitres ix et x du tome i de mes *corps organisés* , ou les parties vii et ix de ma *contemplation* . On comprend de reste par tout ce que je viens de crayonner, qu' il ne faudrait pas s' imaginer, que les animaux auront dans leur *état futur* la même forme, la même structure, les mêmes parties, la même consistance, la même grandeur que nous leur voyons dans leur état actuel. Ils seront alors aussi différens de ce qu' ils sont aujourd' hui, que l' état de notre globe différera de son état présent. S' il nous étoit permis de contempler dès à présent cette ravissante scène de métamorphoses,

je me persuade facilement, que nous ne pourrions reconnoître aucune des espèces d' animaux qui nous sont aujourd' hui les plus familières : elles seroient trop travesties à nos yeux. Nous contemplerions un monde tout nouveau, un ensemble de choses dont nous ne sçaurions nous faire actuellement aucune idée. Réüssirions-nous à deviner les habitans de la lune, à nous peindre leurs figures, leurs mouvemens,

p185

etc. ? Et quand nos télescopes seroient assés perfectionnés pour nous les découvrir, leur trouverions-nous ici-bas des *analogues* ? Si nous partons toujours de la supposition de ce petit corps *éthéré* qui renferme infiniment en petit tous les organes de l' animal *futur* , nous conjecturerons que le *corps* des animaux dans leur nouvel état, sera composé d' une matière, dont la *rareté* et l' *organisation* le mettront à l' abri des altérations qui surviennent au corps *grossier* et qui tendent continuellement à le détruire de tant de manières différentes. Le nouveau corps n' exigera pas, sans doute, les mêmes *réparations* que le corps *actuel* exige. Il possédera une mécanique bien supérieure à celle que nous admirons dans ce dernier. Il n' y a pas d' apparence que les animaux *propagent* dans leur *état futur* ; mais, si l' imagination se plaisoit à y admettre une sorte de *propagation* à nous entièrement inconnue, je dirois que les *sources* de cette propagation existeroient déjà dans le petit corps *éthéré* .

p186

Cependant, si l' on y réfléchit un peu, on trouvera, que des êtres-mixtes appellés à cette sorte d' *immortalité* , ne paroissent pas devoir se propager après y être parvenus. Il est au moins bien évident, que les différentes espèces de *propagations* , que nous connoissons, et qui sont propres à l' état *actuel* de notre monde, ont pour fin principale de donner aux *espèces* une immortalité dont les *individus* ne peuvent jouir.
avril 1768.

PARTIE 2

p187

suite des idées sur l' état futur des animaux.
Comment l' animal peut s' élever à une plus grande perfection.

Nous *comparons* entr' elles nos *idées* de tout genre : nous les multiplions et les diversifions ainsi presque à l' infini. Nous revêtons nos idées de *signes* ou de *termes* qui les représentent : nous les représentons encore par des *sons articulés* , dont l' assemblage et la combinaison constituent la *parole* ou le *langage* .

p188

Par ces admirables opérations de notre esprit, nous parvenons à *généraliser* toutes nos idées, et à nous élever par degrés aux *notions* les plus *abstraites* et les plus sublimes.

La *parole* paroît être le caractère qui distingue le plus l' *homme* de la *bête* . Le vulgaire qui la prête si libéralement aux animaux, la leur refuseroit, s' il étoit capable de réfléchir sur de pareils sujets. Il croit bonnement que le perroquet *parle* , parce qu' il profère des *sons articulés* ; mais, le vulgaire ne sçait pas, que *parler* n' est point simplement *proférer des sons articulés* ; c' est sur tout *lier* à ces sons les *idées* qu' ils sont destinés à *représenter* . Or, qui ne voit à présent, que le perroquet auquel on peut enseigner si facilement à prononcer des mots métaphysiques, ne sçauroit *lier* à ces mots les idées *abstraites* dont ils sont les *signes* ?

J' ai exposé en raccourci dans les chapitres xiv, xv, xvi de mon *essai analytique* tout ce qui concerne ces belles opérations de notre esprit par lesquelles il parvient à *généraliser* ses idées. J' ai montré assés en détail en quoi consiste la *mécanique* des *abstractions* de tout genre. J' ose me flatter, que ceux de mes

p189

lecteurs qui posséderont à fond ces chapitres, tiendront fortement les plus grands principes de la *psychologie* et de la *logique* . Je me suis un peu étendu sur le *langage des bêtes* dans les chapitres xxvii et xxviii de la partie xii de ma *contemplation* .

C' est la *mémoire* qui est chargée du dépôt des *mots* . C' est elle encore qui *lie* les idées aux mots qui en sont les signes. Cent et cent expériences démontrent que la mémoire a été attachée au *corps* . Nous observons qu' elle dépend beaucoup de l' âge, de la disposition actuelle des organes, et de certains procédés purement *physiques* . Des accidens subits l' affoiblissent, et même la détruisent entièrement. Les annales de la médecine sont pleines de faits qui ne constatent que trop ces vérités assés humiliantes.

Nous ne saurions douter le moins du monde, que les animaux ne soient doués de *mémoire* . Que de preuves, et de preuves variées plusieurs espèces ne nous donnent-elles point d' une mémoire dont nous admirons la fidélité et la ténacité ! C' est même sur cette mémoire que repose principalement l' éducation que nous

p190

parvenons à donner à ces espèces, et qui développe et perfectionne à un si haut point toutes leurs qualités naturelles.

L' *éléphant* , le *chien* , le *cheval* en sont des exemples frappans. Nous accoutumons ces espèces si dociles à lier certaines actions à certains mots que nous leur faisons entendre : nous les dirigeons ainsi par le seul secours de la voix, et nous leur commandons comme à des domestiques fidèles à exécuter promptement nos volontés.

Mais, cette faculté d' *associer* certains mouvemens à certains sons est resserrée chez ces animaux dans des bornes fort étroites, et leur dictionnaire est toujours fort court. Ils ont bien des sensations de différens genres ; leur mémoire en conserve le souvenir : ils *comparent* jusqu' à un certain point ces sensations, et de ces comparaisons plus ou moins multipliées naît un air d' intelligence, qui trompe

p191

des yeux peu philosophiques. Mais ; ils ne parviennent point à *généraliser* , comme nous, leurs idées : ils ne s' élèvent point aux *notions abstraites* : ils n' ont point l' usage de la *parole* .

" l' usage des signes *artificiels* , disois-je dans le paragraphe 268 de mon *essai analytique* , est fort resserré chez les *animaux* . On les accoûtume bien à *lier* une certaine action, un certain objet, à un certain son, à un certain mot ; mais ils ne parviennent point à *généraliser* leurs idées. S' ils y parvenaient, les opérations de chaque espèce ne seroient pas si uniformes, et les *castors* d' aujourd' hui ne bâtiroient pas comme ceux d' autrefois.

" les *animaux* , disois-je encore dans le paragraphe 270, ont comme nous, des idées *simples* et des idées *concrettes* , s' ils ne généralisent point, comme nous, leurs idées, si les *opérations* des individus de chaque espèce sont *uniformes* , ce n' est pas précisément parce que les *animaux* manquent de *signes* : les *signes* ne donnent pas la *faculté* d' abstraire ; ils ne font que la perfectionner. Mais, la faculté d' abstraire tient à l' *attention* . L' attention est une *modification* de

p192

l' activité de l' ame, et cette activité est de sa nature *indéterminée* ; il lui faut des *motifs* pour qu' elle se déploie. Si l' auteur de la nature a voulu que la *sensibilité* des animaux fut *relative* à ce que demandoit la *conservation* de leur être ; leur *attentivité* , (je prie que l' on me passe ce mot) aura été renfermée dans les limites de leurs besoins. Ils auront été rendus capables de former des abstractions *sensibles* , et ils n' auront pu s' élever aux notions. "

j' ai fait voir en plusieurs endroits de l' ouvrage que je viens de citer, et dans l' *analyse abrégée* , que l' *exercice* de toutes les facultés de notre ame dépend plus ou moins de l' *organisation* . Notre *cerveau* a donc été organisé dans un rapport direct à ces merveilleuses opérations de notre esprit par lesquelles il s' élève graduellement jusqu' aux idées les plus *généralisées* ou les plus *abstraites* . La multiplicité et la diversité prodigieuses d' idées qui naissent des différentes opérations

de notre esprit, peuvent nous faire juger de

p193

l'art étonnant avec lequel l'*organe immédiat* de nos pensées a été construit, et du nombre presque infini de pièces, et de pièces très variées qui entrent dans la composition de cette surprenante machine, qui incorpore, pour ainsi dire, à l'âme d'un sçavant l'abrégé de la nature. Nous sommes donc acheminés à penser, que l'organisation du cerveau des animaux, diffère essentiellement de celle du cerveau de l'homme. Nous ne risquerons guères de nous tromper en jugeant de la perfection relative des deux machines par leurs opérations. Combien les opérations du cerveau de l'homme sont-elles supérieures à celles du cerveau de la brute ! Combien la *raison* l'emporte-t-elle sur l'*instinct* !

Retracerai-je ici ce tableau de l'humanité, que j'ai essayé de crayonner dans la partie iv de ma *contemplation de la nature* ? Reviendrai-je encore à faire sentir, combien l'amour du merveilleux avoit séduit ces écrivains qui ont attribué aux animaux une *intelligence* qui

p194

ne convient qu'à l'homme, parce qu'il est le seul être sur la terre, qui puisse s'élever aux abstractions *intellectuelles*. On voudra bien consulter sur une matière si philosophique, les paragraphes 774, 775, 776, 777 de mon *essai analytique*, et les chapitres i, xix, xxii, xxv, xxvii de la partie xi de ma *contemplation*, et les chapitres xii, xxxii, xxxiii du même ouvrage.

Si l'on médite ces chapitres autant qu'ils demandent à l'être, on reconnoîtra, je m'assure, qu'on ne s'étoit pas fait des idées assés justes de cet *instinct*, qu'on s'étoit trop plu à ennoblir. L'*esprit philosophique*, qui semble si répandu aujourd'hui, est beaucoup plus rare qu'on ne pense : c'est qu'il ne consiste point dans des idées assés vagues, à demi digérées, et revêtues d'un appareil métaphysique, qui ne sçauroit en imposer à des têtes vraiment

métaphysiques. L' *esprit philosophique* consiste principalement dans l' *analyse* des faits, dans le discernement de ces faits, dans leurs comparaisons, dans l' art d' en tirer des conséquences, de les enchaîner les unes aux autres, et de s' élever ainsi à des principes qui ne soient

p195

que des résultats naturels des faits les mieux observés.
Il paroît donc, que le cerveau de la brute est une machine incomparablement plus simple que le cerveau de l' homme. La construction des machines *animales* a été calculée sur le nombre et la diversité des effets qu' elles devoient produire, relativement à la place qui étoit assignée à chaque espèce dans le système de l' *animalité* . Le cerveau du *singe* , beaucoup moins composé que celui de l' *homme* , l' est incomparablement davantage que celui de l' *huitre* . Un génie un peu hardi, et qui sçait manier ses sujets avec autant d' art que d' agrément, a cru faire un pas très philosophique, en découvrant que le *cheval* ne diffère de l' *homme* que par la *botte* . Il lui a paru, que si les pieds du cheval, au lieu d' être terminés par une corne inflexible, l' étoient par des doigts souples, ce quadrupède atteindroit bientôt à la sphère de l' homme. Je doute qu' un philosophe, qui aura un peu approfondi

p196

la nature de l' animal, applaudisse à la découverte de cet auteur ingénieux, dont le mérite personnel ne doit point être confondu avec les opinions. Il n' avoit pas considéré, qu' un *animal* quelconque est un *système particulier* , dont toutes les parties sont *en rapport ou harmoniques* entr' elles. Le *cerveau* du cheval répond à sa *botte* , comme le cheval lui-même répond à la place qu' il tient dans le système *organique* . Si la *botte* du quadrupède venoit à se convertir en doigts flexibles, il n' en demeureroit pas moins incapable de *généraliser* ses *sensations* ; c' est que la *botte* subsisteroit dans le cerveau : je veux dire, que le cerveau manqueroit toujours de cette

admirable organisation qui met l' ame de l' homme à portée de *généraliser* toutes ses idées. Et si l' on vouloit, que le cerveau du cheval subit un changement proportionnel à celui de ses pieds, je dirois que ce ne seroit plus un *cheval* ; mais, un autre *quadrupède* auquel il faudroit imposer un nouveau nom. Le changement prodigieux que tout ceci supposeroit dans l' organisation de l' animal, s' opérera pourtant un jour, si mes idées sur

p197

l' *état futur* des animaux sont vrayes. Je suis bien éloigné de les donner pour telles ; mais, je présente aux yeux de mon lecteur une perspective étendue et variée, et que l' esprit philosophique ne dédaignera pas de contempler. Il a déjà pénétré tout ce qu' il me reste à dire ; car les principes que j' ai posés sont féconds en conséquences.

PARTIE 3

p198

Suite des idées sur l' état futur des animaux. Autres considérations sur la perfection future de l' animal. Réponses à quelques questions. Si, comme je le disois, un philosophe ne peut douter, que l' *animal* ne soit un être très *perfectible* ; s' il est dans le caractère de la souveraine bonté de vouloir l' accroissement du bonheur de toutes ses créatures ;

p199

si cet accroissement est inséparable de celui de la perfection *corporelle* et de la perfection *spirituelle* : si enfin, nous ne découvrons aucune raison solide pourquoi la *mort* seroit le terme de la vie de l' *animal* ; ne sommes-nous pas fondés à en insérer, que l' animal est appellé à une *perfection* , dont les

principes *organiques* existoient dès le commencement, et dont le développement est réservé à l' *état futur* de notre globe ?

Il est assurément très possible, que ce qui manque actuellement au cerveau grossier de l' animal, pour qu' il parvienne à *généraliser* ses idées, existe déjà dans ce petit corps *éthéré* , qui est le véritable siège de l' ame. Ce petit corps peut renfermer l' abrégé d' un *système organique* très composé, analogue à celui auquel l' homme doit ici-bas sa suprême élévation sur tous les animaux.

Le *développement* plus ou moins accéléré de ce système organique fera revêtir à l' animal un nouvel être. Non seulement ses sens *actuels* seront perfectionnés ; mais, il est possible qu' il acquière encore de *nouveaux* sens, et avec eux de *nouveaux* principes de vie et

p200

d' action. Ses perceptions et ses opérations se multiplieront et se diversifieront dans un degré indéfini.

L' état où se trouvera alors notre globe, et qui sera exactement relatif à cette grande métamorphose de l' animal, lui fournira une abondante source de plaisirs divers, et de quoi perfectionner de plus en plus toutes ses facultés. Pourquoi cette *perfectibilité* de l' animal, ne comporterait-elle point qu' il s' élevât enfin jusqu' à la connoissance de l' auteur de sa vie ? Combien la bonté ineffable du grand être le sollicite-t-elle à se manifester à toutes les créatures sentantes et intelligentes ! Pourquoi... mais, il vaut mieux que je laisse aux ames sensibles à finir un tableau que la bienveillance universelle se plaît à crayonner, parce qu' elle aime à faire le plus d' heureux qu' il est possible.

Les liaisons que le corps *indestructible* souûtenoit avec le corps *périssable* , assureront à l' animal la conservation de son *identité personnelle* . Le *souvenir* de son *état passé* liera cet

p201

état avec l' *état futur* : il comparera ces

deux *états* , et de cette comparaison naîtra le sentiment de l' accroissement de son bonheur. Ce sentiment sera lui-même un accroissement de bonheur ; car c' est être plus heureux encore que de *sentir* qu' on l' est d' avantage.

Il est bien évident, que si l' animal parvenoit à son *nouvel* état sans conserver aucun *souvenir* du *précédent* , ce seroit par rapport à lui-même un être tout *nouveau* qui jouïroit de cet état, et point du tout le *même* être ou la *même personne* . Il seroit, pour ainsi dire, créé de nouveau.

L' ancienne et ingénieuse doctrine de la *métempsychose* ou de la transmigration des ames n' étoit pas aussi philosophique qu' elle a paru l' être à quelques sectateurs de l' antiquité : c' est qu' une grande érudition n' est pas toujours accompagnée d' un grand fond de bonne philosophie.

J' ai dit, qu' il étoit assés prouvé que la *mémoire* a son *siège* dans le corps : une ame qui transmigreroit d' un corps dans un autre n' y conserveroit donc aucun souvenir de son état *précédent* . Je me borne à renvoyer là-dessus aux articles xv, xvi, xvii, xviii

p202

de l' *analyse abrégée* . J' ai montré en un grand nombre d' endroits de mes *corps organisés* et de ma *contemplation* , qu' il est très probable, que tous les corps *organisés* préexistent très en petit dans des *germes* ou corpuscules *organiques* . Il est donc bien vraisemblable que les *ames* y préexistent aussi. Jugeroit-on plus philosophique d' infuser à point nommé une ame dans un germe, tandis que cette ame auroit pu être unie à ce germe dès le commencement, et par un acte unique de cette volonté adorable, qui *appelle les choses qui ne sont point, comme si elles étoient* ?

Il me paroît donc, que la *métempsychose* n' a pu être admise que par des hommes qui ne s' étoient pas occupé du *psychologique* des *êtres-mixtes* . La philosophie *rationnelle* n' étoit pas née lorsque Pythagore transporta ce dogme des Indes dans la Grèce. Je me suis beaucoup arrêté dans ma *contemplation* à considérer cette merveilleuse *gradation*

p203

qui règne entre tous les êtres vivans, depuis le *lychen* et le *polype* , jusqu' au *cédre* et à l' *homme* . Le métaphysicien peut trouver dans la *loi de continuité* la raison de cette *progression* ; le naturaliste se borne à l' établir sur les faits. Chaque espèce a ses *caractères* propres, qui la distinguent de toute autre. L' ensemble de ses caractères constitue l' *essence nominale* de l' espèce. Le naturaliste recherche ces caractères ; il les étudie, les décrit, et en compose ces sçavantes *nomenclatures* , connues sous les noms de *botanique* et de *zoologie* . C' est en s' efforçant à ranger toutes les productions *organiques* en *classes* , en *genres* et en *espèces* , que le naturaliste s' aperçoit que les *divisions* de la nature ne sont point *tranchées* comme celles de l' art ; il observe, qu' entre deux classes ou deux genres voisins, il est des espèces mitoyennes, qui semblent n' appartenir pas plus à l' un qu' à l' autre, et qui dérangent plus ou moins ses distributions *méthodiques* .

La même progression que nous découvrons aujourd' hui entre les différens ordres d' êtres organisés, s' observera, sans doute, dans l' état futur de notre globe : mais, elle suivra d' autres

p204

proportions, qui seront déterminées par le degré de *perfectibilité* de chaque espèce. L' *homme* , transporté alors dans un autre séjour plus assorti à l' éminence de ses facultés, laissera au *singe* ou à l' *éléphant* cette première place qu' il occupoit parmi les animaux de notre planète. Dans cette restitution universelle des animaux, il pourra donc se trouver chés les *singes* ou les *éléphants* des Newtons et des Leibnitzs ; chés les *castors* , des Perraults et des Vaubans, etc. Les espèces les plus inférieures, comme les *huitres* , les *polypes* , etc. Seront aux espèces les plus élevées de cette nouvelle hiérarchie, comme les *oiseaux* et les *quadrupèdes* sont à l' homme dans l' hiérarchie actuelle. Peut-être encore qu' il y aura un progrès continu et plus ou moins lent de toutes les espèces vers une perfection supérieure ; ensorte que tous les degrés de l' échelle seront

continuellement variables dans un rapport déterminé

p205

et constant : je veux dire, que la *mutabilité* de chaque degré aura toujours sa raison dans le degré qui aura précédé immédiatement. Malgré tous les efforts de nos *épigénésistes* modernes, je ne vois pas qu' ils ayent le moins du monde réussi à expliquer *mécaniquement* la première formation des êtres vivans. Ceux qui ont lu avec quelqu' attention mes deux derniers ouvrages, et en particulier les chapitres viii, ix, x, xi de la partie vii de ma *contemplation* , n' ont pas besoin que je leur rappelle les différentes preuves que l' histoire naturelle et la physiologie nous fournissent de la *préexistence* des êtres vivans.

Mais ; si tout a été *préformé* dès le commencement ; si rien n' est *engendré* ; si ce que nous nommons improprement une *génération* , n' est que le principe d' un *développement* , qui rendra visible et palpable, ce qui étoit auparavant invisible et impalpable ; il faut de deux choses l' une, ou que les *germes* ayent été originairement *emboîtés* les uns dans les autres, ou qu' ils ayent été originairement *disséminés* dans toutes les parties de la nature.

p206

Je n' ai point décidé entre l' *emboîtement* et la *dissémination* : j' ai seulement laissé entendre que j' inclinerois vers l' emboîtement. J' ai dit, qu' il me paroîssoit une des plus belles victoires que l' entendement-pur ait remporté sur les sens. J' ai montré, combien il est absurde d' opposer à cette hypothèse des calculs qui n' effrayent que l' imagination, et qu' une raison éclairée réduit facilement à leur juste valeur. Mais ; si tous les êtres *organisés* ont été préformés dès le commencement, que deviennent tant de milliards de germes, qui ne parviennent point à se développer dans l' état présent de notre monde ? Combien de milliards de germes de quadrupèdes, d' oiseaux, de poissons, de reptiles, etc. Qui ne se développent point, qui

pourtant sont organisés avec un art infini, et à qui rien ne manque pour jouir de la plénitude de l'être, que d'être fécondés ou d'être conservés après l'avoir été ?

Mon lecteur a déjà deviné ma réponse : chacun de ces germes renferme un autre germe impérissable, qui ne se développera que dans

p207

l'état futur de notre planète. Rien ne se perd dans les immenses magasins de la nature ; tout y a son emploi, sa fin, et la meilleure fin possible. On demandera encore, que devient ce germe impérissable, lorsque l'animal *meurt*, et que le corps grossier tombe en poudre ? Je ne pense pas, qu'il soit fort difficile de répondre à cette question. Des germes indestructibles peuvent être dispersés, sans inconvénient, dans tous les corps particuliers qui nous environnent. Ils peuvent séjourner dans tel ou tel corps jusqu'au moment de sa décomposition ; passer ensuite sans la moindre altération dans un autre corps ; de celui-ci dans un troisième ; etc. Je conçois, avec la plus grande facilité, que le germe d'un éléphant peut se loger d'abord dans une molécule de terre, passer de là dans le bouton d'un fruit ; de celui-ci, dans la cuisse d'une mitte ; etc. Il ne faut pas que l'imagination qui veut tout peindre et tout palper, entreprenne de juger des choses qui sont uniquement du ressort de la raison, et qui ne peuvent être aperçues que par un oeil philosophique.

p209

Le répéterai-je encore ? Combien est-il facile, que des germes, tels que je les suppose, bravent les efforts de tous les éléments et de tous les siècles, et arrivent enfin à cet état de perfection auquel ils ont été prédestinés par cette sagesse profonde, qui a enchaîné le passé au présent, le présent à l'avenir, l'avenir à l'éternité ! Il y aura cette différence entre les animaux qui ne seront point nés sous l'oeconomie présente de notre monde et ceux de même espèce

p210

qui y auront vécu ; que les premiers naitront, pour ainsi dire, *table rase* sous l'oeconomie future. Comme leur cerveau n'aura pu recevoir aucune impression des objets extérieurs, il ne retracera à l'ame aucun *souvenir*. Elle ne comparera donc pas son état *présent* à un état *passé* qui n'aura point existé pour elle. Elle n'aura donc point ce sentiment de l'accroissement du bonheur, qui naît de la comparaison dont je parle. Mais ; cette *table rase* se convertira bientôt en un riche tableau, qui représentera avec précision une multitude d'objets divers. à peine l'animal sera-t-il parvenu à la vie, que ses sens s'ouvriront à une infinité d'impressions dont la vivacité et la variété accroîtront sans cesse ses plaisirs, et mettront en valeur toutes ses facultés.

PARTIE 4

p211

Application aux plantes.
J'ai rassemblé dans la partie x de ma *contemplation*, les traits si nombreux, si diversifiés, si frappants qui rapprochent les *plantes* des *animaux*, et qui semblent ne faire des unes et des autres qu'une seule classe d'*êtres organisés*. Je me suis attaché à démontrer combien il est difficile d'assigner le *caractère* qui distingue essentiellement le *végétal* de l'*animal*, et combien la logique du naturaliste doit être sévère dans une recherche aussi délicate. Cela m'a conduit à un examen assés approfondi du *caractère* qu'on a coûtume de tirer de la *faculté de sentir*. J'y ai fait passer

p212

en revuë sous les yeux de mon lecteur ces curieuses expériences que j'ai décrites en détail dans mon livre *sur l'usage des feuilles dans*

les plantes , et qui paroissent indiquer, que les végétaux exercent des mouvemens *spontanés* relatifs à leurs besoins et aux circonstances. Je n' ai pas entrepris de prouver, que les plantes sont douées de *sentiment* : j' aurois choqué moi-même cette logique exacte que j' essayois d' appliquer à mon sujet. J' ai assés insinué, que tous ces mouvemens, si dignes de l' attention de l' observateur, peuvent dépendre d' une mécanique secrète et très simple. Mon imagination n' étoit pas faite pour tout *animaliser* , comme celle de l' ingénieur auteur du roman *de la nature* . J' ai donc terminé mon examen en ces termes.
" le lecteur judicieux comprend assés, que je n' ai voulu que faire sentir, par une fiction, combien nos jugemens sur l' insensibilité des plantes sont hazardés. Je n' ai pas prétendu

p213

prouver, que les plantes sont *sensibles* ; mais j' ai voulu montrer qu' il n' est pas prouvé qu' elles ne le sont point. "
si donc il n' est point prouvé que les *plantes* ne sont pas *sensibles* , il est *possible* qu' elles le *soient* ; et s' il est possible qu' elles le soient, il l' est encore, que leur *sensibilité* se développe et se perfectionne d' avantage dans un autre état.
Je le disois dans l' ouvrage que je viens de citer : " nous voyons le sentiment décroître par degrés de l' homme à l' ortie ou à la moule ; et nous-nous persuadons qu' il s' arrête là, en regardant ces derniers animaux comme les moins parfaits. Mais il y a peut-être encore bien des degrés entre le sentiment de la moule et celui de la plante. Il y en a, peut-être, encore d' avantage entre la plante la plus sensible et celle qui l' est le moins. Les gradations que nous observons par tout, devraient nous persuader cette philosophie : le nouveau degré de beauté qu' elle paroît ajoûter au systême du monde, et le plaisir qu' il y a à multiplier les êtres sentans, devraient encore contribuer à nous le

p214

faire admettre. J' avouerois donc volontiers

que cette philosophie est fort de mon goût.
J' aime à me persuader que ces fleurs qui parent
nos campagnes et nos jardins d' un éclat toujours
nouveau, ces arbres fruitiers dont les fruits
affectent si agréablement nos yeux et notre palais,
ces arbres majestueux qui composent ces vastes
forêts que les tems semblent avoir respectées, sont
autant d' êtres sentans qui goûtent à leur manière
les douceurs de l' existence. "

j' ajoûtois immédiatement après : " nous avons vu
qu' on ne trouvoit dans la plante aucun organe
propre au sentiment : mais si la nature a dû faire
servir le même instrument à plusieurs fins ; si
elle a dû éviter de multiplier les pièces, c' est
assurément dans la construction de machines
extrêmement simples, tel que l' est le corps d' une
plante. Des vaisseaux que nous croyons destinés
uniquement à conduire l' air ou la sève, peuvent
être encore dans la plante le *siège* du
sentiment ou de quelqu' autre faculté dont nous
n' avons point d' idée. Les *nerfs* de la plante
différent, sans doute, autant de ceux de l' animal,
que la structure

p215

de celle-là diffère de la structure de celui-ci. "
mon lecteur sera mieux placé encore pour juger de
ceci, s' il prend la peine de relire en entier
les chapitres xxx et xxxi de cette partie x de
l' ouvrage. Si après cette lecture, il demeure
convaincu, comme je le suis, que l' *insensibilité*
des plantes n' est point du tout démontrée ; je lui
demanderois, si dans la supposition qu' elles sont
douées d' une certaine *sensibilité* , je ne
pourrois pas leur appliquer ce que je viens
d' exposer sur la restitution future des animaux ?
Dans la supposition dont il s' agit, choquerois-je
la bonne philosophie, en admettant que la
plante est aussi un être très *perfectible* ?
En effet ; combien est-il facile, que la
sensibilité la plus resserrée, la plus
imparfaite s' étende, se développe, se perfectionne
par le simple accroissement de perfections des
organes, et sur tout par l' intervention de
nouveaux organes !
Si la plante est *sensible* , elle a une *ame* ,
qui est le principe du sentiment ; car le sentiment

p216

ne sauroit appartenir à la seule *organisation* .
La plante sera donc un *être-mixte* .
Découvrons-nous quelque raison solide pourquoi
l'ame de la plante seroit dépourvue de toute
espèce d' *activité* ? Par tout où nous
parvenons à démêler des traits de
sensibilité , nous parvenons aussi à y démêler
des *mouvements* correspondans. Il est naturel
qu' un *être-mixte* susceptible de *plaisir* et
de *douleur* puisse rechercher l' un et fuir
l' autre. Mais ; si sa *sensibilité* est très
foible, ses plaisirs et ses douleurs seront aussi
très foibles, et les mouvements qui correspondront
à ces différentes impressions, leur seront
proportionels.
Je ne rechercherai point quel est le *siège de*
l'ame dans la *plante* : je ne connois aucun
moyen de parvenir à cette découverte. Les
physiciens qui ont le plus étudié la structure
des plantes savent assés combien leur *anatomie*
est encore imparfaite. Je le faisois remarquer au
commencement du chap xxvi de la partie x de ma
contemplation . " il n' est pas aussi facile,
disois-je dans cet endroit, de

p217

comparer les plantes et les animaux dans leurs
formes intérieures ou leur *structure* ,
qu' il l' est de les comparer dans leurs *formes*
extérieures . Nous pouvons juger de celles-ci
sur un simple coup d' oeil ; il faut toujours une
certaine attention, et souvent le secours de
divers instrumens pour juger de celles-là. Nous
pénétrons, ce semble, plus difficilement dans
l' intérieur d' une plante, que dans celui d' un
animal. Là, tout paroît plus confondu, plus
uniforme, plus fin, moins animé. Ici tout paroît
se démêler mieux, soit parce que la forme, le
tissu, la couleur et la situation des différentes
parties y présentent plus de variétés, soit parce
que le jeu des principaux viscères y est toujours
plus ou moins sensible. Le microscope, le scalpel
et les injections qui nous conduisent si loin
dans l' anatomie des animaux, refusent souvent de
nous servir, ou ne nous servent qu' imparfaitement
dans celle des plantes. Il est vrai aussi que
cette partie de l' oeconomie organique a été
moins étudiée que celle qui a les animaux
pour objet. La structure de ces derniers nous
intéressoit davantage par ses rapports avec celle

de notre propre corps. "

p218

je me bornerai donc à dire, que si la *plante* a une *ame* , cette ame a un *siège* relatif à la nature *particulière* de cet *être-mixte* .
Ce *siège* , quel qu' il soit, peut renfermer un *germe impérissable* , qui conservera l' *être* de la plante et le fera survivre à la destruction de ce corps visible et palpable, qui est l' objet actuel des curieuses recherches du botaniste et du physicien. Arrêtons-nous toujours nos regards sur ce qui frappe nos sens ? La raison du philosophe ne percera-t-elle point au delà ?
Si l' être de la *plante* , a été attaché à un germe *incorruptible* , ce germe peut renfermer, comme celui de l' *animal* , les *éléments* de nouveaux organes, qui perfectionneront, développeront et ennobliront les facultés de cet être. Je ne puis dire à quel degré il s' élèvera dans l' échelle de l' *animalité* : il me suffit d' appercevoir la possibilité de cette élévation, et par elle un accroissement de beauté dans le règne organique.
En général ; on a beaucoup de peine à se

p219

persuader la possibilité que les plantes soient des êtres *sentans* . Comme elles ne changent jamais de place, et que leurs formes n' ont rien de commun avec celles des animaux qui nous sont les plus connus, il n' y a pas moyen de croire qu' elles puissent participer un peu à l' *animalité* . Le moyen, en effet, de soupçonner quelque rapport en ce genre entre une *violette* et un *papillon* , entre un *poirier* et un *cheval* !
Nous ne jugeons ordinairement des êtres que par des comparaisons assez grossières. Nous les comparons de gros en gros dans leur forme et dans leur structure, et si cet examen superficiel ne nous offre aucun trait de similitude, nous ne nous avisons guères d' en soupçonner.
Cependant, combien existe-t-il d' espèces d' animaux qui, pendant tout le cours de leur vie, ne changent pas plus de place que les

plantes ! Combien en est-il dont les mouvemens ne sont ni plus variés ni plus *spontanés* en apparence, que le sont ceux de quantité de plantes, que j' ai décrits et fait admirer dans mon livre *sur l' usage des feuilles* ! Enfin ; combien

p220

est-il d' espèces d' animaux dont la forme et la structure ne ressemblent pas le moins du monde à ce modèle imaginaire que nous nous formons de ce qu' il nous plaît de nommer un *animal* ! Si l' on a un peu médité ces *considérations philosophiques au sujet des polypes* , qui font la matière des trois derniers chapitres de la partie viii de ma *contemplation* , l' on comprendra mieux tout ce que je ne fais qu' indiquer ici. Ces chapitres renferment une espèce de *logique* à l' usage du naturaliste, et qui me paroïssoit lui manquer.

Je passe sous silence les *séxes*, tantôt réunis, tantôt séparés, et ces admirables *reproductions* de différens genres, qui rapprochent si fort le *végétal* de l' *animal* . J' ai renvoyé mon lecteur sur tout cela et sur bien d' autres traits d' *analogie* tout aussi frappans, à mon *parallèle des plantes et des animaux*. *Contemp.* part x.
ôtons à un animal peu connu tous les moyens de nous manifester qu' il est un *animal* : privons-le de tous ses membres ; réduisons-le

p221

aux seuls mouvemens qui se font dans son intérieur ; comment devinerait-on alors sa véritable nature ? Il est une foule d' animaux qui se déguisent autant à nos yeux, et qui ne peuvent être reconnus que par les observateurs les plus attentifs et les plus industrieux. Quel n' est point aussi le déguisement de certaines plantes ! N' a-t-il pas fallu toute la sagacité des botanistes pour s' assurer de la véritable nature des *moisissures* , des *lychens* , des *champignons* , des *truffes* , etc.
Les plantes ne seroient-elles donc point dans le cas de ces animaux beaucoup trop déguisés pour que nous puissions les reconnoître ? C' est

une réflexion que je faisais dans le chap xxx de la partie x de ma *contemplation* .

" l' expression du sentiment, disois-je, est relative aux organes qui le manifestent. Les plantes sont dans une entière impuissance de nous faire connoître leur sentiment, ce sentiment est extrêmement foible, peut-être, sans volonté et sans désir, puisque l' impuissance où elles sont de nous le manifester, provient de leur organisation, et qu' il y a lieu de penser, que le degré de perfection *spirituelle* répond au degré de perfection *corporelle* . "

p222

mais ; ce que nous avons regardé jusqu' ici comme *animal* est un tout *unique* . Un *singe* , un *éléphant* , un *chien* sont bien des *composés* : ces composés sont bien formés de l' assemblage d' une multitude de pièces très différentes entr' elles : mais, ces pièces ne sont pas autant d' *animaux* : elles concourent seulement par leur réunion et par leurs rapports divers à former ce tout *individuel* que nous nommons un *animal* . Ces pièces séparées de leur tout ne le représentent point en petit ; elles ne peuvent point *reproduire* ce tout.

La *plante* a été construite sur un tout autre modèle. Un *arbre* n' est un tout *unique* que dans un sens métaphysique. Il est réellement composé d' autant d' arbres et d' arbrisseaux, qu' il a de branches et de rameaux. Tous ces arbres et tous ces arbrisseaux, sont, pour ainsi dire, greffés les uns aux autres, sont alimentés les uns par les autres, et tiennent ainsi à l' arbre principal par une infinité de communications. Chaque arbre, secondaire, chaque arbrisseau, chaque sous-arbrisseau a ses organes et sa vie propres : il est lui-même,

p223

un petit tout *individuel* , qui représente plus ou moins en raccourci le grand tout dont il fait partie.

Ceci est plus exact qu' on ne l' imaginerait d' abord. Chaque branche, chaque rameau, chaque *ramuncule* , et même chaque feuille sont si bien des arbres en petit, que détachés du grand arbre,

et plantés en terre avec certaines précautions, ils peuvent y végéter par eux-mêmes et y faire de nouvelles productions. C'est que les organes essentiels à la vie, sont répandus dans tout le corps de la plante. Les mêmes organes essentiels qu'on découvre dans le tronc d'un arbre, on les retrouve dans les branches, dans les rameaux et même jusques dans les feuilles.

Un arbre est donc une production organique beaucoup plus singulière qu'on ne le pense communément. Il est un assemblage d'une multitude de productions organiques subordonnées, liées étroitement les unes aux autres, qui participent toutes à une vie et à des besoins communs, et dont chacune a sa vie, ses besoins et ses fonctions propres. Un arbre est ainsi une sorte de *société organique*, dont tous les

p224

individus travaillent au bien commun de la société, en même temps qu'ils procurent leur bien particulier.

Celui qui a fait l'arbre auroit pu faire exister à part chaque branche, chaque rameau, chaque feuille : il en auroit fait ainsi autant d'êtres isolés et distincts. Il a préféré de les réunir dans le même assemblage, dans une même société, de les assujettir les uns aux autres pour différentes fins, et sans doute que les besoins de l'homme et ceux des animaux entrent dans ces fins.

Si donc l'arbre est doué d'un certain degré de *sentiment*, chacun des petits arbres dont il est composé aura aussi son degré de *sentiment*, comme il a sa vie et ses besoins propres.

Il y aura donc dans chacun de ces petits arbres un *siège* du sentiment, et ce siège renfermera un germe indestructible, destiné à conserver l'être du végétal, et à le restituer un jour sous une nouvelle forme.

Il est possible que *l'état futur* de notre globe ne comporte point cette réunion de plusieurs

p225

tous individuels dans un même assemblage organique, et que chacun de ces tous

soit appelé alors à exister à part, et à exercer séparément des fonctions d' un tout autre genre et beaucoup plus relevées que celles qu' il exerce aujourd' hui.

Mais ; comme la faculté *loco-motive* entre pour beaucoup dans la perfection des êtres organisés et sentans, si la plante est douée de quelque *sensibilité* ; si elle est un être *perfectible* ; il y a lieu de penser, que dans son nouvel état, elle pourra se transporter d' un lieu dans un autre au gré de ses desirs, et opérer à l' aide de ses nouveaux organes des choses dont nous ne pouvons nous former aucune idée.

PARTIE 5

p226

Application aux zoophytes.

Tandis que la troupe nombreuse des nomenclateurs et des faiseurs de *règles générales* pensoit avoir bien caractérisé l' *animal* , et l' avoir distingué exactement du *végétal* ; les eaux sont venuës nous offrir une production organique, qui réunit aux principales propriétés du *végétal* , divers traits qui ne paroissent convenir qu' à l' *animal* . On comprend que je parle de ce fameux *polype à bras* , dont la découverte a tant étonné les physiciens, et plus embarrassé encore les métaphysiciens. à la suite, ont bientôt paru beaucoup d' autres espèces d' animaux, de classes et de genres

p227

différens, les uns *aquatiques* les autres *terrestres* , et dans lesquels on a retrouvé avec surprise les mêmes *propriétés* .

Ce sont ces propriétés, qui ont fait donner à plusieurs de ces animaux le nom général de *zoophytes* : nom assés impropre ; car ils ne sont point des *animaux-plantes* ; ils sont ou paroissent être de vrais animaux ; mais, qui ont plus de rapports avec les plantes, que n' en ont les autres animaux.

Je me copierois moi-même, et je sortirois de mon

sujet, si je retraçois ici en abrégé l'histoire du *polype*. Je m'en suis beaucoup occupé dans mes *considérations sur les corps organisés* et dans ma *contemplation de la nature*.

D'ailleurs, qui ignore aujourd'hui, que le moindre fragment du polype peut devenir en assés peu de temps un polype parfait ? Qui ignore que le polype met ses petits au jour, à peu près comme un arbre y met ses branches ? Qui ignore enfin, que cet insecte

p228

singulier peut être *greffé* sur lui-même ou sur un polype d'espèce différente, et tourné et retourné comme un gland ?

On sçait encore, que pendant que le *polype-mère* pousse un *rejetton*, celui-ci en pousse d'autres plus petits ; ces derniers en poussent d'autres encore, etc. Tous tiennent à la mère comme à leur tronc principal, et les uns aux autres comme branches ou comme rameaux. Tout cela forme un arbre en miniature, la nourriture que prend un rameau passe bientôt à tout l'assemblage organique. La mère et les petits semblent donc ne faire qu'un seul tout, et composer une espèce singulière de société animale, dont tous les membres participent à la même vie et aux mêmes besoins.

Mais ; il y a cette différence essentielle entre l'*arbre végétal* et l'*arbre animal* ; que dans le premier, les branches ne quittent jamais le tronc, ni les rameaux les branches ; au lieu que dans le second, les branches et les rameaux se séparent d'eux-mêmes de leur *sujet*, vont vivre à part, et donner ensuite naissance à de nouvelles végétations pareilles à la première.

p229

L'art peut faire du polype une *hydre* à plusieurs têtes et à plusieurs queueës, et s'il abbat ces têtes et ces queueës, elles donneront autant de polypes parfaits. L'imagination féconde d'Ovide n'avoit pas été jusques-là. Ce n'est qu'accidentellement qu'il arrive quelquefois au polype de se partager de lui-même par morceaux : mais, il est une famille nombreuse de très petits polypes, qui forment de jolis

bouquets, dont les fleurs sont en cloche, et qui se propagent en se partageant d' eux-mêmes. Chaque cloche se ferme, prend la forme d' une olive, et se partage suivant sa longueur en deux olives plus petites, qui prennent ensuite la forme de cloche. Toutes les cloches tiennent par un pédicule effilé à un pédicule commun. Toutes se divisent et se soûdivisent successivement de deux en deux, et multiplient ainsi les fleurs du bouquet. Les cloches se séparent d' elles-mêmes du bouquet, et chacune va en nageant se fixer ailleurs, et y produire un nouveau bouquet. D' autres espèces de très petits *polypes* se propagent de même en se partageant en deux ;

p230

mais, d' une manière différente de celle des polypes à *bouquet* , dont je viens de parler. Voilà une ébauche bien grossière des principaux traits qui caractérisent quelques espèces de polypes d' eau douce. Ceux de mes lecteurs qui n' auront pas une idée assés nette de leur histoire, pourront consulter le chap xi du tome i de mes *corps organisés* , et les chapitres xi, xii, xiii, xv de ma *contemplation* , part viii. S' il n' est pas démontré que les *plantes* sont absolument privées de *sentiment* , il l' est bien moins encore que les *polypes* n' en soient point doués. Nous y découvrons des choses qui paroissent se réunir pour constater leur *sensibilité* . Tous sont très voraces, et les mouvemens qu' ils se donnent pour saisir ou engloutir leur proie, semblent ne pouvoir convenir qu' à de véritables animaux. Mais ; si les polypes sont *sensibles* , ils ont une *ame* , et s' ils ont une ame quelle foule de difficultés naît de la supposition que cette ame existe ! J' ai montré dans le chapitre iii,

p231

du tome ii de mes *corps organisés* , et dans la préface de ma *contemplation* , page xxix etc. à quoi se réduisent principalement ces difficultés, et j' ai essayé le premier d' en donner des solutions conformes aux principes d' une saine philosophie. En raisonnant donc sur la supposition si naturelle,

que les polypes sont au nombre des êtres *sentans* ; nous admettrons, que l' ame de chaque polype a été logée dès le commencement dans le *germe* dont le corps du petit animal tire son origine.

J' ai eu soin d' avertir, qu' il ne falloit pas prendre ici le mot de *germe* dans un sens trop resserré, et se représenter le *germe* comme un polype réduit extrêmement en petit, et qui n' a qu' à se développer pour se montrer tel qu' il doit être. J' ai pris le mot de *germe* dans un sens beaucoup plus étendu, pour toute *préformation organique* dont un *polype* peut résulter comme de son *principe immédiat* .
contemplation. préf pag xxix.

p232

J' ai averti encore, que l' *analogie* ne nous éclaireroit point sur la véritable nature des polypes à *bouquet* , et j' en ai dit la raison ibid part viii chap xvi. Ces polypes ont été construits sur des modèles qui ne ressemblent à rien de ce que nous connoissons dans la nature. On diroit qu' ils occupent les plus bas degrés de l' échelle de l' *animalité* . Nous ne nous y méprendrons pas néanmoins, et nous présumerons qu' il peut exister des animaux bien moins *animaux* encore, et placés beaucoup plus bas dans l' échelle.

On découvre dans différentes sortes d' *infusions* , à l' aide des microscopes, des corpuscules vivans, que leurs mouvemens et leurs diverses apparences, ne permettent guères de ne pas regarder comme de vrais animaux. Ce sont les *patagons* de ce monde d' infiniment-petits, que leur éffroyable petitesse dérobe trop à nos sens et à nos instrumens. C' est même beaucoup que nous soyons parvenus à appercevoir de loin les promontoires de ce nouveau monde, et à entrevoir au bout de nos lunettes quelques uns des peuples qui l' habitent. Parmi ces atomes animés, il en est probablement, que nous jugerions bien moins *animaux*

p233

encore que les polypes, si nous pouvions pénétrer dans le secret de leur structure, et y contempler l' art infini avec lequel l' auteur de la nature a sçu

dégrader de plus en plus l' *animalité* sans la détruire. On voudra bien consulter ce que j' ai exposé sur ces *dégradations* de l' animalité, chap xvi, part viii de la *contemplation* .

Je ne puis dire où réside le *siège* de l' ame dans le polype à bras ; bien moins encore dans les polypes à *bouquet* , et dans ceux qui leur sont analogues. Combien l' organisation de ces petits animaux, qui semblent n' être qu' une gelée épaisse, diffère-t-elle de celle des animaux, que leur grandeur et leur consistance soumet au scalpel de l' anatomiste !

Mais ; si les polypes ont une *ame* , il faut que cette ame reçoive les impressions qui se font sur les divers points du corps auquel elle est unie. Comment pourroit-elle pourvoir autrement à la conservation de son corps ? Seroit-il donc *absurde* de penser, qu' il est quelque part dans le corps du polype, un organe

p234

qui communique à toutes les parties, et par lequel l' ame peut agir sur toutes les parties ? Cet organe, quel que soit sa place et sa structure, peut en renfermer un autre, que nous considérerons comme le *véritable siège* de l' ame, que l' ame n' abandonnera jamais, et qui sera l' instrument de cette *régénération future* , qui élèvera le polype à un degré de perfection que ne comportoit point l' *état présent* des choses.

En simplifiant de plus en plus l' organisation dans les êtres *animés* , le créateur a resserré de plus en plus chés eux la faculté *de sentir* ; car les limites physiques de cette faculté sont toujours dans l' organisation. Si donc l' on suppose, que le polype a été réduit au seul *sens* du *toucher* , son ame ne pourra éprouver que les seules *sensations* attachées à l' exercice de ce sens. Et si le polype est en même tems privé de la faculté *loco-motive* , son *toucher* s' appliquant par cela même à un nombre de corps beaucoup plus petit et à des corps beaucoup moins diversifiés, ses sensations seront bien moins nombreuses et bien

p235

moins variées que celles des polypes doués de la faculté de *se mouvoir* .

Mais ; si le *siège* de l' ame du polype renferme les élémens de nouveaux *organes* et de nouveaux *sens* , cette ame éprouvera par leur développement et par leur ministère de nouvelles sensations, et des sensations d' un nouvel ordre, qui reculeront les limites de sa faculté *de sentir* , et ennobliront de plus en plus l' être du polype. Je l' ai dit ; c' est sur tout par le nombre et la perfection des *sens* , que l' animal est le plus *animal* . Il l' est d' autant plus qu' il *sent* d' avantage, et il sent d' autant plus, que ses organes sont plus multipliés et diversifiés.

PARTIE 6

p236

Idées sur l' état passé des animaux :
et à cette occasion sur la création, et sur
l' harmonie de l' univers.

J' ai touché au commencement de cet écrit, à une grande révolution de notre globe, qui pourroit avoir précédé celle que l' auteur sacré de la genèse a si noblement décrite. Je n' ai pas indiqué les raisons qui rendent

p237

cette révolution probable, et qui doivent nous porter à reculer beaucoup la naissance de notre monde. Ce détail intéressant m' auroit mené trop loin, et m' auroit trop détourné de mon objet principal.

Ceux qui se sont un peu occupés de la *théorie de la terre* , sçavent qu' on trouve par tout sur sa surface et dans ses entrailles des amas immenses de ruines, qui paroissent être celles d' un ancien monde, dont l' *état* différoit, sans doute, par bien des caractères de celui du monde que nous habitons.

Mais ; il n' est pas nécessaire d' avoir beaucoup médité sur la théorie de la terre, pour se persuader que Moïse ne nous a point décrit la première création de notre globe, et que son histoire n' est que celle d' une nouvelle

révolution que la planète avoit subi, et dont ce grand homme exposoit très en raccourci les traits les plus frappans ou les principales *apparences* .

Graces aux belles découvertes de l' astronomie moderne, on sçait qu' il est des planètes, dont la grandeur surpasse plusieurs centaines

p238

de fois celle de notre terre. On sçait encore que cette petite planète que nous habitons et qui nous paroît si grande, est un million de fois plus petite que le soleil autour duquel elle circule. On sçait enfin, que les étoiles, qui ne nous paroissent que des points lumineux, sont autant de *soleils* , semblables au nôtre, et qui éclairent d' autres mondes, que leur prodigieux éloignement dérobe à notre vuë.

Qu' on réfléchisse un peu maintenant sur l' immensité de l' univers ; sur l' étonnante grandeur de ces corps qui roulent si majestueusement dans l' espace ; sur leur nombre presque infini ; sur les distances énormes de ces soleils, qui ne nous les laissent appercevoir que comme des points étincellans dont la voûte azurée est parsemée, et qu' on se demande ensuite à soi-même ce qu' est la terre au milieu de cette graine de soleils et de mondes ? Ce qu' est un grain de mil dans un vaste grenier et moins encore.

Si après s' être fortement pénétré de la grandeur de l' univers et de la magnificence de la création, l' on vient à lire avec réflexion le premier chapitre de la *genèse* , on se convaincra de plus en plus de la vérité de cette opinion

p239

philosophique, que je soumets ici au jugement du lecteur éclairé.

Dieu dit qu' il y ait des luminaires dans l' étenduë, afin d' éclairer la terre ; et il fut ainsi. Dieu donc fit deux grands luminaires, le plus grand pour dominer sur le jour ; le moindre pour dominer sur la nuit. Ce fut le quatrième jour.

quand on a quelques notions du système des cieux, on sent assés, combien il est peu probable que la terre ait été créée avant le soleil, auquel elle

est si manifestement subordonnée. Il seroit superflu de s' étendre sur ceci. Ce n' est donc probablement ici qu' une simple *apparence* . Dans ce renouvellement de notre globe, le soleil n' *apparut* que le quatrième jour.

Dieu fit aussi les étoiles. Il les mit dans l' étendue pour éclairer la terre. il est bien évident, que Moïse comprend ici sous la dénomination générale d' *étoiles* , les étoiles *errantes* ou les *planètes* .

p240

Dieu fit donc le quatrième jour les étoiles et les planètes, et il les fit pour éclairer la terre . Quoi ! La sagesse suprême auroit fait des milliards de globes immenses de feu, des milliards de *soleils* pour éclairer... que dirai-je ? Un grain de poussière, un atome. Conçoit-on que si Moïse eût connu ce qu' étoient les étoiles et les planètes, il eut dit ; *Dieu fit aussi les étoiles* , et qu' il eût ajouté simplement, *pour éclairer la terre* ? Ce n' est donc encore ici qu' une *pure apparence* . L' historien sacré ne décrivait point la création des cieux ; mais, il traçait les diverses périodes d' une révolution renfermée dans les bornes étroites de notre petite planète. Ce seroit choquer autant le sens commun, que le respect dû à l' écriture, que de prétendre infirmer l' autorité de Moïse, précisément parce qu' il n' a pas parlé la langue de Copernic. Il parloit une plus belle langue encore : il annonçoit le premier au genre humain l' *unité* et l' *éternité* du grand être. Il peignoit sa *puissance* avec le pinceau du chérubin : *Dieu dit ; que la lumière soit ;*

p241

et la lumière fut . Il s' élançoit d' un vol rapide vers la cause première et enseignoit aux hommes le dogme si important et si philosophique, de la *création de l' univers* . Le plus ancien et le plus respectable de tous les livres, est aussi le seul qui commence par ces expressions dont la simplicité répond si bien à la simplicité de cet *acte unique* , qui a produit l' universalité des êtres : *au commencement Dieu créa les cieux et*

la terre .

Une seule chose étoit essentielle au plan de l' historien de la création ; c' étoit de rappeler l' univers à son auteur, l' *effet* , à sa cause. Cet historien l' a fait ; et l' athée l' admireroit, si l' athée étoit philosophe. Cet historien n' étoit pas appelé à dicter au genre humain des cahiers d' astronomie ; mais, il étoit appelé à lui tracer en grand les premiers principes de cette théologie sublime, que l' astronomie devoit enrichir un jour, et dont il étoit réservé à la métaphysique de démontrer les grandes vérités. Tout ce qu' il y a de beauté et d' élévation dans la métaphysique moderne

p242

est concentré dans cette pensée étonnante, je suis celui qui est.

Je puis donc sans manquer au respect qui est dû à tant de titres au premier des auteurs sacrés, supposer que la *création* de notre globe a précédé d' un tems indéfini, ce *renouvellement* dont la *genèse* nous présente les divers aspects. La sagesse qui a présidé à la formation de l' univers, n' a révélé aux hommes que ce que leur raison n' auroit pu découvrir par elle-même, ou qu' elle auroit découvert trop tard pour leur bonheur, et elle a abandonné aux progrès de l' intelligence humaine tout ce qui étoit enveloppé dans la sphère de son activité.

La philosophie nous donne les plus hautes idées de l' *univers* . Elle nous le représente comme la collection *systématique* ou harmonique de tous les êtres créés. Elle nous apprend qu' il n' est un *système* , que parce que toutes ses pièces s' engrainant, pour ainsi dire, les unes dans les autres, concourent à produire

p243

ce tout *unique* , qui dépose si fortement en faveur de l' unité et de l' intelligence de la cause première.

Comme rien ne sauroit exister sans une *raison suffisante* ; c' est une conséquence nécessaire de ce grand principe, que tout soit *lié* ou *harmonique* dans l' univers. Ainsi, rien n' y est solitaire ou séparé ; car s' il existoit un être absolument *isolé* , il seroit impossible

d' assigner la *raison suffisante* de l' existence d' un tel être. Et il ne faudroit pas dire, que Dieu a voulu le créer *isolé* ; parce que la volonté divine ne peut elle-même se déterminer sans *raison suffisante* , et qu' il n' y en auroit point pour créer un être, qui ne tiendroit absolument à rien, et pour le créer avec telles ou telles déterminations particulières. L' existence et les déterminations particulières de chaque être, sont toujours en rapport à l' existence et aux déterminations des êtres correspondans ou voisins. Le présent a été déterminé par le passé ; le subséquent, par l' antécédent. Le présent détermine l' avenir. L' harmonie *universelle* est ainsi le *résultat* de

p244

toutes les harmonies *particulières* des êtres *coexistans* et des êtres *successifs* . Une *force* répandue dans toutes les parties de la création, anime ces grandes masses sphériques, dont l' assemblage compose ces divers systèmes *solaires* , que nous ne parvenons point à dénombrer, et dont nous ne découvrons que les *foyers* ou les soleils. En vertu de cette force, notre soleil agit sur les planètes et sur les comètes du *système* auquel il préside. Les planètes et les comètes agissent en même tems sur le soleil et les unes sur les autres. Notre système solaire agit sur les *systèmes* voisins : ceux-ci font sentir leur action à des *systèmes* plus éloignés ; et cette force, qui les anime tous, pénètre ainsi de système en système, de masse en masse, jusqu' aux extrémités les plus reculées de la création. Non seulement tous les systèmes et tous les grands corps d' un même système, sont *harmoniques* entr' eux ; ils le sont encore dans le rapport à la *coordination* et aux déterminations

p245

des divers êtres qui peuplent chaque monde planétaire. Tous ces êtres, gradués ou nuancés à l' infini, ne composent qu' une même *échelle* , dont les degrés expriment ceux de la perfection *corporelle* et de la perfection *intellectuelle* , que renferme

l' univers.

L' *univers* est donc la *somme* de toutes les perfections réunies et combinées, et le signe *représentatif* de la perfection souveraine.

Un philosophe qui aura médité profondément sur ces objets sublimes, pourra-t-il jamais admettre, que Dieu a créé l' univers pièce après pièce ? Qu' il a créé la terre dans un tems ; le soleil dans un autre ? Qu' il a fait un jour une étoile ; puis un autre ? Etc. L' intelligence suprême qui embrasse d' une seule vuë l' universalité des choses opéreroit-elle *successivement* comme les natures finies ? Cette volonté adorable, qui *appelle les choses qui ne sont point, comme si elles étoient*, pouvoit-elle ne pas *réaliser* tout par un acte *unique* ? Elle a dit ; et l' univers a été.

p246

Comme il seroit de la plus grande absurdité de supposer, que dans la première formation des animaux, Dieu a commencé par créer le coeur, puis les poûmons, ensuite le cerveau ; etc. Je ne pense pas, qu' il fut moins absurde de supposer, que dans la formation de l' univers, Dieu a commencé par créer une planète, puis un soleil ; ensuite une autre planète ; etc. Seroit-ce donc qu' on imagineroit que l' univers seroit moins *harmonique* , j' ai presque dit, moins *organique* qu' un *animal* ?

Je n' affirmerai pas, qu' au premier instant de la création, tous les corps célestes étoient précisément disposés les uns à l' égard des autres, comme ils le sont aujourd' hui. Cette disposition primitive a pu souffrir bien des changemens par une suite naturelle des mouvemens de ces corps et de la combinaison de leurs forces. Mais ; la sagesse divine a prévu et approuvé ces changemens ; comme elle a prévu et approuvé ce nombre presqu' infini de modifications diverses, qui naissent de la structure ou de l' organisation primitives des êtres propres à chaque monde.

Toutes les pièces de l' univers sont donc

p247

contemporaines . La volonté efficace a *réalisé* par un seul acte, tout ce qui pouvoit

l' être. Elle ne *crée* plus ; mais, elle *conserve* , et cette *conservation* sera, si l' on veut, une création *continuée* . Comme les corps organisés ont leurs *phases* ou leurs révolutions particulières ; les mondes ont aussi les leurs. Nos lunettes paroissent nous en avoir découvert dans quelques-uns de ces grands corps qui pendent au firmament. Notre terre a donc eu aussi ses *révolutions* . Je ne parle pas de ces révolutions plus ou moins graduelles qui s' opèrent de siècles en siècles, par le concours de différentes causes : ces sortes de révolutions ne sont jamais que *partieles* ou locales. De ce nombre sont les divers changemens qui peuvent survenir et qui surviennent à notre globe par l' intervention de la mer, des volcans, des tremblemens de terre, etc. Je parle de ces révolutions *générales* d' un monde, qui en changent entièrement la face, et qui lui donnent un nouvel être. Telle a été cette révolution de notre planète que Moïse a consacré dans ses annales.

p248

Je prens ici la terre au tems du *cahos* , à ce tems où, selon le texte sacré, *elle étoit sans forme et vuide* . Je suppose toujours que Moïse ne nous a pas *décrit* la première création de l' univers, et j' ai indiqué les fondemens de cette supposition. Je puis donc admettre sans absurdité, que la terre avoit existé sous une autre forme, avant ce tems où l' historien sacré la représente comme *vuide* ; c' est-à-dire, comme dépourvue, au moins en apparence, de toute production.

Mais ; si la terre existoit avant cette époque, on m' accordera facilement, qu' il n' est pas probable, qu' elle fût alors absolument nuë, absolument destituée de productions ; en un mot, un vaste et aride désert : seroit-elle sortie ainsi des mains du créateur ? La sagesse auroit-elle fait une boule toute nuë, uniquement pour la faire rouler autour du soleil, et réfléchir un peu de lumière à d' autres planètes ? Je m' assure, qu' on préférera de supposer avec moi, que la terre étoit alors, comme aujourd' hui, enrichie d' une infinité de productions diverses, assorties à cet

p249

état *primitif* qu' elle tenoit immédiatement de la *création* .

Nous ignorons profondément les causes soit *intérieures* , soit *extérieures* qui ont pu changer la face de ce premier monde, le faire passer par l' état de *cahos* , pour le restituer ensuite sous une face toute nouvelle. En qualité de *planète* , la terre fait partie d' un grand système planétaire ; la place qu' elle y occupe a pu l' exposer à des rencontres qui ont influé plus ou moins sur son oeconomie originelle. Elle pouvoit renfermer dans son sein, dès le commencement, des causes propres à modifier ou à changer plus ou moins cette oeconomie.

Ce changement entroit dans le plan de cette sagesse adorable qui a préformé les mondes dès le commencement, comme elle a préformé les plantes et les animaux.

Mais ; si la volonté divine a créé par un *seul* acte l' universalité des êtres, d' où venoient ces plantes et ces animaux, dont Moyse nous décrit la production au

p250

troisième et au cinquième jour du renouvellement de notre monde ?

Abuserois-je de la liberté de conjecturer, si je disois, que les plantes et les animaux qui existent aujourd' hui, sont provenus par une sorte d' *évolution* naturelle des êtres organisés, qui peuploient ce premier monde sorti immédiatement des mains du créateur ?

Je vais développer ma pensée. Le lecteur éclairé voudra bien ne me juger que sur la chaîne entière des idées que lui présente cet écrit.

Dans ce principe si philosophique, que la création de l' *univers* est l' effet immédiat d' un acte unique de la volonté efficace ; il faut nécessairement que cette volonté ait placé dès le commencement dans chaque monde, les sources des réparations de tout genre, qu' exigeoient les *révolutions* que chaque monde étoit appelé à subir.

Ainsi, je conçois que Dieu a préformé originellement les plantes et les animaux dans

p251

un rapport déterminé aux diverses révolutions qui devoient survenir à notre monde en conformité du plan général que sa sagesse avoit conçu de toute éternité.

L' intelligence pour qui il n' y a ni passé ni avenir, parce que tous les siècles sont présens à la fois devant elle ; l' intelligence pour qui la totalité des choses coéxistantes et des choses successives n' est qu' une simple *unité* ; cette intelligence, dis-je, auroit-elle attendu que les événemens l' instruisissent de ce qu' exigeoient la conservation et la perfection de son ouvrage ?

Le *propre* de l' intelligence est d' établir des *rappports* entre toutes les choses. Plus ces rappports sont nombreux, variés, conspirans ; plus la *fin* est noble, grande, élevée, et plus il y a d' intelligence dans l' auteur de ces choses.

La raison éternelle est essentiellement tout *harmonie* . Elle a imprimé cet auguste caractère à toutes ses oeuvres. Toutes sont *harmoniques* entr' elles ; toutes le sont à l' univers entier ; toutes conspirent, convergent

p252

à la grande, à la sublime fin, le bonheur général, le plus grand bonheur possible de tous les êtres sentans, et de tous les êtres intelligens.

Ces vastes corps qui composent les systèmes *solaires* n' ont pas été créés pour eux-mêmes ; ils n' étoient que des amas immenses de matières brutes, incapables de sentir le bienfait de la création. Ils ont été créés pour les êtres sentans et pour les êtres intelligens qui devoient les habiter, et y goûter chacun à sa manière les douceurs de l' existence.

Il falloit donc que les mondes fussent en rapport les uns avec les autres ; que chaque monde fut en rapport avec les êtres qui devoient le peupler, et que ces êtres eux-mêmes fussent en rapport avec le monde qu' ils devoient peupler.

L' univers est donc, en quelque sorte, *tout d' une pièce* : il est *un* au sens le plus philosophique. Le grand ouvrier l' a donc formé *d' un seul jet* .

p253

La *terre* , cette partie *infinitésimale* de l' univers, n' a donc pas reçu dans un tems, ce qu' elle ne possédoit pas dans un autre. Au même instant qu' elle fut appelée du néant à l' être, elle renfermoit dans son sein les principes de tous les êtres organisés et animés, qui devoient la peupler, l' embellir, et modifier plus ou moins sa surface.

J' entens ici par les *principes* des êtres organisés, les *germes* ou corpuscules primitifs et organiques, qui contiennent très en raccourci toutes les parties de la *plante* ou de l' *animal* futurs.

Je conçois donc que les *germes* de tous les êtres organisés, ont été *originellement* construits ou calculés sur des *rappports déterminés* aux diverses *révolutions* que notre planète devoit subir.

Ainsi, en supposant, qu' elle étoit appelée à subir trois grandes révolutions, j' admettrois que les germes des êtres organisés contenoient dès l' origine des choses, des principes de réparation, exactement correspondans à ces trois révolutions.

p254

Si l' on vouloit admettre un plus grand nombre de révolutions antérieures à ce *cahos* dont parle le texte sacré ; j' admettrois aussi un nombre de *principes de réparation* exactement proportionnel.

Ces *principes* seront donc toujours des *germes* , et ces germes auront été renfermés originellement les uns dans les autres.

Ne supposons que trois révolutions. La terre vient de sortir des mains du créateur. Des causes préparées par sa sagesse font développer de toutes parts les germes. Les êtres organisés commencent à jouir de l' existence. Ils étoient probablement alors bien différens de ce qu' ils sont aujourd' hui. Ils l' étoient autant que le premier monde différoit de celui que nous habitons. Nous manquons de moyens pour juger de ces dissemblances, et peut-être que le plus habile

p255

naturaliste qui auroit été placé dans ce premier

monde, y auroit entièrement méconnu nos plantes et nos animaux.

Chaque individu soit *végétal*, soit *animal*, renfermoit donc un germe *indestructible* par les causes qui devoient détruire le corps *grossier* de l'individu, et encore par celles qui devoient détruire le premier monde et le convertir en *cahos*.

Nous ignorons profondément quelles ont été les causes naturelles qui ont détruit le premier monde ; comment et jusqu'à quel point elles ont agi sur le globe. Il ne nous reste aucun monument certain d'une si haute antiquité. Les divers faits que la géographie *physique* recueille sur ce sujet si ténébreux, loin de l'éclaircir un peu, n'offrent au physicien que des questions interminables. Tout ce que nous savons, et que nous apprenons de la *genèse*, c'est qu'au tems du *cahos*, notre globe étoit entièrement couvert d'eau, *et qu'au second jour, Dieu dit ; que les eaux*

p256

qui sont au dessous des cieux soyent rassemblées en un lieu, et que le sec paroisse, et il fut ainsi. L'historien du second monde ajoûte dans son style noble et concis : *et Dieu nomma le sec, terre ; et l'amas des eaux, mer ; et Dieu vit que cela étoit bon*.

Nous ne savons donc point, si le premier monde avoit été converti en *cahos* par un *déluge* ou si ce déluge n'étoit point plutôt l'effet de la cause ou des causes qui avoient opérées la révolution. Nous n'avons point d'historien de ce premier monde.

Quoi qu'il en soit ; tous les êtres organisés qui peuploient le premier monde furent détruits, au moins en apparence, et tout fut confondu dans cet abîme d'eau qui couvroit la terre.

On entrevoit assés pourquoi je dis que les êtres organisés du premier monde, ne furent détruits *qu'en apparence* : ils se conservèrent dans ces germes impérissables, destinés dès l'origine des choses à peupler le second monde.

p257

Le *cahos* se débrouille : les eaux se séparent des continens. *la terre pousse son jet : elle*

produit des herbes et des arbres portant leur semence en eux-mêmes. Les eaux produisent en abondance les poissons et les grandes baleines. les oiseaux volent sur la terre vers l' étenduë des cieux. La terre produit des animaux selon leur espèce, le bétail, les reptiles.

ainsi, par une suite des loix de la sagesse éternelle, tout reprend un nouvel être. Un autre ordre de choses succède au premier : le monde est repeuplé, et prend une nouvelle face : les germes se développent : les êtres organisés retournent à la vie : le règne organique commence une seconde période, et la fin de cette période sera celle du second monde, de ce monde dont l' apôtre a dit ; *qu' il est réservé pour le feu, et auquel succéderont de nouveaux cieux et une nouvelle terre .*

Je le répète ; notre monde peut avoir subi bien d' autres révolutions avant celle à laquelle il doit son état actuel. Le règne organique pourroit donc avoir subi une suite de révolutions

p258

parallèles , et avoir conservé constamment cette sorte d' *unité* , qui fait de chaqu' espèce un tout unique, et toujours subsistant ; mais, appelé à revêtir de périodes en périodes de nouvelles formes ou de nouvelles *modalités* . Ces révolutions multipliées auront modifié de plus en plus la forme et la structure primitives des êtres organisés, comme elles auront changé de plus en plus la structure extérieure et intérieure du globe. Je l' ai dit ; je me persuade facilement, que si nous pouvions voir un cheval, une poule, un serpent sous leur première forme, sous la forme qu' ils avoient au tems de la création, il nous seroit impossible de les reconnoître. La dernière révolution apportera, sans doute, de bien plus grands changemens et au globe lui-même et aux divers êtres qui l' habitent.

L' antiquité du monde pourroit être beaucoup plus grande que nous ne sçaurions l' imaginer. Il n' est pas bien décidé encore, si l' *écliptique* ne tend pas continuellement à s' approcher de l' *équateur* . Des observations délicates ont paru prouver à un grand astronome,

p259

que l'obliquité de l'écliptique diminue d'une *minute* dans un siècle : en sorte, que pour arriver de l'obliquité actuelle à sa confusion avec l'équateur, il lui faudroit plus de cent quarante mille ans. En suivant toujours la même proportion, et en supposant 60 *minutes* ou un *degré* pour six mille ans, ce cercle auroit employé deux millions cent soixante mille ans à faire le tour entier en passant par les poles. Et qui pourroit prouver qu'il n'a pas fait déjà plusieurs révolutions entières ?

Je supprime ici certains faits d'histoire naturelle, qui semblent concourir avec ces présomptions astronomiques à donner au monde une prodigieuse antiquité ; je voulois dire une effroyable antiquité.

Il seroit peu raisonnable, d'alléguer contre cette antiquité du monde, la nouveauté des peuples, celle des sciences et des arts, et tout l'appareil de la chronologie sacrée. Je suis infiniment éloigné de vouloir infirmer le moins du monde cette chronologie : je sçais qu'elle est la baze la plus solide de l'histoire ancienne : mais, l'infirmerois-je, en avançant

p260

qu'elle n'est que celle d'une révolution particulière de notre monde, et qu'elle ne pouvoit s'étendre au delà. S'il y avoit des astronomes dans la planète de *Vénus* ou dans celle de *Mars* avant la révolution dont il s'agit, ils ont pu sçavoir quelque chose des révolutions antérieures. Nous-mêmes nous en serons probablement instruits, quand nous serons introduits dans cet heureux séjour pour lequel nous sommes faits, et vers lequel doivent tendre nos desirs les plus vifs. C'est-là, que nous lirons dans l'histoire des mondes, celle de la providence ; que nous contemplerons sans nuages les merveilles de ses oeuvres, et que nous admirerons cette suite étonnante de révolutions ou de métamorphoses, qui changent graduellement l'aspect de chaque monde et diversifie sans cesse les décorations de l'univers.

Si Dieu est *immuable* ; si ce qu'il a voulu, il le veut encore et le voudra toujours ; s'il a créé l'univers par un seul acte de sa volonté ; s'il n'y a point de nouvelle création ; si tout est révolution, développement, changement de formes ; si Dieu a voulu de toute éternité créer

l' univers ; ... je suis

p261

éffrayé... mes sens se glacent... je m' arrête...
je recule d' effroi... je suis sur le bord du plus
épouvantable abîme.
... ô éternité ! éternité ! Qui as précédé
le tems, qui l' engloutiras comme un gouffre ; qui
absorbes les conceptions de toutes les
intelligences finies... éternité ! Un foible
mortel, un atome pensant ose te nommer, et ton
nom est tout ce qu' il connoît de toi.
Qui pourroit nier, que la puissance absolue ait pu
renfermer dans le premier germe de chaque être
organisé la suite des germes correspondans aux
diverses révolutions que notre planète étoit
appelée à subir ? Le microscope et le scalpel ne
nous montrent-ils pas les générations emboîtées
les unes dans les autres ? Ne nous montrent-ils
pas le *bouton* ménagé de loin sous l' écorce, le
petit arbre futur renfermé dans ce bouton ; le
papillon , dans la *chenille* ; le *poulet* ,
dans l' *oeuf* ; celui-ci dans l' *ovaire* ?
Nous connoissons des

p262

espèces qui subissent un assés bon nombre de
métamorphoses , qui font revêtir à chaque
individu des formes si variées, qu' elles paroissent
en faire autant d' espèces différentes. Notre
monde a été apparemment sous la forme de ver ou de
chenille : il est à présent sous celle de
chrysalide : la dernière révolution lui fera
revêtir celle de papillon.
J' admets donc, comme l' on voit, un
parallélisme parfait entre le système
astronomique et le système *organique* ;
entre les divers *états* de la terre, considérée
comme *planète* ou comme *monde* , et les
divers *états* des êtres qui devoient peupler
ce monde.
Ce parallélisme me paroît tout aussi naturel,
que celui que nous observons entre le
développement , et les divers degrés de
température , qui l' accélèrent, le retardent ou
le suspendent. Voyés comment l' *évolution* et la
propagation des plantes et des animaux ont été

enchaînées aux vicissitudes périodiques des *saisons* . Tout est gradation, rapport, calcul dans l' univers, et c' étoit très philosophiquement, que le Platon de la Germanie appelloit l' auteur de l' univers, l' éternel géomètre.

PARTIE 7

p263

Idées de Leibnitz.

Observations sur ces idées.

Jugement sur ce philosophe.

Tel est en raccourci le point de vuë sous lequel je me plais à considérer l' univers : telle est la vaste et intéressante perspective que je viens d' ouvrir aux yeux du lecteur philosophe. Cet écrit, que je consacre à l' accroissement des plaisirs les plus nobles de la raison humaine, sera, si l' on veut, une espèce de lunette à longue vuë, avec laquelle

p264

mon lecteur aimera, sans doute, à contempler l' immensité et la beauté des oeuvres du tout-puissant. Combien désirerois-je, que les verres de cette lunette, eussent été travaillés par une meilleure main ! J' aurai au moins tracé la construction de l' instrument : des opticiens plus habiles le perfectionneront.

Plus je m' arrête à contempler cette ravissante perspective, et à parcourir ces trésors inépuisables d' intelligence et de bonté ; et plus je m' étonne que des philosophes, si capables de s' élever au dessus des opinions communes, ayent pu soutenir un instant l' anéantissement des animaux. Combien cette opinion est-elle peu fondée en bonne philosophie ! Combien est-elle mesquine ! Combien resserre-t-elle cette bonté adorable, qui comme un fleuve immense, tend à inonder de biens toutes les créatures vivantes !

Je ne ferai point à un auteur anonyme, le reproche que je viens de faire à quelques écrivains, peut-être moins philosophes que lui ; mais, moins hardis et plus circonspects. Je

p265

parle de l' auteur d' un *essai de psychologie* , qui parut en 1755, et dont le style souvent trop rapide et trop concis, a pu dérober à bien des lecteurs des principes, dont j' ai profité dans quelques-uns de mes écrits, et que j' ai tâché de mettre dans un jour plus lumineux. Si jamais cet auteur publie une seconde édition de son livre, je ne sçaurois assés l' exhorter à en retoucher avec soin divers endroits, qui ne m' ont pas paru exacts, et dont il seroit trop facile d' abuser. La philosophie et la bienveillance universelle de cet auteur ne lui permettoient pas d' admettre l' anéantissement des brutes. Il s' est élevé avec vivacité contre cette opinion et a même insinué très clairement cette *restitution future* des animaux, dont je me suis occupé dans cet écrit. Je dois transcrire ici ses propres termes.
" l' entendement des bêtes, maintenant si

p267

resserré, s' étendra peut-être quelque jour... etc. " la métaphysique sublime du grand Leibnitz, ne pouvoit manquer de lui persuader le dogme philosophique de la *survivance* de toutes les ames ; et leur union perpétuelle à des corps *organiques* : aussi a-t-il soutenu ouvertement l' un et l' autre en divers endroits de ses écrits : mais ; il s' en faut beaucoup, qu' il se soit expliqué aussi disertement que notre psychologue sur la *restitution* et le *perfectionnement* futurs des animaux. Je prie qu' on me passe ce mot de *perfectionnement* ; il rend ma pensée. Je suis dans l' obligation de mettre ici sous les yeux de mes lecteurs quelques passages de Leibnitz, qui les aideront à juger de ses

p268

principes sur cette belle matière, du degré de développement qu' il leur avoit donné, et du point dont il étoit parti. D' ailleurs, comme l' on pourroit soupçonner, que j' ai puisé chés ce grand homme la plûpart de mes idées sur l' état *passé* et *futur* des animaux, il sera bon qu' on puisse comparer sa marche avec la mienne, ses principes

avec les miens, et juger de leurs différences.
" quelques philosophes, dit-il, n' ont point osé
admettre la substance et l' indestructibilité des
ames des bêtes... etc. "

p269

je parlerai bientôt de l' effet de la *moralité*
à l' égard de la *restitution future* de l' homme.
Mais ; qu' il me soit permis de relever ici en
passant, l' illustre métaphysicien, dont je
transcris les paroles. Ne laisse-t-il point trop
entendre, que la *conservation* de la personnalité
suppose la *conscience réfléchie* ? Ne doit-il
pas distinguer ici deux sortes de *personnalité* ?
J' avois fait cette distinction philosophique dans
mon *essai analytique* . " il faut, avois-je dit,
distinguer deux sortes de *personnalité* : la
première est celle qui résulte simplement de la
liaison que la *réminiscence* met entre
les sensations *antécédentes* et les sensations
subséquentes , en vertu de laquelle l' ame a
le sentiment des changemens d' état par lesquels
elle passe. "

" la seconde espèce de *personnalité* est cette

p270

personnalité *réfléchie* ; qui consiste dans ce
retour de l' ame sur elle-même, par lequel séparant
en quelque sorte de *soi* ses propres sensations,
elle *réfléchit* que c' est elle qui les *éprouve* ,
ou qui les a *éprouvées* . L' être qui possède
une telle personnalité appelle *moi* ce qui est
en lui qui *sent* ; et ce *moi* s' incorporant,
pour ainsi dire, à toutes les sensations, se les
approprie toutes, et n' en compose qu' une même
existence . "

j' ajoûtois ; " on pourroit nommer *improprement*
dite , la première espèce de *personnalité* ,
par opposition à celle de la seconde espèce ; et
cette personnalité *improprement dite* , paroît
convenir aux *animaux* , et même à ceux qui sont
le moins élevés dans l' échelle. "

je disois encore, en relevant une erreur du
psychologue que j' ai cité ci-dessus ; " en vain le
singe seroit-il élève à la sphère de l' homme ,
s' il ne conservoit aucun sentiment de son premier
état : ce ne seroit plus le

p271

même être, ce seroit un *autre* être. Il en seroit de même de nous si la *mort* rompoit toute liaison entre notre état *terrestre* et cet état glorieux auquel nous sommes appelés. " je remarquerai enfin, que la manière dont Leibnitz s' exprime ici sur l' ame des bêtes, ne donne pas lieu de penser qu' il eut dans l' esprit ce *perfectionnement* que j' ai cru pouvoir admettre. Il continuë : " ce malentendu sur la différence de l' *indestructibilité* et de l' *immortalité* des ames,... etc. "

p272

je ferai observer ici, qu' il ne s' agit pas dans mes idées, de la *simple conservation* des ames ; mais, qu' il y est sur tout question de la *perfectibilité* et du *perfectionnement futur* de tous les *êtres-mixtes* . Quand Leibnitz compare ici la conservation ou la *durée* des ames à celle des *atomes* , il me semble qu' il reste trop au dessous du point où ses principes devoient naturellement le conduire. Il est bien clair qu' un *atome* , non plus qu' une *ame* , ne sçauroient être *anéantis* que par la même puissance qui les a créés. Ceci devient plus évident encore, quand on n' admet dans la nature, avec notre philosophe, que des substances absolument *simples* ; car des substances exemptes de toute *composition* , ne peuvent être *décomposées* ou détruites par aucune cause seconde.
" or, comme j' aime des maximes qui se soutiennent,... etc. "

p274

j' ai du plaisir à voir notre grand métaphysicien adopter si clairement une *préformation organique* et une *préexistence* corrélative des *ames* . S' il eut connu toutes les découvertes modernes qui semblent concourir à établir cette admirable préformation, avec quel empressement ne s' en seroit-il pas saisi pour étayer son bel édifice ! Il avoit embrassé avidement les opinions d' Hartsoeker et de Levenhoeck sur les

animalcules spermatiques , parce qu' il y retrouvait cette *préorganisation* qui favorisait son *harmonie universelle* . C' est avec fondement, qu' il insère de cette préorganisation, *que ce que nous appellons génération d' un animal, n' est qu' une transformation et une augmentation* . Les transformations si remarquables du *poulet* , lui auroient donc paru une démonstration rigoureuse de cette grande vérité. Il admettoit d' ailleurs l' *emboîtement* des *germes* les uns dans les autres. Il s' explique lui-même très nettement sur ce point, dans cette excellente préface qu' il a mise à la tête de sa *théodicée* , et que je ne puis trop exhorter mon lecteur à lire et à méditer, comme le meilleur abrégé de dévotion philosophique et chrétienne. " le mécanisme, dit-il dans cette préface, suffit pour produire les corps organiques ; ... etc. "

p275

notre philosophe étoit trop conséquent, pour ne pas admettre la *préexistence* des ames dans les touts organiques, dès qu' il admettoit la préformation de ces touts. Il a donc raison d' ajouter ; *ainsi, puisque le même corps étoit déjà organisé, il est à croire qu' il étoit déjà animé, et qu' il avoit la même ame* . C' est encore une conséquence très naturelle que celle qu' il tire ensuite de la préexistence des corps organisés et de leurs ames : *de même* , dit-il, *que je juge vice versa de la conservation de l' ame, lorsqu' elle est créée une fois, que l' animal est conservé aussi, et que la mort apparente n' est qu' un enveloppement* . Nous ne voyons point ici, ce que Leibnitz a entendu par cet *enveloppement* , qui constitue, selon lui, la *mort apparente* . J' ai eu autrefois une idée, qui me paroît se rapprocher

p276

de l' *enveloppement leibnitien* , que je ne connoissois pas alors. Je vais l' exposer en raccourci : elle servira, si l' on veut, de commentaire au texte fort obscur de notre auteur. J' ai donné dans les huit premiers chapitres de mon livre des *corps organisés* mes premières

méditations sur la *génération* et sur le *développement* . J' étois jeune encore lorsque je me livrois à ces méditations. Je suivois mon objet à la lueur des faits que j' avois rassemblés et que je comparois. Les découvertes *hallériennes* sur le *poulet* n' avoient pas été faites, et ce sont principalement ces découvertes qui m' ont valu les connoissances les plus exactes, et qui en confirmant plusieurs de mes anciennes idées, m' ont donné lieu de pénétrer plus avant dans un des plus profonds mystères de la nature.

J' avois d' abord posé pour principe fondamental, que rien n' étoit *engendré* ; que tout étoit originairement *préformé* , et que ce que nous nommons *génération* n' étoit que le simple

p277

développement de ce qui préexistoit sous une forme invisible et plus ou moins différente de celle qui tombe sous nos sens.

Je supposois donc, que tous les corps organisés tiroient leur origine d' un *germe* , qui contenoit très en petit les *élémens* de toutes les parties *organiques* .

Je me représentois les élémens du germe comme le *fond primordial* sur lequel les molécules *alimentaires* alloient s' appliquer pour augmenter en tout sens les dimensions des parties.

Je me figurois le germe comme un ouvrage à *réseau* : les élémens en formoient les *mailles* : les molécules alimentaires en s' incorporant dans ces mailles tendoient à les aggrandir, et l' aptitude des élémens à glisser les uns sur les autres leur permettoit de céder plus ou moins à la *force* secrète qui chassoit les molécules dans les mailles et faisoit effort pour les ouvrir.

Je regardois la liqueur *fécondante* , non seulement comme un fluide très actif, très pénétrant ; mais encore comme un fluide *alimentaire* , destiné à fournir au germe sa première

p278

nourriture, une nourriture appropriée à la finesse et à la délicatesse extrêmes de ses parties.

Je prouvois cette qualité nourricière de la liqueur fécondante par les modifications considérables

qu' elle occasionne dans l' intérieur du *mulet* .
Je pensais donc, que la liqueur fécondante étoit
très *hétérogène* , et qu' elle contenoit une
infinité de molécules relatives à la nature et
aux proportions des différentes parties du germe.
Je plaçois ainsi dans cette liqueur le principe de
l' *évolution* du tout organique, et des
modifications plus ou moins marquées qui lui
survenoient par une suite du concours des sexes .
J' excluois donc toute formation *nouvelle* :
je n' admettois que les effets immédiats ou médiats
d' un *organisme préétabli* , et j' essayois de
montrer comment il pouvoit suffire à tout.
" à parler exactement, disois-je art 83 ; les
éléments ne forment point les corps organisés :
ils ne font que les développer, ce qui s' opère par
la *nutrition* . L' organisation primitive

p279

des germes détermine l' arrangement que les
atomes nourriciers doivent recevoir pour devenir
parties du tout organique.
" un solide non-organisé est un ouvrage de
marquetterie , ou de pièces de rapport. Un
solide organisé est une étoffe formée de
l' entrelacement de différens fils. Les fibres
élémentaires avec leurs *mailles* , sont la
chaîne de l' étoffe ; les atomes nourriciers qui
s' insinuent dans ces mailles sont la *trême* . Ne
pressés pourtant pas trop ces comparaisons. "
sur ces principes, qui me paroïssent plus
philosophiques que ceux qui avoient été adoptés
jusqu' à moi ; j' étois venu à envisager la *mort*
comme une sorte d' *enveloppement* , et la
résurrection , comme un *second développement* ,
incomparablement plus rapide que le premier.
Voici la manière assés simple et assés claire
dont je concevois la chose. Je considérois le
tout organique, parvenu à son parfait accroissement,
comme un composé de ses parties *originelles*
ou *élémentaires* , et des matières *étrangères*
que la *nutrition* leur avoit associées pendant
toute la durée de la vie.

p280

J' imaginois que la *décomposition* qui suit la
mort , extrahoit, pour ainsi dire, du tout

organique, ces matières étrangères que la nutrition avoit associées aux parties constituantes, *primitives* et *indestructibles* de ce tout : que pendant cette sorte d' extraction, ces parties tendoient à se rapprocher de plus en plus les unes des autres ; à revêtir de nouvelles formes, de nouvelles positions respectives, de nouveaux arrangements ; en un mot, à revenir à l' état *primitif* de *germe* et à se concentrer ainsi en un point.

Suivant cette petite hypothèse, qui me sembloit toute à moi, j' expliquois assés heureusement en apparence, et d' une manière purement *physique* le dogme si consolant et si philosophique de la *résurrection* . Il me suffisoit pour cela de supposer qu' il existoit des causes *naturelles* , préparées de loin par l' auteur bienfaisant de notre être, et destinées à opérer le *développement* rapide de ce tout organique caché sous la forme invisible de germe, et conservé ainsi par la sagesse pour le jour de cette grande manifestation. Une objection saillante, et à laquelle je

p281

n' avois point d' abord songé, vint détruire en un moment tout ce système, qui commençoit à me plaire beaucoup : c' étoit celle qui se tiroit des hommes qui ont été *mutilés* ; qui ont perdu la tête, une jambe, un bras, etc. Comment faire *ressusciter* ces hommes avec des membres que leur *germe* n' auroit plus ? Comment leur faire retrouver cette tête où je plaçois le *siège* de la *personnalité* ?

Il me restoit bien la ressource de supposer, que le *germe* dont il s' agit renfermoit une autre *tête* , préparée en vertu de la prescience divine : mais, cette tête auroit logé une autre ame ; elle auroit constitué une autre *personne* , et il s' agissoit de conserver la *personnalité* du premier *individu* .

Je n' hésitai donc pas un instant à abandonner une hypothèse, que je n' aurois pu soutenir qu' à l' aide de suppositions qui auroient choqué plus ou moins la vraisemblance. La nature est si simple dans ses voyes, qu' une hypothèse perd de sa probabilité à proportion qu' elle devient plus compliquée.

Bientôt après, des méditations plus approfondies

p282

sur l'oeconomie de notre être, m'ouvrirent une nouvelle route, qui me conduisit à des idées plus probables sur le *physique* de la *résurrection* . Ce sont ces idées que j' ai exposées en détail dans le chapitre xxiv de mon *essai analytique* , et fort en abrégé dans le chapitre xiii de la partie iv de ma *contemplation* .

Ceux de mes lecteurs, qui auront un peu médité ces idées, conviendront sans peine, qu' elles n' ont rien de commun avec cet *enveloppement* dont parle Leibnitz. Il est manifeste qu' il l' oppose au *développement* ou à ce qu' il nomme une *augmentation* dans le tout organique *préformé* . Or, un corps organisé est dit se *développer* , quand toutes ses parties s' étendent en tout sens par l' *intus-susception* de matières *étrangères* . Ce corps ne peut donc être dit s' *envelopper* , que lors qu' il revient à son premier état, en se contractant, en se repliant sur lui-même ou autrement.

Mon hypothèse n' admet, comme l' on sçait, aucune sorte d' *enveloppement* . Elle suppose que le *corps futur* , logé dès le commencement dans le corps grossier ou *terrestre* , est le véritable

p283

siège de l' ame. Je ne puis assés m' étonner qu' un interprète très moderne de Leibnitz lui ait attribué une hypothèse qu' il ne pouvoit avoir, puisqu' elle repositoit en dernier ressort sur une découverte qui n' avoit pas été faite en son tems. C' est ce qu' on verra plus en détail dans une lettre que j' ai écrite sur ce sujet aux auteurs de la *bibliothèque des sciences* , qu' ils ont publiée dans ce journal, et que j' ai cru devoir insérer dans ces *opuscules* .

Mais ; suivons un peu plus loin notre illustre métaphysicien : il poursuit ainsi. " après avoir établi un si bel ordre,... etc. "

p285

notre auteur se déclare donc ici plus ouvertement encore en faveur de l' hypothèse de l' *emboîtement* des *germes* . Sa raison ne s' effrayoit point des calculs par lesquels on entreprend de combattre cet emboîtement, et cette raison étoit celle du

premier métaphysicien et du second mathématicien du siècle. Il pensoit que toutes les ames avoient toujours préexisté *dans une manière de corps organisé* ; et son grand principe de la *raison suffisante* lui persuadoit qu'elles demeureroient unies après la mort à un tout organique : *n'y ayant point d'apparence* , disoit-il, *que dans l'ordre de la nature il y ait des ames entièrement séparées de tout corps* . Mais ; il ne s'étoit point expliqué sur la nature de ce corps *futur* , sur son *lieu* , sur ses *rappports* avec l'ancien corps, etc. On voit même par ce qui a été dit ci-dessus, qu'il paroïssoit croire que ce seroit le même corps ; mais *concentré* ou *enveloppé* . *ce que nous appellons génération*, avoit-il dit,

p286

n'est qu'une augmentation ; la mort apparente n'est qu'un enveloppement .

Je ne ferai aucune remarque sur ce *parallélisme* de la *nature* et de la *grace* , par lequel notre auteur entreprenoit d'expliquer philosophiquement le *péché originel* . Ce point de théologie n'entre pas dans mon plan. On peut consulter là-dessus la ire partie de la *théodicée* .

Il y a dans le passage que j'examine, un endroit qui me surprendroit, si je connoissois moins la manière de philosopher de l'auteur. *il a de la peine à concevoir, qu'il y ait un moyen naturel d'élever une ame sensitive au degré d'ame raisonnable* . Il paroît préférer d'admettre ; *que Dieu a donné la raison à cette ame par une opération particulière, ou si l'on veut, par une espèce de transcréation* .

J'ai employé presque tout mon *essai analytique* à montrer comment un être, d'abord simplement *sensitif* ou sentant, peut s'élever par des *moyens naturels* à la qualité d'être *raisonnable* ou pensant. On pourra ne consulter que les chapitres xv, xvi, xxv, xxvi.

p287

J'aurois pris avec Leibnitz l'inverse de la question, et je lui aurois demandé, si quand son ame auroit été logée dans la tête d'un limaçon,

elle y auroit enfanté la *théodicée* ? La nature des organes, leur nombre, la manière dont ils sont mis en jeu par les objets, par les circonstances, et sur tout par l' éducation déterminent donc *naturellement* le développement, l' exercice et le perfectionnement de toutes les facultés de l' ame. L' ame du grand Leibnitz unie à la tête d' un limaçon en auroit-elle moins été une ame *humaine* : en auroit-elle moins possédé ces admirables facultés qui se sont développées avec tant d' éclat dans les parties les plus transcendantes de la métaphysique et des mathématiques ? Il ne me reste plus rien à dire sur ce sujet, après tout ce que j' ai exposé si au long dans les articles xv, xvi, xvii, xviii de mon *analyse abrégée* .

Pourquoi donc recourir ici, avec notre auteur, à une *opération particulière de Dieu* ou à une espèce de *transcréation* , qui est la chose du monde la plus obscure ? Il avoit lui-même si bien dit ; *qu' il ne paroît pas raisonnable, que tout se fit dans l' homme par miracle par rapport à son ame* .

p288

Combien ceci est-il simple ! Combien est-il évident ! Une ame *sensitive* , comme la nomme Leibnitz, est une ame qui n' a que de pures *sensations* : une ame *raisonnable* opère sur ses sensations, et en déduit par la réflexion des *notions* de tout genre. La première enfance n' est-elle pas un état de *pure animalité* , pour me servir encore des termes de l' auteur ? Et pourtant n' est-il pas très vrai, que l' homme s' élève, par des moyens *purement naturels* aux connoissances les plus sublimes de l' être *intelligent* ? N' apprécions-nous pas l' efficace de ces *moyens* ? N' en faisons-nous pas chaque jour la plus sûre et la plus heureuse application ? L' effet ne correspond-il pas ici à sa cause *naturelle* ? L' état de l' ame n' est-il pas exactement relatif à celui des organes ? Tandis que les organes sont encore d' une foiblesse extrême, comme ils le sont dans le *foetus* , l' ame n' a que des sensations foibles, confuses, passagères : elle en acquiert de plus vives, de plus claires, de plus durables à mesure que les organes se fortifient. D' où il est facile de juger combien les sensations doivent être *sourdes* et transitoires dans l' état de *germe* . On peut même concevoir un tems où la faculté *sensitive*

est absolument sans exercice ; car il y a ici des

p289

degrés à l' indéfini, depuis l' instant de la *création* jusqu' à celui de la *conception* , et depuis celle-ci jusqu' à l' état de la plus grande perfection.

Si donc l' homme peut passer par des moyens *purement naturels* , de l' état si abject de simple *animal* , à l' état si relevé d' être *intelligent* ; pourquoi des moyens semblables ou analogues ne pourroient-ils élever un jour la brute à la sphère de l' homme ?

Il ne seroit pas philosophique d' objecter, que l' ame de l' homme enveloppoit dès son origine des facultés qui rendoient son élévation *possible* , et qu' il n' en est pas de même de l' ame de la *brute* . Croira-t-on que l' ame d' un imbécille n' enveloppoit pas les mêmes facultés ? Si l' on vouloit chicaner là-dessus, je me retournerois aussi-tôt, et je demanderois, si un coup de marteau donné sur le crâne d' un sçavant, et qui le transforme subitement en imbécille, enlève à son ame ces belles facultés qu' elle exerçoit un moment auparavant ?

Il existoit un assés grand ouvrage métaphysique

p290

de Leibnitz, qui étoit demeuré longtems caché dans la bibliothèque d' Hanovre, et que nous devons au zèle et aux soins éclairés de Mr Raspe, qui l' a publié en 1765. Je veux parler des *nouveaux essais sur l' entendement humain* . Je n' en citerai que quelques passages, qui suffiront pour achever de faire connoître à mes lecteurs les idées et la manière de l' auteur. Ils y retrouveront la même doctrine sur les *ames* , qui a été établie dans la *théodicée* .

L' auteur présente dans son *avant-propos* un tableau de ses idées sur l' univers, sur l' homme, sur les *ames*, et sur divers autres points intéressans de philosophie rationnelle. Tout cela mérite fort d' être lu et médité : il y règne par tout cet air d' originalité que notre excellent métaphysicien sçavoit si bien donner aux sujets qu' il manioit. La suite de ses pensées l' acheminant à parler de l' union perpétuelle des

ames à des corps organiques, il s' exprime ainsi.

p291

" je crois avec la plupart des anciens, que tous les génies, toutes les ames, toutes les substances simples créées, sont toujours jointes à un corps, et qu' il n' y a jamais des ames qui en soient entièrement séparées. J' en ai des raisons *a priori* . "

Leibnitz aimoit à faire revivre les opinions des anciens, et à les mettre en valeur : mais, elles prenoient entre ses mains une forme si nouvelle, qu' on peut dire avec vérité, qu' après qu' il les avoit travaillées, ce n' étoient plus les opinions des anciens. Son cerveau étoit un moule admirable qui embellissoit et ennoblissoit toutes les formes. Il faisoit bien de l' honneur à l' ancienne école en la parant ainsi de ses propres inventions, et on se tromperoit beaucoup, si l' on pensoit qu' elle avoit vu distinctement tout ce que la singulière bonhomie de notre auteur le porte à lui attribuer, soit dans ses *nouveaux essais* , soit dans sa *théodicée* .

Ces raisons *a priori* , dont il s' agit dans ce passage, et que Leibnitz n' énonce pas, étoient tirées de son principe de la *raison suffisante* . On sçait qu' il rejettoit l' *influence*

p292

physique et les *causes occasionnelles* , et qu' il leur avoit substitué sa fameuse *harmonie préétablie* : hypothèse aussi neuve, qu' ingénieuse, et qui auroit suffi seule pour immortaliser ce puissant génie. En vertu de cette hypothèse, l' ame et le corps sont *unis* sans *agir* réciproquement l' un sur l' autre. Toutes les perceptions de l' ame naissent de son propre fond, et sont représentées *physiquement* par les *mouvements* correspondans du corps, comme ces *mouvements* sont représentés *idéalement* par les *perceptions* correspondantes de l' ame. Il en est de même des *volitions* , des *désirs* ; le corps est monté, comme une machine, pour y satisfaire, indépendamment de toute action de l' ame sur lui.

Et comme dans cette hypothèse, les perceptions ne pouvoient tirer leur *origine* du corps, et

qu' il falloit pourtant que chaque perception eut sa *raison suffisante* , Leibnitz plaçoit cette *raison* dans les mouvemens correspondans du corps : ils n' en étoient donc pas la cause *efficente* ; mais, ils en étoient la cause *exigeante* .
Il entroit ainsi dans le plan de l' univers,

p293

qu' il y eût une *certaine* ame, qui répondit par ses perceptions et par ses volitions, aux mouvemens d' un *certain* corps, et qu' il y eût un *certain* corps qui répondit par ses mouvemens aux perceptions et aux volitions d' une *certaine* ame.
Je ne fais ici qu' esquisser grossièrement cette belle hypothèse : je pourrai l' exposer ailleurs avec plus d' étendue et de clarté.
Reprenons notre auteur : il continue en ces termes.
" on trouvera qu' il y a cela d' avantageux dans ce dogme,... etc. "

p294

l' auteur rappelle ici en passant, un de ses principes favoris, celui de *continuité* ; qui n' est, à parler exactement, qu' une conséquence du principe plus général de la *raison suffisante* : car, si rien ne se fait sans *raison suffisante* , l' état *actuel* de tout être créé, doit avoir sa *raison* dans l' état qui a *précédé* immédiatement ; celui-ci, dans un autre encore, et ainsi en remontant par degrés sensibles ou insensibles jusqu' à la première *origine* de l' être.

p295

Notre philosophe admettoit donc comme une maxime générale, *que rien ne s' opérait par saut dans la nature* ; que tout y étoit *gradué* ou nuancé à l' infini. Il justifioit cette maxime par un grand nombre d' exemples puisés dans la physique et dans la géométrie. Elle l' inspiroit en quelque sorte, lors qu' il prédisoit, qu' on découvreroit un jour des êtres, *qui par rapport à plusieurs propriétés,*

par exemple, celles de se nourrir, ou de se multiplier, pourroient passer pour des végétaux à aussi bon droit que pour des animaux . On peut voir le détail de cette singulière prédiction dans l' article 209 de mes *considérations sur les corps organisés* . J' ai fort développé cette loi si universelle des *gradations* , dans les parties ii, iii, iv de ma *contemplation de la nature* : je l' ai présentée sous un autre point de vuë dans le chapitre xvii de la partie viii du même ouvrage. Cette loi de *continuité* régit le monde *idéal* , comme le monde *physique* : l' *harmonie préétablie* de notre auteur le suppose nécessairement ; puisque, suivant cette hypothèse, les perceptions doivent toujours naître les unes des autres, et du fond même de l' ame. Ainsi, chaque état de l' ame a sa *raison* dans l' état

p296

qui a *précédé* immédiatement : chaque perception dérive d' une perception *antécédente* , et donne lieu à une perception *subséquente* . Toutes les perceptions sont ainsi enchaînées par des noeuds secrets ou apparens ; et cela même fournit une des plus fortes objections contre l' *harmonie préétablie* , comme je pourrai le montrer ailleurs.

L' état de l' ame dans le corps *développé* , tenoit donc à l' état qui avoit précédé ; celui-ci, tenoit en dernier ressort à l' état de *germe* , etc. L' état de l' ame après la *mort* , tient donc encore à l' état qui a précédé, etc. Tous les états sont donc ici *explicables* les uns par les autres, parce qu' ils dépendent tous les uns des autres.

C' étoit par cette doctrine si métaphysique, que Leibnitz combattoit les écoles et les esprits-forts. Il comparoit très bien la *conservation* de l' animal après la *mort* , à la conservation du papillon dans la chenille : mais ; il s' en faut beaucoup qu' il eut approfondi cette comparaison autant qu' elle le méritoit, et qu' il en eut tiré le meilleur parti. Je le prouverai bientôt.

p297

Il comparoit encore la conservation des *idées*

après la mort, à ce qui se passe dans le *sommeil* ; et cette comparaison présente un côté très philosophique, auquel le sauveur du monde semble faire allusion, en comparant lui-même la *mort au sommeil* .

Je me fais un devoir de remarquer à ce sujet, et ce devoir est cher à mon coeur ; que la piété de notre auteur, aussi vraie qu' éclairée, ne laissoit échapper aucune occasion de rendre au philosophe par excellence l' hommage le plus respectueux, et le plus digne d' un être intelligent. Il citoit avec complaisance jusqu' aux moindres paroles de ce divin maître, et y découvroit toujours quelque sens caché, d' autant plus beau, qu' il étoit plus philosophique. Le passage que je commente, nous en fournit un exemple remarquable : je pourrais en alléguer bien d' autres. Je me borne à renvoyer encore une fois à l' admirable préface de la *théodicée* . Celui qui se plaisoit à découvrir dans l' évangile une philosophie si haute, étoit une *encyclopédie* vivante, et un des plus profonds génies qui ayent jamais paru sur la terre. Je prie ceux qui n' ont ni les lumières ni le génie de ce grand

p298

homme, et qui ne possèdent pas au même degré que lui l' art de douter philosophiquement, de se demander à eux-mêmes, s' il leur sied bien après cela d' affecter de mépriser l' évangile, et de s' efforcer d' inspirer ce mépris à tout le genre-humain ?

" aussi ai-je dit, continue Leibnitz, qu' aucun sommeil ne sçauroit durer toujours... etc. "

p299

en tentant ci-dessus, d' expliquer l' *enveloppement leibnitien*, j' ai montré combien il diffère de mon *hypothèse* sur l' *état futur* de l' homme et sur celui des animaux. Mais, comme Leibnitz n' avoit dit qu' un mot sur cet *enveloppement* dans sa *théodicée* , on pouvoit raisonnablement douter, s' il attachoit à ce terme les idées qu' il paroît renfermer, et que j' ai cru devoir attribuer à l' auteur. Il me semble maintenant, que le passage que je viens de transcrire, ne laisse plus aucun doute sur ce

point. Leibnitz y parle du *dérangement des organes visibles* : il dit, *qu' aucun dérangement ne peut détruire tous les organes, priver l' ame de tout son corps organique, effacer toutes les traces précédentes* . C' étoit donc bien du corps *actuel* , du corps *visible* et palpable que Leibnitz parloit dans sa *théodicée* , et dont il disoit que la *mort apparente* étoit un *enveloppement* . Il confirme lui-même cette interprétation dans un autre endroit de l' *avant-propos* de ses *nouveaux essais* , page 22, lorsque réfutant l' opinion des cartésiens sur la *destruction* des ames des bêtes, il leur reproche *d' avoir été embarrassés sans sujet de ces ames ; faute, ajoute-t-il en parenthèse, de s' aviser de la conservation de l' animal réduit en petit* .

p300

Ces expressions *réduit en petit* , ne sont plus équivoques, et j' avois bien raisonné sur l' *enveloppement* de mon auteur. Il n' avoit donc point imaginé un *germe indestructible* , logé dès le commencement dans le cerveau *visible* ; il n' avoit point considéré ce *germe* comme le *véritable siège* de l' ame ; il n' y avoit point fait résider la *personnalité* . Son interprète moderne ne l' avoit donc pas assés étudié, quand il lui attribuoit mon *hypothèse* , et qu' il m' exposoit ainsi à passer auprès du public pour le plagiaire de cet illustre écrivain. Si Leibnitz avoit eu dans l' esprit mon *hypothèse* , se seroit-il jamais exprimé comme il l' a fait dans les passages que j' ai transcrits ?

p301

Je ne dirai pas trop, si j' avance, qu' on ne sçauroit expliquer *physiquement* par son *enveloppement* , de quelque manière qu' on l' entende, la *conservation* du *moi* ou de la *personnalité* . Ce seroit très vainement qu' on se retrancheroit à soutenir, que la *mémoire* est toute *spirituelle* : lors-même qu' une foule de faits bien constatés, ne prouveroient pas que cette faculté a son siège dans le *cerveau* ; il faudroit toujours qu' il y eut dans le *cerveau* quelque chose qui correspondit aux *perceptions*

et aux *volitions* de l' ame, et en particulier, aux perceptions que la mémoire *spirituelle* y retracerait : autrement l' *harmonie-préétablie* tomberait, et son auteur ne serait plus conséquent à lui-même.

Il se servait ingénieusement de la métamorphose

p302

de la *chenille* en *papillon* , pour rendre raison de la *conservation* de l' *animal* après la *mort* . Il avoit appris du célèbre Swammerdam le secret de cette *métamorphose* , et ne l' avoit pas assez méditée, comme je l' ai remarqué plus haut. Ce n' est pas le corps *visible* de la *chenille* , qui se convertit en *papillon* : c' est un autre corps organique, d' abord invisible, qui se développe dans celui de la *chenille* . J' ai crayonné cet admirable *développement* dans les chapitres v, x, xi, xii, de la partie ix de la *contemplation de la nature* , et il peut m' être permis d' ajouter, que je suis le premier qui ai fait voir en quoi consiste précisément le *moi* ou la *personne* dans les insectes qui se métamorphosent. Je l' ai exposé assez au long dans les paragraphes 714, 715, 716 et suivans de mon *essai analytique* , et fort en raccourci chapitre xiv, part ix de la *contemplation* .

Je ne vois donc que mon *hypothèse* , qui puisse expliquer *physiquement* ou sans aucune intervention *miraculeuse*, la *conservation du personnage ou de la souvenance*, comme s' exprime ici l' auteur, et qui rend l' homme *susceptible de récompenses et de châtimens* . Je

p303

suis néanmoins bien éloigné de penser, que mon hypothèse satisfasse à toutes les difficultés : mais ; j' ose dire, qu' elle me paroît satisfaire au moins aux principales : par exemple ; à celles qu' on tire de la dispersion des particules constituantes du corps par sa destruction ; de la volatilisation de ces particules, de leur introduction dans d' autres corps soit végétaux, soit animaux ; de leur association à ces corps ; des antropophages ; etc., etc. Je ne puis m' étendre ici sur toutes ces choses : le lecteur

intelligent me comprend assés.
Dans le corps de ses *nouveaux essais* ,
Leibnitz reprend çà et là les principes qu' il
avoit posés dans l' *avant-propos* sur
l' *immatérialité* de l' ame des bêtes, et sur la
survivance de l' animal : mais, il n' y ajoute
rien d' essentiel, et tout ce qu' il en dit revient
pour le fond à ce que j' ai transcrit ci-dessus
d' après l' *avant-propos* et la *théodicée* .
Je ne dois pourtant pas omettre de rapporter
un passage du livre ii, chapitre xxvii, sur
l' *identité* , qui achévera de démontrer que
l' auteur n' avoit point eu l' idée de ce *germe*

p304

indestructible , qui fait la baze de mon
hypothèse, et que j' ai essayé d' appliquer à tous les
êtres organisés dans ce nouvel écrit.
" il n' y a point, dit-il, de
transmigration ... etc. "
ces mots, *partie du précédent*, n' ont pas
besoin de commentaire : ceux de *développement*
et d' *enveloppement* qui les suivent, les
déterminent suffisamment. Ils le sont encore par
celui de *fluxion* .
Au reste ; on voit ici que l' auteur rejettoit
toute espèce de *métempsychose* ; il l' attaque
ailleurs plus directement.

p305

En voilà assés, ce me semble, pour faire
juger des principes de Leibnitz sur les *ames* ,
sur la *mort* , sur la *conservation* de
l' animal, et pour montrer en quoi ces principes se
rapprochent, et en quoi ils s' éloignent de ceux
qui me sont propres. Il seroit infiniment à
désirer, que cet excellent métaphysicien eut
toujours mis dans ses idées cette analyse, cet
enchaînement, cette clarté, cette précision, cet
intérêt si nécessaires aux matières de
métaphysique, déjà si sèches, si obscures et si
rebutantes par elles-mêmes. Il avoit dans sa tête
tant de choses, qu' elles sortoient en foule, j' ai
presque dit tumultuairement, à mesure qu' il
composoit. Anecdotes, proverbes, images, allusions,
comparaisons, citations fréquentes, digressions
multipliées ; tout cela coupoit plus ou moins le

fil du discours. Une multitude de propositions incidentes venoit offusquer la proposition principale, qui ne pouvoit être trop élaguée. On a sur tout à regretter dans ses ouvrages métaphysiques, que les discussions les plus philosophiques et les plus intéressantes, soient si fréquemment interrompues par des digressions sur des sujets trop

p306

étrangers, et assés souvent de théologie *scholastique*, qu' il s' efforce quelquefois d' allier avec sa sublime métaphysique. En lisant son admirable *théodicée*, on croit être dans une vaste forêt où l' on a trop négligé de pratiquer des routes. L' auteur ne se perd jamais lui-même au milieu de cette confusion de choses ; mais, le lecteur, qui n' a pas sa tête, se perd souvent, et ne sçait ni d' où il vient ni où il va. Il étoit, en quelque sorte possédé de l' esprit de conciliation, et c' étoit, pour l' ordinaire, ce qui le jettoit dans ces digressions, auxquelles on regrette qu' il se soit livré si facilement, et qui contrastent tant avec la méthode philosophique. Il vouloit accorder toutes les sectes, tous les théologiens, tous les philosophes, et il n' étoit jamais plus satisfait que lors qu' il avoit rencontré quelque point de conciliation. Il lui arrive souvent dans sa *théodicée* et dans ses *nouveaux essais* d' abandonner le fil d' un principe métaphysique pour courir après quelque vieux docteur, dont il anatomise la pensée. Il se répète trop, précisément parce qu' il disserte trop. Sa marche ressemble quelquefois à celle d' un pendule, qui oscille autour d' un point.

p307

Est-il besoin que je le dise ? Cette petite critique ne tend pas le moins du monde à diminuer la juste admiration que Leibnitz doit inspirer à tous ceux qui sont capables de le méditer aussi profondément qu' il mérite de l' être. Il est le père de la métaphysique *transcendante*, et si l' on peut dire du génie qu' il *crée*, jamais génie n' a plus *créé* que celui de Leibnitz.
10 juin, 1768.

PARTIE 8

p308

conciliation de l' hypothèse de l' auteur sur l' état futur des animaux, avec le dogme de la résurrection.

Principes fondamentaux de la religion naturelle et de la religion révélée.

Dois-je craindre d' avoir allarmé les ames pieuses, en cherchant à établir le nouveau dogme philosophique de la *restitution* et du *perfectionnement futurs* de tous les êtres organisés et animés ? Aurois-je donné ainsi la plus légère atteinte à un des dogmes les plus

p309

importants de la foi, à celui de notre propre *résurrection* ? Il me tarde d' en venir à une discussion qui intéresse également la religion et la philosophie. Il ne me sera pas difficile de montrer en peu de mots, combien les allarmes qu' on pourroit concevoir sur ce sujet, seroient destituées de fondement.

Le dogme sacré de notre *résurrection* repose principalement sur l' *imputabilité* de nos actions ; celle-ci sur leur *moralité* . Il est dans l' ordre de la souveraine sagesse, que l' observation des *loix naturelles* conduise tôt ou tard au *bonheur* , et que leur inobservation conduise tôt ou tard au *malheur* . C' est que les loix naturelles sont les *résultats* de la *nature* de l' homme et de ses *relations* diverses.

L' homme est un *être-mixte* : l' amour du bonheur est le principe universel de ses actions. Il a été créé pour le *bonheur* , et pour un bonheur relatif à sa qualité d' *être-mixte* . Il seroit donc contre les *loix* établies, que

p310

l' homme pût être *heureux* en choquant ses *relations* , puisqu' elles sont fondées sur sa

propre *nature* , combinée avec celle des autres êtres.

La vie *présente* est le premier anneau d' une chaîne qui se perd dans l' *éternité* . L' homme est *immortel* par son *ame* , substance *indivisible* ; il l' est encore par ce *germe impérissable* auquel elle est unie.

En annonçant au genre-humain le dogme de la *résurrection* , celui *qui est la résurrection et la vie* , lui a enseigné, non simplement l' *immortalité de l' ame* , mais encore l' *immortalité de l' homme* .

L' homme sera donc éternellement un *être-mixte* ; et comme tout est *lié* dans l' univers, l' état *présent* de l' homme *détermine* son état *futur* .

La *mémoire* , qui a son *siège* dans le cerveau,

p311

est le fondement de la *personnalité* . Les noeuds secrets qui lient le germe *impérissable* avec le cerveau *périssable* , conservent à l' homme le *souvenir* de ses états *passés* . Il pourra donc être *recompensé* ou *puni* dans le rapport à ses états *passés* . Il pourra *comparer* le jugement qui sera porté de ses actions, avec le *souvenir* qu' il aura conservé de ces actions.

Cet être qui fait le *bien* ou le *mal* , et qui en conséquence du *bien* ou du *mal* qu' il aura fait, sera *recompensé* ou *puni* ; cet être, dis-je, n' est pas une *certaine ame* ; il est une certaine ame unie dès le commencement à un *certain corps* , et c' est ce *composé* qui porte le nom d' *homme* .

Ce sera donc l' homme *tout entier* , et non une *certaine ame* ou une *partie* de l' homme, qui sera recompensé ou puni. Aussi la révélation déclare-t-elle expressément, *que*

p312

chacun recevra selon le bien ou le mal qu' il aura fait étant dans son corps .

Le dogme de la *résurrection* suppose nécessairement la *permanence* de l' homme ; celle-ci, une *liaison* secrète entre l' état

futur de l' homme et son état *passé* .
Cette liaison n' est point *arbitraire* ; elle
est *naturelle* . L' homme fait *partie* de
l' *univers* . La partie a des *rappports* au
tout . L' univers est un système immense de
rappports : ces rappports sont déterminés
réciproquement les uns par les autres. Dans un tel
système , il ne peut rien y avoir
d' *arbitraire* . Chaque *état* d' un être
quelconque est déterminé *naturellement* par
l' état *antécédent* ; autrement l' état
subséquent n' auroit point de *raison* de
son existence.

Les récompenses et les peines à *venir* ne
seront donc pas *arbitraires* ; puisqu' elles
seront le *résultat naturel* de l' enchaînement
de l' état *futur* de l' homme avec son état
passé .

p313

L' auteur de l' *essai de psychologie* , qui n' a
peut-être pas été médité autant qu' il demandoit
à l' être, a sçu remonter ici au principe le plus
philosophique. " la métaphysique, dit-il, voit la
religion comme une maîtresse rouë dans une
machine... etc. "

p314

l' homme peut être *dirigé* au bonheur par des
loix , parce qu' il peut les *connoître* et
les *suivre* . Il peut les *connoître* , parce
qu' il est doué d' *entendement* : il peut les
suivre , parce qu' il est doué de *volonté* .
Il est donc un *être-moral* , précisément parce
qu' il peut être soumis à des loix ; la *moralité*
de ses actions est ainsi leur *subordination* à
ces loix.

L' *entendement* n' est pas la simple *faculté*
d' avoir des *perceptions* et des *sensations* .
Il est la faculté d' *opérer* sur ces perceptions
et sur ces sensations, à l' aide des *signes* ou
des termes dont il les revêt. Il forme des
abstractions de tout genre, et *généralise*
toutes ses idées.

L' entendement *dirige* la *volonté* ou la
faculté de *choisir* , et la volonté *dirigée*
par l' entendement est une volonté *réfléchie* .

La volonté va au bien *réel* ou *apparent* .
L' homme n' agit qu' en vuë de son *bonheur* ;
mais, il se *méprend* souvent sur le bonheur.
La *faculté* par laquelle il *exécute* ses
volontés *particulières* est la *liberté* .

p315

Les *actions* de l' homme, qui dépendent de
sa volonté *réfléchi*e peuvent lui être
imputées , parce que cette volonté est *à lui* ,
et qu' il agit avec *connaissance* .
Cette *imputation* consiste essentiellement dans
les *suites naturelles* de l' observation ou de
l' inobservation des loix ou de la perfection et
de l' imperfection *morales* , en conséquence de
l' ordre que Dieu a établi dans l' univers.
Cet *ordre* n' a pas toujours son effet sur la
terre ; la *vertu* n' y conduit pas toujours au
bonheur , le *vice* , au *malheur* . Mais ;
l' *immortalité* de l' homme prolongeant à
l' infini son existence, ce qu' il ne *reçoit* pas
dans un tems, il le recevra dans un autre, et
l' ordre reprendra ses droits.
L' homme, le plus *perfectible* de tous les
êtres terrestres, étoit encore appelé à un *état*
futur par la supériorité-même de sa
perfectibilité. Sa constitution organique et
intellectuelle a répondu dès son origine, à cette
dernière et grande *fin* de son être.

p316

Il n' y a point de *moralité* chés les
animaux , parce qu' ils n' ont point
l' *entendement* . Ils ont une *volonté* , et ils
l' *exécutent* ; mais, cette volonté n' est
dirigée que par la *faculté de sentir* . Ils
ont des *idées* ; mais, ces idées sont purement
sensibles . Ils les *comparent* et *jugent* ;
mais, ils ne s' élèvent point jusqu' aux *notions*
abstraites .
Précisément parce que les actions *volontaires*
des animaux ne sont point *morales* , elles ne
sont point susceptibles d' *imputation* .
Comme ils ne peuvent *observer* ni *violier*
des loix qu' ils ignorent, ils ne peuvent être
recompensés ni *punis* dans le rapport à
ces loix.

Si donc les animaux étoient appelés à un *état futur* , ce ne seroit point du tout sur les mêmes fondemens que l' homme ; puisque leur *nature* et leurs *relations* diffèrent essentiellement de celles de l' homme.

Mais ; parce que les animaux ne sont point des êtres *moraux* , s' ensuit-il nécessairement qu' ils ne soient point susceptibles d' un accroissement

p317

de *perfection* ou de *bonheur* ? Parce que les animaux ne nous paroissent point aujourd' hui doués d' *entendement* , s' ensuit-il nécessairement que leur ame soit absolument privée de cette belle faculté ? Parce que les animaux n' ont à présent que des idées purement *sensibles* , s' ensuit-il nécessairement qu' ils ne pourront pas s' élever un jour à des *notions abstraites* , à l' aide de nouveaux organes et de circonstances plus favorables ?

L' enfant devient un être *pensant* par le développement de tous ses organes, par l' éducation et par les diverses circonstances qui contribuent à développer et à perfectionner toutes ses facultés corporelles et intellectuelles. Soupçonneriez-vous que cet enfant, qui est encore si au-dessous de l' animal, percera un jour dans les abîmes de la métaphysique ou calculera le retour d' une comète ? Les instrumens dont son ame se servira pour exécuter de si grandes choses, existent déjà dans son cerveau ; mais, ils n' y sont pas encore développés, affermis, perfectionnés. Les animaux sont aujourd' hui dans l' état d' *enfance* ; ils parviendront

p318

peut-être un jour à l' état d' êtres *pensans* , par des moyens analogues à ceux qui ennoblissent ici-bas toutes les facultés de notre être.

Ne cherchons point à intéresser la foi dans des recherches purement philosophiques, qui ne sçauroient lui porter la plus légère atteinte. La vraie piété est éclairée et n' est jamais superstitieuse. Tâchons de nous former les plus hautes idées de la bonté divine, de la grandeur et de l' universalité de ses vuës ; combien nos

conceptions les plus sublimes seront-elles encore au dessous de la réalité ! Celui, *sans la permission du quel un passereau ne tombe point en terre*, n' a pas oublié les passereaux dans la distribution présente et future de ses bienfaits. Le plan de sagesse et de bonté que son intelligence a conçu pour la plus grande perfection des êtres terrestres, enveloppe depuis le *moucheron* , et peut-être encore depuis le *champignon* , jusqu' à l' *homme* .
L' opinion commune, qui condamne à une mort

p319

éternelle tous les êtres organisés, à l' exception de l' homme, appauvrit l' univers. Elle précipite pour toujours dans l' abîme du néant, une multitude innombrable d' êtres sentans, capables d' un accroissement considérable de bonheur, et qui en repeuplant et en embellissant une nouvelle terre, exalteroient les perfections adorables du créateur. L' opinion plus philosophique, que je propose, répond mieux aux grandes idées que la raison se forme de l' univers et de son divin auteur. Elle conserve tous ces êtres, et leur donne une permanence qui les soustrait aux révolutions des siècles, au choc des élémens et les fera survivre à cette catastrophe générale qui changera un jour la face de notre monde.

PARTIE 9

p320

Réflexions sur l' excellence des machines organiques.
Nouvelles découvertes sur les reproductions animales.
De toutes les modifications dont la *matière* est susceptible ; la plus noble est, sans doute, l' *organisation* . C' est dans la structure de l' *animal* , que la souveraine intelligence se peint à nos yeux par les traits les plus frappans, et qu' elle nous révèle, en quelque sorte, ce qu' elle est. Le corps d' un animal est un petit système particulier, plus ou moins composé, et qui,

comme le grand système de l' univers, résulte de la combinaison et de l' enchaînement d' une multitude de pièces diverses, dont chacune produit son effet propre, et qui conspirent toutes ensemble à produire cet effet *général* , que nous nommons la *vie* . Nous ne suffisons point à admirer cet étonnant appareil de ressorts, de leviers, de contrepoids, de tuyaux différemment calibrés, repliés, contournés, qui entrent dans la construction des machines *organiques* .

L' intérieur de l' insecte le plus vil en apparence, absorbe toutes les conceptions de l' anatomiste le plus profond. Il se perd dans ce dédale, dès qu' il entreprend d' en parcourir tous les détours. Qu' on ne croie pas que ceci soit le moins du monde exagéré : je prie ceux de mes lecteurs qui possèdent l' étonnante *chenille* de l' habile et patient Lyonet, d' en parcourir les planches avec réflexion, et de juger. Je renvoie à ce que j' ai dit sur cet ouvrage unique, dans l' article xiv du *tableau* de mes *considérations* .

Je viens de comparer le corps de l' animal à une machine : la plus petite *fibre* , la moindre *fibrille* , peuvent être envisagées elles-mêmes comme des machines infiniment petites,

qui ont leurs fonctions propres. La machine entière, la grande machine résulte ainsi de l' ensemble d' un nombre prodigieux de *machinules* , dont toutes les actions sont conspirantes ou convergent vers un but commun.

Mais ; combien les machines *organiques* sont-elles supérieures à celles que l' art sçait inventer, et auxquelles nous les comparons ! Combien la structure de l' insecte le moins élevé dans l' échelle, l' emporte-t-elle encore sur la construction du plus beau chef-d' oeuvre en horlogerie !

Un seul trait suffiroit pour faire sentir la grande prééminence des machines *animales* sur celles de l' art : les unes et les autres s' usent par le mouvement ; elles souffrent des déperditions journalières : mais, telle est l' admirable construction des premières, qu' elles réparent sans cesse les pertes que le mouvement perpétuel de leurs divers ressorts leurs occasionnent. Chaque pièce *s' assimile* les molécules qu' elle

reçoit du dehors, les assujettit, les dispose,
les arrange de manière à lui conserver la forme,
la structure, les proportions et le jeu

p323

qui lui sont propres, et qu' exige la place
qu' elle tient dans le tout organique.
Non seulement chaque pièce d' une machine
animale répare les pertes que les mouvemens
intestins lui occasionnent ; elle s' étend encore
en tout sens par l' incorporation des molécules
étrangères que la nutrition lui fournit : cette
extension qui s' opère graduellement, est ce que
le physicien nomme *évolution* ou
développement .

Le *développement* suppose dans le tout organique
une certaine mécanique secrète et fort sçavante.
En s' étendant graduellement en tout sens, chaque
pièce demeure essentiellement *en grand* ce
qu' elle étoit auparavant *très en petit* . Il faut
donc que ses parties *intégrantés* soient
façonnées et disposées les unes à l' égard des
autres avec un tel art, qu' elles conservent
constamment entr' elles les mêmes rapports, les
mêmes proportions, le même jeu, en même tems que
de nouvelles particules *intégrantés* sont
associées aux anciennes.

p324

La plus fine anatomie ne pénètre point dans
ces profondeurs. Les injections, le microscope,
et moins encore le scalpel ne sçauroient nous
dévoiler les merveilles que recèle le secret de
la *nutrition* et du *développement* . Nous ne
pouvons juger ici de l' inconnu que par ce petit
nombre de choses connues, dont nous sommes
redevables aux derniers progrès de la
physiologie .

Cette science, la plus belle, la plus profonde
de toutes les sciences *naturelles* , produit
à nos yeux le surprenant assemblage des organes
rétatifs au grand ouvrage de la *nutrition* ,
et nous fait entrevoir l' assemblage bien plus
surprenant encore des organes qui exécutent les
sécrétions de différens genres. Nous ne
revenons point de l' étonnement où nous jette cet
amas immense de très-petits tuyaux, blancs,

cylindriques, groupés et repliés de mille et mille manières différentes, dont toutes la substance du foye, de la rate, des reins est formée. Nous sommes presque éffrayés, quand nous venons à apprendre que les *tubules* qui entrent dans la composition d' un seul rein, mis bout à bout, formeroient une longueur de

p325

dix mille toises. Quel intéressant, quel superbe spectacle ne nous offrirait point cet assemblage si merveilleux de tant de millions, que dis-je ! De tant de milliers de *tubules* ou de filtres plus ou moins diversifiés, si nos sens et nos instrumens étoient assés parfaits pour nous dévoiler en entier le mécanisme et le jeu de chacun d' eux, et les rapports qui les enchaînent tous à une fin commune ! Quelles idées cette seule découverte anatomique ne nous donne-t-elle point de l' organisation de l' animal, de l' intelligence qui en a conçu le dessein, et de la puissance qui l' a exécuté ! Qu' est donc l' animal lui-même, si une de ses parties, qui ne paroît pas néanmoins tenir le premier rang dans son intérieur, est déjà un abîme de merveilles ! J' ai de si grandes idées de l' organisation de l' animal, que je me persuade sans peine, que s' il nous étoit donné de pénétrer dans la structure intime, je ne dis pas d' un de ses *organes* ; je dis seulement, d' une de ses *fibres* , nous la trouverions un petit tout *organique* très composé, et qui nous étonneroit

p326

d' autant plus, que nous l' étudierions davantage. Quel ne seroit point sur tout notre étonnement, si nous pouvions observer aussi distinctement les *éléments* d' une fibre *sensible* , leur arrangement respectif, l' art avec lequel ils jouent les uns sur les autres, que nous observons les différentes pièces d' une horloge ; leur engraînement et leur jeu ! On peut voir ce que j' ai dit là-dessus dans l' article x de mon *analyse abrégée* , en rendant raison du *physique* de l' imagination et de la mémoire. Que seroit-ce donc encore, si nous pouvions saisir d' une seule vuë le systême entier des fibres

sensibles , et contempler, pour ainsi dire, à nud la mécanique profonde et les opérations secrettes de cet organe *universel* auquel l' ame est immédiatement présente, et par lequel elle est unie au monde corporel ! " assurément, dit très-bien cet anonyme que j' ai déjà cité,... etc. "

p327

un autre trait qui relève beaucoup aux yeux de la raison, l' excellence des machines *organiques* , c' est qu' elles *produisent* de leur propre fond des machines semblables à elles, qui perpétuent le *modèle* et lui procurent l' immortalité. Ce qui a été refusé à l' *individu* a été accordé ainsi à l' *espèce* : elle est une sorte d' *unité* toujours subsistante, toujours renaissante, et qui offre sans altération aux siècles suivans, ce qu' elle avoit offert aux siècles précédens, et ce qu' elle offrira encore aux siècles les plus reculés.

p328

Quelque soit la manière dont s' opère cette reproduction des êtres vivans ; quelque système qu' on embrasse pour tâcher de l' expliquer ; elle n' en paroîtra pas moins admirable à ceux qui entre-voyent au moins l' art prodigieux qu' elle suppose dans l' organisation, et dans les divers moyens qui l' exécutent chés le *végétal* et chés l' *animal* , et dans les différentes espèces de l' un et de l' autre. Ainsi, soit que cette reproduction dépende de *germes* préexistans ; soit qu' on veuille qu' il se forme journellement dans l' individu *procréateur* de petits tous semblables à lui ; la conservation de l' espèce dans l' une et l' autre hypothèse n' en sera pas moins un des plus beaux traits de la perfection du *mécanisme organique* . Et s' il étoit possible, que les seules loix de ce mécanisme pussent suffire à former de nouveaux tous individuels, il ne m' en paroîtroit que plus admirable encore.

Je ferois un traité d' anatomie, si j' entreprenois ici de décrire cette partie du mécanisme organique, qui a pour dernière fin la reproduction des êtres vivans : j' étonnerois mon lecteur en mettant sous ses yeux ce grand appareil d' organes si composés, si

multipliés,

p329

si variés, si harmoniques entr' eux, qui conspirans tous au voeu principal de la nature, réparent ses pertes, renouvellent ses plus chères productions, et la rajeunissent sans cesse.

Si le développement des corps organisés ou leur simple accroissement ne peut qu' être l' effet de la plus belle mécanique ; combien cette mécanique doit-elle être plus belle encore, lors qu' elle n' est point bornée à procurer simplement l' extension graduelle des parties en tout sens, et qu' elle s' élève jusqu' à procurer la *régénération* complète d' un membre, ou d' un organe, et même l' entière *réintégration* de l' animal !

Ici, s' offrent de nouveau à mes regards ces fameux *zoophytes* , qui m' ont tant occupé dans mes deux derniers ouvrages, et sur lesquels encore j' ai jetté un coup d' oeil dans celui-ci. Je ne retracerai donc pas ici les divers phénomènes

p330

que présentent la régénération et la multiplication du polype à *bras* , et celles de quelques autres insectes de la même classe ou de classes différentes : mais, je ne puis m' empêcher de dire un mot de *reproductions* plus étonnantes encore, et que la sagacité d' un excellent observateur vient de nous découvrir. On sçait que la structure du *polype* est d' une extrême simplicité, au moins en apparence. Tout son corps est parsemé extérieurement et intérieurement d' une multitude de très petits grains, logés dans l' épaisseur de la peau, et qui semblent faire les fonctions de viscères ; car, les meilleurs microscopes n' y découvrent rien qui ressemble le moins du monde aux viscères qui nous sont connus. Le corps

p331

lui-même n' est qu' une manière de petit sac, d' une

consistence presque gélatineuse, et garni près de son ouverture, de quelques menus cordons, qui peuvent s'allonger et se contracter au gré du polype, et ce sont ses *bras*. Il n'a point d'autres membres, et on ne lui trouve aucun *organe*, de quelque espèce que ce soit. Je ne décris pas le *polype*; je ne fais qu'ébaucher ses principaux traits; mais, il est si simple, que c'est presque l'avoir décrit. Quand on songe à la nature, et à la simplicité d'une pareille organisation, l'on n'est plus aussi surpris de la régénération du *polype*, et de toutes ces étranges opérations qu'une main habile a su exécuter sur cet insecte singulier. J'ai sur tout dans l'esprit cette opération par laquelle on le *retourne* comme le doigt d'un gant, et qui ne l'empêche point de croître, de manger et de multiplier. Si même on le coupe par morceaux, pendant qu'il est dans un état si peu naturel, il ne laisse pas de renaître, à son ordinaire, *de bouture*, et chaque bouture mange, croît et multiplie. Je le remarquois dans mes *corps organisés*, article 273: "un polype coupé, retourné, recoupé, retourné encore, ne présente qu'une répétition de la

p332

même merveille, si à présent c'en est une au sens du vulgaire. Ce n'est jamais qu'une espèce de boyau qu'on retourne et qu'on recoupe: il est vrai que ce boyau a une tête, une bouche, des bras, qu'il est un véritable animal; mais l'intérieur de cet animal est comme son extérieur, ses viscères sont logés dans l'épaisseur de sa peau, et il répare facilement ce qu'il a perdu. Il est donc après l'opération ce qu'il étoit auparavant. Tout cela suit naturellement de son organisation; l'adresse de l'observateur fait le reste. Le plus singulier, pour nous, est donc qu'il existe un animal fait de cette manière: nous n'avons pas soupçonné le moins du monde son existence, et quand il a paru, il n'a trouvé dans notre cerveau aucune idée analogue du règne animal. Nous ne jugeons des choses que par comparaison: nous avons pris nos idées d'*animalité* chés les grands animaux, et un animal qu'on coupe, qu'on retourne, qu'on recoupe et qui se porte bien, les choquoient directement. Combien de faits, encore ignorés, et qui viendront un jour déranger nos idées sur des sujets, que nous croyons connoître! Nous en savons au moins assez pour que nous ne devions être

surpris de rien. La surprise sied peu à un philosophe ; ce qui lui sied est d' observer, de se souvenir de son ignorance, et de s' attendre à tout. "

je m' étois en effet, *attendu à tout* : aussi ai-je été peut-être moins surpris que bien d' autres des nouveaux prodiges, que nous devons aux belles expériences de Mr l' abbé Spallanzani, et qu' il s' est empressé obligeamment à me communiquer en détail, depuis trois ans, dans ses intéressantes lettres. Il a voulu me laisser le plaisir de penser, que les invitations que je lui avois faites, de s' attacher particulièrement aux *reproductions animales* , n' avoient pas peu contribué à ses découvertes. Ce que je sçais mieux ; c' est qu' aucun physicien n' avoit poussé aussi loin que lui, ce nouveau genre d' expériences *physiologiques* , ne les avoit exécutées et variées avec plus d' intelligence, et ne les avoit étendues à des espèces aussi élevées dans l' échelle de l' *animalité* .

Tout le monde connoit le limaçon *de jardin* , nommé vulgairement *escargot* : mais ; tout le monde ne sçait pas que l' organisation de

ce coquillage est très composée, et qu' elle se rapproche par diverses particularités très remarquables, de celle des animaux que nous jugeons les plus parfaits. Je ne ferai qu' indiquer quelques-unes de ces particularités : mon plan ne me conduit point à traiter des *reproductions animales* : je ne veux que faire sentir par ces reproductions, l' excellence des machines *organiques* .

Sans être initié dans les secrets de l' anatomie, on sçait, au moins en gros, qu' un *cerveau* est un organe extrêmement composé ou plutôt un assemblage de bien des organes différens, formés eux-mêmes de la combinaison et de l' entrelacement d' un nombre prodigieux de fibres, de nerfs, de vaisseaux, etc. La *tête* du limaçon possède un véritable *cerveau* , qui se divise, comme le cerveau des grands animaux, en deux masses hémisphériques, d' un volume considérable, et qui portent le nom de *lobes* . De la partie inférieure de ce cerveau sortent deux *nerfs* principaux ; de la partie supérieure

en sortent dix, qui se répandent dans toute la capacité de la tête : quelques-uns se partagent en plusieurs branches. Quatre de ces nerfs animent les quatre *cornes* du

p335

coquillage, et président à tous leurs jeux. On peut s' être amusé à contempler les mouvemens si variés de ces tuyaux mobiles en tout sens, que l' animal fait rentrer dans sa tête et qu' il en fait sortir quand il lui plait. On n' imagine point combien les deux grandes *cornes* sont une belle chose : on connoit ce *point* noir et brillant qui est à l' extrêmité de chacune : ce point est un *véritable oeil* . Prenés ceci au pied de la lettre, et n' allés pas vous représenter simplement une *cornée* d' insecte. L' oeil du limaçon a deux des principales *tuniques* de notre oeil ; il en a encore les trois *humeurs* , l' *aqueuse* , la *cristalline* , la *vitrée* : enfin, il a un *nerf optique* , et ce nerf est de la plus grande beauté. Je passe sous silence l' appareil des *muscles* destinés à opérer les divers mouvemens de la tête et des cornes. J' ajoûterai seulement, que le limaçon a une *bouche* , et que cette bouche est revêtue de *lèvres* , garnies de *dents* , et pourvue d' une *langue* et d' un *palais* . Toute cette anatomie feroit seule la matière d' un petit volume. Si mon lecteur me demandoit un garant de tant et de si curieuses particularités anatomiques, il me suffiroit, je pense, de nommer l' auteur célèbre de la *bible de la nature* .

p336

Croira-t-on à présent, que ces *cornes* du limaçon, qui sont de si belles machines d' optique, se régénèrent en entier, lorsqu' on les mutile ou même qu' on les retranche entièrement ? Il n' est pourtant rien de plus vrai que cette *régénération* : elle est si parfaite, si singulièrement complète, que l' anatomie la plus exacte ne découvre aucune différence entre les cornes reproduites, et celles qui avoient été mutilées ou retranchées. C' est déjà, sans doute, une assés grande

merveille, que la reproduction ou même la simple réparation de semblables lunettes : mais ; ce qui est tout aussi vrai, sans être le moins du monde vraisemblable, c' est que toute la *tête* du limaçon, cette tête qui est le siège de toutes les sensations de l' animal, et qui, comme nous venons de le voir, est l' assemblage de tant d' organes divers, et d' organes, la plupart si composés ; toute cette tête, dis-je, se régénère, et si on la coupe au limaçon, il en refait une nouvelle, qui ne diffère point du tout de l' ancienne.

p337

En décrivant dans mes deux derniers ouvrages la régénération du *ver-de-terre* , et celle de ces *vers d' eau douce* que j' ai multipliés en les coupant par morceaux ; j' ai fait remarquer, que la partie qui se reproduit, se montre d' abord sous la forme d' un petit bouton, qui s' allonge peu à peu, et dans lequel on découvre tous les rudimens des nouveaux organes. Il n' en va pas de même dans la régénération de la *tête* du limaçon : cette régénération suit des loix bien différentes. Quand la tête de ce coquillage commence à se régénérer, les diverses parties qui la composent ne se montrent pas toutes ensemble : elles apparaissent ou se développent les unes après les autres, et ce n' est qu' au bout d' un tems assés long, qu' elles semblent se réunir, pour former ce tout si composé, qui porte le nom de *tête* . Cette découverte est si belle, si neuve, et

p340

elle a excité tant de doutes, que je ne puis résister à la tentation de la raconter un peu plus en détail. Quelquefois, il n' apparaît d' abord sur le col ou le tronc de l' animal, qu' un petit *globe* , qui renferme les élémens des *petites cornes* , de la *bouche* , des *lèvres* et des *dents* . D' autrefois on ne voit paroître d' abord qu' une des *grandes cornes* , garnie de son *oeil* : au-dessous, et dans un endroit écarté, on aperçoit les premiers traits des *lèvres* . Tantôt on n' observe qu' une espèce de *noeud* , formé par trois des cornes : tantôt on découvre

un petit *bouton* , qui ne renferme que les *lèvres* : tantôt la *tête* se montre en entier, à la réserve d' une ou de plusieurs cornes. En un mot ; il y a ici une foule de variétés, qu' on traiteroit de bizarreries, s' il y avoit dans la nature de vraies bizarreries. Mais ; le philosophe n' ignore pas, que tout s' y fait par des *loix* constantes, qui se diversifient plus ou moins suivant les sujets, et dont telles ou telles reproductions sont les résultats immédiats.

Malgré toutes ces variétés dans la régénération de la tête du limaçon, cette régénération si surprenante s' achève en entier, et l' animal commence à *manger* sous les yeux de l' observateur. Si après cela on pouvoit former

p341

le moindre doute sur l' *intégrité* de la régénération, je le dissiperois en ajoutant ; que la dissection de la tête *reproduite* , y démontre toutes les parties *similaires* et *dissimilaires* qui composoient l' ancienne.

Le *limaçon* est bien un colosse, en comparaison du *polype* : l' anatomie y découvre bien une multitude d' organes dont le polype est privé ; cependant, le limaçon ne nous paroît pas encore assés élevé dans l' échelle de l' *animalité* : il nous reste toujours je ne sçais quelle disposition à le regarder comme un animal *imparfait* : nous le plaçons volontiers tout près de l' *insecte* ; et ce voisinage qui ne lui est point avantageux, diminuë un peu, à nos yeux, la merveille de sa *régénération* . S' il nous paroissoit plus *animal* , il nous étonneroit davantage : je l' ai dit ; nous ne jugeons des êtres que par comparaison, et nos comparaisons sont pour l' ordinaire fort peu philosophiques. Nous serions donc beaucoup plus étonnés d' apprendre, qu' il existe une sorte de petit

p342

quadrapède , construit à peu près sur le modèle des petits quadrapèdes qui nous sont les plus connus, et qui se régénère presque en entier. Ce petit quadrapède est la *salamandre aquatique* , déjà célèbre chés les naturalistes anciens

et modernes, par un grand prodige, qui n'avoit d'autre fondement que l'amour du merveilleux, et que l'amour du vrai a détruit dans ces derniers tems : on comprend, que je parle du prétendu privilège de vivre au milieu des flammes. La *salamandre*, j'ai presque honte de le dire, est si peu faite pour vivre dans le feu, qu'il est démontré aujourd'hui par les expériences de Mr Spallanzani, qu'elle est de tous les animaux celui qui résiste le moins à l'excès de la chaleur. Les *insectes* n'ont point d'os ; mais, ils ont des *écailles* qui en tiennent lieu. Ces écailles ne sont pas recouvertes par les chairs, comme les os ; mais, elles recouvrent les chairs. La *coquille* du limaçon, substance pierreuse ou crustacée, recouvre aussi ses chairs, et ce caractère est un de ceux qui semblent le

p343

rapprocher le plus des insectes. Il y a cependant quantité d'insectes, dont le corps est purement charnu ou membraneux. Il en est d'autres qui sont presque gélatineux : à cette classe appartient la nombreuse famille des *polypes*.

La *salamandre* a, comme les quadrupèdes, de véritables os, qui sont recouverts, comme chés eux, par les chairs. Elle a de véritables *vertèbres*, des *mâchoires*, armées d'un grand nombre de petites *dents* fort aiguës, et ses *jambes* ont à peu près les *mêmes os* qu'on observe dans celles des *quadrupèdes* proprement dits. Elle a un *cerveau*, un *coeur*, des *poûmons*, un *estomac*, des *intestins*, un *foye*, une *vésicule du fiel*, etc.

On voit bien, que mon intention n'est point ici de décrire la salamandre en naturaliste. Ce petit ouvrage n'appartient pas proprement à l'histoire naturelle : je ne veux que donner une légère idée de ces nouveaux prodiges, que l'oeconomie animale vient de nous offrir.

p344

J'ajouterais simplement, que la *salamandre* paroît se rapprocher par sa forme et par sa structure du *lézard* et du *crapaud*. Elle n'est pas purement *aquatique* ; elle est *amphibie* ; elle peut vivre assez longtems hors

de l' eau.

Si l' on a jetté un coup d' oeil sur un *squelette* ou sur une planche d' *ostéologie* qui le représente, on aura acquis quelque notion de la forme et de l' engraînement admirables des différentes pièces *osseuses* qui le composent. L' essentiel de tout cela se retrouve dans la *salamandre* . Sa *queuë* , en particulier, est formée d' une suite de petites *vertèbres* travaillées et assemblées avec le plus grand art. Mais ; ces pièces, quoique multipliées, ne sont pas les seules qui entrent dans la construction de la *queuë* . Elle présente encore à l' examen de l' anatomiste un *épiderme* , une *peau* , des *glandes* , des *muscles* , des *vaisseaux sanguins* , une *moëlle spinale* . Nommer simplement toutes ces parties, c' est déjà donner une assés grande idée de l' organisation de la *queuë* de la salamandre : ajoûter,

p345

que toutes ces parties déchiquetées, mutilées ou même entièrement retranchées, se réparent, se consolident, et même se régénèrent en entier, c' est avancer un fait, déjà fort étrange. Mais ; des parties molles ou purement charnuës peuvent avoir de la facilité à se réparer, à se régénérer : que sera-ce donc, si l' on peut assurer, que de nouvelles *vertèbres* reparoïssent à la place de celles qui ont été retranchées ? Que sera-ce encore, si ces nouvelles *vertèbres* , retranchées à leur tour, sont remplacées par d' autres ; celles-ci, par de troisièmes, etc. Et si cette reproduction successive de nouvelles *vertèbres* paroît toujours se faire avec autant de facilité, de régularité, de précision, que celle des parties *molles* et qui doivent demeurer telles ?

Mais ; combien la régénération des *jambes* de la salamandre, est-elle plus étonnante que celle de sa *queuë* ; si toutefois nous pouvons encore être étonnés, après l' avoir tant été ! Je prie qu' on veuille bien ne point oublier, qu' il s' agit ici d' un petit *quadrupède* , et non simplement d' un *ver* ou d' un *insecte* . J' ai

p346

grand intérêt à écarter ici de l' esprit de mes lecteurs, toute idée d' insecte. Il y a toujours quelqu' idée d' imperfection enveloppée dans celle-là. Quoique la division des animaux en *parfaits* et en *imparfaits* , soit la chose du monde la moins philosophique ; elle ne laisse pas d' être assés naturelle et très commune. Or, dès qu' on parle d' un animal *imparfait* , l' esprit est déjà tout disposé à lui attribuer ce qui choque le plus les notions communes de l' animalité ; il croira de cet animal, tout ce qu' on voudra lui en faire croire, et le croira sans effort : témoin l' opinion si ancienne et si ridicule, que les *insectes* naissent de la pourriture : eut-on jamais fait naître de la pourriture, je ne dis pas un éléphant, un cheval, un boeuf ; je dis seulement un lièvre, une belette, une souris ? Pourquoi ? C' est qu' une souris, comme un éléphant, est un animal réputé *parfait* , et qu' un animal *parfait* ne doit pas naître de la pourriture.

La salamandre est donc un animal *parfait* , à la manière dont la souris en est un pour le commun des hommes. La salamandre est aussi bien un *quadrupède* que le *crocodile* . Ses *jambes* sont garnies de *doigts* articulés et flexibles ;

p347

les antérieures en ont quatre ; les postérieures, cinq. Entendés au reste, par la jambe, la *cuisse* , la jambe *proprement dite* , et le *pied* .

Tout le monde sçait, qu' une *jambe* est un tout organique, composé d' un nombre très considérable de parties *osseuses*, *grandes*, *moyennes*, *petites* ; et de parties *molles* très différentes entr' elles. Une *jambe* est revêtue extérieurement et intérieurement d' un *épiderme* , d' une *peau* , d' un *tissu cellulaire* . Elle a des *glandes* , des *muscles* , des *artères* , des *veines* , des *nerfs* . Ceux qui possèdent un peu d' anatomie sçavent de plus, qu' une *glande* , un *muscle* , une *artère* sont formés de la réunion ou de l' entrelacement d' un grand nombre de fibres et de vaisseaux plus ou moins déliés, différemment combinés, arrangés, repliés, calibrés.

Les *jambes* de la salamandre offrent tout ce grand appareil de parties *osseuses* et de

parties *molles* . Pour exciter d' avantage l' admiration de mon lecteur, il ne sera pas nécessaire que j' en fasse un dénombrement exact, et tel que l' *anatomie comparée* le fourniroit. Il suffira

p348

que je dise d' après l' habile observateur qui me sert de guide ; que le nombre des os des quatre jambes est de *quatre-vingt-dix-neuf* .

Maintenant, ne prendra-t-on point pour une fable ce que je vais dire ? Si l' on coupe les quatre *jambes* de la salamandre, elle en repoussera quatre nouvelles, qui seront si parfaitement semblables à celles qu' on aura retranchées, qu' on y comptera, comme dans celles-ci, *quatre-vingt-dix-neuf* os.

On juge bien que c' est pour la nature un grand ouvrage, que la reproduction complète de ces quatre jambes, composées d' un si grand nombre de parties, les unes osseuses, les autres charnuës : aussi ne s' acheve-t-elle qu' au bout d' environ un an dans les salamandres qui ont pris tout leur accroissement. Mais ; dans les plus jeunes, tout s' opère avec une célérité si merveilleuse, que la régénération parfaite des quatre jambes, n' est que l' affaire de peu de jours.

p349

Ce n' est donc rien ou presque rien pour une jeune salamandre, que de perdre ses quatre *jambes* , et encore sa *queue* . On peut même les lui recouper plusieurs fois consécutives, sans qu' elle cesse de les reproduire en entier. Notre excellent observateur nous assure, qu' il a vu jusqu' à *six de ces reproductions successives, où il a compté six-cent-quatre-vingt-sept os reproduits* . Il remarque à cette occasion ; que la *force reproductrice* a une si grande énergie dans cet animal, qu' elle ne paroît point diminuer sensiblement après plusieurs reproductions, *puisque la dernière s' opère aussi promptement que les précédentes* .

Une autre preuve bien remarquable de cette grande force de reproduction, c' est qu' elle se déploie avec autant d' énergie dans les salamandres

qu' on prive de toute nourriture, que dans celles qu' on a soin de nourrir.
Ce n' est plus la peine que je parle de la régénération des parties *molles* , qui recouvrent

p350

les os des jambes. On présume assés qu' elle doit s' opérer plus facilement encore que celle des parties *dures* ou qui doivent le devenir. On ne sera donc pas fort surpris d' apprendre ; que si l' on observe avec le microscope la *circulation* du sang dans les jambes *reproduites* , on la trouvera précisément la même que dans les jambes qui n' ont souffert aucune opération. On y distinguera nettement les vaisseaux qui portent le sang du coeur aux extrêmités, et ceux qui le rapportent des extrêmités au coeur.

Lors que la reproduction des *jambes* commence à s' exécuter, on apperçoit à l' endroit où une jambe doit naître, un petit *cone* gélatineux, qui est la jambe elle-même en miniature, et dans laquelle on démêle très bien toutes les *articulations* . Les *doigts* ne se montrent pas tous à la fois. D' abord les jambes renaissantes ne paroissent que comme quatre petits cones pointus. Bientôt on voit sortir de part et d' autre de la pointe de chaque cone, deux autres cones plus petits, qui

p351

avec la pointe du premier sont les élémens de trois *doigts* . Ceux des autres doigts apparoissent ensuite.

Si l' entière régénération d' un tout organique aussi composé que l' est la jambe d' un petit quadrupède, est une chose très merveilleuse ; ce qui ne l' est pas moins, et qui l' est peut-être davantage, c' est qu' en quelqu' endroit qu' on coupe une jambe, la reproduction donne constamment une partie *égale* et *semblable* à celle qu' on a retranchée. Si donc l' on coupe la jambe à la moitié ou au quart de sa longueur, il ne se reproduira qu' une moitié ou qu' un quart de jambe ; c' est-à-dire, qu' il ne renaîtra précisément que ce qui aura été retranché. écoutons l' auteur lui-même : " si au lieu, dit-il, de retrancher du corps de la salamandre les jambes toutes entières... etc. "

p352

nous avons vu, que la salamandre a des *mâchoires* , et qu' elles sont garnies d' un grand nombre de petites *dents* fort aiguës. Chaque mâchoire est formée par un *os ellyptique* , auquel elle doit sa figure, ses proportions et sa consistance. On y observe de plus divers *cartilages* et divers *muscles* , des *artères* , des *veines* , des *nerfs* , etc. Tout cela se répare, se régénère avec la même facilité, la même promptitude, la même précision, que les *extrémités* : mais ; nous sommes si familiarisés à présent avec tous ces prodiges, qu' ils n' en sont presque plus pour nous. La salamandre en a, sans doute, bien d' autres à nous offrir, plus étranges encore ; que nous ne soupçonnons point, et que la sagacité de son historien nous dévoilera peut-être quelque jour.

p353

J' ai crayonné foiblement les belles découvertes de Mr Spallanzani, d' après le précis qu' il nous en a donné lui-même dans son *programme* . Que de nouvelles lumières n' avons-nous point à attendre du grand ouvrage, dont ce *programme* n' est qu' une simple annonce ! Combien la somme des vérités *physiologiques* s' accroîtra-t-elle par les profondes recherches du sçavant et sage disciple de la *nature* !
le 21 de juillet 1768.

PARTIE 10

p354

nouvelles considérations de l' auteur sur les reproductions animales.
Nous venons d' assister à un grand spectacle : nous avons contemplé quelques unes des plus brillantes décorations du règne organique. Ce ne sont en effet pour nous, que de simples décorations ; car les machines ou les ressorts qui les exécutent, demeurent cachés derrière une toile

impénétrable à nos regards. J' ai tenté de soulever un peu cette toile, et j' ai raconté dans mes deux derniers ouvrages, ce que j' ai entrevu.

p355

La nature ne m' a point paru former un tout organique, à la façon d' une ardoise ou d' un cristal ; je veux dire, par l' *apposition* successive de quantité de molécules, plus ou moins homogènes, à une petite masse déterminée et commune. Un tout organique quelconque ne m' a point semblé un ouvrage d' ébénierie, formé d' une multitude de pièces de *rappor* , qui ont pu exister à part les unes des autres et être réunies en des tems différens les unes aux autres. J' ai cru voir qu' une tête, une jambe, une queue étoient composées de parties si manifestement enchaînées ou subordonnées les unes aux autres, que l' existence des unes supposoit essentiellement la coexistence des autres. J' ai cru reconnoître, par exemple, que l' existence des artères supposoit celle des veines ; que l' existence des unes et des autres supposoit celles du coeur, du cerveau, des nerfs, etc.

Des observations exactes ont concouru avec le raisonnement pour me persuader la préexistence simultanée des parties diverses qui entrent dans la composition du tout organique. Ces observations m' ont découvert plusieurs de ces parties sous des formes, sous des proportions

p356

et dans des positions si différentes de l' état naturel, que je les aurois entièrement méconnues, si leur évolution n' avoit peu à peu manifesté à mes yeux leur véritable forme, et ne leur avoit donné un autre arrangement. J' ai reconnu encore, que l' extrême transparence, comme l' extrême petitesse, la forme et le lieu des parties, contribuoit également à les dérober à mes yeux. J' ai donc mieux compris encore, qu' il n' y a point de conséquence légitime de l' invisibilité à la non-existence, et ce que j' avois toujours soupçonné, m' a paru écrit de la main même de la nature dans un bouton ou dans un oeuf. J' ai donc tiré de tout ceci une conclusion générale, que j' ai jugée philosophique ; c' est

que les tous organiques ont été originairement *préformés* , et que ceux d' une même espèce ont été renfermés les uns dans les autres, pour se développer les uns par les autres ; le petit, par le grand ; l' invisible, par le visible.
Je n' ai point prétendu, que cette *préformation*

p357

fut *identique* dans toutes les espèces : je sçavois trop combien l' intelligence suprême a pu varier les *moyens* qui conduisent à la même *fin* . Toute la nature atteste des fins *générales* et des fins *particulières* : mais ; elle atteste aussi que les *moyens* qui leur sont relatifs ont été indéfiniment diversifiés. " je ne prétens point, disois-je dans la préface de ma *contemplation* , prononcer sur les voyes que le créateur a pu choisir pour amener à l' existence divers tous organiques ; je me borne à dire, que dans l' ordre actuel de nos connoissances physiques, nous ne découvrons aucun moyen raisonnable d' expliquer *mécaniquement* la formation d' un animal, ni même celle du moindre organe. J' ai donc pensé, qu' il étoit plus conforme aux faits, d' admettre au moins comme très probable, que les corps organisés prééxisoient dès le commencement.
Il est en effet très vraisemblable, que *différentes* parties d' un tout organique, se régénèrent par des moyens *différens* . La diversité

p358

des parties exigeoit, sans doute, cette diversité corrélatrice des moyens. Il est assés apparent, que les parties *similaires* n' étoient pas faites pour se régénérer précisément comme les parties *dissimilaires* .
Ceci n' est pas même simplement vraisemblable : c' est un fait que l' observation établit.
L' *écorce* d' un arbre, la *peau* d' un animal se régénèrent par des *filamens* gélatineux, qui sont comme les *éléments* d' une nouvelle écorce ou d' une nouvelle peau. Ces *filamens* ne représentent pas en petit l' arbre ou l' animal ; ils ne représentent en petit que certaines parties *similaires* de l' arbre ou de l' animal ; je veux dire, des fibres *corticales* ou des

fibres *charnuës* , qui par leur *évolution* formeront une nouvelle *écorce* ou une nouvelle *peau* .

Mais ; les *branches* ou les *rejettons* d' un arbre, la *tête* ou la *queuë* d' un ver-de-terre sont représentés en petit dans un *bouton* végétal ou animal. Ce bouton contient actuellement en raccourci l' ensemble des parties *intégrantés* qui constituent le tout organique *particulier* .

p359

L' arbre ou l' animal *entiers* , le tout organique *général* , est représenté en petit dans une *graine* ou dans un *oeuf* .

Une *graine* ou un *oeuf* n' est proprement que l' *arbre* ou l' *animal* concentré et replié sous certaines *enveloppes* . Il est prouvé que les petits des *vivipares* sont d' abord renfermés dans un *oeuf* , et qu' ils en sortent dans le ventre de leur mère. On connoit des animaux qui sont à la fois *vivipares* et *ovipares* .

J' ai exposé tout cela fort en détail dans mes *considérations sur les corps organisés* . Je renvoie sur tout aux articles 179, 180, 181, 244, 245, 253, 254, 306, 315. Si l' on prend la peine de consulter ces divers articles, on prendra une idée plus nette de ces différentes sortes de *régénérations* ou de *reproductions* , qu' il me suffit ici d' indiquer.

J' apperçois bien des choses dans les curieuses découvertes de Mr Spallanzani, qui paroissent confirmer les principes que j' ai

p360

adoptés sur les *reproductions animales* , et que j' ai exposés dans mes derniers écrits. Par exemple ; ce *petit globe* qui renferme les élémens des *petites cornes* , de la *bouche* , des *lévres* et des *dents* du limaçon ; cette espèce de *noeud* formé par trois des cornes ; ce petit *bouton* qui ne contient que les *lévres* ; tout cela donne assés à entendre, que les parties *intégrantés* de la tête du limaçon, préexistent sous les différentes formes de *globe* , de *noeud* , de *bouton* ,

et qu' il en est à peu près ici comme de quelques autres reproductions soit *végétales* , soit *animales* que j' ai décrites. La principale différence ne consiste peut-être que dans les *tems* ou la *manière* de l' *évolution* .

Nous avons vu qu' il arrive souvent, que les diverses parties qui composent la tête du limaçon, n' apparoissent que les unes après les autres, et dans un ordre plus ou moins variable : mais ; ceci peut dépendre de causes ou de circonstances étrangères à la *préformation* .

Nous avons remarqué encore, que les *jambes* de la salamandre se montrent d' abord

p361

sous la forme d' un *petit cone* gélatineux, qui n' est que la jambe elle-même en mignature, et qu' il en est de même des *doigts* à leur première apparition. Ce *cone* qui est une jambe très en raccourci, et où l' on démêle néanmoins toutes les *articulations* ; ces *cones* beaucoup plus petits qui sont des doigts, ne semblent-ils pas assés analogues au *bouton végétal* ou au *bouton animal* ?

Et si ce qui se reproduit dans la jambe de la salamandre, est toujours égal et semblable à ce qui en a été retranché, n' est-ce point qu' il existe dans toute l' étendue de la jambe, des *germes* , qu' on pourroit nommer *réparateurs* , et qui ne contiennent précisément que ce qu' il s' agit de remplacer ?

Il faut même, qu' il y ait un certain nombre de ces *germes* dans chaque point de la jambe ou autour de ce point ; puisque si l' on coupe plusieurs fois la jambe dans le même point, elle reproduira constamment ce qui aura été retranché. J' ai rappelé à dessein dans la partie v de cet écrit, une remarque importante que j' avois

p362

faite ailleurs sur le mot *germe* . On entend communément par ce mot, *un corps organisé réduit extrêmement en petit* ; ensorte que si l' on pouvoit le découvrir dans cet état, on lui trouveroit les mêmes parties essentielles, que les corps organisés de son espèce offrent très en grand après leur *évolution* . J' ai donc fait

remarquer, qu' il est nécessaire de donner au mot de *germe* une signification beaucoup plus étendue, et que mes principes eux-mêmes supposent manifestement. Ainsi, ce mot ne désignera pas seulement un corps organisé *réduit en petit* ; il désignera encore toute espèce de *préformation originelle, dont un tout organique peut résulter comme de son principe immédiat* . Il convient que je développe ceci un peu plus, puisque l' occasion s' en présente, et que le sujet l' exige. Je prie mon lecteur d' écarter

p363

pour un moment de son esprit l' idée d' un certain *corps organisé* pour ne retenir que celle d' une *simple fibre* .

Une *fibre* , toute simple qu' elle peut paroître, est néanmoins un *tout organique* , qui se nourrit, croît, végète. Je retranche une de ses extrémités, et en peu de tems elle reproduit une partie égale et semblable à celle que j' ai retranchée.

Comment peut-on concevoir que s' opère cette *reproduction* ? Je dis, qu' il n' est pas nécessaire de supposer, que la partie qui se reproduit, préexistoit dans la fibre sous la forme d' un germe *proprement dit* , où elle ne différeroit de la partie retranchée que par sa petitesse, sa délicatesse et l' arrangement de ses molécules constituantes : en un mot ; il n' est pas nécessaire de se représenter la partie qui se régénère comme concentrée ou repliée sous la forme de *globe* , de *noeud* , de *bouton* , etc. Il suffit de supposer, qu' il préexiste autour de la coupe de la fibre *principale* une multitude de *points organiques* ou de *fibrilles* , qui sont comme les *éléments* de la partie qui doit être reproduite.

p364

En retranchant l' extrémité de la fibre, j' occasionne une dérivation des sucs nourriciers vers ces *points organiques* ou vers ces *fibrilles* , qui en procure l' *évolution* .

Je conçois donc, que la partie qu' il s' agit de reproduire, peut résulter du développement et de la réunion des fibrilles en un tout

organique *commun* . On sçait qu' une *fib*re , qu' on nomme *simple* , est composée elle-même d' une multitude de *fibrilles* ; celles-ci sont composées à leur tour d' une multitude de *molécules* , plus ou moins homogènes, qui sont les *éléments premiers* de la fibre ; les *fibrilles* en sont les *éléments secondaires* . Mais ; il ne se reproduit précisément dans la *fib*re , que ce qui en a été retranché. J' essayerois de rendre raison de ce fait, en supposant, que les éléments *réparateurs* ou *régénérateurs* placés dans les différens points de la fibre, ont une *ductilité* ou une *expansibilité* relative à la place qu' ils occupent ou exactement *proportionnelle* à la portion de la fibre, qu' ils sont destinés à remplacer. Ainsi, en admettant, par exemple, seize

p365

parties dans la fibre *principale* , et en supposant qu' on la coupe transversalement dans le milieu de sa longueur ; les *éléments* ou *fibrilles* logés autour de la coupe ou de l' aire de la fibre auront reçu un degré d' expansibilité originelle, tel qu' en se développant, ils fourniront une longueur de 8 parties ; c' est-à-dire, qu' ils restitueront à la *fib*re une partie précisément égale et semblable à celle qu' elle avoit perdue. Le *degré* de ductilité ou d' expansibilité de la *fib*re ou des *fibrilles* , paroît devoir dépendre en dernier ressort de la nature, du nombre et de l' arrangement respectif des *éléments* , et du rapport secret de tout cela à la *force* qui tend à chasser les sucs nourriciers dans les mailles de la fibre et à écarter les éléments. Cet écart a un *terme* , et ce terme est celui de l' *accroissement* . Et parce que si l' on coupe la *fib*re dans la partie *nouvellement reproduite* , il se reproduira encore une partie pareille à celle qu' on aura retranchée ; il est naturel d' en insérer, que les éléments *secondaires* sont formés eux-mêmes d' *éléments* , que je nommerois du *troisième ordre*

p366

etc. J' admettrois ainsi, autant d' *ordres primitifs et décroissants* d' élémens, qu' il y a de *reproductions possibles* : car, comme je l' ai souvent répété ; je ne connois aucune mécanique capable de former actuellement la moindre *fibre* . Je me représente toujours une simple fibre comme un petit tout très organisé. J' ai dit ci-dessus, part ix, les raisons qui me persuadent, que ce tout est bien plus *composé* qu' on ne l' imagine. La conjecture que je viens d' indiquer sur sa *reproduction* , ajoute beaucoup encore à cette composition, et nous fait sentir plus fortement, qu' une simple *fibre* d' un corps organisé quelconque, est pour nous un abîme sans fond.

Appliquons ces conjectures à la régénération d' une *membrane* , d' un *muscle* , d' un *vaisseau* , d' un *nerf* , puisqu' ils ne sont tous que des répétitions de *fibres* et de *fibrilles* . Ces fibres et ces fibrilles sont liées les unes aux autres par des *filets* transversaux, qui renferment pareillement les élémens des nouveaux filets appropriés aux *régénérations* , etc.

On entrevoit, que l' arrangement originel

p367

et respectif des fibres et des fibrilles ; la manière dont elles tendent à se développer en conséquence de cet arrangement ; l' inégalité plus ou moins grande de l' évolution en différentes fibrilles ; la diversité des tems et des degrés de leur endurcissement, peuvent déterminer la forme et les proportions de la partie qui se régénère.

Elles peuvent encore être prédéterminées par bien d' autres moyens physiques, dont je ne sçaurois me faire aucune idée ; mais, qui supposent tous une *préordination organique* , et une préordination telle, que la partie qui se régénère actuellement en soit le *résultat immédiat* .

C' est à l' aide de semblables principes, que je tente de me rendre raison à moi-même de la *régénération* d' un tout organique *semblable* .

Mais ; quand il est question d' expliquer la *reproduction* d' un tout organique *dissimilaire* , il me paroît, que je suis dans l' obligation philosophique d' admettre, que ce tout prééxistoit dans un germe *proprement dit* , où il étoit dessiné très en petit et en entier.

J' admets donc, qu' une *tête* , une *queuë* , une

jambe préexistoient originaiement sous la forme de

p368

germe , dans le grand tout organique où elles étoient appellées à se développer un jour. Je considère ce tout comme un terrain, et ces germes comme des graïnes semées dans ce terrain, et ménagées de loin pour les besoins futurs de l' animal.

Ainsi, je serois porté à penser, qu' il existe au moins quatre *genres* principaux de *préformations organiques* .

Le premier genre est celui qui détermine la régénération des *composés similaires* ; par exemple ; d' une *écorce* , d' une *peau* , d' un *muscle* , etc. Je dis, qu' à parler à la rigueur, ces sortes de *composés* ne préexistent pas dans un *germe* , qui les représente exactement en petit : mais, ils *se forment* par le développement et l' entrelassement d' une multitude de *filamens* déliés et gélatineux, qui appartiennent à l' ancien tout, qui les nourrit et les fait croître en tout sens. Ces *filamens* ne sont pas proprement des *germes* d' *écorce* , des *germes de peau* , etc. ; mais, ils sont de petites parties *constituantes* ou les *élémens* d' une *écorce* , d' une *peau* , etc. Qui n' existe pas encore, et qui devra son existence à l' évolution complete

p369

et à l' étroite union de tous les *filamens* . Si néanmoins on vouloit regarder comme un *germe* , chacun de ces *filamens* pris à part, ce seroit un germe *improprement dit* ; car, il ne contiendrait que des particules *similaires* , et ne représenteroit, pour ainsi dire, que lui-même. Il seroit, en quelque sorte, à la nouvelle *écorce* ou à la nouvelle *peau* , ce que l' *unité* est au *nombre* . C' est ce que j' ai voulu exprimer ci-dessus, en désignant les *principes* de ces filamens par les termes de *points organiques* . Il y a peut-être dans certains animaux des classes les plus inférieures ; par exemple dans les *polypes* , des *organes* d' une structure si simple, que la nature parvient

à les *former* par une semblable voye. On ne peut pas dire, à parler exactement, que ces *organes* préexistoient *tout formés* dans l' animal ; mais, il faut dire, que les *éléments organiques* dont ils devoient résulter, existoient originairement dans l' animal, et que leur *évolution* est l' effet naturel de la dérivation des sucs, etc.

Suivant ces principes, chaque partie *similaire* , chaque *fibre* , chaque *fibrille* porte en soi les sources de *réparation* relatives aux différentes

p370

perles qui peuvent lui survenir, et quelle idée cette manière d' envisager un *tout organique* ne nous donne-t-elle point de l' excellence de l' ouvrage et de l' intelligence de l' ouvrier ! Il y a plus ; nous avons vu ci-dessus, qu' il faut nécessairement, que chaque *fibre* , chaque *fibrille* soit organisée avec un art si merveilleux, qu' elle *s' assimile* les sucs *nourriciers* dans un rapport direct à sa structure *particulière* et à ses fonctions *propres* ; autrement la *fibre* ou la *fibrille* changeroit de *structure* en se développant, et elle ne pourroit plus s' acquitter des *fonctions* auxquelles elle est destinée. Son *organisation primitive* est donc telle qu' elle sépare, prépare et arrange les molécules *alimentaires* , de manière qu' il ne survient, à l' ordinaire, aucun changement essentiel à sa mécanique et à son jeu. Le second *genre* de *préformation* que je conçois dans les *touts organiques* , est celui par lequel une partie *intégrante* , comme une *tête* ,

p371

une *queuë* , une *jambe* , etc. Paroît se *régénérer* en entier. Je dis *paroît* , parce que dans mes principes, il n' y a pas plus de *vraye* régénération, que de *vraye* génération. Je ne me sers donc ici du mot de *régénération* , que pour désigner la simple *évolution* de parties *préexistantes* , et qui en se développant remplacent celles qui ont été

retranchées ou que des accidens ont détruites, etc. Qu' on réfléchisse un peu profondément sur ce que j' ai dit de l' organisation de la tête du *limaçon* ; sur celle de son cerveau, de ses cornes, de ses yeux, de sa bouche ; qu' on médite pareillement sur la structure des mâchoires, des jambes et de la queue de la *salamandre* ; qu' on se demande ensuite à soi-même, s' il est probable, que tant de parties *dissimilaires* , les unes charnuës, les autres cartilagineuses, les autres osseuses, liées entr' elles par des rapports si nombreux, si compliqués, si divers, et qui forment par leur assemblage un tout si complet, si harmonique, si composé et pourtant si exactement *un* : qu' on se demande, dis-je, s' il est le moins du

p372

monde probable, que tant de parties différentes si admirablement organisées, si manifestement subordonnées les unes aux autres, *se forment* ou s' engendrent séparément, pièce après pièce, par une sorte d' *apposition* ou par une voye purement *mécanique* , plus ou moins analogue à la *crystallisation* , et indépendante de toute *préformation originelle* ?

Un troisième *genre* de *préformation* qu' il me semble qu' on doit admettre, est celui qui détermine la *reproduction* simultanée d' un nombre plus ou moins considérable de parties *intégrantes* d' une plante ou d' un animal. Telle est, par exemple, cette *préformation* en vertu de laquelle les branches d' un arbre *se reproduisent* . Chaque branche est d' abord logée dans un *bouton* , qui est une sorte de *graine* ou d' *oeuf* . Toutes les parties de cette branche y sont enveloppées, concentrées, pliées et repliées avec un art, qu' on admire d' autant plus, qu' on l' observe de plus près. Cette branche est bien un arbre en miniature ; mais, cet arbre n' est pas aussi complet que celui que renferme la *graine* : celle-ci, contient non seulement

p373

la petite tige et ses branches ; elle contient encore la *radicule* : le *bouton* ne

renferme que la *plumule* ou la petite *tige* ,
etc. J' ai expliqué ceci plus en détail dans les
articles 180, 181, 182, 255 de mes
considérations sur les corps organisés .
Ce que la *reproduction* d' une *branche* est à
un *arbre* , la *reproduction* d' une *partie*
antérieure ou d' une *partie postérieure*
l' est, en quelque sorte, à un *ver-de-terre* . Une
partie antérieure de cet insecte se montre
d' abord sous la forme d' un très petit *bouton* ,
qui paroît assés analogue au bouton *végétal* .
Ce bouton ne renferme pas seulement une *tête*
avec toutes les parties qui la constituent ; il
renferme encore une suite d' *anneaux* et un
assemblage de *viscères* qui ne font pas partie
de la tête ; mais, qui l' accompagnent et qui se
développent avec elle. On observe à peu près la
même chose dans la reproduction de la partie
antérieure de certains *vers d' eau douce* .
Je ne fais qu' indiquer ici quelques exemples

p374

particuliers : ils suffiront pour faire entendre
ma pensée. Si je m' étendois d' avantage, cet
écrit deviendrait un traité d' histoire naturelle,
et mon plan ne le comporterait point : je passe
donc sous silence bien des choses que je pourrai
développer ailleurs.

Enfin ; un quatrième *genre de préformation* ,
est celui auquel le corps organisé *entier* doit
son *origine* .

Les trois premiers *genres* , comme on vient
de le voir, ont pour fin principale la conservation
et la réintégration de l' *individu* : ce
quatrième *genre* a pour fin la conservation de
l' *espèce* .

Une plante, un animal sont dessinés en
mignature et *en entier* dans une *graine* ou
dans un *oeuf* . Ce que la *graine* est à la
plante , l' *oeuf* l' est à l' *animal* . Je
renvoye ici à mon *parallèle des plantes et des*
animaux , part x, chapitre ii, iii de la
contemplation . L' on n' oubliera pas ce que j' ai
dit plus haut, que les petits des *vivipares*
sont d' abord renfermés dans des enveloppes
analogues à celles de

p375

l' *oeuf* : on connoît les *ovaires* des vivipares. Il faut encore que je renvoie ici aux chapitres x et xi, de la part vii de la *contemplation* .

On ne doit pas néanmoins insérer de ceci, que chés toutes les espèces d' *animaux* , les petits sont d' abord renfermés sous une ou plusieurs *enveloppes* ou dans des *oeufs* : ce seroit tirer une conséquence trop générale de faits particuliers. L' auteur de la nature a répandu par tout une si grande variété, que nous ne sçaurions nous défier trop des conclusions *générales* . Combien de faits nouveaux et imprévus sont venus détruire de semblables conclusions, qu' une logique sévère auroit désavouées ! Nous ignorons quel est l' état du *polype* avant sa naissance ; mais, nous sçavons au moins que lorsqu' il se montre sous la forme d' un petit bouton, ce bouton ne renferme point un petit polype, et qu' il est lui-même ce polype, qui n' a pas achevé de se développer. Nous sçavons encore qu' il existe une autre espèce de *polype* qui s' offre à sa

p376

naissance sous l' apparence trompeuse d' un corps *oviforme* , qui n' est pourtant que le polype lui-même tout nud, mais plus ou moins déguisé. Les *polypes à bouquet* sont d' autres exceptions bien plus singulières encore, et qui nous convainquent de plus en plus de l' incertitude, pour ne pas dire de la fausseté, de nos conclusions générales. Les animalcules *des infusions* nous fourniroient beaucoup d' autres exceptions, et il est très probable que ce qu' on a pris chés eux pour des *oeufs* , n' en étoit point.

Je l' ai répété plus d' une fois dans mes derniers écrits : nous transportons avec trop de confiance aux espèces les plus inférieures, les idées d' *animalité* que nous puisons dans les espèces supérieures. Si nous réfléchissions plus profondément sur l' immense variété qui règne dans l' univers, nous comprendrions combien il est absurde de renfermer ainsi la nature dans le cercle étroit de nos foibles conceptions. Je déclare donc, que tout ce

p377

que j' ai exposé ci-dessus sur les divers genres de *préformations organiques* , regarde principalement les espèces qui nous sont les plus connues ou sur lesquelles nous avons pu faire des observations exactes et suivies. Je fais profession d' ignorer les *loix* qui déterminent les évolutions de cette foule d' êtres *microscopiques* , dont les meilleurs verres ne nous apprennent guères que l' existence, et qui appartiennent à un autre monde, que je nommerois le monde *des invisibles* .

Au reste ; on comprend assés, par ce que j' ai exposé, que les trois premiers *genres* de préformations *organiques* peuvent se trouver réunis dans le même *sujet* , et concourir à sa pleine *réintégration* .

à l' égard de la *force* ou de la *puissance* qui opère l' *évolution* des parties *préformées* , je ne pense pas qu' il soit besoin de recourir à des qualités *occultes* . Il me semble que l' impulsion du *coeur* et des *vaisseaux* est une cause *physique* qui suffit à tout. Si l' *impulsion* s' affoiblit

p378

beaucoup aux extrêmités ou dans les dernières ramifications, il est très clair qu' elle ne s' y anéantit pas. D' ailleurs, les parties *préformées* qu' il s' agit de faire développer en tout sens, sont d' une telle délicatesse, que la plus légère impulsion des liqueurs peut suffire à leurs premiers développemens. à mesure, que ces parties croissent, elles se fortifient et l' impulsion augmente, etc.

Dans les insectes qui n' ont pas un coeur *proprement dit* , il y a toujours quelque maître vaisseau ou quelque autre *organe* qui en tient lieu. On voit à l' oeil ce *maître vaisseau* exercer avec beaucoup de régularité ses battemens alternatifs dans de très petites portions de certains *vers d' eau douce* , coupés par morceaux ; et ces portions deviennent bientôt des vers *complets* . J' ai vu tout cela et l' ai décrit.

Les plantes se développent comme les animaux : il y a chés celles-là, comme chés ceux-ci, un principe secret d' *impulsion* , qui

p379

se retrouve dans chaque partie, et qui préside à l' *évolution* .

Il est prouvé que l' *irritabilité* est le principe *vital* dans l' animal. C' est l' *irritabilité* qui est la véritable cause des mouvemens du coeur. Nous ignorons encore le principe *vital* de la plante : peut-être y en a-t-il plusieurs subordonnés les uns aux autres.

PARTIE 11

p380

Réflexions sur les natures plastiques.
Nouvelles considérations de l' auteur sur l' accroissement, et sur la préexistence du germe.
Dans un tems où la bonne physique étoit encore au berceau, et où les esprits n' étoient pas familiarisés avec une logique un peu rigoureuse, on recouroit à des vertus *occultes* , à des *natures plastiques* , à des *ames*

p381

végétatives pour expliquer toutes les productions et reproductions végétales et animales. On chargeoit ces *natures* ou ces *ames* du soin d' *organiser* les corps ; on imaginoit qu' elles étoient les architectes des édifices qu' elles habitoient, et qu' elles sçavoient les entretenir et les réparer. Nous nous étonnons aujourd' hui qu' un Redi, ce grand destructeur des préjugés de l' ancienne école, et qui avoit démontré le premier la fausseté des générations *équivoques* , eut recours à une ame *végétative* pour rendre raison de l' origine des vers qui vivent dans l' intérieur des fruits et de bien d' autres parties des plantes. Il semble qu' il devoit lui être très facile, après avoir découvert la véritable origine des vers de la viande, de conjecturer que ceux des fruits avoient la même origine, et qu' ils provenoient aussi d' oeufs déposés par des mouches. Mais, il n' avoit pas été donné à cet Hercule de terrasser tous les monstres de l' école. On ne parvient guères à secouer tous les préjugés, même dans un seul genre.

Quand un génie heureux s'élève un peu au-dessus de son siècle, il retient toujours quelque chose du siècle qui l'a précédé, et de celui dans lequel il vit. Ses erreurs et ses méprises sont un tribut qu'il paye

p382

à l'humanité, et qui console de sa supériorité les âmes vulgaires. Souvent le vrai n'est séparé du faux que par une chaîne d'atomes, et chose étrange ! Cette chaîne équivaut pour l'esprit humain à celle des cordelières. Kepler, le célèbre astronome Kepler, qui avait découvert les deux clefs du ciel et les avait livrées au grand Newton, n'y étoit point lui-même entré. Tout ce que sa philosophie sçut faire, fut de placer dans les corps célestes des intelligences ou des âmes chargées d'en diriger les mouvemens. Newton, plus heureusement né et doué d'un génie plus philosophique, se servit mieux des fameuses clefs, pénétra dans le ciel, en chassa les intelligences *rectrices*, et leur substitua deux puissances purement *mécaniques*, dont la merveilleuse énergie suffit à tout, et auxquelles tous les astres sont demeurés aveuglément soumis. Lors qu'on ne connoissoit point encore les étonnantes reproductions du *polype*, on connoissoit au moins celles des pattes et des jambes de l'*écrevisse*. Un illustre naturaliste, qui s'en étoit beaucoup occupé, en avait instruit en 1712 le monde sçavant, et en avait

p383

donné une explication très philosophique. Un autre physicien célèbre n'avait point voulu adopter cette explication, et trop frappé, sans doute, d'une merveille qu'il n'avait point soupçonnée, il préféra de renouveler dans le xviiième siècle les visions du xvième. " il ne put concevoir, dit son historien, que cette reproduction de parties perduës... etc. " ce physicien, qui avait aperçu, le premier les fameux animalcules *spermatiques*, ne manqua pas de charger les natures *plastiques* du soin de les former, etc. C'étoit une singulière physique que la sienne, et dont il ne rougissoit point. " il croyoit, que dans l'homme, l'âme *raisonnable*

donnoit

p385

les ordres,... etc. "

ce sage aimable dont je viens de transcrire les paroles, connoissoit bien la nature humaine, et nous en a laissé dans ses écrits immortels des peintures, qu' on ne se lasse point de contempler. Il avoit raison de dire, *qu' il n' y a point d' idée de la philosophie ancienne qui ait été assés proscrite pour devoir desespérer de revenir dans la moderne* . Une opinion fort accréditée par quelques célèbres physiologistes de nos jours, justifie cette réflexion. Comme ils n' ont sçu découvrir aucune cause *mécanique* du mouvement perpétuel du coeur, ils ont placé dans l' ame le principe secret et toujours agissant de ce mouvement. Suivant eux, l' ame exerce bien d' autres fonctions mécaniques et dont elle ne se doute pas le moins du monde : en un mot ; elle est dans le corps organisé ce que certains philosophes anciens pensoient que l' ame *universelle* étoit dans l' univers. Un grand anatomiste, qui est en

p386

même tems un excellent observateur, et qui en cette qualité possède l' art si difficile d' expérimenter, a détruit depuis peu cette chimère *pneumatologique* et fait pour la *physiologie* ce que Newton avoit fait pour l' *astronomie* . Il a substitué à une cause purement métaphysique, une cause purement *mécanique* , et dont un grand nombre de faits vus et revus bien des fois, lui ont démontré l' existence, l' énergie et les effets divers. Mon dessein n' est point d' entrer ici dans aucune discussion sur les *natures plastiques* : elles ont trop occupé des philosophes, qui auroient mieux employé leur tems à interroger la nature elle-même par des observations et des expériences bien faites. Je dois laisser au lecteur judicieux à choisir entre les explications que j' ai données des reproductions *organiques* , et celles auxquelles les partisans des ames *formatrices* et *rectrices* ont eu recours.

Ce sont des choses très commodes en physique,

p387

que des *ames* . Elles sont toujours prêtes à tout exécuter. Comme on ne les voit point, qu' on ne les palpe point et qu' on ne les connoît guères, on peut les charger avec confiance de tout ce qu' on veut ; parce qu' il n' est jamais possible de démontrer qu' elles n' opéreront pas ce que l' on veut. On attache communément à l' idée d' *ame* celle d' une substance très *active* et continuellement active : c' en est bien assés pour donner quelque crédit aux *ames* : la difficulté du *physique* fait le reste.

Que penseroit-on d' un physicien, qui pour expliquer les phénomènes les plus embarrassans de la nature, feroit intervenir l' action immédiate de la première cause ? N' exigeroit-on pas de lui qu' il démontrât auparavant l' insuffisance des causes *physiques* ? Si l' on y regarde de près, on reconnoîtra, que les partisans des causes *métaphysiques* en usent assés comme ce physicien. Parce qu' ils ne découvrent pas d' abord dans les loix du mécanisme organique de quoi satisfaire aux phénomènes, ils recourent à des puissances *immatérielles* , qu' ils mettent en oeuvre par tout où le mécanisme leur paroît insuffisant. Je le disois

p388

il n' y a qu' un moment : comme l' on ne sçauroit calculer ce que les *ames* peuvent ou ne peuvent pas, on suppose facilement qu' elles peuvent au moins tout ce que le pur mécanisme ne peut pas. Cette manière si commode de philosopher favorise merveilleusement la paresse de l' esprit, et dispense du soin pénible de faire des expériences, d' en combiner les résultats, et de méditer sur ces résultats. Si cette sorte de philosophie prenoit jamais dans le monde, elle seroit le tombeau de la bonne physique. Et qu' on n' objecte pas, que nous ne connoissons pas mieux les *forces* des corps, que celles des esprits ; car il y a une différence immense entre prétendre sçavoir ce que la force d' un corps est *en elle-même* , et prouver par des expériences que cette force appartient à ce corps,

et qu' elle est la cause efficiente de tel ou de tel phénomène. Autre chose est dire ce que l' *irritabilité* est en soi, et démontrer par une suite nombreuse d' expériences variées, qu' elle est propre à la fibre *musculaire* , et qu' elle est la véritable cause des mouvemens du coeur. Il y a de même une différence énorme entre prétendre montrer ce que

p389

la *force* qui opère l' *évolution* est *en soi* , et se borner simplement à établir par des faits bien constatés, qu' il y a une évolution de parties *préformées* . Newton, le sage, le profond Newton ne cherchoit point ce que l' *attraction* étoit en elle-même ; il se bornoit modestement à prouver qu' il existoit une telle *force* dans la *matière* , et que les phénomènes célestes étoient des résultats plus ou moins généraux de l' action de cette force, combinée avec celle d' une autre force, aussi *physique* qu' elle.

La manière dont s' opère l' *accroissement* des corps organisés est assurément un des points de la physique *organique* les plus difficiles, les plus obscurs, et où le ministère d' une ame *végétative* mettroit le plus l' esprit à son aise. Je ne cherchois pas à y mettre le mien, lorsque je tentois, il y a environ 20 ans, de pénétrer le mystère de l' *accroissement* ou que j' essayois au moins de me faire des idées un peu philosophiques de l' art secret qui l' exécute. J' ai tracé l' ébauche de ces idées dans le chapitre ii du tome i de mes *considérations sur les corps organisés* . Je les ai un peu plus développées dans le chapitre vi du même volume,

p390

et j' en ai donné le résultat général dans l' article 170. Je les ai présentées sous un autre point de vuë, en traitant de la *réminiscence* dans le chapitre ix de mon *essai analytique* paragraphes 96, 97, etc. Enfin ; je les ai crayonnées de nouveau dans le chapitre vii, de la part vii de ma *contemplation de la nature* . Si on lit avec attention les endroits que je viens d' indiquer, on y verra, que je suppose

par tout un *fond primordial* , dans lequel les atomes *nourriciers* s' incorporent ou s' *incrustent* , et qui *détermine* par lui-même l' *ordre* suivant lequel ces atomes s' incrustent et l' *espèce* d' atomes qui doivent s' incruster.

Je présuppose par tout, que ce fond *primordial* préexiste dans le *germe* . Je fais envisager les *solides* de celui-ci comme des ouvrages à *réseau* , d' une finesse et d' une délicatesse extrême.

Je fais entrevoir, que les *éléments* composent les *mailles* du réseau, et qu' ils sont faits et arrangés de manière, qu' ils peuvent s' écarter plus ou moins les uns des autres, et se prêter ainsi à la *force* qui tend continuellement à

p391

chasser les atomes nourriciers dans les mailles, et à les y incorporer.

Je n' ai pas représenté ces *éléments* comme de petits corps parfaitement *simples* ou comme des éléments *premiers* . J' ai assés donné à entendre, qu' ils étoient composés eux-mêmes de corps plus petits. Je ne devois pas remonter plus haut ; je me suis arrêté sur tout aux éléments *dérivés* ou secondaires, que j' ai supposé former les mailles ou les pores du tissu organique. Pour simplifier mon sujet, j' ai appliqué ces principes généraux à l' accroissement d' une *simple fibre* , et j' ai tâché de faire concevoir l' art secret par lequel cette fibre conserve sa nature propre et ses fonctions tandis qu' elle croît.

En esquissant ainsi mes idées sur l' *accroissement* en général, je n' imaginois pas que l' expérience les confirmeroit un jour ou que du moins elle les rendroit beaucoup plus probables. Tout est si enchaîné dans l' univers, qu' il est bien naturel, que nos connoissances, qui ne sont au fond que des représentations plus ou moins fidèles de différentes parties de

p392

l' univers, s' enchaînent, comme elles, les unes aux autres. Auroit-on soupçonné que pour essayer de rendre raison de la *réminiscence* , il fallut

remonter jusqu' à la mécanique qui préside à l' accroissement des fibres ? Auroit-on de même soupçonné, que des recherches sur la structure des os et sur celle de divers *corps marins* , nous conduiroient à découvrir, au moins en partie, le secret de la nature dans l' *accroissement* de tous les corps organisés ?

Un excellent anatomiste, à qui nous devons des découvertes intéressantes sur divers points de *physiologie* , a démontré, que les os sont formés originairement de deux substances, l' une *membraneuse* , l' autre *tartareuse* ou *crétacée* . Il a prouvé, que c' est à cette dernière que l' os doit sa dureté : il a trouvé le secret de la séparer de l' autre, et en l' en séparant, il a ramené l' os à son état primitif de *membrane* . Il a plus fait encore ; il a rendu à l' os devenu membraneux, sa première dureté. Pouvoit-on

p393

mieux saisir la marche de la nature, et n' est-ce pas de cet anatomiste, plutôt que de Tournefort, qu' on peut dire, *qu' il a surpris la nature sur le fait ?*

Une découverte en engendre une autre : le monde intellectuel a ses *générations* , comme le monde physique, et les unes ne sont pas plus de *vraies* générations que les autres.

L' esprit découvre par l' *attention* les idées qui préexistoient, pour ainsi dire, dans d' autres idées. à l' aide de la *réflexion* , il déduit d' un fait *actuel* la *possibilité* d' un autre fait analogue, et convertit cette possibilité en actualité par l' *expérience* . Ainsi, quand un habile homme tient une vérité, il tient le premier anneau d' une chaîne, dont les autres anneaux sont eux-mêmes des vérités ou des conséquences de quelques vérités. Notre célèbre anatomiste

p394

réfléchissant sur la structure des os, conjectura que celles des *coquilles* pouvoit lui être analogue, et imagina d' appliquer à celle-ci les expériences qu' il avoit si heureusement exécutées sur ceux-là. Voici le précis, sans doute trop

décharné, de ces curieuses découvertes.
Deux substances entrent dans la composition des *coquilles* , comme dans celle des *os* .

La première substance est purement *animale* et *parenchymateuse* . Elle conserve son caractère propre, aussi longtemps que la coquille subsiste, et même lorsqu'elle est devenue *fossile* .

La seconde substance est purement *terreuse* ou *crétacée* . Elle est sur tout très abondante dans les coquilles les plus dures et les plus compactes. C'est uniquement à cette substance, que la coquille doit sa dureté. Il en est donc ici précisément comme dans les *os* .

Le microscope démontre que le *tissu* de la substance *parenchymateuse* est formé d'une multitude presque infinie de tubes *capillaires* remplis d'air.

p395

Ce *parenchyme* est une expansion du corps-même de l'*animal* : il est continu aux fibres tendineuses des *ligaments* , qui attachent l'*animal* à la coquille. C'est encore ainsi, que le *parenchyme* des *os* est continu aux fibres *ligamenteuses* des liens qui les unissent les uns aux autres.

Ces fibres *ligamenteuses* des coquilles sont entrelacées de *vaisseaux blancs* , qui leur portent la nourriture.

L'*organisation* de la substance *parenchymateuse* offre de grandes variétés dans différentes espèces de coquilles.

En général ; elle paroît composée de *fibres simples* , poreuses ou à *réseau* , formées elles-mêmes d'une sorte de *gomme* , qui a tous les caractères de la soie , et qui n'en diffère qu'en ce que dans son principe, elle est chargée d'une quantité considérable de particules *terreuses* , destinées à *incruster* chaque fibre.

On observe, que les variétés du tissu *parenchymateux* peuvent se réduire à deux genres principaux , qui ont sous eux bien des espèces .

p396

Le 1er *genre* est le plus *simple* . Il est composé de fibres qui forment par leur assemblage des *bandelettes réticulaires* , disposées par *couches* les unes sur les autres. Le 2^d *genre* est fort *composé* , et présente un spectacle intéressant. Ici les *bandelettes* sont hérissées d' une quantité prodigieuse de petits *poils soyeux* , arrangés en différents sens, et qui forment une sorte de *velouté* . Dans quelques espèces, ces petits *poils* composent de jolies *aigrettes* . Les riches *couleurs* des coquilles résident dans la substance *parenchymateuse* , devenue *terreuse* par l' *incrustation* . C' est la *terre* qui se charge ici des particules *colorantes* , comme dans les os . On sait, que la racine de *garance* rougit fortement les os des animaux qui s' en nourrissent ; la substance *terreuse* ou *crétacée* qui incruste la substance *membraneuse* de l' os, retient la *couleur* . On sait encore, combien de vérités nouvelles cette coloration des os a introduit dans la *physiologie* . On

p397

peut voir dans le vme mémoire de mon livre *sur l' usage des feuilles dans les plantes*, l' application que j' ai essayé de faire de cette expérience à la coloration du *corps ligneux* analogue aux os .

Les particules *colorantes* dont les sucs *nourriciers* des coquillages sont imprégnés, sont déposées séparément dans les *lamelles* du *réseau* membraneux que la substance *terreuse* incruste peu à peu. Par cette incrustation, ces lamelles *modifient* diversement la lumière. Imaginerait-on que pour produire ces belles couleurs *changeantes* de la *nacre* , il n' a fallu à la nature que plisser, replisser ou même chiffonner cette membrane diaphane et lustrée, qui constitue la substance *animale* ou *parenchymateuse* ? C' est à aussi peu de frais qu' elle a su dorer si bien certains insectes. Il n' entre pas la plus petite parcelle d' or dans cette riche parure : une peau mince et brune appliquée proprement sur un fond blanc, en fait tout le mystère. Ici, comme ailleurs, *la magnificence est dans le dessein, et l' épargne*

p398

dans l' exécution . Fontenelle ajoûtoit, que dans les ouvrages des hommes, *l' épargne étoit dans le dessein et la magnificence dans l' exécution* : mais, nos *cuirs dorés* , où il n' entre pas non plus la moindre parcelle d' or, montrent que nous sçavons au moins dans certains arts, imiter la sage oeconomie de la nature. L' *analogie* , qui égare assés souvent le physicien, n' a pas égaré celui dont je crayonne les intéressantes découvertes. Après avoir pénétré avec tant de sagacité et de succès l' admirable organisation des *coquillages* , il a étendu avec le même succès ses expériences à diverses espèces de *corps marins* . Les *pores* , les *madrepores* , les *millepores* , les *coraux* , etc. Ont été soumis à ses sçavantes recherches. Il a observé par tout à peu près le même mécanisme. Il a reconnu que toutes ces

p399

productions, qui offrent à l' oeil de si agréables et de si nombreuses variétés, " sont des massifs ou des groupes,... etc. " il a reconnu encore, que tous ces corps marins, aussi bien que les *coquilles d' oeuf* , les *crustacés* , les *bélemnites* , les *glossopêtres* , les *piquans d' oursin* , etc. Sont

p400

autant d' *incrustations animales* formées essentiellement sur le même modèle que celles des os et des *coquilles* . Enfin ; il n' a pu se lasser d' admirer l' *organisation* de la substance *animale* de toutes ces productions. On peut en prendre une légère idée par celle des *coquilles* . C' est de cet habile académicien lui-même, que je tiens des connoissances si neuves et si intéressantes. Elles avoient fait la matière d' un beau mémoire qu' il avoit lu à une rentrée publique de l' académie royale des sciences, et elles avoient fait aussi celle de quelques-unes de nos lettres. En s' empressant obligeamment à me les communiquer, il avoit bien voulu m' écrire, qu' elles lui paroissoient confirmer pleinement

mes principales idées sur l' *accroissement* ,
et m' inviter à reprendre et à pousser plus loin
mes méditations sur ce grand sujet.

p401

Je ne dissimulerai point, que j' ai été
extrêmement flatté de cette conformité de mes
idées avec les décisions de la nature elle-même,
et je ne présuomais pas d' avoir autant approché
du vrai. On jugera mieux encore de cet accord,
si je transcris ici quelques propositions
de notre académicien, qui sont comme les
résultats de ses observations, et si on prend la
peine de les comparer avec ce que j' ai exposé
dans le chapitre vii de la partie vii de la
contemplation de la nature .

Il admet la *préexistence* des *germes* des
coquillages. Il les définit, *des êtres parfaits*
qui contiennent en miniature le corps organisé
qui en doit naître avec toutes ses parties
essentielles .

Il dit, *qu' il y a une gradation insensible dans*
l' accroissement .

que l' accroissement se fait par développement.
que le développement est une suite de
l' incorporation des atomes nourriciers qui
s' insinuent dans les pores ou dans les mailles
des fibres élémentaires de la substance animale,
et qui les

p402

étendent et les aggrandissent peu à peu en tout
sens.

qu' à cette extension succède bientôt
l' endurcissement de ces fibres par
l' interposition de la substance terreuse qui les
pénètre et les incruste.

j' acheverai de développer mes idées sur
l' *accroissement* , en joignant ici au précis des
découvertes de Mr Herissant, quelques remarques
qu' elles m' ont donné lieu de faire, et dont je
lui ai fait part dans une de mes lettres.

Il est à présent plus que probable, que
l' *accroissement* des corps organisés se fait
par une sorte d' *incrustation* . Le tissu
parenchymateux est ce fond *primordial* ,
que je supposois constamment dans mes méditations,

et même dans mes premières méditations. On peut le voir dans les chapitres ii et vi du

p403

tome i de mes *considérations sur les corps organisés* .

Le tissu *parenchymateux* des os, celui des coquilles nous représentent ce *fond primordial* sur lequel la nature travaille par tout, et qu' elle remplit peu à peu de matières étrangères.

Un morceau de coeur de *chêne* dépose dans la machine de Papin une substance *terreuse* .

Le fond du vase est garni d' une substance gélatineuse : ce qui paroît prouver que le *bois* est formé d' une *terre* fine et légère, liée par une sorte de *glu* ou de *gelée* végétale.

Cette *terre* que le bois dépose, est, sans doute, analogue au *tartre* ou à la substance *crétacée* des os. Mr Herissant a démontré, que ce *tartre* est lié à la substance *cartilagineuse* ou *membraneuse* par une sorte de *gelée* ou de *mucus* . C' est cette substance *membraneuse* et son *mucus* qui se digèrent dans l' estomac du chien ; la substance *tartareuse* ou *crétacée* est rejetée, et on la retrouve dans les excréments.

p404

Si la machine de Papin n' agissoit pas trop fortement ; si elle ne détruisoit pas toute la conformation organique, le fond *cortical* du végétal, analogue au cartilage ou au tissu *membraneux* de l' animal, subsisteroit probablement. Il faudroit ici un *dissolvant* , qui n' agît que sur la substance terreuse, et l' on ramèneroit ainsi le *bois* à son état primitif d' écorce ou de *membrane* . Le végétal *croît* comme l' animal. Si donc nous parvenions à extraire les matières *étrangères* du fond *primordial* où elles sont *incrustées* , nous ramènerions le corps organisé à son état *primitif* . Je le disois expressément à la fin de l' article 170 de mes *considérations* .

Nous l' avons vu ci-dessus : la substance *animale* des coquilles est formée de *bandelettes* ou de couches *membraneuses* . Ces couches s' incrustent successivement. La plus

extérieure forme apparemment l' *extérieur* de la coquille. Sous cette première couche reposent une multitude d' autres couches, qui s' incrustent à

p405

leur tour, et épaissiront la coquille. Ceci seroit analogue au travail de l' *écorce* dans les arbres, et à celui du *perioste* dans les os .

Le tissu *parenchymateux* se prolongeant dans les inégalités ou les protubérances plus ou moins saillantes de certaines coquilles, fournit de même par ses couches à l' accroissement et à l' endurcissement de ces protubérances.

J' avois donc commis une erreur sur les *coquillages* , chapitre xxi, part iii de la *contemplation* , et cette erreur, je l' avois commise d' après feu mon illustre ami Mr De Reaumur : j' avois dit " qu' il est très sûr qu' il y a des coquilles, qui croissent par *juxtaposition* ; qu' elles se forment des sucs pierreux qui transudent des pores de l' animal ; que son corps en est réellement le moule, " etc. Des expériences équivoques avoient trompé Mr De Reaumur : la *coquille* ne croît point par *apposition* ou par *transudation* ; elle n' est point *moulée* sur le corps de l' animal ; mais, elle est une partie essentielle du corps

p406

de l' animal. Elle est, en quelque sorte, au coquillage, ce que les os sont aux grands animaux.

Il y a donc cette différence essentielle entre l' accroissement *par apposition* et celui *par intussusception* , que dans celui-ci l' *apposition* se fait sur un fond *primordial organique* , et que dans celui-là elle s' opère immédiatement ou par le *simple contact* des molécules. L' expérience a démontré encore cette vérité à Mr Herissant. Lors qu' il a soumis les *concrétions* des goutteux à l' action de son *dissolvant* , il n' a eu après la dissolution aucun résidu *organique* : tandis qu' un fragment d' os ou de *coquille* exposé à l' action de ce même dissolvant y laisse un résidu vraiment

organique : le *tartre* est extrait et le *parenchyme* subsiste en entier.
Chaque partie du végétal ou de l' animal a une *organisation* qui lui est *propre* , d' où résultent ses *fonctions* .

p407

Cette organisation est *durable* . Elle demeure essentiellement la même dans tous les points de la durée de l' être. Elle est *essentiellement* très en grand, ce qu' elle étoit auparavant très en petit. La partie s' *assimile* donc les sucs nourriciers dans un *rapport direct* à son organisation et conséquemment à ses fonctions.

Nous ignorons le secret de l' *assimilation* . Mais nous concevons en général qu' elle dépend de la *dégradation* proportionnelle du calibre des vaisseaux et de l' *affinité* des molécules nourricières avec les *éléments* du fond *primordial* .

L' *incrustation* des os et des *coquilles* est une sorte d' imitation grossière de ce qui se passe dans la *nutrition* et l' *accroissement* des parties les plus fines et les plus délicates d' un végétal ou d' un animal.

Non seulement le *calibre* des vaisseaux détermine plus ou moins les *sécrétions* ; mais les *proportions* variées des *mailles* des différens *réseaux* doivent encore influencer et sur les sécrétions

p408

et sur l' arrangement des molécules nourricières.

Les plus grands *calibres* , les mailles les plus larges admettent les molécules les plus grossières, et en particulier la *terre* . Il y a probablement une forte *attraction* entre ces molécules et les fibrilles auxquelles elles doivent s' unir. De là cette *dureté* , propre aux parties *osseuses* , aux parties *crustacées* etc.

Les plus petits *calibres* , les *mailles* les plus fines n' admettent, sans doute, que très peu de *terre* et beaucoup de molécules plus fines sont introduites et incorporées. De là cette délicatesse propre aux parties les plus molles.

La *glu* végétale et la *glu* animale sont le *lien* naturel de toutes les parties soit

primordiales , soit *étrangères* . Cette glu mérite la plus grande attention : elle est, sans doute, le principal fond de la matière *assimilative* ou *nutritive* des plantes et des *animaux* .

Les découvertes de Mr Herissant sur les *pores* , les *madrepores* , les *coraux* , etc.

p409

Nous éclairent beaucoup sur la véritable nature de toutes ces productions marines ; on peut même dire qu' elles nous la dévoilent entièrement. Mr De Reaumur nommoit le *corail* un *polypier* ; comme on nomme un nid de guêpes un *guêpier* . Cette idée étoit très fausse, et a été pourtant généralement adoptée d' après cet illustre naturaliste. Moi-même je ne me suis pas exprimé exactement sur ce sujet dans l' article 188 de mes *considérations* : j' y ai aussi adopté le mot très équivoque de *polypier* : je m' en suis encore servi chapitre xvii part viii de ma *contemplation* . Mon célèbre

p410

ami et parent Mr Trembley, ne s' y est point mépris, et je regrette qu' il n' ait pas publié ses observations sur le *corail* . On sçait, que ce sont ses admirables découvertes sur le *polype* , qui ont mis les naturalistes sur les voyes de pénétrer la véritable origine des *coraux* et de tous les corps *marins* de la même classe. Le *corail* n' est donc point un *polypier* ; il n' est point le *nid* de certains *polypes* ; mais, il fait réellement corps avec les *polypes* qui concourent à sa formation. Chaque polype tient par des productions membraneuses ou gélatineuses à son espèce d' enveloppe. Ces productions s' *incrustent* bientôt d' une sorte de *tartre* ou de *craye* , et s' endurcissent peu à peu. Je prie qu' on remarque bien que l' espèce d' *enveloppe* dont je parle, n' est que le *polype* lui-même, qui dans son origine, est entièrement gélatineux. Cette enveloppe est probablement composée d' un très grand nombre de couches, qui s' *incrustent*, et s' endurcissent successivement. Les *polypes* du *corail* multiplient, comme tant d' autres, *par rejettons* :

p411

ces rejettons en poussent eux-mêmes d' autres plus petits. Tous demeurent implantés les uns sur les autres, et tous tiennent à un tronc principal, qui n' est autre chose que le premier polype *générateur* . De là cette forme *branchuë* qui est propre au *corail* , et qui a contribué à le faire prendre pour une *plante marine* .

Au reste ; toutes les expériences de Mr Herissant, me donnent lieu de penser, que les *coquilles* et toutes les substances analogues, sont composées en très-grande partie d' *air* et de *terre* .

On n' a pour s' en convaincre qu' à considérer cette quantité de vaisseaux pleins d' air que notre sçavant académicien a découverts dans le *parenchyme* , et la multitude de *bulles* , qui se sont élevées des morceaux de coquille, qui trempoient dans le dissolvant. Qu' on se rappelle ici les belles expériences de Mr Hales sur le déguisement de l' *air* et sur son incorporation aux différentes substances. Il a démontré que plusieurs substances ne sont que les deux tiers ou les trois quarts d' air condensé. Quelle

p412

profonde mécanique que celle qui exécute cette *assimilation* , ou si l' on aime mieux, cette *incorporation* de l' air aux substances organiques ! Quel art que celui qui opère la même chose sur la *lumière* ; car il est probable que la lumière entre aussi dans la composition des corps organisés ! Nous ne pouvons pas espérer de percer jusqu' à des infinimens-petits d' un tel ordre : c' est déjà beaucoup que nous soyons parvenus à entrevoir le rôle que l' air et la lumière jouent ici. Il est vraisemblable, que c' est sur-tout en *isolant* les particules *élémentaires* de ces deux fluides, que les organes les plus déliés du tout organique opèrent l' incorporation dont il s' agit.

p413

Les idées que je viens de développer, me conduisent à une conclusion générale : nous apprenons de la

physiologie, qu'il n'est aucune partie organique, qui ne soit revêtuë extérieurement et intérieurement du *tissu cellulaire* ou *parenchymateux*. Il est si universellement répandu qu'il embrasse le système entier des fibres. On peut donc le regarder comme le principal instrument de l'accroissement. C'est dans ses *mailles* ou dans ses pores, variés presque à l'infini, que se font les diverses *incrustations* ou incorporations, qui déterminent le degré de consistance, l'accroissement et les

p414

modifications les plus essentielles de chaque partie. Mais ; l'*incorporation* des molécules *alimentaires* suppose leur *séparation* d'une masse commune, leur préparation ou leur *assimilation*. Le *tissu cellulaire* est donc un organe *sécrétoire* : il a été construit dans un rapport direct aux diverses fonctions qu'il doit exercer, et dont la *nutrition* et le *développement* dépendoient essentiellement. Les *mailles* ou les *cellules* de ce tissu renferment donc des *conditions* relatives à ces importantes fins. Que de choses, et de choses infiniment intéressantes se dérobent ici à notre foible vue ! Comment la matière *alimentaire* est-elle portée au *tissu cellulaire* ? Comment y est-elle reçue, séparée, élaborée ? Comment les molécules séparées et élaborées sont-elles *incorporées* au *tissu* ? Comment

p415

opèrent-elles son *extension* en tout sens ? Comment arrive-t-il qu'en se déposant dans les mailles de chaque partie *organique*, ces molécules n'altèrent ni sa structure ni ses proportions ? Toutes nos lumières physiologiques et tous les secours de l'art ne suffisent point pour éclaircir les ténèbres épaisses qui couvrent ici le travail de la nature, et ce seroit bien vainement que nous tenterions de le deviner. Il semble que nous ne soyons pas faits pour pénétrer ces profonds mystères de l'économie organique : ils n'ont pas assez de proportion avec nos facultés actuelles.

Je le disois dans le chapitre ix de mon *essai analytique sur l' ame* , paragraphe 103, en exposant mes idées sur le *physique* de la *réminiscence* :

p416

" lorsque nous voulons saisir la nature tandis qu' elle est occupée à l' important ouvrage de la *nutrition* ou du *développement* , elle se couvre de nuages épais qui la dérobent à nos regards ; et plus nous tentons d' avancer, plus ces nuages semblent s' épaissir. Nous avons beau recourir aux images, aux comparaisons, aux hypothèses, nous ne parvenons point à nous faire une idée nette de son travail. Nous sommes donc réduits à nous contenter des notions générales qui paroissent résulter des faits qu' il nous est permis d' observer ; et ce sont ces notions dont je viens de donner un précis. "

je ne sçaurois finir cette partie, sans dire un mot d' une découverte importante de Mr Spallanzani, qui concourt avec celles sur le *poulet* à établir la *préexistence* du germe à la *fécondation* . Il a comparé les oeufs de grenouilles *non-fécondés* à ceux qui l' avoient été, et quoiqu' il aye poussé la comparaison

p417

jusques dans les plus grands détails, il n' a pu découvrir la plus légère différence entre les uns et les autres.

De cette comparaison est sortie une autre vérité, inconnue aux naturalistes qui s' étoient le plus occupés des *grenouilles* . Mr Spallanzani a découvert que ce qu' ils avoient pris dans cette espèce d' amphibie pour de véritables *oeufs* , est l' animal lui-même replié et concentré ; ensorte que la grenouille est plutôt *vivipare* , qu' *ovipare* .

Là-dessus, notre habile observateur fait ce raisonnement : " les oeufs qui *n' ont point été fécondés* ne diffèrent en quoi que ce soit des oeufs *fécondés* ; ... etc. "

p418

bien des années avant les découvertes sur le *poulet* , et par conséquent avant celles sur les prétendus *oeufs* des *grenouilles* , je m' étois exprimé ainsi : " on veut juger du tems où les parties d' un corps organisé ont commencé d' exister, par celui où elles ont commencé de devenir sensibles. On ne considère point que le repos, la petitesse et la transparence de quelques-unes de ces parties, peuvent nous les rendre invisibles, quoi qu' elles existent réellement. "

le *poulet* et la *grenouille* se réunissent donc pour décider la fameuse question, si le *germe* appartient au *mâle* ou à la *femelle* ou à tous les deux *ensemble* . On sçait, qu' on avoit disputé pendant bien des siècles sur cette question, et l' on connoît les diverses *hypothèses* auxquelles elle avoit donné naissance. On n' avoit garde de soupçonner, que pour pénétrer le secret de la nature, il ne fallut qu' examiner un *oeuf* de poule ou le *fray* des grenouilles. On avoit donc discouru pendant des siècles sur un point de physiologie, que

p419

quelques jours d' observation auroient pu décider : mais ; les hommes auront toujours plus de disposition à discourir, qu' à observer et à expérimenter. Le célèbre inventeur de la *méthode* de philosopher, le grand Descartes, s' il est besoin de le nommer, avoit-il soupçonné, que pour *anatomiser* la lumière, il ne fallut qu' en faire tomber un rayon sur un *prisme* ou observer une *bulle de savon* ? Il connoissoit le prisme et la bulle de savon ; mais, il lui manquoit les yeux du père de l' *optique* . J' ai suivi aussi loin qu' il m' a été possible, les divers traits d' *analogie* que nous offrent les végétaux et les animaux : j' ai comparé entr' eux plusieurs de ces traits, et j' ai cru pouvoir en tirer cette conséquence que le germe du végétal *préexiste* à la *fécondation* , comme celui de l' animal. J' ai montré la grande ressemblance qui est entre la *graine* et l' *oeuf* . L' anatomie d' une *fève* ou d' un *pois* démontre, que la *plantule* qui y est logée en

p420

entier, fait corps avec ses *enveloppes* . Les *vaisseaux* très déliés qui se ramifient dans la substance *farineuse* partent du germe ou de la *plantule* . Je suis parvenu à *injecter* ces *vaisseaux* par une sorte d' injection naturelle, qui les rendoit très sensibles. Or, si la *graine* est à la plante, ce que l' *oeuf* est à l' animal, ne s' ensuit-il pas, que si la graine préexiste à la *fécondation* , la *plantule* y *préexiste* aussi ?

Il semble donc, qu' il ne s' agisse plus, que de s' assurer de cette *préexistence* de la graine pour être certain que le *germe* y préexiste pareillement. J' invite mes lecteurs à s' en assurer eux-mêmes par une observation la plus simple et la plus facile, et que je ne sçache pas néanmoins qui eut encore été faite. Je la dois à un excellent observateur, dont

p421

les yeux ont sçu découvrir des vérités plus cachées. Il a très bien vu, et m' a fait voir très distinctement les *siliques* du *pois* , avant l' épanouissement de la fleur, ou ce qui revient au même, avant que les *poussières fécondantes* eussent pu agir. Une loupe médiocre suffisoit pour faire découvrir dans ces *siliques* les *grains* , qui y étoient rangés à la file : je parvenois sans peine à les démêler et même à les compter. Si, pour infirmer ces belles preuves que les nouvelles découvertes, et en particulier celles sur le *poulet* , nous fournissent de la *préexistence* du germe à la *fécondation* ; on recouroit à la supposition qu' une partie du germe est fourni par le coq, l' autre partie par la poule, et que les deux parties ou les *deux corps*

p422

de l' embryon se *greffent* l' un à l' autre dans l' acte de la génération ; si, dis-je, on recouroit à une pareille supposition, l' on diroit la chose du monde la plus improbable. Mais ; pour sentir fortement l' excès de cette improbabilité, il faut prendre la peine de descendre dans le détail et dans le plus grand détail. Il faut se représenter, si on le peut, ce qu' est un *système vasculaire* ,

ce qu' est un *système nerveux* : il faut réfléchir un peu profondément sur la prodigieuse *composition* de l' un et de l' autre. Il faut, sur-tout, n' oublier point, que parmi les milliers et peut-être les millions de vaisseaux de différens ordres qui composent le *système vasculaire* , il n' en est pas un seul qui ne soit accompagné d' un *nerf* , et que la distribution des nerfs, comme celle des vaisseaux, offre des variétés presqu' infinies. Qu' on se demande après cela, si cette *greffe* , qu' on suppose si gratuitement ici, est tant soit peu probable.

Je pourrois objecter encore... mais, en vérité, ne seroit-ce pas me défier trop de la pénétration et du discernement de mon lecteur, que d' argumenter davantage contre une supposition, qui n' a pas même en sa faveur,

p423

le plus petit air de vraisemblance. D' ailleurs je ne dois pas oublier que je ne fais point actuellement un traité de la *génération* , et je ne l' ai déjà que trop oublié. Je prie donc ceux de mes lecteurs qui souhaiteront de pousser plus loin cet examen intéressant, de consulter principalement les chapitres ix et x du tome i de mes *considérations* , et les chapitres viii, ix, x, xi, xii de la partie vii de ma *contemplation* .

à Genthod près de Genève, le 21 de septembre 1768.

PARTIE 12

p3

Ce qu' est un animal
aux yeux
de l' auteur.

Imperfection
et bornes naturelles
de nos connoissances.

Conséquence ;
que ce monde n' a pas été fait
principalement pour l' homme.

Si l' on a bien suivi le fil de mes méditations

sur la perfection *organique* , on aura conçu de hautes idées de la structure de l' *animal* , et l' on se sera, en quelque sorte, pénétré de la grandeur du sujet. J' en suis moi-même si fortement pénétré, que je ne ferai

p4

pas difficulté de dire, que si un ange nous dévoiloit en entier la mécanique d' une simple *fibre* et tous les résultats immédiats et médiats de cette mécanique, nous acqueririons par ce seul trait des connoissances plus relevées de l' organisation de l' animal, que par toutes les découvertes de la *physiologie* moderne. C' est que l' extrême étonnement que nous causeroit la sçavante construction de cette fibre si simple, si peu *organisée* en apparence, nous feroit aisément juger de celui où nous jetteroit la vuë distincte et *complete* d' un *viscère* , d' un *organe* , et sur-tout celle de l' *ensemble* de tous les organes ou du systême *entier* de l' animal.

Cependant, quand nous connoîtrions à fond tout ce grand appareil d' organes relatif à l' *état actuel* de notre monde, je me persuade que nous ne connoîtrions encore que l' écorce ou les enveloppes de l' animal. Prenés ce mot d' *enveloppe* dans son sens propre et *physiologique* ; car, suivant mes idées, tout cela ne seroit point l' *animal* . Il ne seroit pas plus l' animal, que la *chenille* n' est le *papillon* .

p5

J' ai assés montré dans les premières parties de cet écrit, combien il est vraisemblable, que les animaux sont appellés à revêtir un jour un autre *état* , qui perfectionnera et ennoblira toutes leurs facultés. J' ai assés fait sentir, que les moyens *physiques* de ce *perfectionnement* peuvent exister actuellement dans l' animal, et qu' ils ont pu y exister dès le commencement des choses. On comprend que je veux parler de ce *germe impérissable* auquel, je conçois que l' ame est unie, et qu' elle ne doit point abandonner. C' est cette ame unie de tout tems à ce corps invisible,

qui constitue, dans mon hypothèse, la véritable *personne* de l' animal. Tout le reste n' en est donc que l' écorce, l' enveloppe ou le *masque* .

Ainsi, un chien, un cheval, un cerf, etc.

Ne sont point cette tête, ce corps, ces jambes, ces yeux, ces oreilles, etc. Que nous voyons, que nous palpons et que nous disséquons : tout cela n' est, à mes yeux, qu' un fourreau, un habit, ou comme je viens de le dire, un *masque* , qui nous cache la *personne* , et ne nous laisse appercevoir que ses actions.

p6

Afin donc que nous pussions acquérir une notion *complète* de l' animal, il faudroit que l' ange, dont je parlois il n' y a qu' un moment, fit tomber le masque, et qu' il nous montrât à découvert l' être que la nature a si bien déguisé. Quels ne seroient point alors notre surprise et notre ravissement ! Combien cette métamorphose nous paroîtroit-elle plus étonnante que toutes celles de la fable ! Mais ; très probablement notre surprise seroit muette ; non seulement parce qu' elle seroit extrême ; mais, sur-tout, parce que nous manquerions de termes pour exprimer ce qui s' offrirait à notre vuë. Nous serions à peu près dans le cas d' un homme qui seroit transporté dans le monde de Venus : quand cet homme posséderoit tout le dictionnaire *encyclopédique* , il est bien probable qu' il seroit encore dans l' impuissance de décrire ce qu' il découvreroit dans ce monde-là.

Que seroit-ce enfin, si l' ange nous dévoiloit, en même tems, tous les *rappports* secrets du corps auparavant invisible de l' animal avec son corps grossier, et s' il nous manifestoit encore tous les rappports du premier avec l' *état futur* de notre monde ! La tête d' un moucheron

p7

deviendrait ainsi pour nous une bibliothèque où nous lirions infiniment plus de choses et de choses incomparablement plus intéressantes et plus relevées, que tout ce que renferment les plus riches collections de

philosophie et d' histoire naturelle.
Quand je considère, que le lieu que nous occupons n' est qu' un point dans l' espace ; que notre vie n' est qu' un instant dans la durée ; quand je réfléchis profondément sur les bornes étroites de nos facultés ; sur l' imperfection de nos méthodes et de nos instrumens ; sur la lenteur de nos mouvemens et de toutes les opérations soit de notre corps, soit de notre esprit ; sur la petitesse, le lieu ou l' éloignement d' un nombre presque infini d' objets qui sont ainsi hors de la portée de nos sens et de nos meilleurs instrumens ; sur la nature, la multiplicité et la complication des rapports qui lient tous ces objets ; quand, dis-je, je réfléchis profondément sur toutes ces choses, et sur une multitude d' autres choses qui en dépendent ; je ne puis m' empêcher de penser, que ce monde que nous habitons, n' a pas été fait principalement pour nous. Il me paroît

p8

plus philosophique de présumer, que notre terre est un livre que le grand être a donné à lire à des intelligences qui nous sont fort supérieures, et où elles étudient à fond les traits infiniment multipliés et variés de son adorable sagesse. Je conçois, qu' il est d' autres intelligences beaucoup plus élevées, qui possèdent à fond des livres incomparablement plus étendus et plus difficiles, et dont celui-ci n' est qu' une page ou plutôt un paragraphe.

Je n' entreprendrai pas ici de montrer en détail combien nos connoissances de tout genre sont imparfaites : ce seroit la matière d' un très grand ouvrage, et d' un ouvrage trop au-dessus de mes forces. Il suffiroit, ce me semble, pour se convaincre de l' extrême imperfection de toutes nos sciences et de tous nos arts de parcourir ces vastes compilations qu' on publie de tems en tems sous les divers titres de *bibliothèques* , de *dictionnaires* , d' *encyclopédie* , etc. On n' imaginera pas, sans doute, que des ouvrages si volumineux, ne soient pleins que de *vérités* ; mais on pensera, qu' ils contiennent avec le petit nombre de nos connoissances *certaines* et de nos connoissances

p9

probables , le grand nombre des *opinions* et des rêves de tous les tems et de tous les lieux. Si quelque chose peut faire pardonner aux auteurs d' avoir consacré dans leurs recueils ces sçavantes chimères, c' est la considération qu' elles peuvent servir à l' histoire de l' esprit-humain. Il nous manque un *bilan* exact de nos connoissances : le livre qui le donneroit, seroit le plus précieux de tous les livres ; il seroit aussi le plus difficile à exécuter. Il faut une prodigieuse justesse d' esprit pour donner à chaque chose son juste prix, et sur-tout pour apprécier les *probabilités* en tout genre. Les *corps* agissent les uns sur les autres par différentes *forces* . Ces *forces* ne nous sont connuës que par quelques-uns de leurs *effets* . Le physicien observe ces *effets* , et le mathématicien les calcule ; mais, ni l' un ni l' autre ne connoissent le moins du monde les *causes* qui opèrent ces *effets* . Le physicien observe une infinité de mouvemens dans la nature : il connoît les *loix générales* du mouvement ; il connoît encore les *loix particulières* des mouvemens de certains

p10

corps : le mathématicien élève sur ces loix des *théories* qui embrassent depuis les molécules de l' air ou de la lumière, jusqu' à Saturne et ses lunes. Mais, ni le physicien ni le mathématicien ne sçavent le moins du monde ce que le *mouvement* est *en soi* . Il n' est pas douteux, que le *magnétisme* , l' *électricité* , la *chaleur* ne tiennent à des *fluides* très subtils : une foule de faits nous assurent de l' existence de ces *fluides* , et nous en découvrent les *loix* : une multitude d' expériences nous en manifestent les opérations et les jeux divers : et pourtant que connoissons-nous de la nature *intime* de ces *fluides* ? Rien du tout. Nous sçavons que les *corps* sont formés d' *éléments* ou de particules *primitives* : nous sçavons encore qu' il est différens *ordres* d' éléments : nous sçavons enfin, au moins par le raisonnement, que de la nature, de l' arrangement ou de la combinaison des *éléments* , résultent les divers *composés* , dont les *nomenclatures* nous donnent le fastueux catalogue : mais ; que connoissons-nous de la nature *intime* des éléments, de leur *arrangement* ou de leurs combinaisons ?

Rien du tout.

p11

Quelle n' est donc point l' imperfection de nos connoissances sur les *composés* , tandis que nous ignorons profondément le secret de leur *formation* ! Le chymiste se vanteroit-il de le connoître ? Il croit *décomposer* les *mixtes* ; il ne fait que les diviser grossièrement : il démolit un bâtiment, et nous montre un tas de ruines. A-t-il percé jusques dans l' *intérieur* , dans la substance même de ces matériaux entassés ? Et combien de ces matériaux qui échappent à ses sens et à ses instrumens ! Combien en est-il qu' il méconnoit entièrement parce qu' ils sont trop déguisés ! On a disséqué les *plantes* , les *animaux* , et si l' on veut, la *lumière* : on a analysé l' *air* : en connoissons-nous mieux la structure *intime* des plantes et des animaux ? En sçavons-nous mieux ce qu' un globule de lumière, une molécule d' air sont en eux-mêmes ? En possédons-nous mieux le véritable secret de la *composition* d' un rayon solaire ? Le plus habile physicien pourroit-il nous dire précisément pourquoi un rayon *rouge* est moins *réfrangible* qu' un rayon *violet* ? Pourroit-il

p12

nous dire encore *comment* les sept rayons *colorés* se réunissent pour former un rayon *principal* ? Pourroit-il nous dire enfin, quel est le *principe* de cette prodigieuse célérité de la lumière, qui lui fait parcourir 33 millions de lieuës en 7 ou 8 minutes ? Et combien de questions *particulières* , qui sont enveloppées dans ces questions *générales* , et que la physique moderne ne résout point ! L' excellent *analyste* de l' air connoissoit-il mieux le fond de la mécanique de ce fluide, que le grand analyste de la lumière ne connoissoit le secret de la composition d' un rayon *coloré* ? Si on avoit demandé à ce profond analyste de l' air, *comment* étoient faites les particules *intégrantes* de ce fluide ; d' où lui venoit ce prodigieux *ressort* ; *comment* -il perdoit son *élasticité*, *comment* -il la recouvroit ; *comment* -il transmettoit tous les *tons* ? Que pense-t-on qu' il auroit répondu à toutes ces questions ?

Interrogés cet excellent physicien qui

p13

s' est plu à approfondir la formation de la *glace* ,
et à étudier les jeux de la nature dans ce
phénomène si commun et si intéressant : demandés-lui
si ses profondes recherches lui ont découvert le
véritable secret de cette *formation* , et s' il
sçait précisément pourquoi les *filets* de la
glace *tendent* à s' assembler sous un angle de
60 degrés ? Il vous répondra modestement qu' il n' a
là-dessus que de pures conjectures, et que cette
tendance singulière dépend, sans doute, *de la*
structure intime des particules intégrantes de
l' eau et de la matière éthérée élastique qui les
pénètre . Il finira par vous dire, qu' il fait
profession d' ignorer *comment* est faite une
molécule d' eau ou une *particule d' éther* .

La physique moderne, cette physique qui nous paroît
si perfectionnée, ne peut donc pas même nous
apprendre *comment* se forme un simple filet de
glace ni *comment* deux de ces filets se
réunissent sous un certain angle. Nous apprend-elle
mieux *comment* se forme un *sel* , un *cristal* ?
Les Malpighi, les Grew, les Swammerdam, les
Morgagni, les Haller ne nous ont montré que la
première superficie des plantes et des animaux ; et
cette superficie

p14

éxigeoit pourtant tous les talents et toute
la sagacité de ces grands maîtres pour être bien
vuës : quelle intelligence, quelle capacité, quels
moyens seroient donc nécessaires pour atteindre à la
seconde superficie ! Et ce ne seroit encore
qu' une *superficie* ! *Nous autres anatomistes,*
disoit avec autant d' esprit que de vérité un des
meilleurs scrutateurs de la nature ; *nous sommes*
comme les crocheteurs de Paris, qui en connoissent
toutes les ruës jusqu' aux plus petites et aux
plus écartées ; mais qui ne sçavent pas ce qui se
passe dans les maisons.

cet habile homme avoit raison : l' anatomiste voit
des *vaisseaux* , des *nerfs* , des *glandes* ,
des *muscles* , des *viscères* , etc. Et il ne
sçait pas seulement *comment* est faite une
simple fibre . à force de recherches et

d' expériences il parvient à s' assurer de l' existence
d' une puissance invisible qui anime tout le
système *musculaire* ; il nomme cette puissance
l' *irritabilité* ; il sçait que c' est par elle que
la fibre *musculaire* se contracte, et c' est là
tout

p15

ce qu' il en connoit de certain. Il ignore donc aussi
profondément ce que cette puissance est *en soi* ,
que l' astronome ignore ce que l' *attraction* est
en elle-même .

Demandés au plus sçavant des anatomistes, s' il sçait
précisément *comment* s' opèrent les *sécrétions* ?
comment sont faits les *organes* qui les
exécutent ? *comment* se forme un *globule* de
sang, une goutte de *bile* , de *lait* ou de
lymphe ? Si cet anatomiste est aussi modeste
que sçavant, il répondra par un *je n' en sçais rien* .
Lui demandés-vous après-cela, s' il sçait ce
que sont proprement les *esprits-animaux* ? Quel
est la structure *intime* des *organes* qui les
préparent ou qui les filtrent ? *comment* ils sont
préparés ou filtrés ? *comment* ils agissent ?
comment sont construits les *canaux*
infiniment déliés qui les conduisent aux différentes
parties du corps ? *comment* ils y sont conduits
avec tant de célérité, de justesse et de force ?
à toutes ces questions, et à mille autres semblables,
le sage anatomiste répondroit encore par un *je n' en*
sçais rien .

Qu' on y prenne garde néanmoins : un corps *organisé*
quelconque est un *système* dont toutes

p16

les pièces sont si étroitement enchaînées entr' elles,
que l' ignorance absoluë sur la plus petite pièce,
doit nécessairement répandre de l' obscurité sur tout
le système. Par une conséquence naturelle de ce
principe ; si nous connoissons à fond *comment*
est faite une *simple fibre* ; *comment* cette fibre
se nourrit ; *comment* elle *s' assimile* ou
s' incorpore les molécules *alimentaires* ; *comment*
elle *croît* par cette incorporation ; si, dis-je,
nous possédions à fond cela, nous connoîtrions,
comment le corps entier se nourrit, croît ou
végète, et nous résoudrions facilement une foule de

problèmes anatomiques.

C' est ainsi, que l' obscurité impénétrable, qui enveloppe les élémens des corps, se répand sur toute la nature, et ne nous la laisse voir que comme une grande énigme , dont les philosophes cherchent vainement le mot depuis trois mille ans. Et que dirai-je du plus profond de tous les mystères que renferme la création terrestre, l' union de l' ame et du corps ! Que sçavons-nous de certain sur cette union si étonnante ?

i 17

deux petits faits, dont, à la vérité, nous déduisons bien des conséquences, mais, qui ne nous éclairent point du tout sur le *comment* de la chose. Nous sçavons, à n' en pouvoir douter, qu' à l' occasion du mouvement d' un certain nerf, l' ame a une certaine sensation. Nous sçavons encore très certainement, qu' à l' occasion d' une certaine sensation, l' ame a une certaine volition, qui est accompagnée d' un certain mouvement dans une ou plusieurs parties de son corps. Mais ; sçavons-nous tant soit peu *comment* l' ébranlement d' un certain nerf fait naître ou occasionne dans l' ame une certaine sensation, et *comment* à l' occasion d' une certaine volition il s' excite un certain mouvement dans une ou plusieurs parties du corps ? L' ame, toujours présente à son corps, ne sçait pas le moins du monde, *comment* elle lui est *présente* . Elle a un sentiment très clair de son *existence* ou de son *moi* ; elle sçait très bien ce qu' elle n' est pas, et ignore profondément ce qu' elle est. Elle voit, entend, goûte, palpe, meut, et n' a pas la plus légère connoissance du secret de toutes ces opérations. Elle ne connoit pas mieux ce cerveau sur lequel elle opère ou paroît opérer, qu' elle ne connoit le *fond* de son

p18

être. Tout ce qu' elle voit, entend, goûte, palpe lui paroît *hors d' elle* , et un raisonnement très simple la convainc que tout cela se passe *en elle* . Les génies puissans qui ont tenté, dans ces derniers tems, de pénétrer ce mystère, nous ont étonnés par la singularité ou la hardiesse de leurs inventions, et ne nous ont point du tout instruits.

Voilà déjà bien des traits frappans de notre ignorance : combien d' autres traits pourrais-je en rassembler, qui ne paroîtroient pas moins frappans ! Ce globe que nous habitons, sur lequel nous voyageons ou plutôt nous rampons ; ce globe

dont nous décrivons si pompeusement la superficie, et dans lequel nous pratiquons avec le doigt de petits trous, qu' il nous plait d' appeler de *profondes mines* ; ce globe sur lequel s' élèvent çà et là de petites excroissances que nous nommons des *montagnes* , dont à force de *trigonométrie* nous avons la gloire de mesurer l' élévation, et dont après bien des travaux, nous parvenons à détacher quelques petits *grains* , ou fragmens, que nous nommons d' énormes *blocs de pierre* ; ce globe dont nous déterminons avec tant de précision la figure,

p19

les dimensions, le lieu, les mouvemens, et sur lequel nous faisons tant et de si belles recherches ; ce globe, dis-je, dont nous modifions la surface de mille et mille manières, et que nous croyons bonnement être fait tout exprès pour nous, le connoissons-nous mieux que ses principales productions ? Avons-nous percé jusques dans ses entrailles ? Nous sommes-nous promenés autour de son centre ? Avons-nous pénétré dans ce centre même ? Pouvons-nous dire ce qu' il renferme ? Sçavons-nous où réside ce fond permanent de chaleur, inhérent à la terre, indépendant de l' action du soleil, et qui prévient l' engourdissement général ? Nous sommes-nous introduits dans les laboratoires de la nature ? L' avons-nous surprise dans le travail ? Avons-nous découvert *comment* elle forme les métaux, les minéraux, les pierres précieuses ? Sçavons-nous *comment* elle prépare ces matières inflammables, dont l' embrasement plus ou moins subit, ébranle presque en un instant de si grands continens ? Toutes ces choses et une infinité d' autres qui en sont des dépendances naturelles, demeurent ensevelies pour nous dans une nuit impénétrable, et à peine connoissons-nous l' *épiderme* de notre globe.

p20

Nous voyons très bien, que cet épiderme est composé de *couches* à peu près parallèles, de différens grains, tantôt horizontales, et tantôt plus ou moins inclinées à l' horizon. Nous parvenons assés facilement à dénombrer celles de ces *couches* qui sont à notre portée, à les caractériser, à les mesurer, à décrire, au moins de gros en gros, les diverses

productions qu'elles renferment, à assigner l'origine de quelques-unes : mais ; est-ce là *connoître* l'épiderme de notre globe ? Découvrons-nous tout cet épiderme ? Ce que nous en découvrons n'est au plus que la première pellicule, qui est formée de ces couches que nous décrivons et que nous dénombrons avec tant de complaisance et de détail. Sçavons-nous néanmoins, *comment* ces diverses couches ont été formées ? Sommes-nous en état d'assigner *précisément* les tems, la manière, les progrès et toutes les circonstances de leur formation ? Sommes-nous parvenus à nous démontrer à nous-mêmes la *véritable origine* de ces grands amas de *coquillages* et d'autres *corps marins*, qu'on rencontre si fréquemment dans ces couches ? Avons-nous sur ces objets intéressans plus que des *conjectures* ?

p21

Ces conjectures ne se contredisent-elles point les unes les autres ? Ne contredisent-elles point les faits ?

Mais ; pourquoi m'arrêtero-je plus longtems à montrer combien nos connoissances sur la *structure* de notre globe, sont imparfaites : à quoi bon insister davantage sur ces menus détails et sur cent autres de même genre ? Avons-nous la moindre connoissance de ce qu'étoit notre globe avant cette *révolution*, qui lui a fait revêtir la forme que nous lui voyons aujourd'hui ? Sçavons-nous ce qu'étoit ce *cahos* qui a précédé la naissance ou plutôt la *renaissance* des choses ? Que dirai-je enfin ? ... connoissons-nous les rapports secrets qui lient l'*ordonnance* de notre globe à ce grand *système astronomique*, dont il fait partie ? Je le disois ailleurs : il est un monde *des invisibles* ; je n'entens pas par ce mot, le monde *des esprits* : j'entens cet assemblage d'*êtres organisés*, que leur effroyable petitesse met hors de la portée de nos sens et de nos

p22

instrumens les plus parfaits. Si on supposoit, que l'*animalcule* 27 millions de fois plus petit qu'un *ciron*, est le dernier terme de notre vue *microscopique*, je dirois, qu'ici seroient les limites du monde *visible*. Mais ; où est le

philosophe qui ne conçoive très-bien, que cet *animalcule* peut être une *baleine* pour beaucoup de ces êtres qui habitent le monde des *invisibles* ? Je ne veux pas néanmoins écraser l' imagination sous le poids immense de cette sorte d' *infini* : je ne veux que persuader à la raison, des choses qui sont faites uniquement pour elle. Pouvons-nous dire que nous connoissions l' *animalcule* dont il s' agit ? Nous sçavons qu' il existe ; nous avons apperçu quelques-uns de ses mouvemens ; ils nous ont paru *spontanés* , et c' est à quoi se réduit toute notre connoissance. Mais ; nous a-t-il été donné de découvrir les divers ressorts qui font mouvoir cet atome vivant ? Pouvons-nous percer dans les abîmes de son organisation ; contempler à nud le système entier de ses *vaisseaux* , de ses *nerfs* , de ses *viscères* , etc. ? Cet *animalcule* se propage : pouvons-nous assigner au juste le rapport de sa grandeur à celle de ses

p23

petits ? Que dis-je ! Connoissons-nous les proportions sous lesquelles ces petits existoient, lors que l' *animalcule* lui-même ne faisoit que de naître ? Et que sera-ce encore que cette petitesse déjà si prodigieuse, quand nous voudrons remonter plus haut dans l' origine de cette espèce d' *animalcules* ! N' oublions point sur-tout qu' elle tient encore au monde *visible* , puisque nous pouvons au moins l' appercevoir à l' aide de nos meilleurs microscopes : que penserons-nous donc de ces espèces, incomparablement plus dégradées, et à l' égard desquelles, celle-ci est une *baleine* ? Ces réflexions me rappellent fortement à ces *germes* , dont tous les êtres organisés tirent leur origine, et qui composent la partie la plus considérable de ce monde d' *infiniment petits* , qui ne peut être apperçu que par les yeux de la raison. Si les faits les mieux constatés ; si les raisonnemens les plus logiques, concourent à établir une *préformation organique* ; il faut que les êtres *vivans* aient existé dès le commencement des choses ; ou il faudroit dire, qu' il y a eu un tems dans lequel rien d' *organisé* n' étoit, et qu' il est venu un

p24

tems où quelque chose d' *organisé* a commencé d' être, par la vertu d' une certaine *mécanique* à nous inconnue.

Je ne reviendrai plus à combattre ces hypothèses purement *mécaniques* qu' on a imaginées pour essayer de rendre raison de la première origine des êtres vivans : le lecteur judicieux conviendra sans peine, que les décisions les plus claires et les plus multipliées de la nature ne leur sont point favorables.

Mais ; ces *germes* que nous préférons d' admettre ; ces germes qui doivent être aussi anciens que l' univers ; ces germes où l' *organique* va s' abîmer dans une si épouvantable petitesse ; ces germes, dis-je, les connoissons-nous tant soit peu ? Pouvons-nous décider s' ils ont été *emboîtés* originairement les uns dans les autres, ou s' ils ont été *disséminés* , à la naissance du monde, dans toutes les parties de la nature ? S' il est des raisons qui rendent l' *emboîtement* plus probable que la *dissémination* ;

p25

si l' emboîtement est la *loi* de la nature ; pouvons-nous dire que nous soyons faits pour contempler à découvert ces divers ordres d' *infinis* , toujours décroissans, abîmés les uns dans les autres, et qu' un développement, plus ou moins lent, tend continuellement à rapprocher des frontières du monde *visible* ? Sçavons-nous *comment* s' opèrent les *premiers* accroissemens de ces *points vivans* , et quelle est la progression que suivent ces accroissemens dans les différens *ordres* de ces *points organiques* ?

Je m' arrête : j' en ai dit assés pour le but que je m' étois proposé : maintenant, je prie mon lecteur de peser toutes ces réflexions, d' analyser toutes ces questions autant qu' il en sera capable, et de me dire après cela, s' il est probable que ce monde ait été fait *principalement* pour nous ? Je veux néanmoins supposer pour quelques momens, que nous sommes les principaux objets de la création *terrestre* . Dans cette supposition, retranchons l' *homme* de dessus la terre : il n' y a plus de contemplateur des oeuvres du tout-puissant : c' est en vain que les trois règnes étalent ces trésors de sagesse et de bonté

p26

que notre contemplateur admiroit, et qui élevoient son ame à la source éternelle de toute perfection. Les animaux dans lesquels le sentiment est le plus développé, jouissent, il est vrai, du bienfait de la création ; mais, ils ne peuvent *réfléchir* sur ce bienfait et remonter à l' auteur du bienfait. Toute la nature est un temple, et il n' y a plus d' adorateur dans ce temple : les animaux, comme les plantes, n' en sont que de purs ornemens ; la divinité y est sans cesse présente, et il n' y a plus de sacrificateur qui lui porte les hommages de toutes les créatures. Rétablissons l' harmonie *terrestre* ; restituons à la chaîne son maître chaînon ; rendons l' *homme* à notre monde, et il s' y trouvera des yeux pour en contempler les beautés, un coeur pour les sentir, et une bouche pour les célébrer. Mais ; ces beautés que l' homme *peut* contempler, et qu' il contemple dans les sentimens profonds d' admiration, de respect et de gratitude qu' elles lui inspirent, ne sont que la plus petite partie de celles que notre monde renferme.

p27

L' homme n' habite que dans les *parvis* les plus extérieurs de ce temple où il adore le grand-être. Il ne lui est point permis de pénétrer dans le *sanctuaire* , bien moins encore dans le *saint des saints* . Que sont néanmoins les beautés que renferment les *parvis* , en comparaison de celles qui éclatent de toutes parts dans le *sanctuaire* et sur-tout dans le *saint des saints* ! Je puis dire, avec vérité, que l' *homme* est à l' égard de ces parties si cachées de la création *terrestre* , ce que les animaux sont à l' égard des parties qu' il lui est permis de contempler.

Quoi donc ! Il n' y auroit point de spectateur pour contempler les plus belles parties de la création *terrestre* , pour en admirer la magnifique ordonnance, pour en étudier les rapports divers, en saisir l' ensemble, la progression, la convergence, et s' élever par cette échelle de merveilles jusqu' au trône de celui qui est ?

Assurément notre monde a été fait principalement pour des intelligences, d' un ordre très élevé, et dont les facultés sublimes peuvent en embrasser l' oeconomie entière, et

p28

les faire jouir de la présence auguste de l' éternel.
C' est à de telles intelligences qu' il a été donné
de contempler les révolutions de notre globe,
beaucoup mieux que nous ne contemplons dans
l' histoire les révolutions des empires. Ce sont ces
intelligences qui parcourent, sans s' égarer, les
ténébreux dédales de la nature, et qui s' enfonçant
dans ses abîmes les plus profonds, y puisent
sans-cesse de nouvelles vérités et de nouveaux motifs
d' exalter les perfections adorables de l' être des
êtres. Tandis qu' un Leibnitz tente de deviner
l' harmonie *universelle* ou qu' un Haller essaye
de pénétrer les mystères de l' organisation, ces
intelligences sourient, et ne voyent dans ces grands
philosophes que des hottentots à talents, qui tentent
de découvrir le secret d' une montre.

PARTIE 13

p29

Suite du même sujet.

Autres exemples.

Ce que seroit

la science parfaite.

Véritable destination

de l' homme

ici-bas.

à toutes les réflexions que j' ai présentées dans
la partie précédente, on m' objectera, sans doute,
qu' il n' est pas impossible, que l' intelligence
humaine, se perfectionne assés dans la suite des
âges, pour percer enfin ces mystères, qui nous
paroissent aujourd' hui impénétrables. On me renvoyera
à ce que j' ai

p30

dit moi-même dans mes *considérations* , lorsque
méditant sur les progrès de l' esprit humain, je
m' énonçois ainsi. " voyés les progrès de la physique
et de l' histoire naturelle depuis la renaissance
des lettres : combien de vérités inconnues aux
anciens, et de conséquences sûres à déduire de ces
vérités ! On ne sçauroit dire quelles sont les
bornes de l' intelligence humaine en matière

d' expérience et d' observation ; parce qu' on ne
sçauroit dire ce que l' esprit d' invention peut ou
ne peut pas. L' antiquité pouvoit-elle deviner l' anneau
de Saturne, les merveilles de l' électricité, celles
de la lumière, les animalcules des infusions, etc. ?
L' invention de quelques instrumens nous a valu
toutes ces vérités : et ne pourra-t-on pas un jour
les perfectionner, ces instrumens, et en inventer
de nouveaux, qui porteront nos connoissances fort
au-delà du terme où nous les voyons aujourd' hui ? "
je répète encore à présent ce que je disois alors :
je suis même persuadé, que nous touchons à des
découvertes, dont nous ne sçaurions

p31

nous faire aucune idée, et qui reculeront beaucoup
les limites de nos connoissances actuelles. Que
ne pouvons-nous pas nous promettre de ces lunettes
acromatiques , qui exercent depuis quelque tems
les plus sçavans physiciens, et les plus habiles
artistes ! Combien d' autres instrumens ne pourra-t-on
point perfectionner ! Combien de nouvelles machines,
de nouveaux procédés, de nouvelles combinaisons ne
pourra-t-on point inventer, qui laisseront nos plus
grands physiciens bien loin derrière ceux qui auront
le bonheur de découvrir ces *moyens* nouveaux que
nous ne soupçonnons pas même ! L' antiquité pouvoit-elle
mieux deviner nos verres de toute espèce que les
merveilles de tout genre qu' ils nous ont découvert ?
Pouvoit-elle soupçonner ces instrumens de
mécanique et de *chymie* auxquels nous avons
dû tant de vérités, qui lui étoient inconnues ?
Pouvoit-elle deviner ce grand nombre de *procédés*
et de combinaisons, qui ont si fort accru de nos jours
la somme de ces vérités ? Le tems n' étoit pas venu
où l' art d' observer et d' expérimenter devoit éclairer
le monde et prendre la place de cette vaine
scholastique , qui dominoit trop dans ces siècles
de ténèbres.

p32

Mais ; combien de mystères, qu' il est très-évident que
nous ne parviendrons jamais ici-bas à pénétrer,
parce qu' ils n' ont aucune *proportion* avec l' état
présent de nos facultés ! Je dois développer ma
pensée par quelques exemples.
Un *corps* quelconque est un *composé* de

parties. Ces parties sont elles-mêmes des *composés* de parties plus petites : celles-ci sont formées de parties plus petites encore, et nous ignorons où cela se termine.

Il est néanmoins très certain qu'il y a un *terme* à cette dégradation. Nos microscopes ont prodigieusement multiplié ici les *termes* ou les degrés ; et nous concevons à merveille la possibilité d'une beaucoup plus grande perfection de ces instrumens, et par là un accroissement très considérable dans le nombre des *termes* ou des degrés dont nous parlons.

Supposons maintenant que nos microscopes aient acquis toute la perfection qu'ils peuvent recevoir : en verrions-nous mieux ces derniers *éléments* dans lesquels tous les *corps* vont enfin

p33

se résoudre ? N'est-il pas aussi clair que le jour en plein midi, que ces *éléments* doivent être des substances absolument *simples*, et des substances absolument *simples* peuvent-elles jamais devenir l'*objet* de notre connoissance *intuitive* ?

Quand on dit, que les *corps* sont formés d'atomes *insécables*, on ne dit que des mots : c'est que lors qu'il s'agit de rendre raison de l'étendue *matérielle*, il n'est point permis en bonne philosophie, de se borner à des *atomes* ; car ces atomes sont eux-mêmes de l'étendue *matérielle*, et la *raison* de cette étendue seroit ainsi dans l'étendue ; ce qui n'expliqueroit rien du tout. Et ce ne seroit pas choquer moins la bonne philosophie, que de soutenir, que dieu a créé des atomes *insécables*, dont il a formé les *corps* : c'est que Dieu n'a pu *actualiser* que ce qui étoit *possible*, et il faudroit toujours rendre raison pourquoi l'étendue *matérielle* étoit *possible*.

Si on prend la peine d'approfondir ces principes généraux, on reconnoîtra avec l'inventeur

p34

des fameuses *monades*, que l'étendue *matérielle* n'est qu'un pur *phénomène*, une simple apparence, relative à notre manière d'appercevoir.

On comprendra mieux cette doctrine abstraite, quand on aura lu et médité cette *esquisse du leibnitzianisme* que j' ai insérée dans ces *opuscules* .

Il s' ensuit donc de ces principes, que nous ne sommes point faits pour appercevoir les *corps* tels qu' ils sont en eux-mêmes ou dans leur *réalité* .

Si nous pouvions pousser l' *analyse* jusqu' aux élémens *premiers* , le *phénomène* de l' étendue disparaîtroit entièrement pour nous, et nous n' appercevrions plus que des êtres *simples* , si des êtres *simples* peuvent être *aperçus* .

Ainsi toute la nature n' est pour nous qu' un grand et magnifique phénomène, un jeu admirable d' optique, un système régulier d' apparences ; car ces apparences sont déterminées par les loix les plus sages, et ce sont uniquement ces loix qu' il nous est donné de connoître,

p35

et sur lesquelles nous formons ces belles *théories* , qui constituent le fond le plus précieux de nos connoissances *naturelles* .

Il est donc de la plus grande évidence, que nous n' appercevons que les *derniers* résultats des *premiers* principes. Tout ce qui est au-delà de ces résultats est couvert des plus épaisses ténébres.

Il nous est permis de contempler les décorations ; mais, la vuë des machines nous est interdite.

Sans remonter néanmoins aux principes *premiers* des corps, à ces principes qu' on peut nommer *métaphysiques* ; je me bornerai à demander, si nous pouvons espérer de découvrir jamais à l' aide de nos meilleurs verres, les particules *primitives* ou les élémens *physiques* de ces *composés* , que nous jugeons les plus simples ou les plus homogènes. Verrons-nous jamais au microscope les particules *élémentaires* d' une molécule de *terre* , d' un grain de *sel* , d' une lamelle d' *or* , d' une goutte d' *eau* , etc. ?

Parviendrons-nous jamais à observer aussi distinctement la forme, les proportions, l' arrangement et les combinaisons diverses de ces

p36

particules *élémentaires* , que nous observons les *composés* qui en sont les *derniers résultats* .

Je le demande encore ; parviendrons-nous jamais à contempler les particules *constituantes* de ces *fluides* , qui sont les principaux agens de la nature ? Nos instrumens seront-ils un jour assés perfectionnés pour nous dévoiler le secret de la composition du fluide *magnétique* , du fluide *électrique* , de l' *air* , du feu *élémentaire* ? La *lumière* , qui joue un si grand rôle dans notre monde, et sans laquelle il existeroit à peine pour nous ; la lumière, qui pénètre intimément tous les corps, et qui s' unit probablement à leurs particules intégrantes ; la lumière qui met notre ame en commerce avec toute la nature ; cette lumière, dis-je, qui nous éclaire sans cesse, la verrons-nous jamais elle-même ? Nous sera-t-il jamais accordé ici-bas de découvrir les particules *intégrantes* d' un rayon *rouge* , et d' appercevoir ce qui les distingue de celles d' un rayon *violet* ? Contemplerons-nous jamais ici-bas les jeux variés de la lumière, comme nous contemplons ceux d' une gerbe d' eau ou d' une cascade ? Qui ne sent point, que pour *voir* la lumière elle-même, il faudroit qu' il existât un fluide

p37

qui fit à son égard ce qu' elle fait à l' égard des corps grossiers, quand elle nous les rend visibles ? Il ne suffiroit pas même qu' il existât un tel fluide, il faudroit encore que nous eussions des *organes* qui lui fussent appropriés, et qui fussent assés sensibles pour nous en transmettre les impressions ; car les fibres les plus délicates de notre oeil seroient à l' égard de ce fluide d' énormes cables qui n' en sentiroient pas le moins du monde l' action.

Pour que nous appercevions les objets, il ne suffit point qu' ils nous réfléchissent la lumière ; il faut encore qu' ils nous la réfléchissent en assés grande quantité pour faire sur nos yeux une impression sensible. Nos verres en rassemblant un plus grand nombre de rayons et en les rassemblant sous un certain angle, suppléent jusqu' à un certain point à la foiblesse de notre vuë. Mais, s' il existe des corps d' une si effroyable petitesse, qu' ils ne puissent réfléchir à la fois qu' un seul rayon, comment les microscopes les plus parfaits pourroient-ils nous les faire découvrir ?

Telle est apparemment la raison pourquoi les particules *primitives* ou *élémentaires* des composés

nous demeureront toujours inconnuës ici-bas. Telles sont les bornes *naturelles* , qui ont été prescrites dans ce monde à notre connoissance *intuitive* , et au-delà desquelles le raisonnement tenteroit vainement de percer.

" ô ! Que le spectacle seroit intéressant ; ô ! Que notre curiosité seroit agréablement flattée, s' il nous étoit permis de pénétrer jusques à ces principes. Un nouveau monde se dévoileroit à nos yeux ; la nature devenue transparente ne céleroit plus sa marche : ses ateliers et ses laboratoires seroient ouverts. Ici nous la verrions assembler les principes du métal. Là nous la verrions préparer l' incarnat de la rose. Plus loin nous suivrions son jeu dans les merveilles de la lumière ou de l' électricité. Ailleurs nous l' observerions tracer les premiers traits d' une plante ou d' un animal. étonnés à la vue de cet admirable ouvrage, nous ne nous lasserions point de contempler la diversité infinie de préparations, de combinaisons, et de mouvemens par lesquels il est conduit insensiblement à sa perfection. Esprits célestes qui avés assisté à la

création de notre monde, vous jouissés de ces plaisirs ! Nous vous les envions, vous ne nous enviés point les nôtres : plus favorisés que nous du maître de la nature, vous pénétrés ce qui nous échappe et vous voyés les efforts que nous faisons pour ramper d' une vérité à une autre, comme nous voyons ceux que fait un singe pour imiter l' homme. " la foiblesse ou plutôt la grossièreté de nos sens et les imperfections nécessaires de nos instrumens, ne sont pas les seules bornes *naturelles* qui ayent été prescrites sur la terre à notre connoissance *intuitive* . Notre constitution *physique* en renferme d' autres, qu' il ne nous est pas plus permis de franchir. Je m' explique. Je disois, que l' intérieur de notre globe ne nous est point ou presque point connu, et je l' ai assés fait sentir. Quand il y auroit quelque part une large route, qui conduiroit

dans ses entrailles les plus profondes et jusques dans son centre, pourrions-nous profiter de cette route et y pénétrer un peu profondément pour y étudier à notre aise la structure interne de ce globe ? Respirerions-nous librement à une lieue de profondeur, et ne serions-nous pas étouffés, si nous entreprenions de pousser un peu plus loin ? Et que seroit cette profondeur relativement au *rayon entier* ? Une quinze-centième. Nos *poûmons* ayant été construits sur des rapports déterminés à une certaine densité de l' air, nous sommes nécessairement renfermés dans les limites de cette densité, et ces limites sont fort étroites. Il ne nous est donc pas plus possible de connoître l' intérieur de notre planète, qu' il ne nous l' est de connoître à fond l' intérieur de la moindre des productions qui couvrent sa surface. Nous rencontrons par-tout des abîmes, et nous ignorons quels sont les plus profonds : nous ne pouvons pas plus fonder le *ciron* , que le globe de la terre. Oserons-nous présumer encore, que nous sommes les premiers objets de la création *terrestre* ?

p41

Nous contemplons dans l' histoire la naissance, l' élévation et la chute de ces anciens empires, qui n' existent plus que dans ces monumens qu' elle nous conserve : nous-nous plaisons à suivre assidument dans des feuilles hebdomadaires les divers changemens qui surviennent aux différens états qui partagent notre Europe : nous goûtons un secret plaisir à observer du fond de notre cabinet les intrigues des cours, les négociations des ministres, les marches des généraux, les révolutions du commerce, les progrès des sciences et des arts, et pour ainsi dire, l' accroissement de l' esprit humain : nous formons sur tout cela une suite de réflexions, que nous généralisons plus ou moins, sur laquelle nous repassons de tems en tems avec complaisance, et que nous serions tentés de regarder comme des *mémoires pour servir à l' histoire de l' esprit humain* : mais, ces mémoires contiennent-ils des connoissances plus parfaites que celles que nous avons de la structure de notre globe et de ses productions ? Que découvrons-nous de ce grand spectacle

qu'offre le monde *moral* ? Connoissons-nous mieux les *causes* qui déterminent les mouvemens du coeur et de l'esprit, que nous ne connoissons celles qui déterminent les mouvemens des corps ? En un mot ; le monde *moral* nous est-il mieux connu que le monde *physique* ? Demandés au moraliste le plus profond, s'il sçait *précisément comment* le coeur humain est fait ? Ce que sont les inclinations, les affections, les passions ? Ce qui les distingue *essentiellement* les unes des autres ? *comment* elles se développent, se nourrissent, se fortifient, se combattent, se repriment, s'entr'aident ? *comment* elles agissent sur la volonté dans chaque cas particulier ? *comment* le tempérament, les alimens, le genre de vie, le chaud, le froid, le sec, l'humide influent sur l'ame ? *comment* telle ou telle circonstance donnée ajoute à cette influence, la diminue ou la modifie ? *comment* l'esprit apperçoit, juge, raisonne, agit ? *comment* l'entendement détermine la volonté, celle-ci, la liberté ? D'où vient que l'homme est souvent si différent de lui-même, si plein de contradictions, si petit, si grand, si foible, si fort ? Ce qu'est cette sorte d'*instinct* que l'homme semble partager avec la brute ? *comment*

il se combine avec la raison et diversifie ses effets ? Si ce moraliste, comme je le suppose, a beaucoup approfondi son sujet, et s'il est aussi sage que profond, il avouera sans peine, qu'il n'a sur tout cela que des *à peu près* ou des conjectures plus ou moins probables, et il ajoutera, que la *science* de l'homme est, à son avis, la plus imparfaite de toutes. Combien ce judicieux philosophe auroit-il raison ! Est-il dans la nature un labyrinthe plus tortueux et plus obscur que le coeur humain ? Est-il un abîme plus profond ? Qui peut parcourir, sans s'égarer, les nombreux détours de ce labyrinthe ? Qui peut sonder ces profondeurs ? " qui peut séparer ces lumières et ces ombres réunies dans notre cahos ? Le dieu qui est en nous. "

voyés combien d'excellens traités nous possédons en matière de physique, d'histoire naturelle, d'oeconomie, d'arts, etc. Et nous

n' avons point encore de *système* tant soit peu complet de *morale* . " peut-il, cet homme

p44

qui enseigne aux planètes les cercles qu' elles doivent décrire,... etc. "

l' espèce humaine, considérée dans ses grandes parties, paroît assés constante et uniforme ; mais, dès qu' on descend dans le détail, les variétés se multiplient presque à l' infini, et on vient bientôt à penser, que pour avoir un *système* un peu complet de *morale* , il faudroit, en quelque sorte, avoir la morale de chaque individu, comparer entr' elles toutes ces morales *particulières* , et en déduire des *résultats* plus ou moins généraux, qui seroient comme les premiers *éléments* du *système* .

p45

Qu' observons-nous dans nos semblables ? Quelques-unes de leurs actions extérieures : et ces actions, que sont-elles ? De *simples effets* . Pouvons-nous assigner les *véritables causes* de ces effets ? Lorsque nous plaçons ces causes dans l' ambition, dans l' amour de la gloire ou dans quelqu' autre passion, remontons-nous aux *premiers principes* de ces effets moraux ? Ce ne sont encore que des *effets* , que nous prenons pour des *causes* . Et ces effets, sommes-nous assés habiles pour en faire une analyse exacte, et les décomposer jusques dans leurs derniers élémens ?

Lorsque Belle-Isle projette de dépouiller l' héritière magnanime des césars, et que l' ambition d' un seul homme embrase l' Europe entière, nous-nous étonnons qu' une si petite cause puisse produire de si grands effets ; nous suivons le plus loin qu' il nous est possible la chaîne de ces effets ; nous admirons cette étrange concaténation d' événemens, qui naïssans les uns des autres, remplissent sans interruption cette scène tragique, et nous finissons par de longs raisonnemens sur ce qu' une petite

p46

passion d' un très petit individu peut dans le monde politique. Mais ; remontons-nous assés haut dans nos sçavantes spéculations ? Qu' il y a loin encore du point où nous nous arrêtons, à celui où il faudroit atteindre pour saisir le premier chaînon de cette longue et malheureuse chaîne ! Quelques fibres, plus déliées que la cent-millionième partie d' un cheveu, qui se sont ébranlées un peu trop fortement dans le cerveau de Belle-Isle, sont ce premier chaînon que nous n' appercevons pas ; et combien de chaînons intermédiaires que nous n' appercevons pas non plus ! Voilà néanmoins ce qu' il faudroit *voir* pour jouir pleinement du grand spectacle que présente le monde *moral* . Je ne dis pas assés ; il faudroit *voir* encore ce qui a mis ces fibres en mouvement, et ici commence une autre chaîne imperceptible, qui se pliant et se repliant sans-cesse sur elle-même, se prolonge à l' indéfini. Sommes-nous faits pour jouir ainsi

p47

de ce spectacle ? Nous qui en saisissons à peine les parties les plus saillantes, et qui nous perdons si facilement dans la foule des détails ! Si l' homme ne peut pénétrer le fond de son être ; s' il ne connoit pas mieux ses semblables, qu' il ne se connoit lui-même ; quel sera donc le spectateur des merveilles les plus cachées de l' humanité ? La plus belle, la plus riche, la plus étonnante partie du monde *moral* seroit-elle donc sans contemplateur ? La souveraine intelligence étaleroit-elle dans ce *saint des saints* de la création *terrestre* les immenses trésors de son adorable sagesse, tandis qu' il n' y auroit point d' yeux pour les admirer et d' intelligence capable de saisir l' ensemble de ce merveilleux système ? Nous contemplons les secousses du monde *politique* , comme nous contemplons celles du monde *physique* . Nous voyons des matières combustibles s' enflammer, des gouffres s' ouvrir, des volcans vomir des torrens de flammes, des villes s' écrouler sur leurs fondemens, la mer se répandre sur les terres, des isles sortir

p48

de son sein, de vastes continens s' ébranler, le globe entier frémir, et nous n' appercevons point la première étincelle qui allume dans les entrailles de la terre ces prodigieux embrasemens ; nous ne découvrons point le petit caillou qui en se détachant d' une voûte souterraine produit cette étincelle ; nous ignorons la cause qui détache ce caillou, la cause de cette cause, et que n' ignorons-nous point encore ! Ces intelligences à qui il a été donné de découvrir le jeu secret des fibres les plus déliées d' un cerveau, voyent partir cette étincelle ; que dis-je ! Découvrent le petit caillou et toute la chaîne dont le caillou et l' étincelle ne sont que deux chaînons. Les sensations, les idées, les affections, les passions sont les *élémens* du monde *moral* ; non les élémens *premiers* , mais les élémens *dérivés* ; et nous ne connoissons pas mieux ces élémens, que nous ne connoissons ceux du monde *physique* . Je parle ici d' une connoissance *complete* , et point du tout de ces *à peu près* , qui ne sçauroient jamais constituer une *véritable* science.

p49

S' il est en *cosmologie* un principe aussi fécond que certain, c' est celui de cette *liaison* universelle qui enchaîne toutes les parties de la nature. Plus on entre dans le détail, et plus on découvre de ces chaînons qui unissent tous les êtres. La *cosmologie* est la science du monde. Elle est la représentation *symbolique* du monde. La cosmologie *parfaite* seroit donc celle qui représenteroit exactement toutes les parties de la nature et leurs *rappports* divers, dans un détail qui ne laisseroit rien échapper. Mais ; puisque toutes les parties de la nature sont enchaînées ensemble, et que celles qui nous paroissent les plus *isolées* tiennent à d' autres par des rapports secrets ; il s' ensuit, que la cosmologie *parfaite* seroit celle qui contiendrait une méthode *nécessaire* ; je veux dire, une méthode telle qu' on passeroit toujours d' une production à une autre par un enchaînement si exactement correspondant à celui de la nature, que tout autre enchaînement

ne la représenteroit pas avec la même fidélité. J' imagine donc, que comme dans la géométrie, on conçoit que le *point* produit par son mouvement la *ligne* ; celle-ci, la *surface* ; cette dernière, le *solide* ; il y a de même dans la nature une méthode cachée qui exprime exactement sa marche, et qui en est la représentation *idéale* .

C' est cette méthode, que saisissent ces intelligences supérieures pour qui principalement notre monde a été fait. Elles découvrent ainsi la *raison* prochaine de la *manière* , du *lieu* et du *tems* de chaque être.

Qui ne voit que nos méthodes les plus parfaites ne sçauroient approcher de celle-là, et que toutes sont pleines de lacunes, de sauts, d' inversions ?

Je suis obligé de renvoyer ici à divers endroits de ma *contemplation de la nature* .

Consultés en particulier les chapitres iii, vii, de la partie i ; les chapitres ii, x, xi, xiii

de la partie ii ; les chapitres xvi, xvii de la partie viii ; le chap xxxiv de la partie x. Mais ; notre monde tient à tout le *système planétaire* dont il fait partie ; ce système tient aux systèmes voisins ; ceux-ci sont liés à des systèmes plus éloignés, et le même *enchaînement* que nous appercevons entre les êtres *terrestres* régne ainsi dans toute l' étendue de l' *univers* . Il est donc une méthode *nécessaire universelle* qui représente au naturel l' univers entier, et qui en est comme l' *esquisse symbolique* . " ainsi la *ceinture* que se file une chenille, a ses rapports à l' univers, comme l' anneau de Saturne. Mais, combien de pièces différentes interposées entre la ceinture et l' anneau, et entre Saturne et les mondes de *Syrius* ! Si l' univers est un tout, et comment en douter après tant et de si belles preuves d' un enchaînement universel ? La ceinture de la chenille tiendra donc aussi

aux mondes de Sirius. Quelle intelligence que celle qui saisit d' une seule vuë cette chaîne immense de rapports divers, et qui les voit se résoudre tous dans l' *unité* et l' unité dans sa cause ! "

" un même dessein général embrasse toutes les parties de la création. Un globule de lumière, une molécule de terre, un grain de sel, une moisissure, un polype, un coquillage, un oiseau, un quadrupède, l' homme ne sont que différens traits de ce dessein, qui représente toutes les modifications possibles de la matière de notre globe. Mon expression est trop au dessous de la réalité : ces productions diverses ne sont pas différens traits du même dessein ; elles ne sont que différens points d' un trait unique, qui par ses circonvolutions infiniment variées, trace aux yeux du chérubin étonné, les formes, les proportions et l' enchaînement de tous les êtres terrestres. Ce trait unique crayonne tous les mondes, le chérubin lui-même n' en est qu' un point, et la main adorable qui traça ce

p53

trait, possède seule la manière de le décrire. " si ces intelligences auxquelles il a été donné de *connoître* notre monde, ne *connoissent* que ce seul monde ; il est évident, que malgré la grande supériorité de leurs facultés, il est une multitude de choses dont la *raison* leur échappe : c' est que la *raison* de ces choses est dans le *système général* , qu' elles ne peuvent embrasser.

Mais ; si ces intelligences *connoissent* encore d' autres mondes, et si ces mondes sont ceux qui ont le plus de rapports avec le nôtre ; elles peuvent découvrir ainsi la *raison* d' un beaucoup plus grand nombre d' êtres *particuliers* . Ces divers mondes sont autant de livres, qui servent à l' explication les uns des autres, et qui font partie de cette immense bibliothèque de l' univers, que le premier des chérubins ne se flatte pas d' épuiser. Les connoissances de tout genre, ne se perfectionnent

p54

que par les *comparaisons* que l' esprit établit entr' elles. Plus l' esprit *connoit* , plus il *compare* . Plus ses connoissances sont *parfaites* , plus ses comparaisons sont *exactes* . Les connoissances *réfléchies* dérivent originaiement des connoissances *intuitives* . Plus les connoissances *intuitives* sont claires, complètes, étendues, plus les connoissances *réfléchies* sont distinctes, *adéquates*, universelles.

Puis donc que le *raisonnement* repose essentiellement sur l' *observation* , quelle ne doit pas être la perfection de la métaphysique et de la logique des intelligences qui lisent notre monde et l' interprètent par les mondes auxquels il a le plus de rapports !

Est-il nécessaire que je le fasse remarquer ? Tout ce que je viens d' exposer sur l' imperfection et sur les bornes naturelles de nos connoissances, ne tend point à favoriser un *scepticisme* universel, qui seroit la destruction de toute philosophie. Je n' ai voulu qu' indiquer

p55

quelles sont les connoissances auxquelles nous ne sçaurions espérer d' atteindre ici-bas. En approfondissant la nature de nos facultés, on reconnoît, qu' elles ont un rapport plus direct à nos besoins *physiques* et *moraux* , qu' à nos plaisirs *intellectuels* . Elles paroissent plus faites pour nous conduire à ce degré de bonheur auquel nous pouvons espérer de parvenir sur la terre, que pour satisfaire cette insatiable et ardente curiosité qui nous presse sans cesse.

Ce que nous connoissons des êtres *corporels* , suffit à nos besoins *physiques* : ce que nous connoissons des *êtres-mixtes* , suffit à nos besoins *moraux* . Je ne parle que du *nécessaire* : le *superflu* nous sera accordé un jour. Quand nous connoîtrions à fond la nature de certains *corps* , en retirerions-nous de plus grands services dans les divers cas où nous les appliquons avec le plus de succès ? Quand nous connoîtrions à fond la manière d' agir de la *rhubarbe* en seroit-elle un *tonique* plus puissant pour notre estomac ? Quand nous sçaurions à fond comment sont faites les molécules du *fluide magnétique* , nos *boussoles*

nous conduiroient-elles plus sûrement d' un bout du monde à l' autre ?

Ne connoissons-nous pas assés des autres hommes pour en tirer les services les plus essentiels, et pour leur rendre tous ceux dont nous sommes capables ? Je le demande encore ; une connoissance plus parfaite du coeur-humain seroit-elle pour nous un bien *réel* ? Ne nous feroit-elle point éprouver beaucoup plus de peines que de plaisirs ?

Je me borne à quelques exemples, pour faire entendre ma pensée : je touche à un sujet inépuisable ; je dois craindre de m' engager trop avant. Je sçais que si nous possédions une *théorie parfaite* , notre *pratique* le seroit aussi. Mais ; prenons garde, que nous ne serions plus alors des *hommes* ; nous serions des êtres d' un ordre plus élevé, et la souveraine sagesse a voulu placer sur la terre des êtres tels que nous. Elle a voulu y placer des *hommes* et non des anges : mais, elle a préordonné dès le commencement les *moyens* qui élèveront un jour l' homme à la sphère de l' ange.

Tout est *harmonique* dans chaque monde : l' univers entier est lui-même tout *harmonie* . Les facultés *corporelles* et les facultés *spirituelles* de l' homme sont en rapport direct avec ce monde où il doit passer les premiers instans de sa durée. La *perfection* de ses facultés *spirituelles* dépend en dernier ressort de la *perfection* de ses facultés *corporelles* . Pour accroître la perfection des premières, il faudroit accroître la perfection des dernières. Mais ; si les facultés *corporelles* de l' homme étoient perfectionnées sans que rien changeat dans l' oeconomie présente de notre monde, cet accroissement de perfection deviendroit un supplice pour l' homme. écoutons avec quelle noblesse et quelle précision le poète philosophe a sçu exprimer cette vérité cosmologique. " le bonheur de l' homme, (que l' orgueil ne le crût-il ainsi !) n' est pas de penser ou d' agir au delà de l' homme-même,... etc. "

p59

notre destinée actuelle est de ne voir que la superficie des êtres, de ramper d' un fait à un autre fait, d' analyser ces faits, de les comparer entr' eux, et d' en tirer quelques résultats plus ou moins immédiats : voilà notre véritable science. Ce que nous pouvons connoître le mieux ce sont les *effets* : ils étoient aussi ce qu' il nous importoit le plus de connoître. Les *effets* sont les *loix* de la nature, et c' est sur ces loix que nous fondons nos raisonnemens les plus solides. Si nous ne connoissons pas la nature intime de cette force secrette qui est le principe du mouvement perpétuel du coeur ; nous sçavons

p60

au moins que le coeur se meut, que le sang circule, et l' art de guérir repose sur ce fait. Si nous ignorons ce que la *pesanteur* est *en soi* , nous connoissons au moins quelques-uns de ses principaux *effets* , et les plus belles parties de notre physique s' élèvent sur cette base. Il ne faut qu' avoir un peu étudié la nature, pour être convaincu, que la moindre de ses productions pourroit consumer en entier la vie du naturaliste le plus laborieux. Swammerdam a fait un *in folio* sur le *poû* , et il pensoit ne l' avoir qu' esquissé. Le *ver-de-terre* va fournir à l' émule de l' observateur hollandois, la matière d' un assés gros volume. Je le disois ailleurs : l' auteur de la nature a marqué du sceau de son immensité toutes ses oeuvres. Nous sommes sur-tout appelés à être *vertueux* , parce que nous sommes appelés à être

p61

heureux , et qu' il n' est point de bonheur solide sans la vertu. Mais, la *vertu* suppose essentiellement la *connoissance* : nous avons donc reçu le juste degré de connoissance, qui correspondoit à la grande fin de notre être. Sçachons jouir avec reconnoissance du peu que nous connoissons : nous en

sçavons assés pour être sages, et point assés pour être vains.

" homme sois donc humble dans tes espérances... etc. "

le 11 de novembre 1768.

PARTIE 14

p62

principes et conjectures

sur la

liaison et la nature

des

deux oeconomies

chez les animaux.

Pensées

sur

l' ame des bêtes

et sur

le matérialisme.

Penserons-nous donc à présent, que nous connoissons l' *animal* , cette partie la plus intéressante de la création terrestre ; nous, qui connoissons à peine les grosses pièces de sa

p63

charpente ? Nous ne découvrons de son oeconomie *terrestre* , que ce qui est en proportion

avec nos facultés et nos instrumens, et son oeconomie *future* nous est entièrement voilée.

C' est quelque chose cependant, que la raison conçoive au moins la possibilité de cette dispensation *future* , et que les conséquences légitimes qu' elle tire des perfections divines, rendent cette dispensation probable.

Un trait de lumière jaillit du sein de ces ténébres, et la raison se plait à le recueillir,

parce qu' elle saisit avidement tout ce qui tend à aggrandir ses vues, et à lui donner de plus

hautes idées de la création et de la bonté suprême.

Mais ; cet attribut adorable que nous nommons bonté dans la cause première, est

proprement cette souveraine sagesse qui a tout *préordonné* pour le plus grand *bonheur* des êtres *sentans* et des êtres *intelligens* .

La sagesse agit par des *loix* conformes à sa

nature. Ces loix sont les règles immuables de sa volonté. Une de ces

p64

loix exige que l' état *antécédent* d' un être détermine son état *subséquent* : c' est que si l' état subséquent d' un être n' étoit pas déterminé par l' état qui a précédé *immédiatement* , il n' y auroit aucune *raison suffisante* de l' existence de cet état *subséquent* .

La volonté divine ne sauroit être elle-même cette *raison suffisante* , parce qu' il est contre la *nature* de la *volonté* de se déterminer *sans motif* .

Or, comment la volonté divine pouvoit-elle être *déterminée* à faire succéder l' état b à l' état a, si l' état a ne renfermoit rien qui déterminât, *par lui-même*, l' existence de l' état b ? Si tout autre état avoit pu être *également choisi* , comment la volonté divine auroit-elle pu *se déterminer* entre tant d' états divers, qui, dans cette supposition, pouvoient également succéder à l' état a ? Je ne fais que rappeler ces principes généraux

p65

sur la *nature* de la *volonté* : je les ai suffisamment développés dans mon *essai analytique* , chap xii et xix.

Il suit donc de ces principes, que l' *état présent* des animaux, renferme des choses qui détermineront, *par elles-mêmes*, leur *état futur*. ainsi, chaque instant de la durée des animaux est déterminé par l' instant qui précède.

L' instant actuel détermine, à son tour, l' instant qui suit. Cette chaîne se prolonge de la même manière au-delà de ce terme que nous nommons improprement la *mort* , et la *personnalité* se conservant toujours par les moyens *physiques* préordonnés, forme cette sorte d' *unité* permanente, qui constitue le *moi* de l' individu.

Le changement qui surviendra aux animaux dans l' *oeconomie future* , sera donc tel qu' ils retiendront plus ou moins de l' *oeconomie précédente* . Les deux *oeconomies* sont liées dès à présent, par des noeuds qui nous sont

inconnus, et il n' y aura point proprement de *saut* dans le passage de l' une à l' autre.

p66

La constitution *actuelle* de l' animal ; je dis sa constitution *organique* et *psychologique* renferme donc des particularités secrètes, qui sont le fondement de la *liaison* de cette constitution avec celle qui doit lui succéder. Si la bonté suprême a voulu le plus grand bonheur *possible* de tous les êtres vivans, elle a voulu apparemment que chaqu' être vivant pût sentir l' *accroissement* de son bonheur ; car, comme je le disois ailleurs, c' est être plus heureux encore que de sentir qu' on l' a été moins, et qu' on l' est d' avantage. L' être vivant qui passeroit à un état plus heureux, sans conserver *aucun souvenir* de son état *précédent* , ne seroit point, par rapport à lui, le *même* être, parce qu' il ne seroit point, par rapport à lui, la *même personne* . La *personnalité* dans chaqu' individu tient essentiellement à la *mémoire* des états antécédens. Je parle toujours de la *personnalité* relativement

p67

au *sentiment* que chaque individu a de son moi. La *mémoire* tient elle-même aux *déterminations* que certaines fibres du cerveau contractent et qu' elles conservent. Afin donc que chaqu' *être-mixte* conserve dans un autre état, par des voyes *naturelles* , le *sentiment* de sa propre personnalité, il faut nécessairement que son ame demeure unie à une machine *organique* , qui conserve les impressions des états *antécédens* , ou au moins quelques-unes de ces impressions. Il faut donc encore par une conséquence légitime, que cette machine *organique* à laquelle l' ame demeure unie après la *mort* , retienne quelques-uns de ces *rappports* qu' elle soutenoit avec l' *ancienne* machine dont elle est séparée. Ces *rappports* doivent être d' autant plus multipliés et diversifiés, que l' animal possède un plus grand nombre de *sens* et de sens plus exquis, et que ces sens ont été affectés plus

souvent, plus fortement, par plus d' objets différens.

Maintenant, je prie mon lecteur de se retracer à lui-même ces traits frappans d' industrie ; j' ai presque dit d' intelligence, que nous offrent les animaux, et que j' ai crayonnés dans les parties xi et xii de ma *contemplation de la nature* . J' ai montré combien ces procédés ingénieux dépendent de l' *organisation* . J' ai considéré le corps de l' animal comme une sorte d' *instrument* ou de *métier* , destiné à exécuter avec précision et du premier coup les divers procédés relatifs à la conservation de l' individu ou à celle de l' espèce. Mais ; j' ai fait voir, en même tems, qu' il est probable qu' une *ame* est présente à ce *métier* ; qu' elle éprouve par son ministère des sensations plus ou moins variées, plus ou moins agréables, qui influent à leur tour sur les mouvemens de la *machine* .

Ces procédés qui nous surprennent tant dans

les animaux ; ces procédés que nous racontons avec tant de complaisance, que nous embellissons peut-être trop, et qui nous semblent supposer un rayon de cette lumière qui brille dans l' homme ; ces procédés, dis-je, bien médités par le philosophe, peuvent lui aider à juger, des choses étonnantes que chaqu' espèce pourroit exécuter dans des genres plus ou moins analogues, si toutes les facultés propres à l' espèce acquerroient un plus grand degré de perfection.

On voit assés, que je ne veux point du tout insinuer ici, que ce que chaqu' espèce exécute dans l' oeconomie présente, elle l' exécutera encore dans l' oeconomie à venir. Je ne veux point insinuer, par exemple, que l' *araignée* , l' *abeille* , le *castor* exécuteront sous la nouvelle oeconomie, les mêmes ouvrages que nous admirons aujourd' hui. Si l' on a bien saisi les idées que j' ai exposées dans les premières parties de cette *palingénésie* , on comprendra que je suis fort éloigné de supposer d' aussi grands *rappports* entre les deux oeconomies. Je veux simplement insinuer, que la constitution *actuelle* de ces animaux industriels,

p70

renferme des choses que nous ne pouvons deviner, et qui ont des rapports plus directs à l'oeconomie *future*, qu'à l'oeconomie *présente*. Ce sont ces *préordinations* secrettes qui se manifesteront dans un autre état, qui donneront naissance à de nouveaux procédés fort supérieurs à ceux qui étonnent le naturaliste. Ces nouveaux procédés ne ressembleront, sans doute, pas plus aux anciens, que les inventions surprenantes de Sébastien n'ont ressemblé à celles de son enfance.

Je conçois donc, comme je le disois ailleurs, qu'il est dans chaque animal un *fond préordonné* d'organisation, d'où naîtra un jour le *perfectionnement* de toutes ses facultés, et qui détermine dès à présent la place qu'il occupera dans la nouvelle oeconomie.

p71

Ne présumons pas néanmoins, que l'adroite et vigilante *araignée* sera placée dans cette oeconomie au dessus de l'*ane*, qui nous paroît si stupide. " ne nous méprenons point. Les traits brillans d'intelligence que quelques insectes nous offrent, nous surprennent, parce que nous ne nous attendions pas à les trouver dans des animaux, que nous jugions à peine capables de sentir. Notre imagination s'échauffe aisément sur ces agréables nouveautés, et nous donnons bientôt à ces insectes plus de génie qu'ils n'en ont réellement. Nous exigeons, au contraire, beaucoup des grands animaux, apparemment parce que nous leur voyons une structure plus ressemblante à la nôtre : aussi sommes-nous fort portés à les dégrader, dès qu'ils ne remplissent pas notre attente. Il en est cependant, dont l'esprit ne se manifeste pas par des traits, pour ainsi dire, saillans, mais par un grand nombre de petits traits peu sensibles, qui réunis, forment une somme d'intelligence supérieure à celle de l'insecte le plus industrieux. "

p72

L' *âne* est placé dans l' oeconomie présente fort au dessus de l' *araignée* , et il conservera dans un autre état la prééminence qu' il a sur elle. La *perfection* de l' animal doit se mesurer par le nombre et la perfection de ses *sens* ; la portée de l' *instinct* dépend en dernier ressort de ces deux conditions. L' *âne* a les mêmes *sens* que l' *homme* ; et si son *toucher* paroît fort obtus, il en est, probablement dédommagé par les qualités plus éminentes de ses autres *sens* . C' est par ses *sens* que l' animal est en commerce avec la nature. Plus le nombre de ses *sens* est grand ; plus ses sens sont exquis, et plus il connoît d' *objets* et de *qualités* de chaqu' objet. Plus les *sens* d' un animal se rapprochent de ceux de l' homme, et plus les sensations de cet animal sont nombreuses et diversifiées. Plus l' animal a de sensations, et de sensations diverses, et plus il *compare* . Plus il *compare* , et plus son *instinct* s' étend et se perfectionne. L' *âne* a donc un plus grand nombre de sensations et des sensations plus diverses, que l' *araignée* . Il connoît bien plus d' objets ; il compare d' avantage ; il tient

p73

à la nature par plus de liens. Les facultés de son ame déjà plus étenduës, plus développées, se perfectionneront proportionnellement dans l' oeconomie *future* .

Beaucoup des procédés les plus industrieux des animaux, ont aujourd' hui pour principale fin la *conservation* de l' espèce. Si les animaux ne doivent point *propager* dans l' oeconomie à *venir* , il est bien évident, que leur constitution *organique* ne renfermera alors aucune de ces *déterminations* relatives à la *propagation* de l' espèce. Mais ; aux procédés dont il s' agit, succèderont d' autres procédés, qui seront en rapport direct avec le nouvel état des animaux, et avec l' état correspondant du globe. Le grand tableau de l' animalité sera changé, et présentera des scènes bien plus intéressantes que toutes celles que nos naturalistes y contemplant à présent.

p74

Je reprendrai ici un principe, qui ne me sera pas contesté par ceux qui ont beaucoup médité sur les perfections de l' être suprême : c' est que sa volonté tend essentiellement au *bien* et au plus grand bien. Cette sagesse adorable qui a appelé à l' existence l' universalité des êtres, parce qu' il étoit de sa nature de faire des heureux, et le plus d' heureux qu' il étoit possible ; cette sagesse a voulu, sans doute, la plus grande perfection *possible* de toutes ses créatures. Et si son plan exigeoit que les êtres *sentans* , qui habitent une certaine planète, passassent successivement par divers degrés subordonnés de perfection, elle a préétabli, dès le commencement, les *moyens* destinés à accroître de plus en plus la somme de leur perfection, et à lui donner enfin toute l' extension que leur nature peut comporter. De ce principe si consolant et si fécond, mon coeur se plait à tirer une conséquence, qui paroît en découler naturellement : c' est que les animaux parvenus à une autre oeconomie

p75

dépouilleront leurs qualités malfaisantes, et ne retiendront de leur ancienne oeconomie, que les qualités dont le *perfectionnement* s' accordera avec cet état plus relevé, pour lequel ils auront été originaires faits. Non ; dans les vuës de cette immense bonté qui se manifeste à nous par des traits si variés, si nombreux, si touchans, la dernière destination du *tigre* n' étoit point de s' abreuver de sang, et de vivre de carnage. Sa cruauté est, pour ainsi dire, étrangère à ce qui constituë proprement le *fond* de son être : elle tient uniquement à son tempérament actuel ou à cette enveloppe grossière qu' il doit dépouiller, et qui n' est en rapport direct qu' avec l' état présent de notre globe. Mais ; l' *ame* du *tigre* a des *puissances* ou des facultés qui touchent d' assés près à l' *intelligence* , et qui ne sont pas liées indissolublement à ses qualités mal-faisantes. Son *instinct* est déjà fort développé : ses *sens* lui donnent une multitude de perceptions et de sensations diverses, qu' il compare plus ou moins.

L' *évolution* future du petit corps *organique* ,
 auquel je suppose que son ame demeure unie,
 déploiera toutes ces *puissances* qui sont, à
 présent, comme concentrées ou enveloppées et
 élèvera le *tigre* au rang des êtres *pensans* .

Le redoutable animal sera ainsi *métamorphosé* ,
 et après cette métamorphose paroîtra un nouvel
 animal, qui ressemblera moins encore au premier,
 que le *papillon* ne ressemble à la *chenille* .

J' ai dit dans l' avant-propos de cette
palingénésie , que le dogme philosophique de
 l' existence de l' *ame des bêtes* reposeit
 principalement sur l' *analogie* , et j' ai
 indiqué en quoi consiste ici l' *analogie* .

Je me persuade de plus en plus, que si l' on
 n' avoit point intéressé la religion dans cette
 matière purement philosophique, on auroit cédé
 plus volontiers aux preuves analogiques et à celles
 de sentiment, et on ne se seroit pas élevé
 avec tant de chaleur contre la *survivance* de
 l' ame des bêtes.

Il est même assés singulier que des philosophes
 qui n' étoient point *cartésiens* , et qui

admettoient l' existence de l' ame des bêtes,
 ayent soutenu que cette ame périssoit à la
 mort de l' animal, précisément parce que cette
 ame n' étoit pas une ame *humaine* .

Je ne puis trop le dire : ce qui seroit démontré
vrai en bonne philosophie, seroit démontré
vrai en bonne théologie. J' entens
 par la *bonne théologie* cette religion auguste,
 qui est elle-même la *philosophie* la plus
 sublime et la mieux appropriée aux *besoins* de
 l' homme.

Si les bêtes ont une *ame* , cette ame est aussi
indivisible , aussi *indestructible* par les
 causes *secondes* que celle de l' homme : c' est
 qu' une substance *simple* ne peut être ni
divisée ni *décomposée* . L' *ame* des
 bêtes ne peut donc *périr* que par
 l' *anéantissement* ; et je ne vois pas, que
 la religion annonce en termes exprès cet
anéantissement : mais ; je vois qu' elle exalte
 les immenses trésors de la bonté divine.

Les preuves *analogiques* de l' existence de
 l' ame des bêtes, paroissent d' autant plus fortes,

qu' on les approfondit davantage. Il ne faut pas s' en tenir ici à quelques traits ; il

p78

faut en rassembler et en comparer le plus qu' il est possible. Si une saine philosophie établit solidement que la *matière* ne peut penser, l' homme n' est pas tout *matière* ; il est un *être-mixte* ; il est le *résultat* de l' union de deux *substances* . Les animaux dont l' *organisation* se rapproche tant de celle de l' homme ; les animaux dont les procédés imitent si bien certains procédés de l' homme, ne seroient-ils donc que de *purs automates* ? Les philosophes, qui par des motifs louables, ont soutenu l' *automatisme* des brutes, n' avoient-ils point à craindre qu' on ne se servit de leurs argumens subtils pour défendre l' *automatisme* de l' homme ?

Ce n' est point du tout que je croye, que si l' on pouvoit *démontrer* l' *automatisme* de l' homme, la religion seroit en péril : je n' ai pas fait difficulté de le dire ; je ne me fais aucune peine de le répéter : quand il seroit

p79

vrai que l' homme tout entier n' est que *matière* , il n' en seroit pas moins appelé à être *heureux* ou *malheureux* dans une autre vie, relativement à la *nature* de ses *actions* . L' auteurs de l' univers qui *conserve* l' univers lui-même, cette grande machine si prodigieusement *composée* , manqueroit-il de *moyens* pour *conserver* l' homme purement *matériel* ? Mais ; les philosophes dont je parle, ont été bien éloignés de comprendre ceci ; et il en est encore qui croiroient que tout seroit perdu, si on démontroit une fois l' *automatisme* de l' homme ou ce qui revient au même, que tout l' homme n' est que pur *organisme* . On a donc pris la question par le côté le moins philosophique : on a fait dépendre les espérances de l' homme d' une chose dont elles ne dépendoient point. On a soutenu l' existence de l' *ame humaine* , parce que l' homme est un *être moral* , et qu' un être moral doit être *recompensé* ou *puni* . Il falloit

admettre l' existence de l' *ame humaine* , parce qu' en bonne philosophie on ne sauroit rendre raison, sans elle, de tous les *phénomènes*

p80

de l' homme, et en particulier du *sentiment* si clair et si simple qu' il a de son *moi* . Il falloit prouver l' existence de l' *ame humaine* par les considérations frappantes que présentent les *propriétés* de la *matière* , comparées avec les *facultés* de l' homme. Voilà ce que j' ai essayé de faire dans la préface de mon *essai analytique* et en d' autres endroits du livre ; et voilà ce qui devoit empêcher de me ranger parmi les *matérialistes* . Mais ; la plupart des lecteurs lisent du pouce ; ils ont vu que je parlois souvent de *fibres* et de *mouvements* de fibres ; il ne leur en a pas fallu davantage pour être persuadés que j' étois *matérialiste* . Je leur pardonne de tout mon coeur la précipitation de leur jugement et je me borne à les renvoyer encore à mon livre. Les écrivains qui ont beaucoup loué l' excellent Locke sur ce qu' il n' avoit point osé décider que la *matière* ne pût pas *penser* , n' avoient-ils dans l' esprit et dans le coeur que de célébrer la modeste réserve du sage ? Le doute

p81

de cet homme illustre ne flattoit-il point en secret une des opinions favorites de ces écrivains ? Et cette *opinion* l' ont-ils envisagée sous le même point de vuë que l' auteur de l' *essai analytique* ? Les philosophes doivent être les bienfaiteurs du genre-humain, ils le sont toutes les fois qu' ils détruisent des préjugés *dangereux* . Mais ; seroit-ce un préjugé *dangereux* que de croire que la *matière* ne peut pas *penser* ? Ne seroit-il point d' une trop malheureuse facilité d' abuser du sentiment contraire ? Lorsque les philosophes entreprennent de détruire ce qu' ils nomment des *préjugés* , il seroit très convenable qu' ils leur substituassent des choses d' une utilité équivalente. Il ne faut pas que le *philosophe* ressemble à la mort qu' on peint armée d' une faux : mais, si le philosophe peut quelquefois être représenté armé

d' une faulx, il doit au moins porter dans l' autre main une *truelle* .

Je ne sçais si l' on ne pourroit point prouver par un argument assés direct l' existence de l' *ame des bêtes* : cet argument repose essentiellement

p82

sur la *proportion* que nous observons entre les *effets* et les *causes* . Ce n' est pas ici le lieu d' anatomiser la question métaphysique et délicate, *s' il est des causes* .

Quelque sentiment qu' on embrasse là-dessus, il demeurera toujours vrai qu' il est dans la nature un *ordre* en vertu duquel certaines choses précèdent constamment d' autres choses.

Nous donnons le nom de *causes* à ces choses qui précèdent, et nous nommons *effets* celles dont elles sont immédiatement suivies.

J' admets cet *ordre* de la nature comme une *loi universelle* dont j' ignore profondément le *comment* , et je regarde cette loi comme *universelle* , parce qu' elle ne se dément jamais ou que du moins on ne l' a jamais vu se démentir. " toutes nos théories de *causes* et d' *effets* , disois-je, de mon *essai analytique* se bornent au fond à connoître l' *ordre* dans lequel les choses se succèdent ; ou les *rappports* suivant lesquels l' *existence* ou les *modifications* des unes, paroissent *déterminées* par l' *existence* ou les modifications des autres. Ainsi quand ce que nous nommons *agent* dans la nature, ne le seroit point ; quand la relation des causes et des effets ne seroit qu' une apparence, un phénomène

p83

relatif à notre manière de *voir* et de *concevoir* ; l' ordre ou la *succession* des choses n' en seroit pas moins réelle, invariable, et n' en fourniroit pas un fondement moins solide à tous nos raisonnemens. "

voici donc l' argument qui s' offre actuellement à mon esprit en faveur de l' *ame des bêtes* .

Si je me suis servi plusieurs fois d' un certain bâton pour frapper un chien, il arrivera que si je le lui montre, même d' assés

loin, il s'enfuira en courant et qu'il parcourra un très grand terrain pour éviter le coup qu'il croit le menacer. Or, quelle proportion y a-t-il entre les *rayons* qui, partis du bâton, vont frapper la *rétilne* du chien, et les mouvemens si considérables et si longtems continués qu'il se donne pour éviter le coup ? Un certain mot que j' aurois prononcé avec une certaine inflexion de voix, auroit produit sur l' animal des effets analogues.

Je n' ignore pas, que les partisans de l' *automatisme* des brutes repliqueront, que la machine a été construite avec un tel art, que la plus petite impulsion dans une de ses parties, peut suffire pour exciter dans d' autres

p84

parties les plus grands mouvemens. Mais ; combien cette réponse est-elle subtile ! Combien est-elle vague ! Combien est-elle peu propre à persuader cet *automatisme* qu' on s' obstinerait vainement à défendre ! Combien l' hypothèse d' un principe *sentant* et *actif* , distinct de la matière, explique-t-elle plus simplement ou plus heureusement tous les phénomènes ! Combien est-elle par cela même plus philosophique ! J' ai donc dit, plus probable.

PARTIE 15

p85

Essai d' application
de l' irritabilité
aux polypes, etc.
Nouveaux êtres
microscopiques.

Réflexions à ce sujet.

Du droit de l' homme
sur les animaux.

L' homme moral.

Le *polype* a paru d' abord favoriser beaucoup
l' opinion de l' *automatisme* des brutes.

Un animal, dont chaque morceau devient
lui-même un animal pareil au premier, ne
semble pas devoir appartenir à la classe des

êtres-mixtes . Comment l' *ame* d' un tel animal pourroit-elle être *divisée* ? Comment pourroit-elle se retrouver *entière* dans chaque morceau ? Comment ces morceaux, encore informes ou dans lesquels la *régénération* n' a pas achevé de se faire, montrent-ils les mêmes inclinations que l' animal entier ?

Le *polype* peut être *greffé* sur lui-même, ou sur un polype de son espèce. Peut-on *greffer* des *ames* ? Que devient donc l' *ame* du *sujet* , ou celle de la *greffe* ?

Quel est ici le *siège* de la *personnalité* ?

En refendant le *polype* d' une certaine manière, on en fait une *hydre* à plusieurs *têtes* :

y a-t-il une *ame individuelle* dans chacune de ces *têtes* ? Y a-t-il ici autant de *personnes* distinctes que de *têtes* ?

Toutes ces questions, et une foule d' autres que le *polype* fait naître, paroissent, au premier coup-d' oeil, autant d' énigmes indéchiffrables.

Je n' ai pas la présomption insensée de prétendre les avoir déchiffrées.

Mais ; j' ai essayé de poser quelques principes *physiques* et *psychologiques* , qui m' ont semblé propres à répandre une foible lueur dans ces épaisses ténèbres. On trouvera l' exposition de ces principes et leur application aux cas les plus embarrassans, dans le chapitre iii du tome ii de mes *corps organisés* . Peut-être aurois-je mieux fait de ne point tenter de sonder ces profonds mystères ; mais j' avouerai ingénument, que mon but étoit principalement de montrer au moins, que la découverte du *polype* ne favorise pas le moins du monde le *matérialisme* . Si l' on veut bien méditer mes principes, et se rendre attentif à leur enchaînement et à leurs conséquences naturelles, je me flatte qu' on ne jugera pas que j' aye déraisonné sur cette ténébreuse matière. Je ne sçais même, si on ne sera pas un peu surpris que j' aye pu me rendre assés clair pour faire entendre facilement ma pensée. Je n' ai eu ici d' autre guide que mes propres méditations, et tout mon mérite n' a consisté qu' à ne point abandonner le fil, à

la vérité fort délié, que j' avois en main.

p88

" je ne finirois point, disois-je en commençant cette explication, si je voulois réfuter tous les mauvais raisonnemens dont le polype a été le sujet ou l' occasion : peu de gens sçavent se faire des idées nettes sur cette matière abstraite ; il en est même qui traiteroient volontiers de téméraire quiconque oseroit en promettre de telles. Je ne promets rien ; mais je vais exposer simplement les principes que mes méditations m' ont fournis. " j' aurois pu facilement donner des explications purement *méchaniques* de tous ces phénomènes aussi nouveaux qu' embarrassans : je me serois même débarrassé ainsi de plus grandes difficultés. Mais, j' aurois cru choquer d' autres phénomènes, qui semblent attester que le *polype* n' est pas une simple *machine organique* .

Cependant, pour montrer à mon lecteur, que j' ai envisagé mon sujet sous le plus de faces qu' il m' a été possible, je hazarderai ici une solution *méchanique* : je ne la donne que

p89

comme une simple conjecture, ou plutôt comme un simple *doute* .

J' ai raconté dans la partie ii de mon *traité d' insectologie* , publié à Paris, en 1745, obs xiv, les mouvemens si remarquables que se donnoient des morceaux de certains *vers d' eau douce* , que j' ai multipliés de *bouture* . J' ai dit, que des vers de cette espèce, *auxquels j' avois coupé la tête, alloient en avant à peu près comme si rien ne leur eut manqué ; qu' ils sembloient chercher à se cacher ; qu' ils sçavoient se détourner à la rencontre de quelque obstacle, etc.* . En rappelant ce fait dans l' article 285 de mes *considérations sur les corps organisés* , j' ai ajouté ce qui suit.

" ceux de mes lecteurs qui ont lu les beaux mémoires de Mr De Haller sur l' *irritabilité* , entrevoyent déjà ce qu' on peut dire pour tâcher à résoudre la difficulté dont il s' agit ici. On sçait que l' *irritabilité* est

cette propriété de la fibre *musculaire* en vertu de laquelle elle se contracte d' elle-même, à l' attouchement de tout corps, soit solide soit fluide. C' est par elle, que le coeur, détaché de la poitrine, continue quelque tems à battre. C' est par elle, que les intestins séparés du bas-ventre, et partagés en plusieurs portions, comme nos vers, continuent pendant un tems, à exercer leur mouvement *péristaltique* . C' est par elle enfin, que les membres de quantité d' animaux, continuent à se mouvoir après avoir été séparés de leur tronc. Dira-t-on que ces portions d' intestins, qu' on voit ramper sur une table comme des vers, sont mises en mouvement par une ame qui réside dans leurs membranes ? Admettra-t-on aussi une ame dans la queue du lézard, pour rendre raison des mouvemens si vifs et si durables qu' on y observe après qu' on l' a coupée ? Voudra-t-on encore que ce soit une ame logée dans l' aiguillon de la guêpe, qui le darde au dehors, assés longtems après que le ventre a été séparé du corcelet ? Assurément ces faits sont bien aussi singuliers et aussi embarrassans, que ceux que j' ai rapportés dans le passage cité ci-dessus :

qui ne voit pourtant que les uns et les autres ne sont que les résultats d' une *mécanique* secrète ? Mr De Haller a prouvé, que le coeur, séparé de la poitrine, cesse de battre, dès qu' on purge les ventricules du peu de sang qu' ils renfermoient encore : l' *irritabilité* , cette force dont la nature nous est inconnuë, n' agit plus alors ; rien ne l' excite. C' est donc par les contractions que l' attouchement d' un corps étranger, produit dans les fibres musculaires de nos vers, dans celles des portions d' intestins, dans celles de la queue du lézard, etc. Que s' opèrent ces mouvemens qui nous paroissent *volontaires* , et qui ne sont pourtant que purement *machinaux* . La machine est montée pour les exécuter, et elle les exécute dès qu' elle est mise en jeu. "

je suppose à présent, qu' on n' a pas oublié,

que le corps du *polype* a la forme d' un petit *boyau* . Quand on partage ce boyau transversalement dans le milieu de sa longueur, la *moitié postérieure* est un boyau plus

p92

court. Ce boyau est *aveugle* ; je veux dire, qu' il n' est ouvert que par son bout antérieur. Si l' on présente à ce bout antérieur quelque proie ; par exemple, un petit ver vivant, le boyau fera effort pour l' engoutir, et il y parviendra peu à peu, etc.

Voilà donc une *moitié* de polype, *non régénérée*, qui paroît avoir les mêmes inclinations qu' un polype *parfait* , et s' acquitter d' une de ses fonctions les plus essentielles.

Que faut-il donc penser de l' *ame* du *polype* , et du *siège* qu' elle y occupe ? Ne diroit-on pas, que cette *ame* réside universellement dans tout le corps ?

Je conviens sans peine, que la difficulté est très grande : mais, est-elle absolument irrésoluble ? L' *irritabilité* ne fourniroit-elle point un moyen de la résoudre ? Il est démontré, que tout le corps du *polype* est très *irritable* . Cette *moitié* de polype qui *dévore* des proyes, et qui n' est exactement que la moitié inférieure d' un petit sac charnu ou plutôt *gélatineux* ; cette *moitié* , dis-je, ne seroit-elle point *irritée* par l' attouchement et par l' agitation de la

p93

proye ? Les mouvemens que cette *irritation* occasionneroit dans les bords de l' ouverture du sac, ne conduiroient-ils point par une suite naturelle du *jeu* des parties, à cette opération que nous nommons la *déglutition* ? à l' égard de la *digestion* , elle n' a rien du tout d' embarrassant et l' on voit assés qu' elle peut se réduire, comme bien d' autres fonctions *vitales* , à un pur *mécanisme* .

C' est donc proprement la *déglutition* qui est ici le point le plus difficile à expliquer. Mais ; qu' on y prenne garde ; il n' est sûrement pas plus difficile à expliquer, que les

mouvements du cœur d' un grand animal, après que ce *muscle* si irritable a été séparé de la poitrine. L' espèce de faculté *locomotive* dont jouissent des morceaux d' intestins, coupés récemment, semblent bien plus embarrassans encore, et s' expliquent pourtant de la manière la plus heureuse, par le seul secours de l' *irritabilité* . J' invite mon lecteur à relire avec attention ce passage de mes *corps organisés* , que je transcrivois il n' y a qu' un

p94

moment. Il ne faut pas accroître les difficultés en accroissant le merveilleux. Il ne seroit pas même impossible, que le *polype* tout entier, ne fût qu' un corps organisé *simplement irritable* . L' extension si considérable de ses *bras* , pourroit n' être qu' un relâchement extrême de ces parties. L' attouchement des proyes pourroit y exciter des contractions, au moyen desquelles ces bras ou ces fils si déliés, s' entortilleroient autour de la proie, se raccourciraient de plus en plus, et porteroient cette proie à la bouche. Celle-ci éprouveroit des contractions ou des mouvements analogues. La proie seroit engloutie, digérée, et le résidu rejeté par le même *mécanisme* . Cette application de l' *irritabilité* au *polype* , me fait naître quelques réflexions sur la *vitalité* . Nous observons des *gradations* dans les trois *régnés* . La nature ne passeroit-elle point des êtres organisés *inanimés* aux

p95

êtres organisés *animés* , par des êtres simplement *vitaux* ; je veux dire, par des êtres *organisés* simplement *irritables* ? Dans ces êtres *mitoyens* , l' *irritabilité* constituerait seule le *principe* de la *vie* . L' action continuelle des *liquides* sur les *solides irritables* imprimerait à ces derniers les divers mouvements qui caractériseraient cette sorte de *vie* . Ce seroit de cette *vie* dont le polype jouiroit au moins tandis qu' il demeureroit *mutilé* . Elle appartiendroit peut-être encore à quantité d' autres espèces de *polypes* ,

qui paroissent des *animaux* beaucoup plus déguisés ; tels que les polypes à *bouquet* , les polypes *en nasse* , ceux *en entonnoir* , ceux *des infusions* , et bien d' autres êtres organisés *microscopiques* .

p96

Quoique le monde *microscopique* ne nous soit pas plus connu que les *terres-australes* de notre globe, nous en connoissons cependant assés pour concevoir les plus grandes idées des merveilles qu' il recèle, et pour être profondément étonnés de la variété presqu' infinie des modèles sur lesquels l' *animalité* a été travaillée. Les voyageurs qui ont côtoyé les rives de ce monde *microscopique* y ont découvert des habitans, dont les figures, les habillemens et les procédés ne ressemblent à rien de tout ce qui nous étoit connu. Ils n' ont pas même toujours trouvé des termes pour exprimer clairement ce qu' ils apperçoivent au bout de leurs lunettes. Il leur est arrivé, en quelque sorte, ce qui arriveroit à un habitant de la terre, qui seroit transporté dans la lune : comme il manqueroit d' idées *analogues* , il seroit privé de ces termes *de comparaison* qui aident à peindre les objets.

Le *polype à bras* nous avoit déjà beaucoup étonné par ses ressemblances avec la *plante* et par la singularité de sa structure. Nous

p97

n' imaginions pas qu' il existoit bien d' autres animaux de la même classe, beaucoup plus travestis encore, et dont nous n' aurions jamais deviné les formes et la multiplication.

Les *polypes* dont je parle, sont un des grands prodiges du monde *microscopique* : ils ont été nommés des polypes à *bouquet* , et cette dénomination rend heureusement leurs apparences extérieures. Je les ai décrits fort au long dans mes deux derniers ouvrages, d' après le sage et célèbre observateur qui nous les a fait connoître. On peut se contenter de consulter le chapitre xi de la partie viii de ma *contemplation de la nature* . J' ai encore

décrit d' après lui, d' autres espèces de polypes *microscopiques* , qui n' offrent pas des particularités moins étranges, ni moins propres à perfectionner la *logique* du naturaliste. Si cet excellent observateur qui a enrichi l' histoire naturelle de vérités si neuves et si imprévuës, cédoit enfin aux pressantes invitations que je ne cesse de lui faire de publier la *suite* de ses *découvertes* , le public y trouveroit

p98

de nouveaux sujets d' admirer la prodigieuse fécondité des voyes de la nature, et d' applaudir à la sagacité et à la marche judicieuse de son historien. Il ne regardera pas comme une trahison, si je saisis l' occasion qui se présente de faire connoître aux naturalistes, un des habitans les plus singuliers de ce monde *microscopique* , où notre observateur a fait des voyages si heureux et si instructifs. J' ai eu même la satisfaction de faire avec ce nouvel *argonaute* un de ces voyages dont je transcrirai ici la rélation, telle que je l' ai écrite immédiatement après mon retour : la voici. Les ruisseaux, les mares, les étangs fourmillent dans certains tems d' une multitude d' espèces différentes de très petits *polypes* et d' êtres *microscopiques* , qui n' ont point encore de nom. Une feuille, un brin d' herbe, un fragment de bois pourri tiré au hazard du fond d' un ruisseau, et mis dans un *poudrier*

p99

plein d' eau, est un petit monde pour l' observateur, qui sçait le voir. Mr Trembley m' a montré au microscope, le 12 de novembre, 1765, un de ces êtres invisibles à l' oeil nud, et *sans nom* , dont je vais tâcher de donner une idée d' après ce que j' ai vu moi-même, et d' après ce que Mr Trembley m' en a rapporté. Cet être *microscopique* ne ressemble pas mal à un très petit *tube* , et je lui donnerois volontiers le nom de *tubiforme* . Il est fort transparent. à l' ordinaire, il est fixé par une de ses extrêmités sur quelqu' appui. L' autre

extrémité se termine quelquefois en pointe mousse ; d' autrefois elle semble coupée net ; on croit même y appercevoir une ouverture, comme seroit celle d' un tube *capillaire* .

p100

Cet être singulier est ordinairement immobile ; il lui arrive cependant de tems en tems de se balancer ou de *vibrer* assés lentement. Il fait plus ; il vient à se détacher de l' appui, et à nager de côté et d' autre, tantôt dans une position perpendiculaire, tantôt plus ou moins oblique à l' horizon, quelquefois horizontale, sans qu' on puisse découvrir comment il exécute de pareils mouvemens. S' il rencontre dans sa course le tranchant d' une feuille ou quelque fil, même très délié, on le voit, avec surprise, s' y fixer par une de ses extrémités, s' y implanter comme une *quille* . Son adhérence à l' appui, dont la manière nous est inconnuë, est assés forte, pour qu' il soit en état de résister aux mouvemens qu' on imprime à l' appui ou à l' eau. Mr Trembley qui avoit observé ces *tubiformes* , il y avoit plus de 20 ans, mais, qui n' avoit pu alors les étudier, a découvert dans l' automne de 1765, une de leurs manières de *multiplier* , et je l' ai observée moi-même à son microscope. Voici en abrégé, comment la chose se passe. On aperçoit d'abord le long du *tubiforme* ,

p101

un trait fort délié, qui semble le partager par le milieu suivant sa longueur. Ce trait se renforce de plus en plus ; il paroît plus profond, plus tranché ; enfin, il paroît double. On reconnoît que cette apparence d' un double trait, est produite par la *division* actuelle de deux *moitiés* longitudinales du *tubiforme* . On s' en assure en continuant d' observer : on voit les deux moitiés tendre continuellement à se séparer l' une de l' autre. Tandis qu' elles sont encore parallèles ou appliquées l' une à l' autre, le *tubiforme* paroît amplifié ; son diamètre est double ou à peu près, de celui d' un *tubiforme* qui ne *multiplie* pas actuellement. Bientôt

le parallélisme cesse ; les deux moitiés commencent à s'écarter l'une de l'autre, tantôt par l'extrémité supérieure, tantôt par l'inférieure. La séparation s'accroît peu à peu, et le tubiforme semble s'ouvrir comme un *compas*. Lors qu'il est entièrement ouvert, on voit deux *tubiformes*, inclinés l'un à l'autre, comme les jambes d'un *compas*, et qui sont encore unis par une de leurs extrémités. Cette *division* naturelle s'achève au bout de quelques heures. Si l'on compare cette manière de *multiplier*

p102

des *tubiformes* avec celle des polypes à *bouquet*, on leur trouvera de grands rapports. Mais ; la première diffère de la seconde par une particularité essentielle : le polype à *bouquet* se contracte avant que de se partager ; et le *tubiforme* ne paroît point du tout se contracter avant que de se diviser. On comprend bien, que chaque *moitié* du *tubiforme*, qui vient de se partager, et qui est devenue elle-même un *tubiforme* parfait, peut se partager à son tour, et elle se partage en effet. De ces *divisions* naturelles et successives naissent des *groupes* plus ou moins nombreux de *tubiformes* : aussi ces êtres singuliers sont-ils fort multipliés dans les eaux. Parmi ces *tubiformes* on en remarque de beaucoup plus courts les uns que les autres ; ce qui porteroit à soupçonner, qu'ils se *divisent* encore *transversalement*.

p103

J'ajouterai, que les *groupes* qu'ils composent, m'ont paru réveiller dans l'esprit l'image de certaines *concrétions* salines ou cristallines. Mr Trembley m'a montré au microscope d'autres êtres aquatiques, dont la figure imite extrêmement en petit celle du *taenia*. J'ai distingué assez nettement deux espèces de ces êtres : peut-être néanmoins ne sont-ce là que de pures *variétés*. Quoi qu'il en soit ; la première espèce, qui m'a paru fort longue, alloit en s'effilant vers une de ses extrémités.

J' y appercevois çà et là des traits transversaux, assés espacés, et qui ne ressembloient pas mal aux *incisions* annulaires de cette espèce de *taenia* , que j' ai nommée à *anneaux longs* . Je n' ai remarqué aucun mouvement

p104

dans cette sorte de *taenia microscopique* . L' autre espèce m' a paru fort court, et beaucoup plus aplatie. Les traits *transversaux* étoient si serrés, si rapprochés les uns des autres, qu' ils sembloient se confondre. Ces êtres n' avoient qu' une demi transparence ; et on juge bien qu' on ne découvroit point entre les traits transversaux cette sorte de travail, qui se fait beaucoup remarquer dans cette espèce de *taenia* , dont j' ai donné la description. On pourroit conjecturer avec quelque vraisemblance, que le *taenia microscopique* se multiplie en se divisant *transversalement* ou par anneaux.

J' ai dit en parlant des *tubiformes* , qu' ils se partagent sans se *contracter* . Mr Trembley a observé un autre être *microscopique* , qui multiplie en se partageant de la même manière. Il ressemble assés à la *navette* d' un tisseran. Il est porté sur un *pédicule* comme les *cloches* d' un polype à *bouquet* . Il

p105

se divise par le milieu, suivant sa longueur ; ensorte qu' après cette division naturelle, on voit deux *navettes* sur un même *pédicule*. Chaque *navette* abandonne ensuite le *pédicule* et va s' établir ailleurs.

Tous ces êtres *microscopiques* sont d' une petitesse qui ne nous permet guères que de nous assurer de leur existence, et qui nous laisse dans de profondes ténèbres sur leur véritable nature. Nous ne sommes un peu fondés à les juger des *animalcules* , que sur l' *analogie* de leur *multiplication* avec celle des plus grands polypes à *bouquet* .

à propos des polypes à *bouquet* , Mr Trembley m' en a fait voir au microscope, qui m' ont paru d' une petitesse prodigieuse : on pourroit les comparer à un amas de très petits

grains de *crystal* . Ils en ont tout l' éclat.
Quelle foule de merveilles ne recèlent donc
point une mare ou un ruisseau, et combien
l' *échelle* des êtres organisés est-elle
étenduë ! Combien nos connoissances, sur le
règne animal , et en général, sur le *système*
organique , sont-elles imparfaites ! Je ne l' ai
pas dit encore

p106

assés. Combien est-il utile que nous-nous
pénétrions fortement du sentiment de notre
ignorance, pour être plus réservés à prononcer
sur les voyes de l' auteur de la nature !
Mon lecteur me permettra de le
renvoyer ici à ces *considérations philosophiques*
au sujet des polypes , qui occupent les trois
derniers chapitres de la partie viii de ma
contemplation de la nature , et qui sont,
comme je l' ai dit, une espèce de *logique* à
l' usage du naturaliste.
Quand on n' a pas observé soi-même la
nature, on se livre facilement aux premières
idées qui s' offrent à l' esprit, sur certaines
productions qui paroissent s' éloigner beaucoup
de celles qu' on connoit le plus. C' est ainsi
qu' un physicien, qui n' auroit jamais vu de
polypes ni aucun de ces êtres *microscopiques*
dont je viens de parler, admettroit aisément
que ces êtres sont simplement *irritables* . Cette
hypothèse lui plairoit même d' autant plus,
qu' elle lui paroîtroit plus commode. Mais ;
si ce physicien venoit une fois à observer ces

p107

différens êtres et tous ceux qui leur sont
analogues ; s' il les étudioit longtems ; s' il
suivoit avec soin les procédés et les mouvemens
divers, par lesquels ils semblent pourvoir à
leur conservation ; je doute qu' il hésitât
beaucoup à les ranger parmi les *animaux* .

p108

Je ne prononcerai point néanmoins sur la

nature de ces êtres microscopiques, et sur celle de quantité d' autres êtres qui paroissent s' en rapprocher plus ou moins. Le terme très général d' *êtres* par lequel je les désigne, indique assés que je ne veux point décider de ce qu' ils sont ou ne sont pas. Mais ; j' avouerai que j' aurois plus de penchant à les regarder comme de véritables *animaux* .

p109

Nous ne saurions assigner le *point* précis où finit l' échelle de l' *animalité* . Nous avons vu dans la partie iv de cette *palingénésie* , qu' il n' est point du tout démontré que les *plantes* soyent absolument *insensibles* : si elles ne l' étoient point en effet, l' *échelle de l' animalité* se prolongeroit fort au delà du point où nous présumions qu' elle finissoit. La nature est comme cette *image* que présente le

p110

prisme : tout y est nuancé à l' indéfini. " nous traçons des lignes sur cette image, disois-je en terminant mon *parallèle des plantes et des animaux* ; et nous appellons cela faire des *genres* et des *classes* . Nous n' appercevons que les teintes dominantes, et les nuances délicates nous échappent. Les *plantes* et les *animaux* ne sont que des *modifications* de la matière *organisée* . Ils participent tous à une même *essence* , et l' attribut *distinctif* nous est inconnu. " en effet ; pour que nous pussions assigner le *point* précis où l' échelle de l' *animalité* expire, il faudroit que nous pussions *prouver* , qu' il existe une *organisation* , qui répugne *essentiellement* à toute *union* avec une *ame* ou un principe *immatériel* et *sentant* . Et pour que nous pussions *prouver* cela, il faudroit que nous connussions à fond toutes les *modifications* de la substance *matérielle organique* , et toutes celles de la substance *immatérielle sentante* . Je ne dis pas assés ; il faudroit encore

p111

que nous connussions la nature *intime* des deux *substances* .

Supposons qu' un habile naturaliste prétende avoir découvert un caractère *distinctif* de la plante et de l' animal : supposons que ce *caractère* est très marqué : ne resteroit-il pas toujours la plus grande incertitude sur son *universalité* . Ne faudroit-il pas que ce naturaliste eût fait le dénombrement le plus exact de toutes les espèces de *plantes* et de toutes les espèces d' *animaux* , pour qu' il pût être sûr de la *réalité* de ce *caractère* ? Et où seroit le naturaliste aussi sage qu' instruit, qui oseroit se flatter de connoître toutes les *espèces des êtres organisés* ?

Nous ne sçavons pas mieux où finit l' *organisation* , que nous ne sçavons où finit l' *animalité* . Nous ne connoissons point la *limite* qui sépare l' accroissement *par intussusception* de l' accroissement *par opposition* . Mais ; nous entrevoyons assés, qu' une sorte d' *apposition* intervient dans le premier, puis qu' il résulte essentiellement de l' *application* successive de matières étrangères à un fond *primordial*.

p112

ces deux manières de *croître* ont donc quelque chose de commun : elles ne sont donc pas fort éloignées l' une de l' autre. Le *végétal* paroïsoit bien aussi éloigné de l' *animal* , lorsque le *polype* est venu les rapprocher. Est-il impossible qu' on découvre un jour quelque production qui rapprochera de même le *végétal* du *minéral* , l' *intussusception* de l' *apposition* ?

Je ne veux ni *organiser* tout ni *animaliser* tout : mais, je ne veux pas qu' on s' imagine que ce qui ne paroît point organisé, n' est point du tout *organisé* , et que ce qui ne paroît point animal, n' est point du tout *animal* . Si donc nous ne découvrons aucune raison philosophique de borner l' échelle de l' *animalité* à telle ou telle production ; s' il est très raisonnable de ne prétendre point renfermer la nature dans l' étroite capacité de notre cervelet ; s' il est aussi satisfaisant que raisonnable de penser que les êtres *sentans* ont été le

plus multipliés qu' il étoit possible ; nous
préférons

p113

d' admettre, que tous ces êtres *mouvans* , qui
peuplent le monde *microscopique* sont doués
de vie et de sentiment. Et si nous
admettons encore, au moins comme probable, que
la main adorable qui les a formés,
les destine à une beaucoup plus
grande perfection, le tableau de l' *animalité*
s' embellira de plus en plus, et nous offrira la
perspective la plus ravissante, et la mieux
proportionnée aux idées sublimes que nous devons
nous former de la suprême bienfaisance.
Comment un philosophe, dont le coeur est
aussi bien fait que l' esprit, ne se plairoit-il
point à considérer ces nombreuses familles
d' animaux répandues dans toutes les parties
de notre globe, comme autant d' *ordres*
différens d' *intelligences subalternes* ,
déguisées pour un tems sous des formes très
différentes de celles qu' elles revêtiront un
jour, et sous lesquelles elles déployeront
ces admirables facultés, dont elles ne nous
donnent à présent que de foibles indices ?
Le moindre des êtres *microscopiques* devient
ainsi à mes yeux un être presque respectable :
ma raison se plait à percer cette écorce qui
cache sa véritable nature,

p114

et à contempler dans cet être, si chétif
en apparence, les libéralités infinies de l' être
des êtres.
Lorsqu' on étudie la *nature* de l' homme,
on ne tarde pas à découvrir, que cet être si
excellent a des *rappports* de divers genres
avec tous les êtres qui l' environnent.
De ces *rappports* , comme d' une source féconde,
découle l' importante théorie des *loix naturelles*
de l' homme.
Les *loix naturelles* sont donc les *résultats*
des *rappports* que l' homme soutient avec les
divers êtres : définition plus philosophique
que celles de la plupart des jurisconsultes et
des moralistes.

L' homme parvient par sa *raison* à la *connaissance* de ces *rappports* divers. C' est en étudiant sa propre *nature* et celle des êtres qui l' environnent, qu' il démêle les *liaisons* qu' il a avec ces êtres et que ces êtres ont avec lui.

p115

Cette *connaissance* est celle qu' il lui importe le plus d' acquérir, parce que c' est uniquement sur elle que repose son véritable *bonheur* . Ce seroit la chose la plus contraire à la nature, que l' homme pût être véritablement heureux, en violant les *loix* du monde qu' il habite. C' est que ce sont ces *loix* mêmes qui peuvent seules *conserver* et *perfectionner* son être.

L' homme assujetti à ces *loix* par son créateur, aspireroit-il donc, en insensé, au privilège d' être *intempérant* impunément, et prétendrait-il changer les *rappports* établis entre son *estomac* et les *alimens* nécessaires à sa conservation ?

Il y a donc dans la nature un *ordre préétabli* , dont la *fin* est le plus grand bonheur possible des êtres *sentans* et des êtres *intelligens* .

L' être *intelligent* et *moral* connoît cet *ordre* et s' y conforme. Il le connoît d' autant mieux, qu' il est plus *intelligent* . Il s' y conforme avec d' autant plus d' exactitude, qu' il est plus *moral* .

p116

La *moralité* consiste donc essentiellement dans la *conformité* des jugemens et des actions de l' homme avec l' *ordre établi* , ou ce qui revient au même, avec l' *état des choses* .

L' *état des choses* est proprement leur *nature particulière* et leurs *relations* .

L' homme *moral* en usera donc à l' égard de chaque être, relativement à la *nature* propre de cet être et à ses *rappports* .

L' homme choqueroit donc la *moralité* s' il traitoit un être *sentant* comme un être *insensible* , un *animal* comme un *caillou* .

Le *droit naturel* , qui est le système des

loix de la nature , s' étend donc à tous les êtres avec lesquels l' homme a des *rappports* . Ce *droit* embrasse donc dans sa sphère, les substances *inanimées* , comme les substances *animées* . Il ne laisse aucune *action* de l' homme dans une *indétermination* proprement dite. Il les *régit* toutes. Il ne règle pas moins la *conduite* de l' homme à l' égard d' un *atome*

p117

brut ou d' un *atome vivant* , qu' à l' égard de son *semblable* .

L' homme *vraiment moral* tâchera donc de ne rien faire dont il ne puisse se rendre raison à lui-même. Toutes ses *actions* seront plus ou moins *réfléchies* . Moins l' homme est *intelligent* et *moral* et plus il produit de ces *actions* , qu' il lui plaît de nommer *indifférentes* .

Concevons donc, que plus un être *intelligent* est *parfait* , et moins il produit de ces *actions* , qu' on peut nommer *indifférentes* .

Il y a, sans doute, quelque part dans l' univers, des êtres *intelligents* si *parfaits* ; je dirai si *réfléchis* , que leurs moindres *actions* ont un *but* et le *meilleur* but.

Voilà une foible esquisse d' un *droit de la nature* , qui n' est pas précisément celui qu' on a coutume d' enseigner dans les écoles : mais, pourquoi rester au dessous de son sujet, et limiter l' être de l' homme, dont la sphère enveloppe la nature entière ?

Si ce *droit* lie l' homme aux moindres *substances* ,

p118

comme à lui-même et à ses semblables, quelle multitude de *liaisons* n' établit-il point entre l' homme et son créateur ! Combien ces liaisons annoncent-elles l' excellence de l' homme et sa suprême élévation sur tous les animaux ! " enveloppés des plus épaisses ténébres, les animaux ignorent la main qui les a formés. Ils jouissent de l' *existence* et ne sçauroient remonter à l' auteur de la vie. L' homme seul s' élève à ce divin

principe, et prosterné aux pieds du trône de Dieu il adore dans les sentimens de la vénération la plus profonde et de la plus vive gratitude, la bonté ineffable qui l' a créé. "

l' homme, enrichi de la connoissance de la nature et de celle de son divin auteur, puisera dans ces connoissances sublimes

p119

des principes invariables de conduite, qui dirigeront toutes ses actions au but le plus raisonnable et le plus noble.

L' homme, appelé par la prééminence de ses facultés, à dominer sur tous les êtres terrestres, ne violera point les *loix fondamentales* de son empire. Il respectera les droits et les privilèges de chaqu' être. Il fera du bien à tous, quand il ne sera forcé de faire du mal à aucun. Il ne sera jamais *tyran* ; il sera toujours *monarque* .

Le sceptre du dominateur des êtres terrestres sera donc un sceptre de justice et d' équité. Il exercera *en monarche* son droit de vie et de mort sur les animaux. Il ne les fera point souffrir sans raison, et abrégera leurs souffrances, lors qu' il sera obligé de les immoler à ses besoins, à sa sureté ou à son instruction. Humain et bienfaisant par principes, autant que par sentiment, il adoucira leur servitude, modérera leur travail, soulagera leurs maux, et n' endurcira jamais son coeur à la voix touchante de la compassion. Il ne regardera point comme une action purement *indifférente* d' écraser un *moucheron* , qui

p120

ne lui fait et ne peut lui faire aucun mal. Comme il sçait, que ce moucheron est un être *sensible* qui goûte, à sa manière, les douceurs de l' existence ; il ne le privera point de la vie par plaisir, par caprice ou sans réflexion : il respectera en lui la main qui l' a formé, et n' abusera point de sa supériorité sur un être que son souffle pourroit détruire. Je l' ai dit ; l' homme *intelligent* et *moral* se conforme à la *nature* et aux *relations* des

êtres. Il ne les confond point, quand il peut les distinguer, et il s'applique à les distinguer. Ainsi, dès que l'expérience et le raisonnement lui rendent probable, que tel ou tel être est doué de *sentiment*, il en agit à l'égard de cet être, conformément aux *rappports* naturels que la *sensibilité* met entre l'homme et tous les êtres, qui participent, comme lui, à cette noble prérogative. Il est *homme*; tout ce qui respire peut intéresser son humanité. Il est un être *moral*; les jugemens de sa raison éclairée sont pour lui des *loix*, parce qu'ils sont les résultats de la connoissance qu'il a de l'*ordre* établi. Il est ainsi à lui-même sa propre *loi*: et quand il n'auroit

p121

point de supérieur, il n'en demeureroit pas moins soumis aux loix de la raison. Je le disois encore: l'homme *moral* ne se permet que le moins d'actions *indifférentes* ou *machinales* qu'il est possible. Il agit le plus souvent en vuë de quelque *motif*, et ce motif est toujours assorti à la noblesse de son être. La plupart de ses actions sont *réfléchies*, parce qu'il les compare sans cesse aux *loix* de l'*ordre*. Il ne se fait point une récréation de détruire des *êtres organisés*; il n'arrache pas une feuille, un brin d'herbe sans quelque motif que sa raison approuve. C'est ainsi apparemment qu'en usoit cet être si moral, l'estimable Des Billettes. " le bien public, l'*ordre*, dit son illustre historien, toujours sacrifiés sans scrupule,... etc. "

p122

un tel homme ne se jouoit point, sans doute, de la vie de l'innocent moucheron. Combien ne seroit-il pas à souhaiter, ajouterai-je avec l'historien, que l'*ordre* ou le bien général fut toujours aimé avec la même superstition ! Les animaux sont des livres admirables où le grand être a rassemblé les traits les plus frappans de sa souveraine intelligence. L'anatomiste doit ouvrir ces livres pour les étudier et connoître mieux sa

propre structure : mais ; s' il est doué de cette sensibilité délicate et raisonnée qui caractérise

p123

l' homme *moral* , il ne s' imaginera point en les feuilletant qu' il feuillette une *ardoise* .
Jamais il ne multipliera les victimes malheureuses de son instruction et ne prolongera leurs souffrances au-delà du but le plus raisonnable de ses recherches. Jamais il n' oubliera un instant, que tout ce qui est doué de vie et de sensibilité a droit à sa commisération. Je proposerai ici pour modèle à tous les anatomistes, ce célèbre scrutateur de la nature à la sagacité et au burin duquel nous devons le merveilleux *traité anatomique* de la *chenille* ; ouvrage immortel dont nous n' avons pas même soupçonné la possibilité, et que je regarde comme la plus belle preuve de fait de l' existence d' une première cause intelligente. Avec quel plaisir et quel étonnement ne lit-on point ces mots à la page xiii de la préface ! " comme je ne me suis proposé de publier qu' un simple traité d' anatomie, l' on ne doit pas s' attendre à trouver ici de grands détails physiologiques ; ... etc. "

p124

si Gélon *stipuloit pour l' humanité* quand il interdisait aux carthaginois vaincus, les sacrifices humains ; Lyonet *stipuloit pour l' animalité* quand il traçait ainsi les devoirs de l' anatomiste, en se peignant si naïvement lui-même.

Cette qualité de l' ame, que nous nommons la *sensibilité* est un des plus puissans ressorts de l' être *social* . C' est elle qui rend à la société *universelle* les services les plus prompts, les plus sûrs, les plus nécessaires. Elle devance la *réflexion* , toujours un peu tardive, et supplée à propos à la lenteur de celle-ci.

p125

L' homme, de tous les êtres terrestres le plus *social* , a donc un grand intérêt à cultiver la *sensibilité* , puisqu' elle fait partie de ce bel assortiment de qualités, qui constitue l' être *moral* . Mais ; il ne permettra point qu' elle dégénère en faiblesse et qu' elle dégrade son être.

L' homme risqueroit de corrompre bientôt ses mœurs, s' il se familiarisoit trop avec les souffrances et le sang des animaux. Cette vérité morale est si saillante, qu' il seroit superflu de la développer : ceux qui sont chargés par état de diriger les hommes, ne la perdront jamais de vue. Je regarderois l' opinion de l' *automatisme* des bêtes, comme une sorte d' hérésie philosophique, qui deviendroit dangereuse pour la société, si tous ses membres en étoient fortement imbus. Mais, il n' est pas à craindre, qu' une opinion, qui fait violence au sentiment, et qui contredit sans cesse la voix de la nature, puisse être généralement adoptée. Celui qui a fait l' homme pour dominer sur les animaux, semble avoir voulu prévenir par cette voix secrète l' abus énorme de sa puissance, et avoir ménagé aux malheureux sujets un accès au

p126

coeur du monarque, lors qu' il est sur le point de devenir despote.
Si mon hypothèse est vraie, la souveraine bonté auroit beaucoup plus fait encore pour ces innocentes victimes des besoins toujours renaissans d' un maître souvent dur et ingrat. Elle leur auroit réservé les plus grands dédommagemens dans cet *état futur* , dont la probabilité paroît accroître à mesure qu' on approfondit les considérations philosophiques sur lesquelles elle repose, et que je me suis plu à exposer en détail dans cet écrit. La bienveillance universelle me l' a dicté, et je m' estimerois heureux, si j' avois réussi, au gré de mes désirs, à inspirer à tous mes lecteurs cette bienveillance.
le 9 décembre 1768.

PARTIE 16

p127

idées

sur

l' état futur

de

l' homme.

Principes

préliminaires.

La nature de l' homme.

Si les animaux paroissent appellés à jouir dans un autre état d' une perfection plus relevée, quelle ne doit pas être celle qui est réservée dans une autre vie à cet être, qui n' est *animal* que par son corps, et qui par son intelligence touche aux natures supérieures !

p128

L' homme est un *être-mixte* : il résulte de l' union de deux substances. L' espèce *particulière* de ces deux substances, et si l' on veut encore, la *manière* dont elles sont unies, constituent la *nature* propre de cet être, qui a reçu le nom d' *homme* , et le distinguent de tous les autres êtres.

Les *modifications* qui surviennent aux deux substances, par une suite des diverses circonstances où l' être se trouve placé, constituent le *caractère* propre de chaqu' *individu* de l' humanité.

L' homme a donc son *essence* , comme tout ce qui est ou peut être. Il étoit de toute éternité dans les idées de l' entendement divin, ce qu' il a été, lors que la volonté efficace l' a appelé de l' état de simple *possible* à l' *être* .

Les *essences* sont *immuables* . Chaque chose est ce qu' elle est. Si elle changeoit *essentiellement* , elle ne seroit plus cette chose : elle seroit une autre chose essentiellement différente.

p129

L' entendement divin est la région éternelle des *essences* . Dieu ne peut changer ses idées, parce qu' il ne peut

changer sa nature. Si les *essences* dépendoient de sa volonté, la même chose pourroit être cette chose, et n' être pas cette chose.

Tout ce qui est ou qui pouvoit être existoit donc d' une manière *déterminée* dans l' entendement divin. L' action par laquelle Dieu a *actualisé* les *possibles* ne pouvoit rien changer aux *déterminations essentielles* et *idéales* des *possibles* .

Il existoit donc de toute éternité dans l' entendement divin un *certain* être *possible* , dont les *déterminations essentielles* constituoient ce que nous nommons la *nature humaine* .

Si, dans les idées de Dieu, cet être étoit appelé à *durer* ; si son existence se prolongeoit à l' infini au delà du tombeau ; ce seroit toujours *essentiellement* le même être qui *dureroit* ou cet être seroit détruit et un autre lui succèderoit : ce qui seroit contre la supposition.

p130

Afin donc que ce soit l' *homme* , et non un autre être, qui *dure* ; il faut que l' homme *conserve sa propre nature* , et tout ce qui le différencie *essentiellement* des autres *êtres-mixtes* .

Mais ; l' *essence* de l' homme est susceptible d' un nombre indéfini de *modifications* diverses, et aucune de ces modifications ne peut changer l' *essence* . Newton encore enfant étoit *essentiellement* le même être, qui calcula depuis la route des planètes.

De tous les êtres terrestres, l' *homme* est incontestablement le plus *perfectible* .

L' hottentot paroît une brute, Newton, un ange.

L' hottentot participe pourtant à la même *essence* que Newton ; et placé dans d' autres circonstances, l' hottentot auroit pu devenir lui-même un Newton.

Si la considération des attributs divins, et en particulier de la bonté suprême fournit des raisons plausibles en faveur de la *conservation* et du *perfectionnement* futurs des *animaux* , combien ces raisons acquièrent-elles

p131

plus de force, quand on les applique à l' *homme* ,
cet être *intelligent* , dont les facultés
éminentes sont déjà si développées ici-bas, et
susceptibles d' un si grand accroissement ;
à l' *homme* enfin, cet être *moral* , qui
a reçu des *loix* , qui peut les connoître,
les observer ou les violer !

Non seulement nous puissions dans la contemplation
des attributs divins de fortes présomptions en
faveur de la *permanence* et du *perfectionnement*
des *animaux* ; mais, nous en puissions encore dans
la *nature* même de ces *êtres-mixtes* . Nous
voyons évidemment qu' ils sont très *perfectibles* ,
et nous entrevoyons les moyens *naturels* qui
peuvent les conserver et les perfectionner. Combien
est-il donc vraisemblable, que l' *homme* ,
le plus perfectible de tous les animaux, sera
conservé et *perfectionné* !

Mais ; puisque cet être qui paroît si
manifestement appelé à durer et à accroître en
perfection, est *essentiellement* un *être-mixte* ,

p132

il faut que son *ame* demeure unie à un
corps : si cela n' étoit point, ce ne seroit pas
un *être-mixte* , ce ne seroit pas l' *homme* ,
qui *dureroit* et qui seroit *perfectionné* . La
permanence de l' *ame* ne feroit pas la
permanence de l' homme : l' *ame* n' est pas
tout l' homme ; le corps ne l' est pas non plus :
l' *homme* résulte essentiellement de l' *union*
d' une *certaine* *ame* à un *certain* corps.
L' homme seroit-il *décomposé* à la *mort* ,
pour être *recomposé* ensuite ? L' *ame* se
séparerait-elle entièrement du corps, pour être
unie ensuite à un autre corps ? Comment
concilierait-on cette opinion commune avec
le dogme si philosophique et si sublime, qui
suppose que la volonté efficace a
créé tout et *conserve* tout par un acte
unique ?

Si les observations les plus sûres et les
mieux faites, concourent à établir, que cette
volonté adorable a *préformé* les
êtres organisés ; si nous découvrons à l' oeil
une *préformation* dans plusieurs espèces ;

p133

n' est-il pas probable que l' *homme* a été *préformé* de manière que la *mort* ne détruit point son être, et que son ame ne cesse point d' être *unie* à un *corps organisé* ?
Comment admettre en bonne métaphysique, des actes *successifs* dans la volonté immuable ? Comment supposer que cette volonté qui a pu *préordonner* tout par un *seul acte* , intervient sans cesse et *immédiatement* dans l' espace et dans le tems ?
Crée-t-elle d' abord la *chenille* , puis la *chrysalide* , ensuite le *papillon* ?
Crée-t-elle à chaqu' instant de nouveaux *germes* ?
Infuse-t-elle à chaqu' instant de nouvelles *ames* dans ces germes ? En un mot ; la grande Machine du monde ne va-t-elle qu' au doigt et à l' oeil ?
Si un artiste nous paroît d' autant plus *intelligent* , qu' il a sçu faire une *machine* qui se conserve et se meut plus longtems par elle-même ou par les seules forces de sa mécanique,

p134

pourquoi refuserions-nous à l' ouvrage du suprême artiste une prérogative qui annoncerait si hautement et sa puissance et son intelligence infinies ?
Combien est-il évident, que l' auteur de l' univers a pu exécuter un peu en grand pour l' *homme* , ce qu' il a exécuté si en petit pour le *papillon* et pour une multitude d' autres êtres organisés, qu' il a jugé à propos de faire passer par une suite de métamorphoses *apparentes* , qui devoient les conduire à leur état de perfection *terrestre* ?
Combien est-il manifeste, que la souveraine puissance a pu *unir* dès le commencement l' *ame-humaine* à une machine invisible, et indestructible par les causes secondes, et *unir* cette *machine* à ce *corps grossier* , sur lequel seul la *mort* exerce son empire !
Si on ne peut refuser raisonnablement de reconnoître la *possibilité* d' une telle *préordination* , je ne verrois pas pourquoi on préféreroit d' admettre, que Dieu intervient *immédiatement* dans le tems, qu' il crée un nouveau corps organisé, pour remplacer celui que

p135

la *mort* détruit, et conserver ainsi à l' *homme* sa nature d' *être-mixte* .
Il ne suffiroit pas même, que Dieu *créât* un nouveau corps ; il faudroit encore que le nouveau *cerveau* qu' il *créeroit* contint les *mêmes déterminations* qui constituoient dans l' ancien le *siège* de la *personnalité* ; autrement ce ne seroit plus le *même* être qui seroit *conservé* ou *restitué* .
La *personnalité* tient essentiellement à la *mémoire* : celle-ci tient au *cerveau* ou à certaines *déterminations* que les *fibres sensibles* contractent et qu' elles conservent.
Je crois l' avoir assés prouvé dans mon *essai analytique* , et dans l' *analyse abrégée* de l' ouvrage. Qu' on prenne la peine de réfléchir un peu sur ces preuves, et je me persuade, qu' on les trouvera solides. On peut même se borner à relire le peu que j' ai dit là-dessus dans la partie ii de cette *palingénésie* , page 189.
Je dois être dispensé de reproduire sans cesse

p136

les mêmes preuves : je puis supposer que mes lecteurs ne les ont pas totalement oubliées.
Puis donc que la *mémoire* tient au *cerveau* , et que sans elle il n' y auroit point pour l' homme de *personnalité* , il est très évident, qu' afin que l' homme conserve sa propre *personnalité* ou le *souvenir* de ses *états passés* , il faut, comme je le disois dans mon *essai analytique* , qu' il intervienne l' un ou l' autre de ces trois *moyens* :
" ou une action *immédiate* de Dieu sur l' *ame* ; je veux dire, une *révélation intérieure* :
" ou la *création* d' un nouveau corps, dont le *cerveau* contiendrait des *fibres* propres à retracer à l' *ame* le *souvenir* dont il s' agit :
" ou une telle *préordination* , que le *cerveau actuel* en contînt un autre, sur lequel le premier fit des impressions durables, et qui fut destiné à se développer dans une autre vie. "
je laisse au lecteur philosophe à choisir entre

p137

ces trois *moyens* : je m' assure, qu' il n' hésitera pas à préférer le dernier, parce qu' il lui paroîtra plus conforme à la marche de la nature, qui prépare de loin toutes ses productions, et les amène par un *développement* plus ou moins accéléré à leur état de *perfection* . L' ame- *humaine*, unie à un corps *organisé* , doit recevoir par l' *intervention* ou à l' *occasion* de ce corps , une multitude d' *impressions* diverses. Elle doit sur-tout être avertie par quelque sentiment intérieur, de ce qui se passeroit dans différentes parties de son corps : comment auroit-elle pu autrement pourvoir à la conservation de celui-ci ? Il falloit donc qu' il y eût dans les différentes parties du corps, des *organes* très déliés et très *sensibles* , qui allassent rayonner dans le *cerveau* , où l' ame doit être *présente* à sa *manière* , et qui l' avertissent de ce qui surviendrait à la partie à laquelle ils appartiendroient. Les *nerfs* sont ces organes : on connoît

p138

leur délicatesse et leur sensibilité. On sçait qu' ils tirent leur *origine* du *cerveau* . Il y a donc quelque part dans le *cerveau* un organe *universel* , qui réunit, en quelque sorte, toutes les *impressions* des différentes parties du corps, et par le ministère duquel l' ame *agit* ou *paroît* agir sur différentes parties du corps. Cet organe *universel* est donc proprement le *siège* de l' *ame* . Il est indifférent au sujet qui nous occupe, que le *siège* de l' ame soit dans le corps *calleux* ; dans la *moëlle allongée* ou dans toute autre partie du *cerveau* . Je le faisois remarquer dans l' *essai analytique* , et dans la *contemplation de la nature* . J' y ai insisté encore dans l' écrit *sur le rappel des idées par les mots* : j' ai dit dans cet écrit : " quoiqu' il en soit de cette question sur le *siège*

p139

de l' ame : il est bien évident, que tout le cerveau n' est pas plus le siège du *sentiment* , que tout l' oeil n' est le siège de la vision... il importe fort peu à mes principes, de déterminer précisément quelle est la partie du cerveau qui constitue proprement le *siège de l' ame* . Il suffit d' admettre avec moi qu' il est dans le cerveau un lieu où l' ame reçoit les impressions de tous les *sens* et où elle déploie son activité. " quelle que soit donc la partie du cerveau que l' anatomie envisage comme le *siège* de l' ame, il demeurera toujours très probable, que cette partie, qu' on peut voir et toucher, n' est que l' extérieur, l' écorce ou l' *enveloppe* du *véritable siège* de l' ame. Les dernières *extrémités* des *filets nerveux* , la manière dont ces *filets* sont disposés et dont ils agissent dans cet *organe universel* , ne sont pas des choses qui puissent tomber sous les sens de l' anatomiste et devenir l' objet de ses observations ou de ses expériences. Ainsi, cette partie du cerveau que l' anatomie regarde comme le *siège* de l' ame, elle ne la connoît à peu près point, et il n' y a

p140

pas la moindre apparence qu' elle la connoisse jamais ici-bas. C' est cette *partie* , qui pourroit renfermer le *germe* de ce nouveau corps, destiné dès l' origine des choses, à perfectionner toutes les facultés de l' *homme* dans une autre vie. C' est ce *germe* , enveloppé dans des tégumens périssables, qui seroit le *véritable siège* de l' ame-humaine, et qui constituerait proprement ce qu' on peut nommer la *personne* de l' homme. Ce corps grossier et terrestre, que nous voyons et que nous palpons, n' en seroit que l' étui, l' *enveloppe* ou la dépouille. Ce *germe* , préformé pour un *état futur* , seroit *impérissable* ou indestructible par les causes qui opèrent la dissolution du corps *terrestre* . Par combien de *moyens* divers et *naturels* , l' auteur de l' *homme* n' a-t-il pas pu rendre *impérissable* ce *germe* de vie ? N' entrevoyons-nous pas assés clairement, que la *matière* dont ce *germe* a pu être formé, et l' *art* infini avec lequel elle a pu être *organisée* , sont des causes

naturelles et suffisantes de conservation ?
La célérité prodigieuse des pensées et des

p141

mouvements de l' *ame* ; la célérité des mouvements correspondans des organes et des membres, paroissent indiquer que l' instrument *immédiat* de la pensée et de l' action, est composé d' une *matière* , dont la subtilité et la mobilité égalent tout ce que nous connoissons ou que nous concevons de plus subtil et de plus actif dans la nature.

Nous ne connoissons ou nous ne concevons rien de plus subtil ni de plus actif, que l' *éther* , le *feu élémentaire* ou la *lumière* . étoit-il impossible à l' auteur de l' *homme* , de construire une machine *organique* avec les *élémens* de l' *éther* ou de la *lumière* et d' *unir* pour toujours à cette *machine* une *ame-humaine* ?

Assurément aucun philosophe ne sçauroit disconvenir de la *possibilité* de la chose : sa probabilité repose principalement, comme je viens de le dire, sur la *célérité* prodigieuse des *opérations* de l' *ame* et sur celle des *mouvements* correspondans du *corps* .

Les impressions des objets se propagent en un instant indivisible des extrêmités du corps au cerveau par le ministère des *nerfs* . On a cru pendant longtems, que les *nerfs vibroient*

p142

comme les *cordes* d' un instrument de musique, et on expliquoit par ces *vibrations* la propagation instantanée des impressions. Mais, l' aptitude à *vibrer* suppose l' *élasticité* , et on a reconnu que les *nerfs* ne sont point *élastiques* . Il y a plus ; il est prouvé, que tous les corps *organisés* sont *gélatineux* avant que d' être solides : les arbres les plus durs, les os les plus pierreux, n' ont été d' abord qu' un peu de *gelée* épaissie : on conçoit même un tems où ils pouvoient être presque *fluides* . Quantité d' animaux restent purement *gélatineux* pendant toute leur vie : les *polypes* de différentes classes en sont

des exemples, et tous ces *polypes* sont d' une *sensibilité* exquise. Comment admettre des *cordes élastiques* dans des animaux si mols ? Puis donc que les *nerfs* ne sont point *élastiques* , et qu' il est des animaux qui sont toujours d' une mollesse extrême, il faut que la propagation *instantanée* des impressions s' opère par l' intervention d' un *fluide* extrêmement subtil et actif, qui réside dans les *nerfs* , et qui concoure avec eux à la production de tous les phénomènes de la *sensibilité* et de l' *activité* de l' animal.

p143

C' est ce *fluide* qui a reçu le nom de *fluide nerveux* ou d' *esprits-animaux* , et que le cerveau est destiné à séparer de la masse des humeurs.

Je le disois d' après mon illustre ami le Pline de la Suisse : " le cerveau du *poulet* n' est le huitième jour qu' une eau transparente et sans doute organisée. Cependant le foetus gouverne déjà ses membres ; preuve nouvelle et bien sensible de l' existence des *esprits-animaux* ; car comment supposer des cordes élastiques dans une eau transparente ? "

divers *phénomènes* de l' homme et des animaux, ont paru indiquer, que les *esprits-animaux* avoient quelqu' analogie avec le *fluide électrique* ou la *lumière* : c' est au moins l' opinion d' habiles physiciens. Ils ont cru appercevoir dans l' homme et dans plusieurs animaux des particularités remarquables, qu' ils ont regardées comme des signes non équivoques de l' *analogie* des *esprits-animaux* avec la matière *électrique* .

p144

Je n' entrerais pas dans cette discussion ; elle seroit assés inutile, et me conduiroit trop loin. Il doit me suffire d' avoir indiqué les raisons principales, qui rendent très probables l' existence, la subtilité et l' énergie des *esprits-animaux* . Ce sont ces *esprits* qui établissent un commerce continuel et réciproque entre le *siège* de l' ame et les différentes parties du corps.

Les *nerfs* eux-mêmes interviennent sans doute dans ce *commerce* . Nous ne savons point comment ils se terminent dans le *cerveau* . Nous ne connaissons point comment sont faites leurs extrémités les plus *tenuës* : la matière dont elles sont formées pourroit être d' une subtilité dont nous n' avons point d' idées, et proportionnée à celle de cette matière dont je suppose que le *véritable siège* de l' ame est composé.

Quoi qu' il en soit ; il demeure toujours certain, que nous n' avons des idées *sensibles* que par l' intervention des *sens* , et que la *faculté* qui *conserve ces idées* et qui les *retrace* à l' ame, tient essentiellement à l' *organisation* du

p145

cerveau ; puisque lorsque cette organisation s' altère, ces idées ne se retracent plus ou ne se retracent qu' imparfaitement.

Si donc l' *homme* doit conserver sa *personnalité* dans un autre *état* ; si cette *personnalité* dépend essentiellement de la *mémoire* ; si celle-ci ne dépend pas moins des *déterminations* que les *objets* impriment aux fibres *sensibles* et qu' elles retiennent ; il faut que les *fibres* qui composent le *véritable siège* de l' ame participent à ces *déterminations* , qu' elles y soient *durables* , et qu' elles lient l' *état-futur* de l' homme à son *état passé* .

Si l' on n' admet pas cette supposition philosophique, il faudra admettre, comme je le remarquois, que Dieu *créera* un *nouveau corps* pour conserver à l' homme sa propre *personnalité* ou qu' il se *révélera* immédiatement à l' *ame* .

Je renvoie ici à ce que je disois de mon *hipothèse* , pages 302 et 303 de ces *opuscules* .

Tels sont très en raccourci les principes et les conjectures que la raison peut fournir

p146

sur l' *état futur* de l' homme, et sur la *liaison* de cet état avec celui qui le précède. Mais ; ce ne sont là encore que de simples probabilités ou tout au plus de grandes

vraisemblances : peut-on présumer qu' un jour la raison poussera beaucoup plus loin, et qu' elle parviendra enfin par ses seules forces, à s' assurer de la *certitude* de cet *état futur* réservé au premier des êtres terrestres ?

Nous avons deux *manières naturelles* de connoître ; l' *intuitive* et la *réfléchie* .

La connoissance *intuitive* est celle que nous acquérons par les *sens* , et par les divers *instrumens* qui suppléent à la foiblesse de nos sens.

La connoissance *réfléchie* est celle que nous acquérons par les *comparaisons* que nous formons entre nos idées *sensibles* , et par les *résultats* que nous déduisons de ces comparaisons. Pour que notre connoissance *intuitive* pût

p147

nous conduire à la *certitude* sur cet *état futur* réservé à l' homme, il faudroit que nos *sens* ou nos *instrumens* nous démontrassent dans le *cerveau* une *préorganisation* manifestement et directement *relative* à cet *état* : il faudroit que nous pussions contempler dans le *cerveau* de l' homme le *germe* d' un nouveau corps, comme le naturaliste contemple dans la chenille le *germe* du papillon.

Mais ; si ce *germe* du corps *futur* existe déjà dans le corps *visible* ; si ce *germe* est destiné à soustraire la *véritable personne* de l' homme à l' action des causes qui en détruisent l' *enveloppe* ou le masque ; il est bien évident, que ce *germe* doit être formé d' une

matière prodigieusement déliée, et telle à peu près que celle de l' *éther* ou de la *lumière* .

Or est-il le moins du monde probable, que nos instrumens seront un jour assés perfectionnés pour mettre sous nos yeux un corps organisé formé des *élémens* de l' *éther* ou de ceux de la *lumière* ? Je prie mon lecteur de se rappeler ici ce que j' ai exposé sur l' *imperfection et les bornes naturelles de nos connoissances*

p148

dans les parties xii et xiii de cette *palingénésie* .

Notre connoissance *réfléchie* dérive

essentiellement de notre connoissance *intuitive* : c' est toujours sur des idées purement *sensibles* que notre esprit opère lors qu' il s' élève aux *notions* les plus *abstraites* . Je l' ai montré très en détail dans les chapitres xv et xvi de mon *essai analytique* . Si donc notre connoissance *intuitive* ne peut nous conduire à la *certitude* sur l' *état futur* de l' homme ; comment notre connoissance *réfléchie* nous y conduiroit-elle ? La raison tireroit-elle une *conclusion certaine de prémisses probables* ? Si nous faisons abstraction du corps, pour nous en tenir à l' *ame* seule, la chose n' en demeurera pas moins évidente : une substance *simple* pourroit-elle jamais devenir l' *objet immédiat* de notre connoissance *intuitive* ? L' *ame* peut-elle *se voir* et *se palper* elle-même ? Le sentiment *intime* qu' elle a de son *moi* , n' est pas une connoissance *intuitive* ou *directe* qu' elle ait d' elle-même ou de son *moi* : elle n' acquiert la *conscience métaphysique* ou l' *apperception*

p149

de son être, que par ce retour qu' elle fait sur elle-même lors qu' elle éprouve quelque perception, et c' est ainsi qu' elle sçait qu' elle *existe* . Je le disois art 1 de mon *analyse abrégée* : " comment acquérons-nous le sentiment de notre propre existence ? N' est-ce pas en réfléchissant sur nos propres sensations ? Ou du moins nos premières sensations ne sont-elles pas liées essentiellement à ce sentiment qu' a toujours notre ame, que c' est elle qui les éprouve, et ce sentiment est-il autre chose que celui de son existence ? "

notre connoissance *réfléchie* nous démontre très bien, qu' une substance *simple* ne peut périr comme une substance *composée* ou plutôt elle nous démontre, que ce que nous nommons *substance composée* , n' est point une *vraie substance* , et qu' il n' y a de vraies substances, que les êtres *simples* dont les *composés* sont formés. Mais ; notre connoissance *réfléchie* peut-elle nous démontrer rigoureusement que l' *ame* ne périsse point à la *mort* ou qu' il n' y ait point pour l' *ame* une

p150

manière de cesser d' être ou de sentir, qui lui soit propre ? Une pareille démonstration n' exigerait-elle pas une connoissance *parfaite* de la nature *intime* de l' ame et de ses *rappports* à l' *union* ?

Notre connoissance *réfléchie* nous montre très clairement, que l' exercice et le développement de toutes les facultés de l' *ame humaine* dépendent plus ou moins de l' *organisation* , et cette vérité *psychologique* est encore, à divers égards, du ressort de notre connoissance *intuitive* : car nos sens et nos instrumens nous découvrent beaucoup de choses purement *physiques* , qui ont une grande influence sur les *opérations* de l' ame. Nous ne savons point du tout ce que l' ame-humaine est *en soi* ou ce qu' elle est en qualité d' *esprit pur* . Nous ne la connoissons un peu que par les principaux *effets* de son *union* avec le corps. C' est plutôt l' *homme*

p151

que nous observons, que l' *ame-humaine* . Mais ; nous déduisons légitimement de l' observation des *phénomènes* de l' homme, l' existence de la substance *spirituelle* qui concourt avec la substance *matérielle* à la production de ces phénomènes. Ainsi, l' ame-humaine est, en quelque sorte, un *être relatif* à un autre *être* auquel elle doit être *unie* . Cette *union* , incompréhensible pour nous, a ses *loix* , et n' est point *arbitraire* . Si ces *loix* n' avoient pas eu leur *fondement* dans la *nature* des deux *substances* , comment la souveraine liberté auroit-elle pu intervenir dans la création de l' *homme* ? Je prie mon lecteur de lire et de méditer le paragraphe 119 de mon *essai analytique* . Notre connoissance *intuitive* et notre connoissance *réfléchie* ne peuvent donc nous fournir aucune preuve démonstrative de la *certitude* d' un *état futur* réservé à l' homme. Je parle de preuves tirées de la *nature* même de

p152

cet être. Mais ; la raison, qui sçait apprécier les vraisemblances, en trouve ici, qu' elle juge d' une grande force, et sur lesquelles elle aime à insister.

Si la raison essayoit de déduire de la considération des perfections de Dieu, et en particulier de sa justice et de sa bonté, des conséquences en faveur d' un *état futur* de l' homme ; je dis, que ces conséquences ne seroient encore que *probables* . C' est que la raison ne peut embrasser le *système entier* de l' univers, et qu' il seroit *possible* , que ce *système* renfermât des choses qui s' opposassent à la *permanence* de l' homme. C' est encore que la raison ne peut être *parfaitement* sûre de connoître *exactement* ce que la justice et la bonté sont dans l' être suprême.

Je ne développerai pas actuellement ces propositions : ceux qui ont réfléchi mûrement sur cet important sujet, et qui sçavent juger de ce que la lumière *naturelle* peut ou ne peut pas, me comprennent assés, et c' est à eux seuls que je m' adresse.

p153

On se tromperoit néanmoins beaucoup, et on me feroit le plus grand tort, si l' on pensoit, que j' ai dessein d' affoiblir ici les preuves que la raison nous donne de l' existence d' une autre vie. Je veux simplement faire sentir fortement, que ces preuves, quoique très fortes, ne sçauroient nous conduire dans cette matière, à ce qu' on nomme en bonne logique, la *certitude morale* . Qui est plus disposé que je le suis à saisir et à faire valoir ces belles preuves, moi qui ai osé en employer quelques-unes pour essayer de montrer qu' il n' est pas improbable, que les *animaux* -mêmes soient appelés à une autre oeconomie ! Je dirai plus ; ces présomptions en faveur d' une oeconomie future des animaux, rendent plus frappantes encore les preuves que la raison nous donne d' un *état futur* de l' homme. Si le plan de la sagesse divine embrasse jusqu' à la restitution et au perfectionnement futurs du *vermisseau* , et peut-être encore jusqu' à celui du *lychen* ; que

ne doit-il point renfermer pour cet être qui domine avec tant de supériorité et de grandeur sur tous les animaux !
 Supposons qu' il nous fût permis de voir jusqu' au fond dans la tête d' un *animal* , et d' y démêler nettement les élémens de ce *nouveau corps* dont nous concevons si clairement la *possibilité* : supposons que nous découvrissions distinctement dans ce *nouveau corps* bien des choses qui ne nous parussent point du tout *rélatives* à l' *oeconomie présente* de l' animal ni à l' *état présent* de notre globe ; ne serions-nous pas très fondés à en déduire la *certitude* ou au moins la très grande probabilité d' un *état futur* de l' animal ?
 Et ce grand accroissement de probabilité à l' égard de l' *animal* , n' en seroit-il pas un plus considérable encore en faveur de l' *état futur* de l' *homme* ?
 Nous aurions donc ou à peu près cette *certitude morale* qui nous manque, et que nous désirons ; si notre connoissance *intuitive* pouvoit percer le fond de l' *organisation* de notre être, et nous manifester clairement ses *rapports* divers à un *état futur* . Mais ; n' est-il pas évident, que dans l' état présent des

choses, notre connoissance *intuitive* ne sauroit pénétrer jusques-là ? Afin donc que notre manière *naturelle* de connoître *par intuition* pût nous dévoiler ce grand mystère, il seroit nécessaire que nous acquisitions de nouveaux *organes* ou de nouvelles *facultés* . Et si notre connoissance *intuitive* changeoit à un tel point, nous ne serions plus précisément ces *mêmes hommes* que Dieu a voulu placer sur la terre ; nous serions des êtres fort supérieurs, et nous cesserions d' être *en rapport* avec l' état *actuel* de notre globe. Je suis encore obligé de renvoyer ici à ce que j' ai dit des *bornes naturelles de nos connoissances* dans la partie xiii de cette *palingénésie* .
 L' auteur de notre être ne pouvoit-il donc nous donner cette *certitude morale* , le grand objet de nos plus chers désirs, sans changer notre constitution *présente* ? La suprême sagesse auroit-elle manqué de *moyens*

pour nous apprendre ce que nous avons tant d'intérêt
à sçavoir, et à sçavoir avec certitude ?
Je conçois facilement, qu'elle a pu laisser
ignorer aux *animaux* leur *destination future* :
ils n'auroient plus été des *animaux*, s'ils
avoient connu ou simplement soupçonné cette
destination :

p156

ils auroient été des êtres d'un ordre
plus relevé, et le plan de la sagesse exigeoit
qu'il y eût sur la terre des êtres vivans,
qui fussent bornés aux pures sensations,
et qui ne pussent s'élever aux *notions abstraites* .
Mais ; l'*homme*, cet être *intelligent* et
moral étoit fait pour porter ses regards au delà
du tems, pour s'élever jusqu'à l'être des êtres
et y puiser les plus hautes espérances. La
sagesse ne pouvoit-elle se prêter aux efforts et aux
désirs les plus nobles de la raison humaine, et
suppléer par quelque *moyen* à la foiblesse
de ses lumières ? Ne pouvoit-elle faire tomber
sur l'homme mortel un rayon de cette lumière céleste
qui éclaire les intelligences supérieures ?
Cette belle recherche, la plus importante
de toutes celles qui peuvent occuper un philosophe,
sera l'objet de la partie suivante.
le 27 de décembre 1768.

PARTIE 17

p157

suite des idées
sur
l'état futur
de
l'homme.
Esquisse
des
recherches philosophiques
de l'auteur
sur la révélation.
Les miracles.
Il me semble que j'ai assez prouvé dans la
partie précédente, que notre connoissance

naturelle ne sauroit nous conduire à la *certitude morale* sur l' *état futur* de l' homme.

p158

C' est toujours en vertu du *rapport* ou de la proportion d' un objet avec nos facultés, que nous parvenons à saisir cet objet, et à opérer sur les idées qu' il fait naître. Si cette proportion n' existe point, l' objet est hors de la sphère de nos facultés, et il ne sauroit parvenir *naturellement* à notre connoissance. Si l' objet ne soutient avec nos facultés que des rapports éloignés ou indirects, nous ne saurions acquérir de cet objet qu' une connoissance plus ou moins *probable* : elle sera d' autant plus *probable* que les *rapports* seront moins éloignés ou moins indirects. Il faut toujours pour appercevoir un objet, qu' il y ait une certaine proportion entre la lumière qu' il réfléchit, et l' oeil qui rassemble cette lumière. Maintenant, je me demande à moi-même, si sans changer les *facultés* de l' homme, il étoit *impossible* à l' auteur de l' homme, de lui donner une *certitude morale* de sa destination *future* ? Je reconnois d' abord, que je serois de la plus absurde témérité, si je décidois de l' impossibilité de la chose ; car il seroit de la plus

p159

grande absurdité qu' un être aussi borné, aussi chétif que je le suis osât prononcer sur ce que la puissance absolue peut ou ne peut pas. Portant ensuite mes regards sur cet assemblage de choses, que je nomme la *nature* , je découvre que cet assemblage est un système admirable de *rapports* divers. Je vois ces *rapports* se multiplier, se diversifier, s' étendre, à mesure que je multiplie mes observations. Je m' assure bientôt que tout se passe dans la *nature* conformément à des *loix* constantes, qui ne sont que les *résultats naturels* de ces *rapports* qui enchaînent tous les êtres et les dirigent à une *fin* commune. Il est vrai, que je n' apperçois point de liaison *nécessaire* entre un moment et le moment

qui le suit, entre l' action d' un être et celle d' un autre être, entre l' état actuel d' un être et l' état qui lui succèdera immédiatement, etc. Mais ; je suis fait de manière, que ce que j' ai vu arriver toujours, et que ceux qui

p160

m' ont précédé ont vu arriver toujours, me paroît d' une *certitude morale* . Ainsi, il ne me vient pas dans l' esprit de douter, que le soleil ne se lève demain, que les boutons des arbres ne s' épanouissent au printemps, que le feu ne réduise le bois en cendres, etc. Je conviens que mon *jugement* est ici purement *analogique* ; puisqu' il est très évident que le *contraire* de ce que je pense qui arrivera, est toujours *possible* . Mais, cette simple *possibilité* ne sauroit le moins du monde contrebalancer dans mon esprit ce nombre si considérable d' *expériences* constantes qui fondent ici ma *croyance analogique* . Il me semble que je choquerois le *sens commun* , si je refusois de prendre l' *analogie* pour guide dans des choses de cette nature.

p161

Je mènerois la vie la plus misérable ; je ne pourrois même pourvoir à ma conservation : car si ce que je connois des *alimens* dont je me suis toujours nourri, ne suffisoit point pour fonder la *certitude* où je suis que ces *alimens* ne se convertiroient pas tout d' un coup et à propos de rien, en véritables *poisons* ; comment pourrois-je hazarder d' en manger encore ? Je suis donc dans l' obligation très raisonnable d' admettre, qu' il est dans la nature un certain *ordre constant* , sur lequel je puis établir des *jugemens* , qui sans être des *démonstrations* , sont d' une telle *probabilité* qu' elle suffit à mes *besoins* . Mes *sens* me manifestent cet *ordre* : ma faculté de *réfléchir* m' en découvre les *résultats* les plus essentiels. L' *ordre de la nature* est donc, à mes yeux, le *résultat général* des *rappports* que j' apperçois entre les êtres. Je regarde ces *rappports* comme *invariables* ,

parce que je ne les ai jamais vu et qu' on ne les a jamais vu varier *naturellement* .

p162

Je déduis raisonnablement de la contemplation de ces *rappports* l' *existence* d' une première cause intelligente : c' est que plus il y a dans un *tout* , de *parties* et de parties *variées* qui concourent à une *fin* commune, et plus il est *probable* que ce *tout* n' est point l' ouvrage d' une cause *aveugle* . Je ne déduis pas moins raisonnablement de la *progression* des êtres *successifs* la *nécessité* d' une première cause : c' est que je n' ignore pas, que dans une *série* quelconque, il doit toujours y avoir un *premier terme* , et qu' un nombre actuellement *infini* est une contradiction : c' est encore que chaque être successif ayant sa *raison* dans celui qui le précède ; ce dernier, dans un autre encore, etc. Il faut que la chaîne entière, qui n' est que l' *assemblage* de tous ces *êtres successifs* , aît hors d' elle une *raison* de son *existence* . Ce n' est pas que j' aperçoive une *liaison nécessaire* entre ce que je nomme une *cause* et ce que je nomme un *effet* : mais ; je suis obligé de reconnoître que je suis fait de manière, que je ne puis admettre qu' une chose *est* ,

p163

sans qu' il y ait une *raison* pourquoi elle est, et pourquoi elle est *comme elle est* et non *autrement* . Je tiens pour *nécessaire* tout *ce qui est et qui ne pouvoit pas ne pas être ni être autrement* . Or, je vois clairement, que l' état *actuel* de chaque chose n' est pas *nécessaire* ; puisque j' observe qu' il *varie* suivant certaines *loix* . Je conçois donc clairement, que chaque chose pourroit être *autrement* qu' elle n' est ; je nomme cela *contingence* , et je dis, que dans ma *manière de concevoir* , chaque chose est *contingente* de sa nature. Je crois pouvoir inférer encore de cette *contingence* , qu' il est une raison éternelle qui a *déterminé* , dès le commencement, les états *passés* , l' état *actuel* , et les

états *futurs* de chaque chose.

Mais ; quand je parle de *contingence* , c' est suivant ma manière très imparfaite de *voir* et de *concevoir* les choses. Il me paroît bien clair, que si je pouvois embrasser l' *univers* entier ou la *totalité* des choses, je connoîtrois pourquoi chaque chose est comme elle est et

p164

non autrement : j' en jugerois alors par ses *rappports* au *tout* , de la même manière précisément qu' un mécanicien juge de chaque pièce d' une *machine* . Je conclurois donc, que l' *univers* lui-même est comme il est, parce que sa cause ne pouvoit être *autrement* . Cependant il n' en demeureroit pas moins vrai, que chaque *pièce* de l' univers, chaqu' être *particulier* , considéré *en lui-même* , auroit pu être *autrement* . La raison que j' en découvre, est que chaqu' être *particulier* n' étoit point *déterminé* en tout sens par sa *propre nature* . Toutes ses *déterminations* n' étoient pas *nécessaires* , au sens que j' ai attaché à ce mot. Il étoit susceptible d' une multitude de *modifications* diverses, et j' en observe plusieurs qui se succèdent dans tel ou tel être *particulier* .

Il n' en est pas de même, à mes yeux, des *vérités* que je nomme *nécessaires* : je ne puis pas dire de ces *vérités* ce que je viens de dire des êtres *particuliers* . Les *vérités nécessaires* sont *déterminées* par leur *propre nature* : elles ne peuvent être que d' une seule manière : c' est dans ce sens métaphysique, que les *vérités*

p165

géométriques sont *nécessaires* , et qu' elles excluent toute *contingence* . Elles étoient *telles* de toute éternité dans cette intelligence nécessaire, qui étoit la *région* de toute *vérité* .

Si les *loix de la nature* résultent essentiellement des *rappports* qui sont entre les êtres ; si ces *rappports* , considérés *en eux-mêmes* , ne sont pas *nécessaires* ; il me paroît, que je puis en déduire légitimement,

que la *nature* a un législateur. La *lumière* ne s' est pas donné à elle-même ses *propriétés* , et les *loix* de sa *réfraction* et de sa *réflexion* résultent des *rappports* qu' elle soutient avec différens corps soit *liquides* , soit *solides* .

Je m' exprimerois donc d' une manière fort peu exacte, si je disois, *que les loix de la nature ont appropriés les moyens à la fin* : c' est que les *loix de la nature* ne sont que de *simples effets* , et que dans mes idées, des *effets* supposent une *cause* , ou pour m' exprimer

p166

en d' autres termes, l' existence *actuelle* d' une chose, suppose l' existence *relative* d' une autre chose, que je regarde comme la *raison* de l' *actualité* de la première.

Si la nature a reçu des *loix* , celui qui les lui a imposées a, sans doute, le pouvoir de les suspendre, de les modifier ou de les diriger comme il lui plait.

Mais ; si le législateur de la nature est aussi sage que puissant, il ne *suspendra* ou ne *modifera* ses *loix* , que lorsqu' elles ne pourront suffire, *par elles-mêmes*, à remplir les vuës de sa sagesse. C' est que la *sagesse* ne consiste pas moins à ne pas multiplier sans nécessité les *moyens* , qu' à choisir toujours les *meilleurs* moyens, pour parvenir à la *meilleure* fin.

Je ne puis douter de la sagesse du législateur de la nature, parce que je ne puis douter de l' intelligence de ce législateur. J' observe que plus les lumières de l' homme s' accroissent, et plus il découvre dans l' univers de traits d' une intelligence formatrice. Je remarque

p167

même avec étonnement que cette intelligence ne brille pas avec moins d' éclat dans la structure du pou ou du ver-de-terre, que dans celle de l' homme ou dans la disposition et les mouvemens des corps célestes.

Je conçois donc que l' intelligence qui a été capable de former le plan immense

de l' univers, est au moins la plus parfaite des intelligences.
Mais ; cette intelligence réside dans un être nécessaire : un être *nécessaire* est non seulement celui *qui ne peut pas ne pas être* ; il est encore celui *qui ne peut pas être autrement* . Or, un être dont les *perfections* seroient *susceptibles* d' accroissement, ne seroit pas un être *nécessaire* , puisqu' il *pourroit être autrement* .
J' infère donc de ce raisonnement, que les perfections de l' être nécessaire ne sont pas *susceptibles* d' accroissement et qu' elles sont *absolument* ce qu' elles sont.
Je dis *absolument* , parce que je ne puis concevoir des *degrés* dans les perfections de l' être nécessaire. Je vois très clairement, qu' un être *borné* peut être *déterminé*

p168

de plusieurs manières , puisque je conçois très clairement la *mutation possible* de ses *bornes* .

Si l' être nécessaire possède une intelligence *sans bornes* , il possédera aussi une sagesse *sans bornes* ; car la sagesse n' est proprement ici que l' *intelligence* elle-même, en tant qu' elle se propose une *fin* et des *moyens* relatifs à cette fin.

L' intelligence créatrice n' aura donc rien fait qu' avec *sagesse* : elle se sera proposé dans la création de chaqu' être la *meilleure fin possible* , et aura prédéterminé les *meilleurs* moyens pour parvenir à cette fin.

Je suis un être *sentant* et *intelligent* : il est dans la nature de tout être sentant et intelligent de vouloir sentir ou exister *agréablement* , et vouloir cela, c' est *s' aimer* soi-même. L' *amour de soi-même* , ne diffère donc pas de l' *amour du bonheur* . Je ne puis me dissimuler, que l' *amour du bonheur* ne soit le principe *universel* de mes actions.
Le *bonheur* est donc la grande *fin* de mon

p169

être. Je ne me suis pas fait moi-même ;
je ne me suis pas donné à moi-même ce principe
universel d' action : l' auteur de mon
être qui a mis en moi ce puissant ressort,
m' a donc créé pour le *bonheur* .

J' entends en général par le *bonheur* , tout
ce qui peut contribuer à la *conservation* et au
perfectionnement de mon être.

Parce que les objets *sensibles* font sur moi
une forte impression, et que mon intelligence
est très bornée, il m' arrive fréquemment de
me méprendre sur le *bonheur* , et de préférer
un bonheur *apparent* à un bonheur *réel* .

Mon expérience journalière, et les réflexions
qu' elle me fait naître, me découvrent mes méprises.
Je reconnois donc évidemment, que pour obtenir
la fin de mon être, je suis dans l' obligation
étroite d' observer les *loix* de mon être.

Je regarde donc ces *loix* , comme les *moyens*
naturels que l' auteur de mon être a choisi
pour me conduire au *bonheur* . Comme elles

p170

résultent essentiellement des *rappports* que je
soutiens avec différens êtres, et que je ne
suis point le maître de changer ces *rappports* ;
je vois manifestement que je ne puis violer
plus ou moins les *loix* de ma nature
particulière , sans m' éloigner plus ou moins de
ma véritable *fin* .

L' expérience me démontre, que toutes mes
facultés sont renfermées dans certaines
limites naturelles, et qu' il est un *terme*
où finit le *plaisir* et où commence la
douleur . J' apprens ainsi de l' expérience, que
je dois régler l' *exercice* de toutes mes
facultés, sur leur *portée* naturelle.

Je suis donc dans l' obligation philosophique
de reconnoître, qu' il est une *sanction naturelle*
des *loix* de mon être ; puisque j' éprouve un *mal*
lorsque je les *viole* .

Parce que je m' aime moi-même, et que
je ne puis pas ne point *désirer* d' être
heureux ; je ne puis pas ne point *désirer*
de continuer d' être. Je retrouve ces *désirs* dans
mes semblables, et si quelques-uns paroissent
souhaiter la cessation de leur être, c' est
plutôt le

p171

changement de leur être, que l' *anéantissement* ,
qu' ils souhaitent.

Ma raison me rend au moins très probable,
que la *mort* ne sera pas le *terme* de la
durée de mon être. Elle me fait entrevoir des
moyens *physiques préordonnés* , qui peuvent
prolonger mon *humanité* au-delà du tombeau.
Elle m' assure que je suis un être *perfectible*
à l' indéfini : elle me fait juger par les
progrès continuels que je puis faire vers le
bon et le vrai dans mon état *présent* , de
ceux que je pourrais faire dans un autre état
où toutes mes facultés seroient perfectionnées.
Enfin ; elle puise dans les notions les plus
philosophiques qu' elle se forme des attributs
divins et des *loix naturelles* , de
nouvelles considérations qui accroissent beaucoup
ces différentes *probabilités* .
Mais ; ma raison me découvre en même
tems, qu' il n' est point du tout dans l' ordre
de mes facultés *actuelles* , que j' aye sur la

p172

survivance de mon être, plus que de simples
probabilités .
Cependant ma raison elle-même me fait
sentir fortement, combien il importeroit à mon
bonheur, que j' eusse sur mon *état futur* plus
que de *simples probabilités* ou au moins une
somme de probabilités telle qu' elle fût équivalente
à ce que je nomme la *certitude morale* .
Ma raison me fournit les meilleures preuves
de la souveraine intelligence
de l' auteur de mon être : elle déduit très
légitimement de cette intelligence, la
souveraine sagesse du grand être.
Sa bonté sera cette sagesse elle-même
occupée à procurer le plus grand
bien de tous les êtres *sentans* , et de tous les
êtres *intelligens* .
Cette sagesse adorable ayant fait
entrer dans son plan le système de l' *humanité* ,

p173

a voulu, sans doute, tout ce qui pouvoit
contribuer à la plus grande *perfection* de

ce *système* .

Rien n' étoit assurément plus propre à procurer la plus grande perfection de ce système, que de donner aux êtres qui le composent, une *certitude morale* de leur *état futur* , et de leur faire envisager le *bonheur* dont ils jouïront dans cet *état* , comme la suite ou la conséquence de la *perfection morale* qu' ils auront tâché d' acquérir dans l' *état présent* . Et puisque l' *état actuel* de l' *humanité* ne comportoit point, qu' elle pût parvenir à se convaincre par les *seules forces* de la raison, de la *certitude* d' un *état futur* , il étoit, sans contredit, dans l' ordre de la sagesse, de lui donner par quelque autre voye une *assurance* si nécessaire à la *perfection* du *système moral* .

Mais ; parce que le plan de la sagesse exigeoit apparemment, qu' il y eût sur la terre des êtres intelligens, mais très bornés, tels que les *hommes* ; elle ne pouvoit pas *changer* les *facultés* de ces êtres pour leur

p174

donner une *certitude* suffisante de leur *destination future* .

Il falloit donc que la sagesse employât dans cette vuë un *moyen* , tel que sans être renfermé dans la sphère *actuelle* des facultés de l' homme, il fut cependant si bien approprié à la *nature* et à l' *exercice* le plus raisonnable de ses facultés, que l' homme pût acquérir par ce *moyen nouveau* le *degré* de certitude qui lui manquoit, et qu' il désiroit si vivement.

L' homme ne pouvoit donc tenir cette *certitude* si désirable, que de la main même de l' auteur de son être. Mais ; par quelle voye particulière, la sagesse pouvoit-elle convaincre l' homme *raisonnable* des grandes vuës qu' elle avoit formées sur lui ? à quel *signe* l' homme *raisonnable* pouvoit-il s' assurer que la sagesse elle-même *parloit* ? J' ai reconnu que la nature a un législateur ; et reconnoître cela, c' est reconnoître en même tems que ce législateur

p175

peut suspendre ou *modifier* à son gré les *loix* qu' il a données à la nature.

Ces *loix* sont donc, en quelque sorte, le *langage* de l' auteur de la nature ou l' expression *physique* de sa volonté.

Je conçois donc facilement, que l' auteur de la nature a pu se servir de ce *langage* , pour faire connoître aux hommes avec *certitude* ce qu' il leur importoit le plus de sçavoir et de sçavoir bien, et que la raison seule ne faisoit guères que leur indiquer.

Ainsi, parce que je vois évidemment, qu' il n' y a que le législateur de la nature, qui puisse en *modifier* les *loix* ; je me crois fondé raisonnablement à admettre qu' il *a parlé* ; lorsque je puis m' assurer raisonnablement que certaines *modifications* frappantes de ces *loix* ont eu lieu, et que je puis découvrir avec évidence le but de ces *modifications* .

Ces *modifications* seront donc pour moi des *signes particuliers* de la *volonté* de l' auteur de la nature à l' égard de l' *homme* .

p176

Je puis donner un *nom* à ces sortes de *modifications* , ne fût-ce que pour indiquer les *changemens* qu' elles ont apportés à la marche *ordinaire* de la nature : je puis les nommer des *miracles* , et rechercher ensuite quelles idées je dois me faire des *miracles* .

Je sçais assés qu' on a coutume de regarder un *miracle* comme l' *effet* d' un acte *immédiat* de la toute-puissance, opéré dans le *tems* , et relativement à un certain *but moral* .

Je sçais encore, qu' on recourt communément à cette intervention *immédiate* de la toute-puissance, parce qu' on ne juge pas qu' un *miracle* puisse être renfermé dans la *sphère* des *loix* de la *nature* .

Mais ; s' il est dans la *nature* de la *sagesse* , de ne point *multiplier* les *actes* sans *nécessité* ; si la volonté efficace a pu produire ou *préordonner* par un acte *unique* toutes ces *modifications* des *loix* de la nature, que je nomme des *miracles* ne sera-t-il pas au moins très probable qu' elle l' aura fait ?

p177

Si la sagesse éternelle qui n' a aucune *relation* au *tems* , a pu produire *hors du tems* l' *universalité* des choses, est-il à présumer qu' elle se soit réservé d' agir dans le *tems* , et de mettre la main à la machine comme l' ouvrier le plus *borné* ?
Parce que je ne découvre point *comment* un *miracle* peut être renfermé dans la *sphère* des loix de la nature, serois-je bien fondé à en conclure, qu' il n' y est point du tout renfermé ?
Puis-je me persuader un instant que je connoisse à fond les *loix de la nature* ? Ne vois-je pas évidemment, que je ne connois qu' une très petite partie de ces *loix* , et que même cette *partie* si petite, je ne la connois qu' *imparfaitement* ?
Comment donc oserois-je prononcer sur ce que les *loix* de la nature *ont pu* ou *n' ont pas pu* opérer dans la main du législateur ?
Il me semble que je puis, sans témérité, aller un peu plus loin : quoique je sois un

p178

être extrêmement borné, je ne laisse pas d' entrevoir ici la *possibilité* d' une *préordination* relative à ce que je nomme des *miracles* .
Des méditations assés profondes sur les *facultés* de mon *ame* , m' ont convaincu, que l' exercice de toutes ces facultés dépend plus ou moins de l' état et du jeu des *organes* . Il est même peu de vérités qui soient plus généralement reconnues. J' ai assés prouvé, que les *perceptions* , l' *attention* , l' *imagination* , la *mémoire* , etc. Tiennent essentiellement aux mouvemens des *fibres sensibles* , et aux *déterminations* particulières que l' action des objets leur imprime, qu' elles conservent pendant un tems plus ou moins long, et en vertu desquelles ces *fibres* peuvent retracer à l' *ame* les *idées* ou les *images* des objets.
C' est une loi *fondamentale* de l' *union* de l' *ame* et du corps, que lorsque *certaines* fibres *sensibles* sont ébranlées, l' *ame* éprouve *certaines* sensations : rien au monde n' est plus

p179

constant, plus invariable que cet effet. Il a toujours lieu, soit que l'ébranlement des *fibres* provienne de l'*action* même des objets, soit qu'il provienne de quelque mouvement qui s'opère dans la *partie* du cerveau qui est le siège de toutes les opérations de l'ame. Si une foule d'expériences démontre que l'*imagination* et la *mémoire* dépendent de l'*organisation* du cerveau, il est par cela même démontré, que la *reproduction* ou le *rappel* de telle ou de telle idée, dépend de la *reproduction* des mouvemens dans les *fibres sensibles appropriées à ces idées*. Nous *représentons* toutes nos *idées* par des *signes d'institution*, qui affectent l'*oeil* ou l'*oreille*. Ces *signes* sont des *caractères* ou des *mots*. Ces *mots* sont *lus* ou *prononcés*: ils s'impriment donc dans le *cerveau* par des *fibres* de la *vue* ou par des *fibres* de l'*ouïe*. Ainsi, soit que le mouvement se reproduise dans des *fibres* de la *vue* ou dans des *fibres*

p180

de l'*ouïe*, les *mots* attachés au jeu de ces *fibres* seront également rappelés à l'*ame*, et par ces *mots*, les *idées* qu'ils sont destinés à *représenter*. Je ne puis raisonnablement présupposer que tous mes lecteurs possèdent, aussi bien que moi, mes principes *psychologiques*; je suis donc obligé de renvoyer ceux qui ne les possèdent pas assés, aux endroits de mes ouvrages que je citois il n'y a qu'un moment. Ils feront bien sur-tout de relire avec attention mon écrit *sur le rappel des idées par les mots*, et *sur l'association des idées en général*, que j'ai inséré dans ces *opuscules*. Dès que je me suis une fois convaincu par l'expérience et par le raisonnement, que la *production* et la *reproduction* de toutes mes *idées* tiennent au *jeu* secret de certaines *fibres* de mon *cerveau*; je conçois avec la plus grande facilité, que la sagesse suprême a pu *préorganiser*, au commencement des choses, *certaines cerveaux*, de manière qu'il s'y trouveroit des *fibres* dont des *déterminations* et les *mouvemens* particuliers, répondroient, dans un

tems marqué, aux vuës de cette sagesse adorable.
Qui pourroit douter un instant, que si nous étions les maîtres d' ébranler, à notre gré, *certaines fibres* du cerveau de nos semblables ; par exemple, les fibres *appropriées aux mots* , nous ne rappellassions, à volonté, dans leur ame, telle ou telle *suite* de mots, et par cette suite une *suite* correspondante d' *idées* ? Répéterai-je encore que la *mémoire des mots* tient au cerveau, et que mille accidens, qui ne peuvent affecter que le cerveau, affoiblissent et détruisent même en entier la *mémoire des mots* ? Rappellerai-je ce vieillard vénérable, dont j' ai parlé dans mon *essai analytique* , qui avoit, en pleine veille, des *suites* nombreuses et variées de *visions* , absolument *indépendantes* de sa *volonté* , et qui ne *troubloient* jamais sa *raison* ? Répéterai-je, que le *cerveau* de ce vieillard étoit une sorte de *machine d' optique* , qui exécutoit d' elle-même sous les yeux de l' ame, toutes sortes de décorations et de perspectives ? On ne s' avisera pas non plus de douter, que Dieu ne puisse ébranler au gré de sa

volonté, les *fibres* de tel ou de tel cerveau, de manière qu' elles traceront, à point nommé, à l' ame une *suite* déterminée d' idées ou de *mots* , et une telle *combinaison* des unes et des autres, que cette *combinaison* représentera plus ou moins figurément une suite d' *événemens* cachés encore dans l' abime de l' *avenir* ? Ce que l' on conçoit si clairement que Dieu pourroit exécuter par son action *immédiate* sur un *cerveau* particulier, n' auroit-il pu le *prédéterminer* dès le commencement ? Ne conçoit-on pas à peu près aussi clairement, que Dieu a pu préordonner dans tel ou tel cerveau, et hors de ce cerveau, des *causes* purement *physiques* , qui déployant leur action dans un tems marqué par la sagesse, produiront précisément les mêmes effets, que produiroit l' action *immédiate* du premier moteur ? C' étoit ce que j' avois voulu donner à entendre en terminant ce paragraphe 676 de mon *essai analytique* , auquel je viens de

renvoyer : mais, je doute qu' on ait fait attention à cet endroit de l' ouvrage. " si les visions *prophétiques* ,

p183

disois-je dans cet endroit, ont une cause *matérielle* , l' on en trouveroit ici une explication bien simple, et qui ne supposeroit aucun miracle : l' on conçoit assés, que Dieu a pu préparer de loin dans le cerveau des *prophètes* des causes physiques propres à en ébranler, dans un tems déterminé, les fibres sensibles suivant un *ordre* relatif aux événemens futurs qu' il s' agissoit de représenter à leur esprit. "

l' auteur de l' *essai de psychologie* , qui n' a pas été mieux lu ni mieux entendu que moi, par la plupart des lecteurs, et qui a tâché de renfermer dans un assés petit volume tant de principes et de grands principes ; a eu la même idée que j' expose ici. Dans le chapitre xxi de la partie vii de ses *principes philosophiques* , il s' exprime ainsi.

" soit que Dieu agisse *immédiatement* sur les fibres *représentatives* des objets,... etc. "

p184

les *signes d' institution* par lesquels nous *représentons* nos *idées* de tout genre, sont des objets qui tombent sous les *sens* , et qui, comme je le disois, frappent l' *oeil* ou l' *oreille* , et par eux, le *cerveau* .

La *mémoire* se charge du dépôt des *mots* , et la *réflexion* les combine. On est étonné, quand on songe au nombre considérable de langues *mortes* et de langues *vivantes* qu' un même homme peut apprendre et parler. Il est pourtant une *mémoire* purement *organique* où les *mots* de toutes ces *langues* vont s' imprimer, et qui les présente à l' ame au besoin, avec autant de célérité, que de précision et d' abondance. On n' est pas moins étonné, quand on pense à d' autres prodiges que nous offre la

p185

mémoire et l' *imagination* . Scaliger apprit par coeur tout Homère en vingt-un jours, et dans quatre mois tous les poètes grecs. Wallis extraisoit de tête la *racine quarrée* d' un nombre de cinquante-trois figures. Combien d' autres faits de même genre, ne pourrois-je pas indiquer ! Qu' on prenne la peine de réfléchir sur les grandes idées que ces phénomènes merveilleux de la *mémoire* , nous donnent de l' *organisation* de cette *partie* du cerveau qui est le *siège de l' ame* et l' instrument *immédiat* de toutes ces opérations ; et l' on conviendra, je m' assure, que cet *instrument* , le chef-d' oeuvre de la création terrestre, est d' une structure fort supérieure à tout ce qu' il nous est permis d' imaginer ou de concevoir.

Ce qu' un sçavant exécute sur son *cerveau* par un travail plus ou moins long, et par une *méthode* appropriée, Dieu pourroit, sans doute, l' exécuter par un acte *immédiat*

p186

de sa puissance. Mais ; il pourroit aussi avoir établi, dès le commencement, dans un certain *cerveau* , une telle *préorganisation* que ce cerveau se trouveroit, dans un tems prédéterminé, monté à peu près comme celui du sçavant, et capable des mêmes *opérations* et d' opérations plus étonnantes encore. Supposons donc, que Dieu eût créé, au commencement, un certain nombre de *germes humains* , dont-il eut *préorganisé* les *cerveaux* de manière, qu' à un certain jour marqué, ils devoient fournir à l' ame l' assortiment complet des *mots* d' une multitude de *langues* diverses ; les hommes auxquels de pareils *cerveaux* auront appartenus, se seront trouvés ainsi transformés, presque tout d' un coup, en *polyglottes* vivantes.

Je prie ceux de mes lecteurs qui ne comprendront pas bien ceci, de relire attentivement les articles xiv, xv, xvi, xvii, xviii, de mon *analyse abrégée* , et les endroits relatifs de l' *essai analytique* . Les idées que je présente dans cette *palingénésie* , sont si éloignées de celles qu' on s' étoit faites jusqu' ici sur les sujets qui m' occupent, que je ne puis

revenir trop souvent à prier mon lecteur de ne me juger qu' après m' avoir bien saisi et bien médité. Je n' espère pas d' obtenir la grace que je demande : je sçais que le nombre des bons lecteurs est fort petit, et que celui des vrais philosophes l' est encore davantage. Mais ; s' il arrive qu' on m' entende mal, je n' aurai au moins rien négligé pour prévenir les méprises de mes juges.

Au reste ; il n' y a pas la moindre difficulté à concevoir, que ces *germes préordonnés* , qui devoient être un jour des *polyglottes* vivantes, avoient été placés dans l' *ordre* des générations *successives* , suivant un *rapport* direct à ce *tems* précis marqué par la sagesse. Il n' y a pas plus de difficulté à concevoir dans certains *cerveaux* , la *possibilité* d' une *préorganisation* telle, que les *fibres* appropriées aux *mots* de diverses *langues* , ne devoient déployer leur action, que lorsqu' une certaine *circonstance concomitante* surviendrait.

J' entrevois donc par cet exemple si frappant, ce qu' il seroit *possible* que fussent ces

événemens extraordinaires, que je nomme des *miracles* . Je commence ainsi à comprendre, que la *sphère des loix de la nature* peut s' étendre beaucoup plus loin qu' on ne l' imagine. Je vois assés clairement, que ce qu' on prend communément pour une *suspension* de ces *loix* , pourroit n' être qu' une *dispensation* ou une *direction particulière* de ces mêmes *loix* . Ceci est d' une vraisemblance qui me frappe. Je *pense* et je *parle* à l' aide des *mots* dont je revêts mes *idées* . Ces *mots* sont des *signes* purement *matériels* . Ils sont attachés au *jeu* de certaines *fibres* de mon *cerveau* . Ces *fibres* ne peuvent être ébranlées que mon ame n' aît aussi-tôt les perceptions de ces *mots* , et par eux les *idées* qu' ils *représentent* .

Voilà les *loix de la nature* relatives à mon être *particulier* . Il me seroit impossible de former aucune *notion générale* sans le secours de quelques *signes d' institution* : il n' y a que ceux qui n' ont jamais médité sur

l' *oeconomie* de l' *homme* , qui puissent douter de cette vérité *psychologique* .

p189

Je découvre donc que les *loix de la nature* relatives à la *formation* des idées dans l' *homme* , à la *représentation* , au *rappel* et à la *combinaison* de ces idées par des *signes arbitraires* ; ont pu être *modifiées* d' une infinité de manières *particulières* , et produire ainsi, dans un *certain tems* , des événemens si *extraordinaires* , qu' on ne les juge point renfermés dans la *sphère d' activité* de ces *loix de la nature* .

J' apperçois ainsi, que le grand ouvrier pourroit avoir caché, dès le commencement, dans la machine de notre monde, certaines *pièces* et certains *ressorts* , qui ne devoient jouer qu' au moment que certaines *circonstances correspondantes* l' exigeroient. Je reconnois donc, qu' il seroit *possible* , que ceux qui excluent les *miracles* de la *sphère* des *loix de la nature* , fussent dans le cas d' un ignorant en *méchanique* , qui ne pouvant deviner la raison de certains jeux d' une belle machine recourroit pour les expliquer, à une sorte de *magie* , ou à des moyens *suraturels* . Un autre exemple très frappant m' affermit

p190

dans ma pensée : j' ai vu assés distinctement, qu' il seroit *possible* que cet *état futur* de l' homme que ma raison me rend si probable, fût la suite *naturelle* d' une *préordination physique* aussi ancienne que l' homme. J' ai même entrevu qu' il seroit *possible* encore, qu' une *préordination* analogue s' étendit à tous les êtres sentans de notre globe. Je suis ainsi conduit par une marche qui me paroît très philosophique, à admettre qu' il est deux *systèmes* des *loix de la nature* , que je puis distinguer exactement. Le premier de ces *systèmes* est celui qui *détermine* ce que je nomme le *cours ordinaire* de la nature. Le second *système* est celui qui donne *naissance* à ces événemens *extraordinaires*

que je nomme des *miracles* .

p191

Mais ; parce que les *loix de la nature* ont toujours pour premier fondement les *propriétés essentielles des corps* , et que si l' *essence* des choses *changeoit* , les choses seroient *détruites* ; je suis obligé de supposer comme *certain* , qu' il n' y a rien dans le *second système* qui *choque* les *propriétés essentielles des corps* . Et ce que je dis ici des *corps* doit s' entendre encore des *ames* qui leur sont *unies* . J' ai appris d' une philosophie sublime, que les *essences* des choses sont *immuables* et *indépendantes* de la volonté créatrice.

Ce ne sont donc que les *modes* ou les qualités *variables* des *corps* et des *ames* qui ont pu entrer dans la composition du *système* dont je parle, et produire cette *combinaison particulière* de choses, d' où peuvent naître les événemens *miraculeux* .

Par exemple ; je conçois facilement, qu' en vertu d' une certaine *prédétermination physique* , la *densité* de tel ou de tel corps a pu *augmenter* ou *diminuer* prodigieusement dans un

p192

tems marqué ; la *pesanteur* n' agir plus sur un autre corps ; la matière *électrique* s' accumuler extraordinairement autour d' une certaine personne et la *transfigurer* ; les mouvemens *vitaux* renaître dans un corps où ils étoient éteints et le rappeler à la vie ; des obstructions *particulières* de l' organe de la *vue* se dissiper et laisser un libre passage à la lumière, etc. Etc.

p193

Et si parmi les événemens *miraculeux* qui s' offreroient à ma méditation, il en étoit, où je n' entrevisse aucune cause *physique* capable de les produire ; je me garderois bien de prononcer sur l' *impossibilité* absolue d' une

prédétermination correspondante à ces événements . Je n' oublierois point que je suis un être dont toutes les facultés sont extrêmement bornées, et que la nature ne m' est tant soit peu connue que par quelques *effets* . Je songerois en même temps, à d' autres événements de *même genre* où j' entrevois des causes *physiques préordonnées* capables de les opérer. Quand je cherche à me faire les plus hautes idées du grand auteur de l' *univers* , je ne conçois rien de plus sublime et de plus digne de cet être adorable, que de penser qu' il a tout *préordonné* par un acte *unique* de sa volonté, et qu' il n' est proprement qu' un seul *miracle* , qui a enveloppé la suite immense des choses *ordinaires* : et la suite beaucoup moins nombreuse des choses *extraordinaires* : ce grand *miracle* , ce *miracle* incompréhensible peut-être pour toutes les intelligences finies, est celui de la *création* . Dieu a *voulu* , et l' *universalité*

p194

des choses a reçu l' être. Les choses *successives* soit *ordinaires* , soit *extraordinaires* préexistoient donc dès le commencement à leur *apparition* , et toutes celles qui apparôitront dans toute la durée des siècles et dans l' éternité même, existent déjà dans cette *prédétermination universelle* qui embrasse le *tems* et l' *éternité* .

Mais ; ce seroit en vain que la souveraine sagesse auroit *prédéterminé physiquement* des événements *extraordinaires* destinés à donner à l' *homme* de plus fortes preuves de cet *état futur* , le plus cher objet de ses désirs ; si cette sagesse n' avoit, en même tems, *prédéterminé* la venue d' un personnage extraordinaire, instruit par elle-même du secret de ses vuës, et dont les *actions* et les *discours* correspondissent exactement à la *prédétermination* dont les miracles devoient sortir.

Il ne faut que du bon-sens pour appercevoir qu' un *miracle* , qui seroit absolument *isolé* , ou qui ne seroit accompagné d' aucune *circonstance relative* propre à en *déterminer* le *but* , ne pourroit être pour l' homme *raisonnable* une *preuve* de sa destination *future* .

p195

Mais ; le *but* du *miracle* sera exactement *déterminé* , si immédiatement avant qu' il s' opère, le personnage respectable que je suppose, s' écrit en s' adressant au maître de la nature ;
je te rends grâces de ce que tu m' as éxaucé : je sçavois bien que tu m' éxauces toujours ; mais, je dis ceci pour ce peuple qui est autour de moi, afin qu' il croye que c' est toi qui m' as envoyé .

Le *miracle* deviendra donc ainsi la *lettre de créance* de l' envoyé, et le *but* de la mission de cet envoyé sera de *mettre en évidence la vie et l' immortalité* .

Si, comme je le disois, les *loix de la nature* sont le *langage* du suprême législateur, l' envoyé dont je parle, sera auprès du genre-humain l' *interprète* de ce langage. Il aura été chargé par le législateur d' interpréter au genre-humain les *signes* de ce langage divin, qui renfermoient les assurances d' une heureuse *immortalité* .

p196

Il étoit absolument indifférent à la *mission* de cet envoyé, qu' il opérât lui-même les *miracles* ou qu' il ne fit que *s' accommoder* à leur *but* en le *déterminant* précisément par ses *discours* et par ses *actions* .

L' obéissance parfaite et constante de la nature à la voix de l' envoyé, n' en devenoit pas moins propre à *authoriser* et à *caractériser* sa *mission* .

La *naissance extraordinaire* de l' envoyé

p197

pouvoit encore relever sa mission auprès des hommes, et il étoit *possible* que cette *naissance* fût enveloppée comme tous les autres événemens *miraculeux* dans cette dispensation *particulière des loix de la nature* , qui devoit les produire. Combien de moyens *physiques préordonnés* , très différens du moyen *ordinaire* , pouvoient faire développer un *germe* humain dans le sein d' une vierge !

Si cette *oeconomie particulière* des loix de la nature étoit destinée par la sagesse à fournir à l'homme *raisonnable* une *preuve de fait* de la certitude de son *état futur* , cette preuve a dû être revêtue de *caractères* qui ne permettent pas à la raison d'en méconnoître la *nature* et la *fin* .

J'observe d'abord, que les *faits* renfermés dans cette *oeconomie*, comme dans leur principe *physique préordonné* , ont dû être tels, qu'il parût *manifestement* qu'ils ne ressortoient pas de l'*oeconomie ordinaire* des loix de la nature : s'il y avoit eu sur ce point quelque *équivoque* , comment auroit-il été *manifeste* que le législateur *parloit* .

p198

Il n'y aura point eu d'*équivoque* s'il a été *manifeste* , qu'il n'y avoit point de *proportion* ou d'*analogie* entre les *faits* dont il s'agit et les *causes apparentes* de ces faits. Le *sens-commun* apprend assés qu'un *aveugle-né* ne recouvre point la vuë, par un attouchement *extérieur* et *momentané* ; qu'un *mort* ne *ressuscite* point à la seule parole d'un homme ; etc. De pareils faits sont aisés à distinguer de ces *prodiges* de la physique, qui supposent toujours des *préparations* ou des *instrumens* . Dans ces sortes de *prodiges* , l'esprit peut toujours découvrir une certaine *proportion* , une certaine *analogie* entre l'*effet* et la *cause* ; et lors-même qu'il ne la découvre pas *intuitivement* , il peut au moins la *concevoir* . Or, le moyen de *concevoir* quelque *analogie* entre la *prononciation* de *certaines mots* et la *résurrection* d'un *mort* ? La prononciation de ces mots ne sera donc ici qu'une circonstance *concomitante* , absolument *étrangère* à la cause *secrete* du fait ; mais propre à rendre les spectateurs plus attentifs, l'obéissance de la nature plus frappante, et la mission de l'envoyé plus authentique. *Lazare sors dehors ! Et il sortit.* au reste ; je ne ferois pas entrer dans l'*essence*

p199

du *miracle* son opération *instantanée* .
Si un *certain* miracle offroit des *gradations*
sensibles, il ne m' en paroîtroit pas moins un
miracle , lorsque je découvrois toujours une
disproportion évidente entre l' effet et sa
cause *apparente* ou *symbolique* . Ces
gradations me sembleroient même propres à indiquer
à des yeux philosophes, un agent *physique* , et
très différent du *symbolique* . Les *gradations*
décèlent toujours un *ordre physique* , et elles
sont susceptibles d' une accélération à l' indéfini.
Je remarque en second lieu, que ce langage
de signes a dû être *multiplié* et *varié* ,
et former, pour ainsi dire, un *discours* suivi,
dont toutes les parties fussent *harmoniques*
entr' elles, et s' appuyassent les unes les autres :
car plus le législateur aura développé
ses vuës, multiplié et varié ses expressions,
et plus il aura été *certain* qu' il *parloit* .
Mais ; s' il a voulu *parler* à des hommes
de *tout ordre* , aux ignorans comme aux sçavans,
il aura parlé aux *sens* , et n' aura employé
que les *signes* les plus *palpables* , et que
le simple *bon-sens* pût facilement saisir.

p200

Et comme le *but* de ce langage *de signes*
étoit de *confirmer* à la raison la *vérité*
de ces grands *principes* qu' elle s' étoit déjà
formé sur les *devoirs* et sur la
destination future de l' homme ; l' interprète
de ce *langage* a dû annoncer au genre-humain
une *doctrine* qui fût précisément conforme à ces
principes les plus épurés et les plus nobles de
la raison, et donner dans sa personne le *modèle*
le plus accompli de la *perfection humaine* .
D' un autre côté, si la *mission* de l' envoyé
avoit été *bornée* à *annoncer* au
genre-humain cette *doctrine* sublime ; si
en même tems qu' il l' annonçoit, le maître de la
nature n' avoit point *parlé* aux *sens* ce
langage nouveau si propre à les frapper ;
il est de la plus grande évidence, que la
doctrine n' auroit pu accroître assés par
elle-même la *probabilité* de cet *état futur*
qu' il s' agissoit de *confirmer* aux
hommes. C' est qu' on ne sçauroit dire précisément
ce que la raison humaine *peut ou ne peut pas*
en matière de *doctrine* ; comme on
peut dire ce que le *cours ordinaire* de la
nature *peut ou ne peut pas* relativement à

certains faits palpables, nombreux, divers.
le 16 janvier 1769.

PARTIE 18

p202

Suite des idées
sur
l' état futur
de
l' homme.
Suite de l' esquisse
des
recherches philosophiques
de l' auteur
sur la révélation.
Le témoignage.
Une grande question s' offre ici à mon
examen : comment puis-je m' assurer
raisonnablement que le législateur de la
nature a *parlé* ?

p203

Je ne demanderai pas, pourquoi le législateur
ne m' a pas parlé à moi-même ?
J' aperçois trop clairement, que tous les
individus de l' humanité ayant un droit égal à
cette faveur, il auroit fallu pour satisfaire
aux désirs de tous, *multiplier* et *varier*
les *signes extraordinaires* dans une proportion
relative à ces désirs. Mais ; par cette
multiplication *excessive* des signes
extraordinaires , ils auroient perdu
leur qualité de *signes* , et ce qui
dans l' ordre de la sagesse doit demeurer
extraordinaire seroit devenu *ordinaire* .
Je suis obligé de reconnoître encore, que je
suis fait pour être conduit par les *sens* et
par la *réflexion* : une *révélation intérieure*
qui me donneroit sans cesse la plus forte persuasion
de la *certitude* d' un *état futur* , ne
seroit donc pas dans l' *analogie* de mon être.
Je ne pouvois exister à la fois dans tous
les *tems* et dans tous les *lieux* . Je ne pouvois
palper, voir, entendre, examiner tout par

mes propres *sens* . Il est néanmoins une foule de choses dont je suis intéressé à connaître la *certitude* ou au moins la *probabilité* ,

p204

et qui se sont passées longtemps avant moi ou dans des lieux fort éloignés.

L' intention de l' auteur de mon être, est donc que je m' en rapporte sur ces choses à la *déposition* de ceux qui en ont été les *témoins* , et qui m' ont transmis leur *témoignage* de *vive-voix* ou *par écrit* .

Ma conduite à l' égard de ces choses, repose sur une considération qui me semble très raisonnable : c' est que je dois supposer dans mes *semblables* les mêmes *facultés essentielles* que je découvre chés moi. Cette supposition est, à la vérité, purement *analogique* ; mais, il m' est facile de m' assurer, que l' *analogie* a ici la même force que dans tous les cas qui sont du ressort de l' expérience la plus commune et la plus constante. Est-il besoin que j' examine à fond mes *semblables* pour être *certain* qu' ils ont tous les *mêmes sens* et les *mêmes facultés* que je possède ?

Je tire donc de ceci une *conséquence* que je juge très légitime : c' est que ces choses que j' aurois vuës, ouïes, palpées, examinées si j' avois été placé dans un certain *tems* et dans

p205

un certain *lieu* , ont pu l' être par ceux qui existoient dans ce *tems* et dans ce *lieu* . Il faut bien que j' admette encore, qu' elles l' ont été en effet, si ces choses étoient de nature à *intéresser* beaucoup ceux qui en étoient les *spectateurs* : car je dois raisonnablement supposer, que des êtres, qui me sont *semblables* , se sont conduits dans certaines *circonstances* importantes, comme j' aurois fait moi-même, si j' avois été placé dans les *mêmes* circonstances, et qu' ils se sont *déterminés* par les mêmes *motifs* , qui m' auroient déterminé en cas *pareil* .

Je choquerois, ce me semble, les *règles* les plus sûres de l' *analogie* si je jugeois autrement. Remarqués, que je ne parle ici que

de *choses* qui n' exigent pour être bien connues que des yeux, des oreilles et un jugement sain. Parce que le *témoignage* est fondé sur l' *analogie* , il ne peut me donner comme elle qu' une *certitude morale* . Il ne peut y avoir d' *enchaînement nécessaire* entre la manière dont j' aurois été affecté ou dont j' aurois agi en telles

p206

ou telles circonstances et celle dont des êtres que je crois m' être *semblables* , ont été affectés ou ont agi dans les mêmes circonstances. Les *circonstances* elles-mêmes ne peuvent jamais être parfaitement *semblables* ; les sujets sont trop compliqués. Il y a plus ; le *jugement* que je porte sur le rapport de *similitude* de ces êtres avec moi, n' est encore qu' *analogique* . Mais ; si je me résolvois à ne *croire* que les seules choses dont j' aurois été le *témoin* , il faudrait en même tems me résoudre à mener la vie la plus triste et me condamner moi-même à l' ignorance la plus profonde sur une infinité de choses qui intéressent mon *bonheur* . D' ailleurs, l' *expérience* et la *réflexion* me fournissant des *règles* pour juger sainement de la *validité* du témoignage, j' apprendis de l' une et de l' autre qu' il est une foule de cas où je puis adhérer au *témoignage* sans courir le risque d' être *trompé* . Ainsi, les mêmes raisons qui me portent à admettre un *certain ordre* dans le monde *physique* , doivent me porter à admettre aussi un

p207

certain ordre dans le monde *moral* . Cet ordre *moral* résulte essentiellement de la *nature* des facultés *humaines* et des *rappports* qu' elles soutiennent avec les *choses* qui en *déterminent* l' exercice. Les *jugemens* que je fonde sur l' ordre *moral* , ne sauraient être d' une *parfaite certitude* ; parce que dans chaque détermination *particulière* de la *volonté* le contraire est toujours *possible* ; puisque l' *activité* de la volonté peut s' étendre à un nombre indéfini de cas. Mais ; quand je suppose un homme de *bon-sens* , je suis obligé de supposer en même tems, qu' il ne

se conduira pas comme un *fol* dans tel ou tel cas *particulier* ; quoi qu' il aît toujours le *pouvoir* de le faire. Il n' est donc que *probable* qu' il ne le fera pas ; et je dois convenir que cette *probabilité* est assés grande pour fonder un jugement solide, et assorti aux *besoins* de ma condition *présente* . Ces *choses* que je n' ai pu palper, voir, entendre et examiner *par moi-même* , parce que l' éloignement des *tems* ou des *lieux* m' en séparoit, seront donc, pour moi, d' autant plus *probables* , qu' elles me seront attestées par un

p208

plus grand nombre de *témoins* et par des témoins *plus dignes de foi* , et que leurs *dépositions* seront plus *circonstanciées* , plus *harmoniques* entr' elles, sans être *identiques* . Si j' envisage la *certitude* comme un *tout* , et si je divise par la pensée ce tout en *parties* ou *degrés* , ces parties ou degrés seront des parties ou des degrés de la *certitude* . Je nomme *probabilités* ces divisions *idéales* de la certitude. Je connoîtrai donc le *degré* de la certitude, quand je pourrai assigner le rapport de la *partie* au *tout* . Je ne dirai pas, que la *probabilité* d' une chose *croît* précisément comme le *nombre* des *témoins* qui me l' attestent : car si je suppose que le 1^{er} témoin me donne 9 sur 10 de la certitude, le 2^d témoin que je veux supposer égal en mérite au 1^{er}, me donneroit donc aussi 9 sur 10 ; ce qui produiroit 18 sur 10 ; c' est-à-dire, huit dixièmes de plus que la *certitude* ; ce qui est impossible. Je découvre donc, qu' il y a ici une autre

p209

manière de calculer le *témoignage* , qui est la seule vraie, et que je tâche de saisir. Dans cette vuë, je me représente la *certitude* comme un *espace* à parcourir. Je suppose, que le 1^{er} *témoin* me fait parcourir 9 sur 10 de cet *espace* : le 2^d *témoin* , égal en mérite au 1^{er}, aura donc avec la *dixième* qui reste, la même proportion que le 1^{er} témoin soutient avec l' *espace entier* . Le 2^d témoin me fera donc

parcourir les 9 sur 10 de cette dixième : je parcourrai donc avec ces deux *témoins* les 99 sur 100 de l' *espace* , etc.

Je jugerai du *mérite* des témoins par deux *conditions* générales et essentielles ; par leur *capacité* , et par leur *intégrité* .

L' *état* des facultés *corporelles* et des facultés *intellectuelles* déterminera la première de ces *conditions* : le degré de *probité* et de *désintéressement* déterminera la seconde.

L' *expérience* ou cette *réitération d' actes* et de *certaines* actes, par lesquels je parviens à connoître le *caractère moral* ; l' expérience, dis-je, décidera en dernier ressort de tout cela.

p210

J' appliquerai les mêmes *principes* fondamentaux à la *tradition orale* et à la tradition

écrite . Je verrai d' abord, que celle-ci a beaucoup plus de force que celle-là. Je verrai encore, que cette force doit *accroître* par le *concours* de différentes *copies* de la même *déposition* . Je considérerai ces *différentes* copies comme autant de *chaînes* d' une même chaîne. Et si j' apprens, qu' il existe plusieurs *suites* différentes de *copies* , je regarderai ces *différentes* suites comme autant de *chaînes collatérales* , qui accroîtront tellement la *probabilité* de cette *tradition écrite* qu' elle approchera *indéfiniment* de la *certitude* , et surpassera celle que peut donner le témoignage de plusieurs témoins *oculaires* .

Dieu est l' auteur de l' *ordre moral* comme il est l' auteur de l' *ordre physique* .

J' ai reconnu deux sortes de *dispensations* dans l' ordre *physique* . La première est celle qui *détermine* ce que j' ai nommé le *cours ordinaire* de la nature. La seconde est celle qui *détermine*

p211

ces événements *extraordinaires* , que j' ai nommés des *miracles* .

La première *dispensation* a pour *fin* le *bonheur* de tous les êtres *sentans* de notre globe.

La seconde a pour *fin* le *bonheur* de l' *homme* seul ; parce que l' *homme* est le

seul être sur la terre, qui puisse *juger* de cette *dispensation*, en reconnoître la *fin*, se l' approprier, et *diriger* ses actions relativement à cette fin.

Cette dispensation *particulière* a donc dû être calculée sur la *nature* des *facultés* de l' homme, et sur les *différentes* manières dont il peut les *exercer* ici-bas et *juger* des choses.

C' est à l' *homme* que le maître du monde a voulu *parler* : il a donc approprié son *langage* à la nature de cet être que sa bonté vouloit instruire. Le plan de sa sagesse ne comportoit pas qu' il changeât la nature de cet être, et qu' il lui donnât sur la terre les facultés de l' ange. Mais ;

p212

la sagesse avoit *préordonné* des *moyens*, qui sans faire de l' *homme* un ange, devoient lui donner une certitude *raisonnable* de ce qu' il lui importoit le plus de sçavoir.

L' homme est enrichi de diverses facultés *intellectuelles* : l' ensemble de ces facultés constitue ce qu' on nomme la *raison*. Si Dieu ne vouloit pas *forcer* l' homme à *croire* : s' il ne vouloit que *parler* à sa *raison* ; il en aura usé à l' égard de l' homme, comme à l' égard d' un être *intelligent*. Il lui aura fait entendre un *langage* approprié à sa raison, et il aura voulu qu' il appliquât sa raison à la *recherche* de ce langage, comme à la plus belle recherche dont il put jamais s' occuper.

La *nature* de ce *langage* étant telle, qu' il ne pouvoit s' adresser *directement* à chaqu' individu de l' humanité, il falloit bien que le législateur l' adaptât aux *moyens naturels* par lesquels la raison humaine parvient à se convaincre de la *certitude morale* des événemens *passés*, et à s' assurer de l' *ordre* ou de l' *espèce* de ces événemens.

p213

Ces *moyens naturels* sont ceux que renferme le *témoignage* : mais ; le témoignage suppose toujours des *faits* : le *langage* du législateur a donc été un langage de *faits*

et de *certain*s faits. Mais ; le témoignage est soumis à des *régles* que la raison établit, et sur lesquelles elle *juge* : le *langage* du législateur a donc été subordonné à ces *régles* . Le *fondement* de la *croyance* de l' homme sur sa *destination future* a donc été réduit ainsi par le sage auteur de l' homme à des preuves *de fait* , à des preuves *palpables* et à la portée de l' intelligence la plus bornée. Parce-que le *témoignage* suppose des *faits* , il suppose des *sens* qui apperçoivent ces faits, et les transmettent à l' ame sans *altération* . Les *sens* supposent eux-mêmes un *entendement* qui *juge* des faits ; car les *sens* purement *matériels* ne *jugent* point. Je nomme faits *palpables* ceux dont le simple *bon-sens* peut *juger* ou à l' égard desquels

p214

il peut s' assurer facilement qu' il n' y a point de *méprise* . Le *bon-sens* ou le *sens-commun* sera donc ce *degré* d' intelligence qui suffit pour *juger* de *semblables* faits. Mais ; parce que les faits les plus *palpables* peuvent être *altérés* ou *déguisés* par l' *imposture* ou par l' *intérêt* , le témoignage suppose encore dans ceux qui *rappellent* ces faits une *probité* et un *désintéressement* reconnus. Et puisque la *probabilité* de quelque *fait* que ce soit, *accroît* par le *nombre* des *déposans* , le témoignage exige encore un *nombre* de *déposans* tel, que la raison l' estime *suffisant* . Enfin ; parce qu' un fait n' est jamais *mieux connu* , que lors qu' il est plus *circonstancié* ; et qu' un *concert* secret entre les *déposans* n' est jamais moins *présumable* , que lorsque les *dépositions* embrassent les circonstances *essentiels* du fait sans *se ressembler* dans la *manière* ni dans les *termes* , le témoignage veut des *dépositions* *circonstanciées*, *convergentes* entr' elles,

p215

et *variées* néanmoins dans la *forme* et

dans les *expressions* .

S' il se trouvoit encore, que *certain* faits qui me seroient attestés par divers *témoins oculaires* , choquassent leurs *préjugés* les plus anciens, les plus enracinés, les plus chéris ; je serois d' autant plus assuré de la *fidélité* de leurs *dépositions* , que je serois plus certain qu' ils étoient *fortement* imbus de ces *préjugés* . C' est qu' il arrive facilement aux hommes de croire *légalement* ce qui favorise leurs *préjugés* , et qu' ils ne croient que difficilement ce qui détruit ces *préjugés* .

S' il se rencontroit après cela, que ces mêmes *témoins* réunissent aux *conditions* les plus *essentiels* du *témoignage* , des *qualités transcendantes* , qu' on ne trouve point dans les témoins *ordinaires* ; si à un sens droit et à des moeurs irréprochables, ils joignoient des vertus éminentes, une bienveillance la plus universelle, la plus soutenue, la plus active ; si leurs adversaires mêmes n' avoient jamais contredit tout cela ; si la nature obéissoit à la voix de ces *témoins* comme à celle de leur maître ; si enfin, ils avoient persévéré avec

p216

une constance héroïque dans leur *témoignage* , et l' avoient même scellé de leur sang ; il me paroîtroit que ce *témoignage* auroit toute la *force* dont un *témoignage humain* peut être susceptible.

Si donc les *témoins* que l' envoyé auroit choisi, réunissoient dans leur personne tant de conditions *ordinaires* et *extraordinaires* , il me sembleroit, que je ne pourrois rejeter leurs *dépositions* , sans choquer la *raison* .

Ici je me demande à moi-même, si un *témoignage humain* , quelque *certain* et quelque *parfait* que je veuille le supposer, suffit pour établir la *certitude* ou au moins la *probabilité* de *faits* qui choquent eux-mêmes les *loix ordinaires* de la nature ?

J' apperçois au premier coup d' oeil, qu' un *fait* , que je nomme *miraculeux* , n' en est pas moins un fait *sensible, palpable* . Je reconnois même qu' il étoit dans l' ordre de la sagesse, qu' il fût *très sensible, très palpable* . Un pareil *fait* étoit donc du ressort des *sens* : il pouvoit donc être l' objet du *témoignage* .

Je vois évidemment, qu' il ne faut que des *sens* pour s' assurer si un certain homme est *vivant* ; s' il est *tombé malade* ; si sa maladie *augmente* ; s' il *se meurt* ; s' il *est mort* ; s' il rend une *odeur cadavéreuse* .
Je vois encore, qu' il ne faut non plus que des *sens* , pour s' assurer si cet homme, qui *étoit mort* , est *ressuscité* ; s' il *marche*, *parle*, *mange*, *boit* , etc.

Tous ces faits si *sensibles* , si *palpables* , peuvent donc être aussi bien l' objet du *témoignage* , que tout autre fait de *physique* ou d' *histoire* .

Si donc les *témoins* dont je parle, se bornent à m' attester ces *faits* , je ne pourrai rejeter leurs *dépositions* , sans choquer les *règles* du témoignage, que j' ai moi-même posées, et que la plus saine *logique* prescrit.

Mais ; si ces *témoins* ne se bornoient point à m' attester simplement ces *faits* ; s' ils prétendoient m' attester encore la *manière secrète* dont le *miracle* a été *opéré* ; s' ils m' assuroient qu' il a dépendu d' une *prédétermination physique* ; leur *témoignage* sur ce point de *cosmologie* me paroîtroit perdre beaucoup de sa force.

Pourquoi cela ? C' est que cette *prédétermination* que ces témoins m' attesteroient, n' étant pas du *ressort des sens* , ne pourroit être l' objet *direct* de leur *témoignage* . Je crois l' avoir prouvé dans la partie xvi de cet écrit. Ces témoins pourroient, à la vérité, m' attester qu' elle leur a été *révélée* par le législateur lui-même : mais ; afin que je pusse être *moralement certain* qu' ils auroient eu une telle *révélation* , il me faudroit toujours des *miracles* ; c' est-à-dire, des faits qui ne ressortiroient point du *cours ordinaire* de la nature et qui tomberoient sous les *sens* .
Je découvre donc, qu' il y a dans un *miracle* deux choses essentiellement *différentes* , et que je dois soigneusement distinguer ; le *fait* et la *manière* du fait.

La première de ces choses a un *rapport direct* aux *facultés* de l' homme : la seconde n' est en *rapport direct* qu' avec les *facultés*

de ces intelligences dont je parlois dans les parties xii et xiii de cet écrit, et qui connoissent

p219

le *secret* de l'oeconomie de notre monde. Si toutefois les témoins rapportoient à l'action de Dieu, les faits *extraordinaires* qu'ils m'attesteroient ; ce jugement particulier des témoins, n'infirmeroit point, à mes yeux, leur *témoignage* ; parce qu'il seroit fort naturel qu'ils rapportassent à l'intervention *immédiate* de la toute puissance, des *faits* dont la cause *prochaine* et *efficiente* leur seroit voilée ou ne leur auroit pas été révélée. Mais ; la première *condition* du *témoignage* , est, sans doute, que les *faits* attestés ne soient pas *physiquement impossibles* ; je veux dire, qu'ils ne soient pas *contraires* aux *loix de la nature* .

C'est l'*expérience* qui nous découvre ces *loix* , et le *raisonnement* en déduit des conséquences *théorétiques* et *pratiques* , dont la collection *systématique* constitue la *science humaine* .

Or, l'*expérience* la plus constante de tous les tems et de tous les lieux dépose contre la *possibilité physique* de la *résurrection* d'un *mort* .

p220

Cependant des *témoins* , que je suppose les plus dignes de foi, m'attestent qu'un *mort* est *ressuscité* ; ils sont *unanimes* dans leur *déposition* , et cette déposition est très claire et très *circonstanciée* .

Me voilà donc placé entre deux *témoignages* directement *opposés* , et si je les supposois d'*égale* force, je demeurerois en équilibre, et je suspendrois mon jugement.

Je ne le suspendrois pas apparemment, si l'*athéisme* , étoit *démontré* vrai : la nature n'auroit point alors de législateur : elle seroit à elle-même son propre *législateur* , et l'*expérience* la plus constante de tous les tems et de tous les lieux, seroit son meilleur *interprète* .

Mais ; s'il est *prouvé* que la nature a un

législateur, il est *prouvé* par cela même, que ce législateur *peut* en *modifier* les *loix* .
Si ces *modifications* sont des *faits palpables* ,

p221

elles pourront être l' objet *direct* du *témoignage* .

Si ce *témoignage* réunit au plus haut degré toutes les *conditions* que la raison exige pour la *validité* de quelque témoignage que ce soit ; si même il en réunit que la raison n' exige pas dans les témoignages *ordinaires* ; il sera, ce me semble, *moralement certain* que le législateur aura *parlé* .

Cette *certitude morale* me paroîtra accroître si je puis découvrir avec évidence le *but* que le législateur s' est proposé en *modifiant* ainsi les *loix de la nature* .

Mon *scepticisme* ne doit pas en demeurer là : les faits que je nomme *miraculeux* sont une *violation* de l' *ordre physique* :

l' *imposture* est une *violation* de l' *ordre moral* , quand elle a lieu dans des *témoins* qui paroissent réunir au plus haut point toutes les *conditions* essentielles au *témoignage* .

p222

Seroit-il donc *moins probable* , que de *pareils* témoins attestassent des faits *faux* , qu' il ne l' est qu' un *mort* soit *ressuscité* ?

Je rappelle ici à mon esprit, ce que j' ai exposé sur l' *ordre physique* dans la partie précédente. Si j' ai reconnu assés clairement, que les *miracles* ont pu ressortir d' une *prédétermination physique* ; ils ne seront pas des *violations* de l' *ordre physique* ; mais, ils seront des dispensations *particulières* de cet *ordre* , renfermées dans cette grande *chaîne* , qui lie le passé au présent ; le présent, à l' avenir ; l' avenir, à l' éternité. Il n' en est donc pas de l' *ordre physique* , précisément comme de l' *ordre moral* . Le premier tient aux *modifications possibles* des *corps* : le second tient aux *modifications possibles* de l' *ame* .
L' *ensemble* de *certaines* modifications de

l' *ame* , constituë ce que je nomme un *caractère moral* .
L' espèce, la multiplicité et la variété des

p223

actes par lesquels un *caractère moral* se fait
connoître à moi, fondent le *jugement* que je
porte de ce *caractère* .

Mon *jugement* approchera donc d' autant plus
de la *certitude* , que je connoîtrai un *plus*
grand nombre de ces *actes* et qu' ils seront
plus divers .

Si ces *actes* étoient marqués au coin de la
plus solide vertu ; s' ils convergeoient vers un
but commun ; si ce *but* étoit le plus grand
bonheur des hommes ; ce *caractère moral* me
paroîtroit éminemment *vertueux* .

Il me paroît donc, qu' il est *moins probable* ,
qu' un témoin *éminemment vertueux* atteste *pour*
vrai un fait *extraordinaire* qu' il sçauroit
être *faux* , qu' il ne l' est qu' un corps
subisse une *modification* contraire au *cours*
ordinaire de la nature.

C' est que je découvre clairement une première cause
et un *but* de cette *modification* :

p224

c' est que je ne découvre aucune *contradiction*
entre cette *modification* et ce que je nomme
l' *essence* du corps : c' est que loin
de découvrir aucune *raison suffisante* pourquoi
un tel *témoin* me *tromperoit* , je découvre,
au contraire, divers motifs très puissans qui
pourroient l' engager à taire le *fait* , si
l' *amour de la vérité* n' étoit chés lui
prédominant .

Et si plusieurs *témoins* de cet *ordre* ,
concourent à attester le même fait miraculeux ;
s' ils persévèrent *constamment* dans leurs
dépositions ; si en y persévérant, ils
s' exposent *évidemment* aux plus grandes calamités
et à la mort même ; je dirois, que l' *imposture*
de pareils *témoins* seroit une *violation* de
l' ordre *moral* , que je ne pourrois présumer sans
choquer les notions du *sens-commun* .

Il me semble que je choquerois encore ces
notions , si je présuמוis, que ces *témoins* se

sont eux-mêmes *trompés* : car j' ai supposé qu' ils attestoient un fait *très-palpable* , dont les *sens* pouvoient aussi bien juger que de tout autre fait ; un *fait* enfin, dont les témoins étoient fortement intéressés à s' assurer.

p225

Une chose au moins que je ne puis contester, c' est que ce *fait* m' auroit paru indubitable, si j' en avois été le *témoin* . Cependant il ne m' en auroit pas paru moins *opposé* à l' *expérience* ou au *cours ordinaire* de la nature. Or, ce que j' aurois pu *voir* et *palper* si j' avois été dans le tems et dans le lieu où le fait s' est passé ; nierai-je qu' il aît pu être *vu* et *palpé* , par des hommes qui possédoient les *mêmes facultés* que moi ? Il me paroît donc, que je suis *raisonnablement* obligé de reconnoître, que la *preuve* que je tirois de l' *ordre physique* , ne sçauroit être *opposée* à celle que me fournit l' *ordre moral* : 1 parce que ces *preuves* sont d' un genre *très-différent* , et que la certitude *morale* n' est pas la certitude *physique* : 2 parce que je n' ai pas même ici une certitude *physique* que je puisse légitimement *opposer* à la *certitude morale* ; puisque j' ai admis que l' *ordre physique* étoit soumis à une intelligence qui a pu le *modifier* dans un rapport direct à un

p226

certain but , et que j' apperçois distinctément ce *but* . Ainsi, je ne sçaurois tirer en bonne logique, une conclusion *générale* de l' expérience ou de l' *ordre physique* contre le *témoignage* : cette *conclusion* s' étendrait au-delà des *prémises* . Je puis bien tirer cette conclusion *particulière* ; *que suivant le cours ordinaire de la nature les morts ne ressuscitent point* : mais ; je ne sçaurois affirmer *logiquement* , qu' il n' y a aucune *dispensation* secrete de l' *ordre physique* , dont la *résurrection* des morts puisse *résulter* . Je choquerois bien plus encore la saine logique, si j' affirmois en *général* , l' *impossibilité*

de la résurrection des morts.

Au reste ; quand il seroit *démontré* , que les *miracles* ne peuvent ressortir que d' une action *immédiate* de la toute puissance, ils n' en seroient pas plus une *violation* de l' ordre *physique* . C' est que le législateur de la nature ne *viole* point ses *loix* lorsqu' il les *suspend* ou les *modifie* . Il ne le fait pas

p227

même par une *nouvelle volonté* : son intelligence découvroit d' un coup d' oeil, toute la *suite* des choses, et les *miracles* entroient de toute éternité dans cette *suite* , comme *condition du plus grand bien* .

L' auteur anonyme de l' essai de psychologie a rendu ceci avec sa concision ordinaire, et l' on auroit, sans doute, donné plus d' attention à ses principes, s' ils avoient été publiés par un écrivain plus connu et plus facile à entendre. On n' aime pas les livres qu' il faut trop étudier. " lors que le cours de la nature, dit-il, paroît tout à coup changé,... etc. "

p228

j' ai supposé, que les témoins dont il s' agit, ne pouvoient ni tromper ni être trompés .

La première supposition m' a paru fondée principalement sur leur intégrité ; la seconde, sur la palpabilité des faits.

La probabilité de la première supposition, me sembleroit accroître beaucoup, si les faits attestés étoient de nature à ne pouvoir être crus par des hommes de bon-sens, si ces faits n' avoient été vrais .

Je conçois à merveille, qu' une fausse doctrine peut facilement s' accréditer. C' est à l' entendement à juger d' une doctrine, et l' entendement n' est pas toujours pourvu des notions qui peuvent aider à discerner le faux en certains genres.

Mais ; s' il est question de *choses* qui tombent

p229

sous tous les sens, de choses de *notoriété publique* , de choses qui se passent dans un *temps* et dans un *lieu* féconds en contradicteurs ; si enfin ces choses combattent des *préjugés nationaux* , des *préjugés politiques* et *religieux* ; comment des *imposteurs* qui n' auront pas tout à fait perdu le sens, pourront-ils se flatter un instant d' accréditer de *pareilles choses* ?

Au moins ne s' aviseront-ils pas de vouloir persuader à leurs compatriotes et à leurs contemporains, qu' un homme, connu de tout le monde, et qui est mort *en public* , est *ressuscité* ; qu' à la mort de cet homme, il y a eu, pendant plusieurs heures, des *ténèbres* sur tout le pays, que la terre *a tremblé* , etc. Si ces *imposteurs* sont des gens *sans lettres* et du plus bas ordre, ils s' aviseront bien moins encore de prétendre *parler* des langues *étrangères* , et n' iront pas faire à une *société* entière et nombreuse le reproche absurde qu' elle abuse de ce même don *extraordinaire* , qu' elle n' auroit pourtant point reçu.

Je ne sçais si je me trompe ; mais, il me semble, que de *pareils faits* n' auroient jamais

p230

pu être admis, s' ils avoient été *faux* . Ceci me paroîtroit plus *improbable* encore, si ceux qui faisoient profession *publique* de croire ces faits et qui les répandoient, s' exposoient volontairement à tout ce que les hommes redoutent le plus, et si néanmoins je n' appercevois dans leurs *dépositions* aucune trace de *fanatisme* .

Enfin ; l' *improbabilité* de la chose, me sembleroit augmenter bien davantage, si le témoignage *public* rendu à de *pareils faits* , avoit produit dans le monde, une *révolution* beaucoup plus étonnante que celles que les plus fameux conquérans y ont jamais produit.

Que les *témoins* dont je parle, n' aient pu être *trompés* ; c' est ce qui m' a paru se déduire légitimement de la *palpabilité* des faits. Comment pourrois-je mettre en doute, si les *sens* suffisent pour s' assurer qu' un paralytique *marche* , qu' un aveugle *voit* , qu' un mort *ressuscite* , etc. ?

S' il s' agissoit, en particulier, de la

résurrection d' un homme avec lequel les *témoins*

p231

eussent vécu familièrement pendant plusieurs années : si cet homme avoit été condamné à mort par un jugement souverain : s' il avoit expiré en public par un supplice très douloureux : si ce supplice avoit laissé sur son corps des *cicatrices* : si après sa *résurrection* cet homme s' étoit montré plusieurs fois à ces mêmes *témoins* : s' ils avoient conversé et mangé plus d' une fois avec lui : s' ils avoient reconnu ou visité ses *cicatrices* : si enfin ils avoient fortement *douté* de cette *résurrection* : s' ils ne s' étoient rendus qu' aux témoignages réitérés et réunis de leurs *yeux* , de leurs *oreilles* , de leur *toucher* : si, dis-je, tous ces *faits* étoient supposés vrais, je n' imaginerois point comment les *témoins* auroient pu *être trompés* . Mais ; si encore les *miracles* attestés formoient, comme je le disois, une *chaîne* continue, dont tous les anneaux fussent étroitement liés les uns aux autres ; si ces *miracles* composoient, pour ainsi dire, un *discours* suivi, dont toutes les parties fussent *dépendantes* les unes des autres, et s' étayassent les unes les autres ; si le *don* de parler des langues *étrangères* supposoit nécessairement la

p232

résurrection d' un *certain* homme et son *ascension* dans le ciel ; si les *miracles* que cet homme auroit prétendu faire avant sa mort, et qui me seroient attestés par les *témoins oculaires* tenoient indissolublement à ceux-là ; si ces miracles étoient très *nombreux* et très *diversifiés* ; s' ils avoient été opérés pendant *plusieurs années* ; si, dis-je, tout cela étoit vrai, comme je le suppose, il me seroit impossible de comprendre que les *témoins* dont il s' agit, eussent pu *être trompés* sur tant de faits si *palpables* , si simples, si divers. Il me semble au moins, que s' il avoit été *possible* qu' ils se fussent *trompés* sur quelques-uns de ces faits *extraordinaires* , il

aurait été *physiquement* impossible, qu' ils se fussent trompés sur *tous* .

Comment concevrois-je sur-tout, que ces *témoins* pussent s' être *trompés* sur les *miracles* ni moins nombreux ni moins divers, que je suppose qu' ils croyoient opérer *eux-mêmes* ?

Je ne me jetterai pas ici dans des discussions de la plus subtile *métaphysique* sur la

p233

réalité des objets de nos sensations, sur les *illusions* des sens, sur l' *existence* des corps. Ces subtilités métaphysiques n' entrent pas essentiellement dans l' examen de mon sujet. Je n' ai point refusé de les discuter dans plusieurs de mes écrits précédens, et j' ai dit là-dessus tout ce que la meilleure philosophie m' avoit enseigné.

Je sçais aussi bien que personne, que les *objets* de nos sensations ne sçauraient être *en eux-mêmes* ce qu' ils nous *paroissent* être.

Je vois des *objets* que je nomme *matériels* : je déduis des propriétés *essentiels* de ces objets, la notion *générale* de la *matière* .

" je n' affirmerai pas, disois-je dans la préface de mon *essai analytique* , que les attributs, par lesquels la matière m' est connue, soient en effet ce qu' ils me paroissent être. C' est mon ame qui les apperçoit : ils ont donc du rapport avec la manière dont mon ame apperçoit : ils peuvent donc n' être pas précisément ce qu' ils me paroissent être. Mais ; assurément, ce qu' ils me paroissent être, résulte nécessairement de ce qu' ils sont en

p234

eux-mêmes, et de ce que je suis par rapport à eux. Comme donc je puis affirmer du cercle l' égalité de ses rayons, je puis affirmer de la matière qu' elle est étendue et solide ; ou pour parler plus exactement, qu' il est hors de moi quelque chose qui me donne l' idée de l' étendue solide. Les attributs à moi connus de la matière sont donc des effets ; j' observe ces effets, et j' en ignore les causes. Il peut y avoir bien d' autres effets dont je ne soupçonne pas le moins

du monde l' existence ; un aveugle soupçonne-t-il l' usage d' un prisme ? Mais, je suis au moins très assuré que ces effets qui me sont inconnus, ne sont point opposés à ceux que je connois. "

j' ai assés fait entrevoir dans la partie xiii de cette *palingénésie* , que les objets *matériels* ne sont aux yeux d' une philosophie *transcendante* , que de purs *phénomènes* , de simples *apparences* , fondées, en partie, sur notre manière de *voir* et de *concevoir* : mais ; ces *phénomènes* n' en sont pas moins *réels* , moins *permanens* , moins *invariables* . Ils n' en résultent

p235

pas moins des *loix immuables* de notre être. Ils n' en fournissent donc pas un *fondement* moins solide à nos raisonnemens. Ainsi, parce que les *objets* de nos sensations ne sont point *en eux-mêmes* ce qu' ils nous *paroissent* être, il ne s' ensuit point du tout, que nous ne puissions pas raisonner sur ces objets comme s' ils étoient *réellement* ce qu' ils nous *semblent* être. Il doit nous suffire que les *apparences* ne changent jamais. Je pourrois dire beaucoup plus : quand le pur *idéalisme* seroit rigoureusement démontré ; rien ne changeroit encore dans l' *ordre* de nos idées *sensibles* et dans les *jugemens* que nous portons sur ces idées. L' *univers* , devenu purement *idéal* , n' en *existeroit* pas moins pour chaqu' ame *individuelle* : il n' offriroit pas moins à chaqu' ame, les mêmes choses, les mêmes combinaisons et les mêmes successions de choses, que nous contemplons à présent. On n' ignore pas, que le pieux et sçavant prélat, qui s' étoit déclaré si ouvertement et si vivement le défenseur de ce système singulier, soutenoit, qu' il étoit de tous les systèmes le

p236

plus favorable à cette religion, à laquelle il avoit consacré ses travaux et ses biens. Si donc je prétendois, que notre ignorance sur la nature *particulière* des objets de nos sensations, pût infirmer le *témoignage* rendu

aux faits *miraculeux* ; il faudrait nécessairement me résoudre à *douter* de tous les faits de la *physique* , de l' *histoire naturelle* , et en général, de tous les faits *historiques* . Un *pirrhonisme* si universel seroit-il bien conforme à la *raison* ? Je devrois dire seulement, au *sens commun* .

Je ne dirai rien des *illusions des sens* ; parce que j' ai supposé, que les faits *miraculeux* étoient *palpables* , nombreux, divers ; tels, en un mot, que leur *certitude* ne pouvoit être douteuse. Il seroit d' ailleurs fort peu raisonnable, que j' argumentasse des *illusions des sens* , lors qu' il s' agit de *faits* , qui ont pu être examinés par *plusieurs* sens, et que je suppose l' avoir été en effet.

Mais ; n' ai-je point trop donné au *témoignage* ?

p237

Ne s' est-il point glissé d' erreur dans mes raisonnemens ? Ai-je assés *douté* ? Je ne suis assuré de la *véracité* des hommes, que par la *connoissance* que j' ai des hommes : cette connoissance repose elle-même sur l' *expérience* , et c' est l' *expérience* elle-même qui dépose contre la possibilité *physique* des *miracles* .

Voilà donc l' expérience en conflict avec l' expérience : comment décider entre deux expériences si opposées ?

J' aperçois ici des distinctions qui naissent du fond du sujet, et que je veux essayer de me développer un peu à moi-même.

Précisément parce que je ne pouvois coexister à tous les tems et à tous les lieux, mon expérience *personnelle* est nécessairement très resserrée, et il en est de même de celle de mes *semblables* .

Toute *expérience* que je n' ai pu faire moi-même, ne sçauroit donc m' être connue que par le *témoignage* .

p238

Quand je dis, que l' *expérience* de tous les tems et de tous les lieux dépose, *que les morts ne ressuscitent point* ; je ne dis autre chose sinon, que le *témoignage* de tous les

tems et de tous les lieux atteste, *que les morts ne ressuscitent point* .

Si donc il se trouve des *témoignages* , que je suppose *très valides* , qui attestent, *que des morts sont ressuscités*, il y aura *conflict* entre les *témoignages* .

Je dis, que ces *témoignages* ne seront point proprement *contradictaires* : c' est que les *témoignages* qui attestent que les morts ne *ressuscitent point* ; n' attestent pas, qu' il est *impossible* que les morts *ressuscitent* .

Les *témoignages* qui paroissent ici en opposition, sont donc simplement *différens* .

Or, si les *témoins* qui attestent, que des morts sont *ressuscités* , ont toutes les qualités requises pour mériter mon *assentiment* , je ne pourrai raisonnablement le leur refuser :
1 parce que les *témoignages différens* ne

p239

peuvent prouver l' impossibilité de cette *résurrection* :

2 parce que je n' ai aucune *preuve* que l' *ordre physique* ne renferme point des *dispensations secretes* , dont cette *résurrection* ait pu *résulter* :

3 parce qu' en même tems que les *témoins* m' attestent cette *résurrection* , je découvre évidemment le *but moral* du *miracle* .

Ainsi, il n' y a point proprement de *contradiction* entre les *expériences* ; mais, il y a *diversité* entre les *témoignages* .

C' est bien l' *expérience* qui me fait connoître l' *ordre physique* : c' est bien encore

l' *expérience* , qui me fait connoître l' *ordre moral* : mais ces deux *expériences* ne sont pas précisément du *même genre* , et ne sçauroient être *balancées* l' une par l' autre.

Je puis déduire légitimement de l' expérience du *premier genre* , que suivant le *cours ordinaire* de la nature, les morts *ne ressuscitent point* : mais ; je ne puis en déduire légitimement,

p240

qu' il est *physiquement impossible* que les morts *ressuscitent* .

Je puis déduire légitimement de l' expérience

du *second genre* , que des hommes, qui possèdent les *mêmes facultés* que moi, ont pu *voir et palper des choses* , que j' aurois *vues et palpées* moi-même, si j' avois été placé dans le *même tems* et dans le *même lieu* .

Je puis déduire encore de cette sorte d' *expérience* , que ces hommes ont *vu et palpé ces choses* si j' ai des preuves morales *suffisantes* de la *validité* de leur *témoignage* .

L' indien qui *décide* qu' il est physiquement *impossible* que l' *eau* devienne un *corps dur* , n' est pas *logicien* : sa *conclusion* va plus loin que ses *prémises* . Il devrait se borner à dire, qu' il n' a jamais vu, et qu' on n' a jamais vu l' *eau* devenir dans son pays un *corps dur* . Et parce que cet indien n' auroit jamais vu cela, et qu' il seroit très sûr que ses compatriotes ne l' auroient jamais vu ; il seroit très juste, qu' il se rendit fort difficile sur les *témoignages* qui lui seroient rendus de ce *fait* .

p241

Si je ne devois partir en physique que des *seuls faits connus* , il auroit fallu que j' eusse rejeté, *sans examen*, les merveilles de l' *électricité* , les prodiges des *polypes* , et une multitude d' autres faits de même genre : car quelle *analogie* pouvois-je découvrir entre ces *prodiges* et ce qui m' étoit *connu* .

Je les ai cru néanmoins, ces *prodiges* : 1 parce que les *témoignages* m' ont paru *suffisans* : 2 parce qu' en bonne *logique* , mon ignorance des secrets de la nature ne pouvoit être un titre *suffisant* à opposer à des témoignages *valides* .

Mais ; comme il faut un plus grand nombre de *preuves morales* pour rendre *probable* un fait *miraculeux* , que pour rendre *probable* un *prodige* de *physique* ; je crois découvrir aussi dans les *témoignages* qui déposent en faveur des faits *miraculeux* , des *caractères* proportionnés à la *nature* de ces *faits* .

J' ai indiqué dans la partie xvii, ce qui m' a paru *différencier* le *miracle* du *prodige* . Je n' ai pas nommé les *miracles* des faits *supernaturels* ; j' avois assés entrevu qu' ils *pouvoient*

p242

ressortir d' un arrangement *préétabli* : je les ai donc nommés simplement des faits *extraordinaires* , par opposition aux *faits* renfermés dans le cours *ordinaire* de la nature. Afin donc qu' il y eût ici une contradiction *réelle* entre les *témoignages* , il faudroit que ces *témoins* qui m' attestent la *résurrection* d' un mort, m' attestassent, en même tems, qu' elle s' est opérée suivant le cours *ordinaire* de la nature. Or, je sçais très bien, que loin d' attester cela, ils ont toujours rapporté le *miracle* à l' *intervention* de la toute puissance.

Ainsi, je ne puis argumenter *logiquement* de l' *uniformité* du cours de la nature, contre le *témoignage* qui atteste que cette *uniformité* n' est pas *constante* . Car, encore une fois, l' *expérience* qui atteste l' *uniformité* du cours de la nature, ne prouve point du tout que ce *cours* ne puisse être changé ou *modifié* . Je reconnois donc de plus en plus, que je ne dois pas confondre la *certitude morale* avec

p243

la *certitude physique* . Celle-ci peut être ramenée à un *calcul* exact, lors que tous les cas *possibles* sont *connus* , comme dans les *jeux de hazard* , etc. Ou à des *approximations* , lorsque tous les cas *possibles* ne sont pas *connus* ou que les *expériences* n' ont pas été assés *multipliées* , comme dans les choses qui concernent la *durée* et les *accidens* de la vie *humaine* , etc. Mais ; les choses qu' on nomme *morales* ne sçauroient être ramenées au *calcul* . Ici le nombre des *inconnues* est trop grand proportionnellement au nombre des *connues* . Le *moral* est fondu avec le *physique* dans la *composition* de l' homme : de là naît une beaucoup plus grande complication. L' *homme* est de tous les êtres terrestres le plus compliqué. Comment donc donner l' *expression algébrique* d' un *caractère moral* ! Connoit-on assés l' *ame* ? Connoit-on assés le *corps* ? Connoit-on le mystère de leur *union* ? Peut-on *évaluer* avec quelque précision les *effets* divers de tant de *circonstances* qui agissent sans cesse sur cet être si *composé* ? Peut-on... mais, il vaut mieux que je prie mon lecteur de relire ce que j' ai dit de l' *imperfection* de notre

morale , dans la partie xiii de cette *palingénésie* .

p244

Conclurai-je néanmoins de tout cela, qu' il n' y a point de *certitude morale* ? Parce que j' ignore le *secret* de la composition de l' homme, en déduirai-je, que je ne connois rien du tout de l' *homme* ? Parce que je ne sçais point *comment* l' ébranlement de quelques *fibres* du cerveau est accompagné de *certaines idées* , nierai-je l' *existence* de ces idées ? Ce seroit nier l' existence de mes *propres* idées : parce que je ne *vois* point ces fibres infiniment déliées, dont les jeux divers influent sur l' *exercice* de l' entendement et de la volonté, mettrai-je en doute, s' il est un *entendement* et une *volonté* ? Ce seroit douter si j' ai un *entendement* et une *volonté* , etc. Etc.

Je connois très bien certains *résultats* généraux de la *constitution* de l' homme, et je vois clairement que c' est sur ces résultats que la *certitude morale* est fondée. Je sçais assés ce que les *sens* peuvent ou ne peuvent pas en matière de *faits* , pour être très sûr que *certaines* faits ont pu être *vus* et *palpés* .

Je connois assés les *facultés* et les *affections* de l' homme, pour être *moralement* certain que dans telles ou telles *circonstances* données, des *témoins* auront attesté la *vérité* .

p245

Je suis même forcé d' avouer, que si je refusois d' adhérer à ces principes, je renoncerois aux *maximes* les plus communes de la raison, et je m' éléverois contre l' ordre *civil* de tous les siècles et de toutes les nations.

Si donc je cherche la *vérité* de bonne foi, je ne subtiliserai point une question assés simple et de la plus haute importance : je tâcherai de la ramener à ses véritables termes : je conviendrai que le *témoignage* peut prouver les *miracles* ; mais, j' examinerai, avec soin, si ce *témoignage* réunit des *conditions* telles qu' elles suffisent pour établir de *pareils* *faits* ou du moins pour les rendre très probables. J' ai fait entrer dans les *caractéristiques* des

miracles une condition qui m' a paru *essentielle* ; c' est qu' ils soient toujours accompagnés de *circonstances* propres par elles-mêmes à en déterminer évidemment le *but* . Ces *circonstances* peuvent être fort *étrangères* à la cause *secrete* et *efficente* du miracle.

p246

Quelques *mots* qu' un homme profère à haute voix, ne sont pas la cause *efficente* de la *résurrection* d' un mort : mais ; si la nature obéit à l' instant à cette voix, il sera vrai que le maître de la nature aura *parlé* . Il suit donc des principes que j' ai cherché à me faire sur les *miracles* , qu' ils se seroient opérés, lors-même qu' il n' y auroit eu ni envoyé ni *témoins* qui parussent *commander* à la *nature* . Les *miracles* tenoient, dans mes principes, à cet *enchaînement universel* , qui *prédétermine* le *tems* et la *manière* de l' apparition des choses.

Je conçois qu' il peut en être ici des *miracles* , comme de l' *harmonie préétablie* . Le *corps* , séparé de l' *ame* , exécuteroit les mêmes mouvemens, et la même suite de mouvemens, que nous lui voyons exécuter dans le système de l' *union* .

Mais ; s' il n' y avoit eu ni envoyé ni *témoins* qui *interprétassent* aux hommes cette dispensation *extraordinaire* et en développassent

p247

le *but* , elle seroit demeurée stérile et n' auroit été qu' un objet de pure curiosité et de vaines spéculations.

Les *miracles* auroient pu paroître alors rentrer dans le cours *ordinaire* de la nature ou dépendre de quelques circonstances très rares etc. Ils n' auroient plus été que de simples *prodiges* , sur lesquels les sçavans auroient enfanté bien des systèmes, et que les ignorans auroient attribués à quelque puissance invisible, etc. Plusieurs de ces *miracles* n' auroient pu même s' opérer, parce que leur exécution tenoit à des circonstances *extérieures* qui devoient être préparées par l' envoyé ou par ses ministres.

Mais ; dans le plan de la sagesse tout étoit enchaîné et *harmonique* . Les *miracles* étoient en rapport avec un certain point de la durée et de l' espace : leur apparition étoit liée à celle de ces personnages, qui devoient signifier à la nature les ordres du législateur, et aux hommes les desseins de sa bonté.

p248

Ce seroit donc principalement ici, que je chercherois ce *parallélisme* de la *nature* et de la *grace* , si propre à annoncer aux êtres pensans cette suprême intelligence qui a tout préordonné par un *seul* acte.
Si l' envoyé et ses ministres ont *prié* pour obtenir des guérisons *extraordinaires* ou d' autres événemens *miraculeux* , leurs *prières* entroient, comme tout le reste, dans la *grande chaîne* : elles avoient été *prévues* de toute éternité par celui qui tient la *chaîne* dans sa main, et il avoit *coordonné* les causes de tel ou tel *miracles* à telles ou telles *prières* .
Il me reste un doute sur le *témoignage* , qui mérite de m' occuper quelques momens. J' ai admis, au moins comme très probable, que ces *témoins* qui m' attestent des faits *miraculeux* , n' avoient été ni *trompeurs* ni *trompés* : mais ; seroit-il *moralement impossible* qu' ils eussent

p249

été des *imposteurs* d' une espèce très nouvelle et d' un ordre fort relevé ? Je m' explique.
Je suppose des hommes pleins de l' amour le plus ardent pour le genre-humain, et qui connoissant la *beauté* et l' *utilité* d' une doctrine, qu' ils auroient désiré passionnément d' accréditer, auroient très bien compris que des *miracles* étoient absolument nécessaires à leur but. Je suppose, que ces hommes auroient, en conséquence, feint des *miracles* et se seroient produits ainsi comme des envoyés du très-haut. Je suppose enfin, qu' inspirés et soutenus par un genre d' *héroïsme* si nouveau, ils se seroient dévoués volontairement aux souffrances et à la mort pour soutenir une *imposture* , qu' ils auroient jugée si utile au

bonheur du genre-humain.
Voilà déjà un grand entassement de *suppositions* ,
toutes très singulières. Là-dessus, je me
demande d'abord à moi-même ; si un pareil
héroïsme est bien dans l' *analogie* de
l' *ordre moral* ? Je dois éviter sur-tout de
choquer le *sens-commun* .
Des hommes simples et illettrés, inventeront-ils

p250

une semblable *doctrine* ? Formeront-ils
un tel *projet* ? Le mettront-ils en exécution ?
Le consommeront-ils ?
Des hommes qui font profession de coeur
et d'esprit de croire une vie à venir, et un
dieu vengeur de l' *imposture* , espéreront-ils
d'aller à la félicité par la route de
l' *imposture* ?
Des hommes qui, loin d'être assurés que
Dieu approuvera leur imposture, ont au contraire,
des raisons très fortes de craindre qu'il
ne la condamne, s'exposeront-ils aux plus
grandes calamités, aux plus grands périls, à
la mort, pour défendre et propager cette
imposture ?
Des hommes qui aspirent au glorieux titre
de bienfaiteurs du genre-humain, exposeront-ils
leurs semblables aux plus cruelles épreuves,
sans avoir aucune certitude des dédommagemens
qu'ils leur promettent ?
Des hommes qui se réunissent pour exécuter un
projet si étrange, si composé, si dangereux,
seront-ils bien sûrs les uns des autres ?

p251

Se flatteront-ils de n'être jamais trahis ? Ne le
seront-ils jamais en effet ?
Des hommes qui n'entreprennent pas seulement
de persuader à leurs contemporains la
vérité et l'utilité d'une *certaine* doctrine ;
mais, qui entreprennent encore de leur
persuader la réalité de *faits* incroyables de leur
nature, de faits publics, nombreux, divers,
circonstanciés, récents, espéreront-ils d'obtenir
la moindre créance, si tous ces faits sont de
pures inventions ? Pourront-ils se flatter
raisonnablement de n'être jamais confondus ? Ne

le seront-ils en effet jamais ?

Des hommes... je suis accablé sous le poids des objections, et je suis forcé d'abandonner des *suppositions* qui choquent si fortement toutes les notions du *sens-commun* . à peine pourrais-je concevoir, qu' un *héroïsme* si singulier eût pu se glisser dans une seule tête : comment concevrais-je qu' il se fût emparé de plusieurs têtes et qu' il eût agi dans toutes avec la même force, la même constance, la même unité ?

Et ce qui me paroît si improbable à l' égard

p252

de ce genre d' *héroïsme* , ne me le paroîtroit pas moins, quand il ne s' agiroit que de l' amour de la *gloire* ou de la *renommée* .

Si des considérations solides m' ont convaincu qu' il est un *ordre moral* ; si les *jugemens* que je porte des *hommes* , reposent essentiellement sur cet *ordre moral* ; je ne sçaurois raisonnablement admettre des *suppositions* , qui n' ont aucune *analogie* avec cet *ordre* , et qui me paroissent même lui être directement *opposées* .

Ici un doute en engendre promptement un autre.

Le sujet que je manie, est aussi composé qu' important. Il présente une multitude de faces : je ne pouvois entreprendre de les considérer toutes : j' aurai au moins fixé les principales.

Les annales religieuses de presque tous les peuples sont pleines d' apparitions, de miracles, de prodiges, etc. Il n' est presque aucune opinion religieuse, qui ne produise en sa faveur des *miracles* , et même des *martyrs* .

p253

L' esprit-humain se plait au *merveilleux* : il a une sorte de goût inné pour tout ce qui est extraordinaire ou nouveau : on le frappe toujours en lui racontant des prodiges : il leur prête au moins une oreille attentive, et il les croit souvent sans examen. Il semble même n' être pas trop fait pour *douter* : il aime plus à *croire* : le doute *philosophique* suppose des efforts qui, pour l' ordinaire, lui

coûtent trop.

Ces dispositions naturelles de l' esprit humain sont très propres à accroître la défiance d' un philosophe sur tout ce qui a l' air de *miracle* , et doivent l' engager à se rendre très difficile sur les *preuves* qu' on lui produit en ce genre.

Mais ; les visions de l' *alchymie* porteront-elles un philosophe à rejeter les vérités de la *chymie* ? Parce que quantité de livres de physique et d' histoire fourmillent d' observations trompeuses et de faits controvés ou hasardés, un philosophe, qui sçaura douter, en tirera-t-il une conclusion *générale* contre tous les livres de *physique* et d' *histoire* ? étendra-t-il sa *conclusion* indistinctement à *toutes* les observations, à *tous* les faits ?

p254

Si beaucoup d' opinions religieuses ont emprunté l' appui des *miracles* , cela même me paroîtroit prouver, que dans tous les tems et dans tous les lieux, les *miracles* ont été regardés comme le *langage* le plus expressif que la divinité pût adresser aux hommes, et comme le sceau le plus *caractéristique* qu' elle pût apposer à la *mission* de ses envoyés. Je descends ensuite dans le détail : je compare les *faits* aux *faits* , les *miracles* aux *miracles* : j' oppose les *témoignages* aux *témoignages* ; et je suis frappé d' étonnement à la vuë de l' énorme différence que je découvre entre les *miracles* que m' attestent les *témoins* dont j' ai parlé, et les *faits* qu' on me produit en faveur de certaines opinions religieuses. Les premiers me paroissent si supérieurs soit à l' égard de l' espèce, du nombre, de la diversité, de l' enchaînement, de la durée, de la publicité, de l' utilité directe ou particulière ; soit sur-tout à l' égard de l' *importance* du but général, de la *grandeur* des suites, de la

p255

force des *témoignages* ; que je ne puis raisonnablement ne les pas admettre au moins comme très probables ; tandis que je ne puis pas raisonnablement ne point rejeter les autres

comme des *inventions* aussi ridicules en elles-mêmes, qu' indignes de la sagesse et de la majesté du maître du monde.

Hésiterai-je donc à prononcer entre les prestiges, les tours d' adresse d' un Alexandre du Pont ou d' un Apollonius de Thyane et les miracles qui me sont attestés par les *témoins* dont il s' agit ? Demeurerai-je en suspens entre l' autorité d' un Philostrate et celle de ces témoins ? Péserai-je dans la même balance la fable et l' histoire ?

Si un historien d' un grand poids me rapporte qu' un empereur romain a rendu la vuë

p256

à un aveugle et guéri un boiteux ; j' examinerai si cet historien, que je sçais très bien n' être point crédule, se donne pour le *témoin oculaire* de ces faits. Si je lis dans ses *annales* , qu' il ne les rapporte que comme un *bruit populaire* : s' il insinue lui-même assés clairement que c' étoit là une petite invention destinée à favoriser la cause de l' empereur : s' il parle de cette invention comme d' une flatterie ; je ne pourrai inférer du recit de cet historien, que la *réalité* d' un *bruit populaire* .

Si dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais et dans la capitale d' un grand royaume, on a prétendu que des *miracles* s' opéroient par des *convulsions* ; si un homme en place a consigné ces prétendus miracles dans un gros livre ; s' il a tâché de les étayer de divers témoignages ; si une société nombreuse a donné ces *faits* comme des preuves de la vérité de son opinion sur un passage d' un traité de théologie ; je ne verrai dans tout cela qu' une invention

p257

burlesque, et j' y contemplerai à regret les monstrueux écarts de la raison humaine. Parce que l' erreur a eu ses *martyrs* comme la vérité, je ne puis point regarder les *martyrs* comme des preuves *de fait* de la *vérité* d' une opinion. Mais ; si des hommes vertueux et d' un sens droit souffrent le *martyre* en faveur d' une opinion, j' en conclurai légitimement

qu' ils étoient au moins très persuadés de la *vérité* de cette opinion. Je rechercherai donc les *fondemens* de leur opinion, et si je vois que ce sont des *faits* si *palpables* , si nombreux, si divers, si enchaînés les uns aux autres, si liés à la plus importante fin, qu' il

p258

aît été *moralement* impossible que ces hommes se soient trompés sur ces faits ; je regarderai leur *martyr* comme le dernier *sceau* de leur *témoignage* .

Si après avoir ouï ces *témoins* , qui ont scellé de leur sang le *témoignage* qu' ils ont rendu à des faits *miraculeux* ; j' apprends que leurs ennemis les plus déclarés, leurs propres compatriotes et leurs contemporains, ont attribué la plupart de ces *faits* à la *magie* ; cette accusation de *magie* me paroîtra un aveu indirect de la *réalité* de ces faits. Cet aveu me semblera acquérir une grande force, si ces ennemis des *témoins* sont en même tems leurs *supérieurs* naturels et légitimes, et si ayant en main tous les *moyens* que la puissance et l' autorité peuvent donner pour constater une imposture présumée, ils ne l' ont jamais constatée.

Que penserai-je donc, si j' apprens encore, que ces témoins que leurs propres magistrats n' ont pu confondre, ont persévéré constamment à charger leurs magistrats du plus grand des

p259

crimes, et qu' ils ont même osé déférer une pareille accusation à ces magistrats eux-mêmes ? Si je viens ensuite à découvrir, que d' autres ennemis des *témoins* , ont aussi attribué aux arts *magiques* , les faits *miraculeux* que ces derniers attestoient ; si je puis m' assurer que ces ennemis étoient aussi éclairés que le siècle le permettoit ; aussi adroits, aussi subtils, aussi vigilans qu' acharnés ; si je sçais que la plupart vivoient dans des tems peu éloignés de ceux des *témoins* ; si je sçais enfin, qu' un de ces ennemis le plus subtil, le plus adroit, le plus obstiné de tous, et assis sur un des premiers trônes du monde, a avoué plusieurs

de ces faits *miraculeux* ; pourrai-je en bonne critique, ne point regarder ces *aveux* comme de fortes présomptions de la *réalité* des faits dont il s'agit ?

p260

Si pourtant je cherchois à infirmer ces *aveux*, par la considération de la croyance à la magie, qui étoit alors généralement répandue ; il n'en demeureroit pas moins probable, que ces *faits* que les adversaires attribuoient à la magie, étoient *vrais* ou qu'au moins ces adversaires les reconnoissoient pour *vrais* : car on n'attribue pas une *cause* à des *faits* qu'on croit *faux* : mais ; on nie des faits qu'on croit *faux*, et on en prouve la fausseté si on a les *moyens* de le faire.

le 11 de février 1769.

PARTIE 19

p261

suite des idées

sur

l'état futur

de

l'homme.

Suite de l'esquisse

des

recherches philosophiques

de l'auteur

sur la révélation.

La déposition écrite.

Sans doute que les *témoins* des faits *miraculeux* ont consigné dans quelque écrit le *témoignage* qu'ils ont rendu si publiquement, si constamment, si unanimement à ces *faits* ?

p262

On me produit, en effet, un *livre* qu'on me donne pour la *déposition* fidèle des *témoins*. J'examine ce livre avec toute l'attention

dont je suis capable ; et j' avoue, que plus je l' examine, et plus je suis frappé des *caractères* de vraisemblance, d' originalité et de grandeur que j' y découvre, et qui me paroissent en faire un livre unique et absolument inimitable.

L' élévation des pensées, et la majestueuse simplicité de l' expression ; la beauté, la pureté, je dirois volontiers l' *homogénéité* de la doctrine ; l' importance, l' universalité et le petit nombre des préceptes ; leur admirable appropriation à la nature et aux besoins de l' homme ; l' ardente charité qui en presse si généreusement l' observation ; l' onction, la force et la gravité du discours ; le sens caché et vraiment philosophique que j' y apperçois : voilà ce qui fixe le plus mon attention dans le *livre* que j' examine, et ce que je ne trouve point au même degré dans aucune production de l' esprit humain.

Je suis très frappé encore de la candeur, de l' ingénuité, de la modestie, je devrois dire

p263

de l' humilité des écrivains, et de cet oubli singulier et perpétuel d' eux-mêmes, qui ne leur permet jamais de mêler leurs propres réflexions ni même le moindre éloge au récit des actions de leur maître.

Quand je vois ces écrivains raconter avec tant de simplicité et de sens froid les plus grandes choses ; ne chercher jamais à étonner les esprits ; chercher toujours à les éclairer et à les convaincre ; je ne puis m' empêcher de reconnoître, que le but de ces écrivains est uniquement d' attester au genre-humain une vérité, qu' ils jugent la plus importante pour son bonheur.

Comme ils me paroissent n' être pleins que de cette vérité, et ne l' être point du tout de leur propre individu ; je ne suis point surpris qu' ils ne voyent qu' elle ; qu' ils ne veuillent montrer qu' elle, et qu' ils ne songent point à l' embellir. Ils disent donc tout simplement ; *le lépreux étendit sa main, et elle devint saine : le malade prit son lit et se mit à marcher .*

J' apperçois bien là du vrai *sublime* : car lorsqu' il s' agit de Dieu, c' est être sublime, que

p264

de dire *qu' il veut, et que la chose est* : mais ;
il m' est aisé de juger, que ce *sublime* ne se
trouve là, que parce que, la chose elle-même est
d' un genre *extraordinaire* , et que l' écrivain
l' a rendue comme il la voyoit ; c' est-à-dire,
comme elle étoit, et n' a rendu qu' elle.

Non seulement ces écrivains me paroissent
de la plus parfaite ingénuité, et ne dissimuler
pas même leurs propres foiblesses ; mais, ce
qui me surprend bien davantage, c' est qu' ils
ne dissimulent point non plus certaines
circonstances de la vie et des souffrances de leur
maître, qui ne tendent point à relever sa
gloire aux yeux du monde. S' ils les avoient
tuës, on ne les auroit assurément pas dévinées,
et les adversaires n' auroient pu en tirer aucun
avantage. Ils les ont dites, et même assés
en détail : je suis donc obligé de convenir,
qu' ils ne se proposoient dans leurs écrits, que
de rendre témoignage à la vérité.

Seroit-il possible, me dis-je toujours à moi-même,
que ces pêcheurs qui passent pour faire
d' aussi grandes choses que leur maître ; qui
disent au boiteux *lève-toi et marche et il
marche* ,

p265

n' ayent pas le plus petit germe de vanité,
et qu' ils dédaignent les applaudissemens du
peuple spectateur de leurs prodiges ?
C' est donc avec autant d' admiration que de
surprise, que je lis ces paroles : *israélites !
pourquoi vous étonnés-vous de ceci ? Et pourquoi
avés-vous les yeux attachés sur nous, comme si
c' étoit par notre propre puissance, ou par notre
piété, que nous eussions fait marcher cet
homme ?* à ce trait si caractéristique,
méconnoît-je l' expression de l' humilité, du
désintéressement, de la vérité ? J' ai un coeur fait
pour sentir, et je confesse que je suis ému toutes
les fois que je lis ces paroles.

Quels sont donc ces hommes, qui lorsque
la nature obéît à leur voix, craignent qu' on
n' attribue cette obéissance à *leur puissance ou
à leur piété* ? Comment recuserois-je de pareils
témoins ? Comment concevrois-je qu' on puisse
inventer de semblables choses ? Et combien
d' autres choses que je découvre, qui sont liées
indissolublement à celle-ci, et qui ne viennent
pas plus naturellement à l' esprit !

Je sçais que plusieurs *pièces* de la *déposition* ont paru assés peu de tems après les événemens attestés par les *témoins* . Si ces pièces sont l' ouvrage de quelqu' imposteur, il se sera bien gardé, sans doute, de circonstancier trop son récit, et de fournir ainsi des moyens faciles de le confondre. Cependant rien de plus *circonstancié* que cette *déposition* que j' ai en main : j' y trouve les noms des personnes, leur qualité, leur office, leur demeure, leurs maladies : j' y vois une désignation des lieux, du tems, des circonstances, et cent menus détails, qui concourent tous à déterminer l' *événement* de la manière la plus précise. En un mot ; je ne puis m' empêcher de sentir, que si j' avois été dans le lieu et dans le tems où la *déposition* a été publiée, il m' auroit été très facile de vérifier les *faits* . Ce que sûrement je n' aurois pas manqué de faire si j' avois existé dans ce lieu et dans ce tems, auroit-il été négligé par les plus obstinés et les plus puissans ennemis des *témoins* ? Je cherche donc dans l' histoire du tems quelques *dépositions* qui contredisent formellement

celle des *témoins* , et je ne rencontre que des accusations très vagues d' imposture, de magie ou de superstition. Là-dessus je me demande, si c' est ainsi qu' on détruit une *déposition circonstanciée* ? Mais, peut-être, me dis-je à moi-même, que les *dépositions* qui contredisoient formellement celle des *témoins* , se sont perdues. Pourquoi néanmoins la *déposition des témoins* ne s' est-elle point perdue aussi ? C' est qu' elle a été précieusement conservée par une *société* nombreuse, qui existe encore, et qui me l' a transmise. Mais ; je découvre une autre *société* aussi nombreuse et beaucoup plus ancienne, qui descendant par une succession non interrompue des premiers adversaires des *témoins* , et héritière de la haine de ces adversaires comme de leurs préjugés, auroit pu facilement conserver les *dépositions* contraires aux *témoins* , comme elle a conservé tant d' autres monumens qu' elle produit encore avec complaisance et dont plusieurs

la trahissent.

J'apperçois même des raisons très fortes qui devoient engager cette *société* à conserver soigneusement toutes les pièces contraires à celles

p268

des *témoins* ; j' ai sur-tout dans l' esprit cette accusation si grave, si odieuse, si ténorisée, si répétée que les *témoins* avoient osé intenter aux magistrats de cette société, et les succès étonnans du témoignage que les *témoins* rendoient aux *faits* sur lesquels ils fondoient leur accusation. Combien étoit-il facile à des magistrats qui avoient en main la police, de contredire juridiquement ce *témoignage* ! Combien étoient-ils intéressés à le faire ! Quel n' eut point été l' effet d' une déposition juridique et circonstanciée, qui auroit contredit à chaque page celle des *témoins* !

Puis donc que la *société* dont je parle, ne peut produire en sa faveur une semblable *déposition* , je suis fondé à penser en bonne critique, qu' elle n' a jamais eu de titre valide à opposer aux *témoins* .

Il me vient bien dans l' esprit, que les amis des *témoins* , devenus puissans, ont pu anéantir les titres qui leur étoient contraires : mais ; ils n' ont pu anéantir cette grande *société* leur ennemie déclarée, et ils ne sont devenus puissans que plusieurs siècles après l' *événement* , qui étoit l' objet principal du *témoignage* . Je

p269

suis donc obligé d' abandonner un soupçon qui me paroît destitué de fondement.

Tandis que la *société* dont il s' agit, se renferme dans des accusations très vagues d' imposture, je vois les *témoins* consigner dans leurs écrits, des *informations* , des *interrogatoires* faits par les magistrats même de cette *société* ou par ses principaux docteurs, et qui prouvent au moins qu' ils n' étoient point indifférens à ce qui se passoit dans leur capitale. Je ne présumois pas cette indifférence ; elle étoit trop improbable : je présumois, au contraire, que ces magistrats ou ces docteurs n' avoient pas négligé de s' assurer des *faits* . J' examine

donc ces *informations* et ces *interrogatoires* contenus dans les *écrits* des *témoins* ou de leurs premiers sectateurs. Comme ces *écrits* n' ont point été formellement contredits par ceux qui avoient le plus d' intérêt à les contredire, je ne puis, ce me semble, disconvenir qu' ils n' ayent une grande force.

Je goûte un plaisir toujours nouveau, à lire et à relire ces intéressans *interrogatoires* , et plus je les relis, plus j' admire le sens exquis,

p270

la précision singulière, la noble hardiesse et la candeur qui brillent dans les *réponses* . Il me semble que la vérité sorte ici de tous côtés, et qu' il suffise de lire, pour sentir que de tels *faits* n' ont pû être controuvés. Au moins si l' on invente, invente-t-on ainsi ?

à peine les *témoins* ont-ils commencé à attester au milieu de la capitale, ce qu' ils nomment la *vérité* , que je les vois traduits devant les tribunaux. Ils y sont examinés, interrogés, et ils attestent hautement devant ces tribunaux, ce qu' ils ont attesté devant le peuple.

Un boiteux de naissance vient d' être guéri. Deux des *témoins* passent pour les auteurs de cette guérison. Ils sont mandés par les sénateurs. Ceux-ci leur font cette demande :

par quel pouvoir, et au nom de qui avés-vous fait cela ? la demande est précise et en forme. *chefs du peuple*, répondent les témoins, *puisque' aujourd' hui nous sommes recherchés, pour avoir fait du bien à un homme impotent, et que vous*

p271

nous demandés par quel moyen il a été guéri ; sçachés, vous tous, et tout le peuple, que cet homme que vous voyés guéri, l' a été au nom de celui que vous avés crucifié, et que Dieu a ressuscité.

quoi ! Les deux pêcheurs ne cherchent point à captiver la bienveillance de leurs juges ! Ils débutent par leur reprocher ouvertement un crime atroce, et finissent par affirmer le *fait* le plus révoltant aux yeux de ces juges ! Ici, je raisonne avec moi-même, et mon

raisonnement est tout simple : si celui que les magistrats ont crucifié, l' a été justement ; s' il n' est point ressuscité ; si le miracle opéré sur le boiteux est une autre supercherie ; ces magistrats qui, sans doute, ont des preuves de tout cela, vont reprocher hautement et publiquement aux deux *témoins* leur effronterie, leur imposture, leur méchanceté, et les punir du dernier supplice.

Je poursuis ma lecture. *lorsque les chefs du peuple voyent la hardiesse des deux disciples,... etc.*

p272

que vois-je ! Ces sénateurs, si prévenus contre les *témoins* et leurs ennemis déclarés, ne peuvent les confondre ! Ces sénateurs, auxquels deux de ces *témoins* viennent de parler avec tant de hardiesse et si peu de ménagement, se bornent à leur *faire des menaces* , et à leur *défendre d' enseigner* ! Le boiteux a donc été guéri ? Mais il l' a été au nom du *crucifié* : ce crucifié est donc *ressuscité* ? Les sénateurs avouent donc tacitement cette *résurrection* ? Leur conduite me paroît démontrer au moins qu' ils ne sçauroient prouver le contraire. Je ne puis raisonnablement objecter, que l' *historien* des pêcheurs a fabriqué toute cette procédure ; parce que ce n' est pas à moi qui suis placé à plus de dix-sept siècles de cet *historien* , à former contre lui une accusation,

p273

qui doit lui être intentée par ses contemporains, et sur-tout par les compatriotes des *témoins* , et qu' ils ne lui ont point intentée, ou que du moins ils n' ont jamais prouvée.

J' apprens de cet écrivain, que *cinq mille personnes* se sont converties à la vue du *miracle* : je ne dirai pas, que ce sont cinq mille témoins ; je n' ai pas leur déposition : mais ; je dirai que ce nombre si considérable de convertis est au moins une preuve de la *publicité* du *fait* . Je ne prétendrai pas, que ce nombre est exagéré ; parce que je n' ai point en main de titre valide à opposer à l' écrivain, et que ma simple *négative* ne seroit point un titre contre

l' *affirmative* exprime de cet écrivain.
Je ne saurois obtenir de moi de ne point m' arrêter
un instant sur quelques expressions de cet
intéressant récit.

*ce que j' ai, je te le donne ; au nom du seigneur,
lève-toi et marche ! Ce que j' ai, je te le
donne* : il n' a que le pouvoir de
faire marcher un boiteux, et c' est chés un
pauvre pêcheur que ce pouvoir réside. *au*

p274

nom du seigneur, lève-toi et marche !
quelle précision, quelle sublimité dans ces
paroles ! Quelles sont dignes de la majesté de
celui qui commande à la nature !
*puisque nous sommes recherchés pour avoir fait
du bien à un impotent* : c' est une oeuvre de
miséricorde et non d' ostentation, qu' ils ont
faite. Ils n' ont point fait paroître des
signes dans le ciel : *ils ont fait du bien à un
impotent : du bien !* et dans la simplicité d' un
coeur honnête et vertueux.
*que vous avés crucifié, et que Dieu a
ressuscité* : nul correctif ; nul ménagement ;
nulle considération et nulles craintes personnelles :
ils sont donc bien sûrs de leur fait, et ne redoutent
point d' être confondus ? Ils avoient dit en
parlant au peuple : *nous sçavons bien que vous
l' avés fait par ignorance* : ils ne le
disent point devant le tribunal. Ils craindroient
apparemment d' avoir l' air de flatter leurs juges,
et de vouloir se les rendre favorables ? *que
vous avés crucifié, et que Dieu a ressuscité.*

p275

je continue à parcourir l' historien des *témoins* ,
et je rencontre bientôt l' histoire d' un
jeune homme, qui excite beaucoup ma curiosité.
Quoiqu' élevé aux pieds d' un sage, il ne se
pique point d' en imiter la modération. Son
caractère vif, ardent, courageux ; son esprit
persécuteur, son attachement aveugle aux maximes
sanguinaires d' une secte dominante, lui
font désirer passionnément de se distinguer dans
la guerre ouverte que cette secte déclare aux
témoins . Déjà il vient de consentir et
d' assister à la mort violente d' un des témoins ;

mais, son zèle impétueux et fanatique ne pouvant être contenu dans l' enceinte de la capitale, il va demander à ses supérieurs des lettres qui l' autorisent à poursuivre au dehors les partisans de la nouvelle opinion. Il part, accompagné de plusieurs satellites ; *il ne respire que menaces et que carnage*, et il n' est pas encore arrivé au lieu de sa destination,

p276

qu' il est lui-même un ministre de l' envoyé. Cette ville où il alloit déployer sa rage contre la *société* naissante, est celle-là même où se fait l' ouverture de son ministère, et où il commence à attester les *faits* que les *témoins* attestent.

L' *ordre moral* a ses *loix* comme l' *ordre physique* : les hommes ne dépouillent pas sans cause et tout d' un coup leur caractère : ils ne renoncent pas sans cause et tout d' un coup à leurs préjugés les plus enracinés, les plus chéris, et à leurs yeux, les plus légitimes ; bien moins encore à des préjugés de naissance, d' éducation, et sur-tout de religion.

Qu' est-il donc survenu sur la route à ce furieux persécuteur, qui l' a rendu tout d' un coup le disciple zélé de celui qu' il persécutoit ? Car il faut bien que je suppose une cause et quelque grande cause à un changement si subit et si extraordinaire. Son historien, et lui-même, m' apprennent quelle est cette cause : une lumière céleste l' a environné, son éclat lui a fait perdre la vue ; il est tombé par terre, et la voix de l' envoyé s' est fait entendre à lui.

p277

Bientôt il devient l' objet des fureurs de cette secte qu' il a abandonnée : il est trainé dans les prisons, traduit devant les tribunaux de sa nation et devant des tribunaux étrangers, et par-tout il atteste avec autant de fermeté que de constance les *faits* déposés par les premiers *témoins* .

Je me plais sur-tout à le suivre devant un tribunal étranger, où assiste, par hasard, un roi de sa nation. Là, je l' entends raconter très en détail l' histoire de sa conversion : il

ne dissimule point ses premières fureurs ; il les peint même des couleurs les plus fortes :
lorsqu' on les faisoit mourir, dit-il, j' y consentois par mon suffrage : souvent même je les contraignois de blasphêmer à force de tourmens, et transporté de rage contr' eux, je les persécutois jusques dans les villes étrangères.
il passe ensuite aux circonstances extraordinaires de sa conversion ; rapporte ce qui les a suivi ; atteste la résurrection du *crucifié* , et finit par dire en s' adressant au juge : *le roi est bien informé de tout ceci, et je parle devant lui avec d' autant plus de confiance, que je sçais qu' il*

p278

n' ignore rien de ce que je dis, parce que ce ne sont pas des choses qui se soient passées dans un lieu caché.

le nouveau *témoin* ne craint donc pas plus que les premiers, d' être contredit ? C' est qu' il parle de *choses qui ne se sont point passées dans un lieu caché* ; et je vois sans beaucoup de surprise, que son discours ébranle le prince :
tu me persuades à peu près .

Ce *témoin* avoit dit les mêmes choses, au sein de la capitale, en parlant devant une assemblée nombreuse du peuple, et n' avoit été interrompu, que lorsqu' il étoit venu à choquer un préjugé ancien et favori de son orgueilleuse nation.

Je trouve dans l' historien que j' ai sous les yeux, d' autres *procédures* très circonstanciées, dont le nouveau disciple est l' objet, et qui sont poursuivies à l' instance de compatriotes qui ont juré sa perte. J' analyse avec soin ces procédures, et à mesure que je pousse l' analyse

p279

plus loin, je sens la *probabilité* s' accroître en faveur des *faits* que le *témoin* atteste. Je trouve encore dans le même historien d' autres discours de ce *témoin* , qui me paroissent des chefs-d' oeuvre de raison et d' éloquence, si néanmoins le mot trop prodigué d' *éloquence* peut convenir à des discours de cet ordre. Je n' oserois donc ajouter, qu' il

en est qui sont pleins d' esprit ; ce mot
contrasteroit bien davantage encore avec un si
grand homme et de si grandes choses. *athéniens !*
je remarque qu' en toutes choses, vous
êtes, pour ainsi dire, dévots jusqu' à
l' excès : ... etc. parmi ces discours, il en est
de si touchans, que je ne puis me défendre de
l' impression qu' ils me font éprouver. *des chaînes*
et des afflictions m' attendent : ... etc.

p280

je suis étonné du nombre, du genre, de la
grandeur, de la durée, des travaux et des épreuves
de ce personnage extraordinaire : et
si la gloire doit se mesurer par l' importance
des vues, par la noblesse des motifs, et par
les obstacles à surmonter ; je ne puis pas ne
le regarder point comme un véritable héros.
Mais ; ce héros a lui-même écrit : j' étudie
donc ses productions, et je suis frappé de
l' extrême désintéressement, de la douceur, de
la singulière onction, et sur-tout de la sublime
bienveillance qui éclatent dans tous ses

p281

écrits. Le genre-humain entier *n' est point à*
l' étroit dans son coeur . Il n' est aucune
branche de la morale qui ne végète et ne fructifie
chés lui. Il est lui-même une morale qui vit, respire,
et agit sans cesse. Il donne à la fois l' exemple
et le précepte : et quels préceptes !
que votre charité soit sincère.... etc.
comment une morale si élevée, si pure,
si assortie aux besoins de la société universelle

p282

a-t-elle pu être dictée par ce même homme
qui ne respiroit que menaces et que carnage , et
qui mettoit son plaisir et sa gloire dans les
tortures de ses semblables ? Comment sur-tout
un tel homme est-il parvenu tout d' un coup
à pratiquer lui-même une morale si parfaite ?
Celui qui étoit venu rappeler les hommes
à ces grandes maximes, lui avoit donc *parlé* ?

Que dirai-je encore de cet admirable tableau de la *charité* , si plein de chaleur et de vie, que je ne me lasse point de contempler dans un autre écrit de cet excellent moraliste ? Ce n' est pourtant pas ce tableau lui-même, qui fixe le plus mon attention ; c' est l' occasion qui le fait naître. De tous les dons que les hommes peuvent obtenir et exercer, il n' en est point, sans contredit, de plus propres à flatter la vanité, que les dons miraculeux. Des hommes sans lettres et du commun peuple, qui viennent tout d' un coup à parler des langues étrangères, sont bien tentés de faire parade d' un don si extraordinaire, et d' en oublier la *fin* .

p283

Une société nombreuse de nouveaux néophytes fondée par cet homme illustre, abuse donc bientôt de ce don : il se hâte de lui écrire, et de la rappeler fortement au véritable emploi des *miracles* : il n' hésite point à préférer hautement à tous les dons *miraculeux* , cette bienveillance sublime, qu' il nomme la *charité* , et qui est, selon lui, l' *ensemble* le plus parfait de toutes les *vertus sociales* . *quand je parlerois les langues des hommes, et celles des anges même,... etc.* comment ce sage a-t-il appris à faire un si juste discernement des choses ? Comment n' est-il point ébloui lui-même des dons éminens qu' il possède ou que du moins il croit posséder ? Un imposteur en useroit-il ainsi ? Qui lui a découvert que les *miracles* ne sont que de simples *signes pour ceux qui ne croient point encore* ? Qui avoit enseigné au persécuteur fanatique

p284

à préférer l' amour du genre-humain aux dons les plus éclatans ? Pourrois-je méconnoître aux enseignemens et aux vertus du disciple la voix toujours efficace de ce maître qui s' est sacrifié lui-même pour le genre-humain ? Ce sont toujours les *interrogatoires* contenus dans la *déposition* des *témoins* , qui excitent le plus mon attention. C' est là principalement

que je dois chercher les sources de la *probabilité* des *faits* attestés. Si, comme je le remarquais, ces *interrogatoires* n'ont jamais été formellement contredits par ceux qui avoient le plus grand intérêt à le faire ; je ne pourrais raisonnablement me refuser aux conséquences qui en découlent naturellement. Entre ces *interrogatoires*, il en est un sur-tout que je ne lis point sans un secret plaisir : c'est celui qui a pour objet un *aveugle-né* guéri par l'envoyé. Ce miracle étonne beaucoup tous ceux qui avoient connu cet aveugle : ils ne savent qu'en penser et se

p285

partagent là-dessus. Ils le conduisent aux docteurs : ceux-ci l'interrogent, et lui demandent *comment il a reçu la vue ? Il m'a mis de la bouë sur les yeux*, leur répond-il ; *je me suis lavé et je vois*. les docteurs ne se pressent point de croire le *fait*. Ils doutent et se divisent. Ils veulent fixer leurs doutes, et soupçonnans que cet homme *n'avait pas été aveugle*, ils font venir son père et sa mère. *Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle*, leur demandent-ils ? *comment donc voit-il maintenant ? le père et la mère répondent ; nous savons que c'est là notre fils, et qu'il est né aveugle ; mais nous ne savons comment il voit maintenant. nous ne savons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. Il a assés d'âge, interrogés-le ; il parlera lui-même sur ce qui le regarde*. les docteurs interrogent donc de nouveau cet homme, *qui avait été aveugle de naissance* : ils le font venir pour la seconde fois par devant eux, et lui disent : *donne gloire à Dieu : nous savons que celui que tu dis qui t'a ouvert les yeux, est un méchant homme. Si c'est un*

p286

méchant homme, réplique-t-il, *je n'en sçais rien : je sçais seulement que j'étais aveugle, et que je vois*. à cette réponse si ingénue, les docteurs reviennent à leur première question : *que t'a-t-il fait ?* lui demandent-ils encore :

comment t' a-t-il ouvert les yeux ? Je vous l' ai déjà dit, répond cet homme aussi ferme qu' ingénu ; pourquoi voulés-vous l' entendre de nouveau ? Avés-vous aussi envie d' être de ses disciples ?

cette réplique irrite les docteurs : *ils le chargent d' injures... nous ne sçavons, disent-ils, de la part de qui vient celui dont tu parles. c' est quelque chose de surprenant, que vous ignorés de quelle part il vient ; ose répliquer encore cet homme plein de candeur et de bon sens ; et pourtant il m' a ouvert les yeux, etc.*

quelle naïveté ! Quel naturel ! Quelle précision ! Quel intérêt ! Quelle suite ! Si la vérité n' est point faite ainsi, me dis-je à moi-même ; à quels caractères pourrai-je donc la reconnoître ?

p287

Mais ; de toutes les *procédures* , que renferme la *déposition* qui m' occupe, il n' en est point, sans doute, de plus importante, que celle qui concerne la personne même de l' envoyé. Elle est aussi la plus circonstanciée, la plus répétée, et celle à laquelle tous les *témoins* font des allusions plus directes et plus fréquentes. Elle est toujours le centre de leur *témoignage* . Je la retrouve dans les principales pièces de la *déposition* , et en comparant ces pièces entr' elles sur ce point si essentiel, elles me paroissent très *harmoniques* . L' envoyé est saisi, examiné, interrogé par les magistrats de sa nation : ils le somment de déclarer qui il est ; il le déclare : sa réponse est prise pour un *blasphème* : on lui suscite de faux témoins qui jouent sur une équivoque ; il est condamné : on le traduit devant un tribunal supérieur et étranger : il y est de nouveau interrogé ; il fait à peu près les mêmes réponses : le juge convaincu de son innocence veut le relâcher ; les magistrats qui l' ont condamné, persistent à demander sa mort : ils intimident le juge supérieur ; il le leur

p288

abandonne : il est crucifié, enseveli : les magistrats sçellent le sépulchre ; ils y placent

leurs propres gardes, et peu de tems après les *témoins* attestent dans la capitale et devant les magistrats eux-mêmes, *que celui qui a été crucifié est ressuscité* .

Je viens de rapprocher les faits les plus essentiels : je les compare ; je les analyse, et je ne découvre que deux *hypothèses* qui puissent satisfaire au *dénouement* .

Ou les *témoins* ont enlevé le corps : ou l' envoyé est réellement ressuscité. Il faut que je me décide entre ces deux hypothèses ; car je ne parviens point à en découvrir une troisième.

Je considère d' abord les opinions particulières, les préjugés, le caractère des *témoins* ; j' observe leur conduite, leurs circonstances, la situation de leur esprit et de leur coeur avant et après la mort de leur maître.

J' examine ensuite les préjugés, le caractère, la conduite et les allégués de leurs adversaires.

p289

Il me suffiroit de connoître la patrie des témoins, pour sçavoir, en général, leurs opinions, leurs préjugés. Je n' ignore pas que leur nation fait profession d' attendre un libérateur temporel, et qu' il est le plus cher objet des vœux et des espérances de cette nation.

Les *témoins* attendent donc aussi ce libérateur ; et je trouve dans leurs *écrits* une multitude de traits qui me le confirment, et qui me prouvent qu' ils sont persuadés, que celui, qu' ils nomment leur maître, doit être ce libérateur *temporel* . En vain ce maître tâche-t-il de spiritualiser leurs idées ; ils ne parviennent point à dépouiller le préjugé *national* , dont ils sont si fortement imbus. *nous espérons que ce seroit lui qui délivreroit notre nation.*

ces hommes dont les idées ne s' élèvent pas au dessus des choses sensibles, sont d' une simplicité et d' une timidité qu' ils ne dissimulent point eux-mêmes. à tout moment ils se méprennent sur le sens des discours de leur maître, et lorsqu' il est saisi, ils s' enfuyent.

Le plus zélé d' entr' eux nie par trois fois et

p290

même avec imprécation, de l' avoir connu, et je vois cette honteuse lâcheté décrite en détail dans quatre des principales pièces de la *déposition* .

Je ne puis douter un instant, qu' ils ne fussent très persuadés de la *réalité* des *miracles* opérés par leur maître : j' en ai pesé les raisons, et elles m' ont paru de la plus grande force. Je ne puis douter non plus qu' ils ne se fussent attachés à ce maître par une suite des idées qu' ils s' étoient formées du *but* de sa mission. L' attachement des hommes a toujours un fondement, et il falloit bien que les hommes dont je parle, espérassent quelque chose de celui au sort duquel ils avoient lié le leur.

ils espéroient donc au moins *qu' il délivrerait leur nation* d' un joug étranger : mais ; ce maître dont ils attendoient cette grande délivrance, est trahi, livré, abandonné, condamné, crucifié, enseveli, et avec lui toutes leurs espérances temporelles. *celui qui sauvait les autres, n' a pu se sauver lui-même* : ses ennemis

p291

trionphent, et ses amis sont humiliés, consternés, confondus.

Sera-ce dans des circonstances si désespérantes, que les *témoins* enfanteront l' extravagant projet d' enlever le corps de leur maître ?

Me persuaderai-je facilement, qu' un pareil projet puisse monter à la tête de gens aussi simples, aussi grossiers, aussi dépourvus d' intrigue, aussi timides ? Quoi ! Ces mêmes hommes qui viennent d' abandonner si lâchement leur maître, formeront tout à coup l' étrange résolution d' enlever son corps au bras séculier ! Ils s' exposeront évidemment aux plus grands périls ! Ils affronteront une mort certaine et cruelle !

Et dans quelles vues ?

Ou ils sont persuadés que leur maître *ressuscitera* ; ou ils ne le sont pas : si c' est le premier, il est évident qu' ils abandonneront son corps à la puissance divine : si c' est le dernier, toutes leurs espérances *temporelles* doivent être anéanties.

Que se proposeroient-ils donc en enlevant ce corps ? De publier qu' il est ressuscité ? Mais ; des hommes faits comme ceux-ci ; des hommes sans crédit, sans fortune, sans autorité, espéreront-ils

p292

d' accréditer jamais une aussi monstrueuse imposture ?
Encore si l' enlèvement étoit facile : mais,
le sépulchre est scellé : des gardes l' environnent,
et ces gardes ont été choisis et placés
par ceux mêmes qui avoient le plus grand intérêt
à prévenir l' imposture. Combien de telles
précautions sont-elles propres à écarter de
l' esprit des timides pêcheurs toute idée
d' enlèvement ! Des gens qui *n' ont ni argent ni*
or entreprendront-ils de corrompre ces gardes ?
Des gens qui s' enfuyent au premier danger,
entreprendront-ils de les combattre ? Des gens
haïs ou méprisés du gouvernement, trouveront-ils
des hommes hardis qui veillent leur prêter la
main ? Se flatteront-ils que ces hommes ne les
trahiront point ? Etc.
Mais ; suis-je bien assuré que le sépulchre
a été scellé, et qu' on y a placé des gardes ?
J' observe que cette *circonstance* si importante,
si décisive, ne se trouve que dans une seule
pièce de la *déposition* , et je m' en étonne
un peu. Je recherche donc avec soin, si

p293

cette *circonstance* si essentielle de la
narration, n' a point été contredite par ceux qu' elle
intéressoit le plus directement, et je parviens
à m' assurer qu' elle ne l' a jamais été. Il faut
donc que je convienne, que le récit du *témoin*
demeure dans toute sa force, et que le simple
silence des autres auteurs de la *déposition*
écrite , ne sauroit le moins du monde
infirmier son témoignage sur ce point.
Indépendamment d' un *témoignage* si exprès,
combien est-il probable en soi, que des magistrats
qui ont à redouter beaucoup une imposture, et qui
ont en main tous les moyens de la prévenir, n' auront
pas négligé de faire usage de ces moyens ! Et s' ils
n' en avoient point fait usage, quelles raisons en
assignerois-je ?
Il me paroîtra plus probable encore, que
ces magistrats ont pris toutes les précautions
nécessaires, si j' ai des preuves, qu' ils ont songé
à tems aux moyens de s' opposer à l' imposture.
seigneur ! Nous-nous sommes souvenus que ce
séducteur a dit,... etc.

p294

si donc les chefs du peuple ont pris les précautions que la chose exigeoit, ne se sont-ils pas ôtés à eux-mêmes tout moyen de supposer un enlèvement ? Cependant ils osent le supposer : *ils donnent une somme d' argent aux gardes*, qui à leur instigation, répandent dans le public, *que les disciples sont venus de nuit, et qu' ils ont enlevé le corps, pendant que les gardes dormoient* .

Je n' insiste point sur la singulière absurdité de ce rapport suggéré aux gardes. Elle saute aux yeux : comment ces gardes pouvoient-ils déposer sur ce qui s' étoit passé *pendant qu' ils dormoient* ? Est-il d' ailleurs bien probable que des gardes affidés, et choisis tout exprès pour s' opposer à l' imposture la plus dangereuse, se soient livrés au sommeil ?

Je fais un raisonnement qui me frappe

p295

beaucoup plus : il me paroît de la plus grande évidence, que les magistrats ne peuvent ignorer la vérité. S' ils sont convaincus de la réalité de l' *enlèvement* , pourquoi ne font-ils point le procès aux gardes ? Pourquoi ne publient-ils point ce *procès* ? Quoi de plus démonstratif, et de plus propre à arrêter les progrès de l' imposture, et à confondre les imposteurs !

Ces magistrats, si fortement intéressés à confondre l' imposture, ne prennent pourtant point une route si directe, si lumineuse, si juridique.

Ils ne s' assurent pas même de la personne des imposteurs. Ils ne les confrontent point avec les gardes. Ils ne punissent ni les imposteurs ni les gardes. Ils ne publient aucune procédure. Ils n' éclairent point le public. Leurs descendans ne l' éclairent pas davantage, et se bornent, comme leurs pères, à affirmer l' imposture.

Il y a plus : lorsque ces mêmes magistrats mandent bientôt après par devant eux, deux des principaux disciples, à l' occasion d' une guérison qui fait bruit, et que ces disciples

p296

osent leur reprocher en face un grand crime,

et attester en leur présence la *résurrection* de celui *qu'ils ont crucifié* ; que font ces magistrats ? Ils se contentent *de menacer les deux disciples et de leur défendre d'enseigner* . Ces menaces n'intimident point les *témoins* : ils continuent à publier hautement dans le lieu même, et sous les yeux de la police, la *résurrection du crucifié*. Ils sont mandés de nouveau par devant les magistrats : ils comparoissent et persistent avec la même hardiesse dans leur déposition : *le Dieu de nos pères a ressuscité celui que vous avés fait mourir : ... nous en sommes les témoins*. que font encore ces magistrats ? *ils font fouetter les témoins, leur renouvellent la première défense, et les laissent aller*. voilà des faits circonstanciés ; des faits qui n'ont jamais été contredits ; des faits attestés constamment et unanimement par des *témoins* , que j'ai reconnus posséder toutes les qualités qui fondent, en bonne logique, la *crédibilité*

p297

d' un *témoignage* . Dirai-je, pour infirmer de tels *faits* , que la *crainte du peuple* empêchoit les magistrats de faire des *informations* , de poursuivre juridiquement et de punir les *témoins* comme *imposteurs* , de publier des *procédures* authentiques, etc. ? Mais ; si le *crucifié* n'avoit rien fait pendant sa vie qui eût excité l'admiration et la vénération du peuple ; si il n'avoit fait aucun *miracle* ; si le peuple *n'avoit point béni Dieu* à son occasion *d'avoir donné aux hommes un tel pouvoir* ; si la doctrine et la manière d'enseigner du *crucifié* n'avoient point paru au peuple l'emporter de beaucoup sur tout ce qu'il entendoit dire à ses docteurs ; si il n'avoit point tenu pour vrai, que *jamais homme n'avoit parlé comme celui-là* ; pourquoi les magistrats auroient-ils eu à craindre ce peuple, en poursuivant *juridiquement* les disciples abjects d'un imposteur, aussi imposteurs eux-mêmes que leur maître ? Comment

p298

les magistrats auroient-ils eu à redouter un

peuple prévenu si fortement et depuis si longtemps en leur faveur, s' ils avoient pu lui prouver par des *procédures* légales et publiques, que la guérison de l' aveugle-né, la résurrection de Lazare, la guérison du boiteux, le don des langues, etc. N' étoient que de pures supercheries ? Combien leur avoit-il été facile de prendre des *informations* sur de pareils faits ! Combien leur étoit-il aisé en particulier, de prouver rigoureusement que les *témoins* ne parloient que leur langue maternelle ! Comment encore les magistrats auroient-ils eu à *craindre le peuple* , s' ils avoient pu lui démontrer *juridiquement* , que les disciples avoient enlevé le corps de leur maître ? Et ceci étoit-il plus difficile à constater que le reste ? Etc.

Puis-je douter à présent de l' extrême *improbabilité* de la première *hypothèse* ou de celle qui suppose un *enlèvement* ? Puis-je *raisonnablement* refuser de convenir, que la seconde *hypothèse* a, au moins, un degré de probabilité égal à celui de quelque fait historique que ce soit, pris dans l' histoire du même siècle ou des siècles qui l' ont suivi immédiatement ?

p299

Tracerai-je ici l' affreuse peinture du caractère des principaux adversaires ? Puiserai-je cette peinture dans leur propre historien ? Opposerai-je ce caractère à celui des *témoins* ; le vice à la vertu ; la fureur à la modération ; l' hypocrisie à la sincérité ; le mensonge à la vérité ? J' oublierois que je ne fais qu' une *esquisse* , et point du tout un *traité* . Dirai-je encore, que la *résurrection* de l' envoyé n' est point un fait *isolé* ; mais, qu' il est le maître chaînon d' une chaîne de faits de même genre, et d' une multitude d' autres faits de tout genre, qui deviendroient tous absolument inexplicables, si le premier fait étoit supposé *faux* ? Si en quelque matière que ce soit, une *hypothèse* est d' autant plus *probable* , qu' elle explique plus heureusement un plus grand nombre de faits ou un plus grand nombre de *particularités* essentielles d' un même fait ; ne serai-je pas dans l' obligation *logique* de convenir, que la première *hypothèse* n' explique rien, et que la seconde explique tout, et de la manière la plus heureuse ou la plus naturelle ? Si une certaine

hypothèse me

p300

conduit nécessairement à des conséquences qui choquent manifestement ce que je nomme l' *ordre moral* , pourrais-je recevoir cette hypothèse, et la préférer à celle qui auroit son fondement dans l' *ordre moral* même ?

Ajouterai-je que si l' envoyé n' est point *ressuscité* , il a été lui-même un insigne imposteur ? Car du propre aveu des *témoins* , il avoit prédit sa *mort* et sa *résurrection* , et établi un *mémorial* de l' une et de l' autre. Si donc il n' est point ressuscité, ses disciples ont dû penser qu' il les avoit trompés sur ce point le plus important : et s' ils l' ont pensé, comment ont-ils pu fonder sur une résurrection qui ne s' étoit point opérée, les espérances si relevées d' un *bonheur à venir* ? Comment ont-ils pu annoncer en son nom au genre-humain ce bonheur à venir ? Comment ont-ils pu s' exposer pendant si longtemps à tant de contradictions, à de si cruelles épreuves, à la mort même, pour soutenir une *doctrine* qui reposoit toute entière sur un fait *faux* , et dont la fausseté leur étoit si évidemment connue ? Comment des hommes qui faisoient une profession

p301

si publique, si constante, et en apparence si sincère de l' amour le plus délicat et le plus noble du genre-humain, ont-ils été assés dénaturés pour tromper tant de milliers de leurs semblables, et les précipiter avec eux dans un abîme de malheurs ? Comment d' insignes imposteurs ont-ils pu espérer d' être dédommagés dans une autre vie des souffrances qu' ils enduroient dans celle-ci ? Comment de semblables imposteurs ont-ils pu enseigner aux hommes la doctrine la plus épurée, la plus sublime, la mieux appropriée aux besoins de la grande société ? Comment encore... mais, j' ai déjà assés insisté sur ces monstrueuses oppositions à l' *ordre moral* : elles s' offrent ici en si grand nombre, elles sont si frappantes, qu' il me suffit d' y réfléchir quelques momens pour sentir de quel côté est la plus grande *probabilité* .

Objecterai-je, que la *résurrection* de l' envoyé n' a pas été assés *publique* , et qu' il auroit dû se montrer à la capitale, et sur-tout à ses juges après sa *résurrection* ? Je verrai d' abord, que la question n' est point du tout

p302

de sçavoir ce que Dieu auroit pu faire ; mais, qu' elle git uniquement à sçavoir ce qu' il a fait. C' étoit à l' homme *intelligent* , à l' homme *moral* , que Dieu vouloit parler : il ne vouloit pas le *forcer* à croire, et laisser ainsi l' intelligence sans exercice. Il s' agit donc uniquement de m' assurer, si la *résurrection* de l' envoyé a été accompagnée de circonstances assés décisives, précédée et suivie de *faits* assés frappans pour convaincre l' homme *raisonnable* de la mission *extraordinaire* de l' envoyé. Or, quand je rapproche toutes les *circonstances* et tous les *faits* ; quand je les pèse à la balance de ma raison, je ne puis me dissimuler à moi-même, que Dieu n' aît fait tout ce qui étoit *suffisant* pour donner à l' homme *raisonnable* cette *certitude morale* qui lui manquoit, qu' il désiroit avec ardeur, et qui étoit si bien assortie à sa condition *présente* . Je reconnoîtrois encore, que mon objection sur le défaut de *publicité* de la *résurrection* de l' envoyé, envelopperoit une grande absurdité ; puisqu' en développant cette objection j' appercevrois aussi-tôt que chaqu' individu de

p303

l' humanité pourroit requérir aussi que l' envoyé lui apparût, etc.
Il ne faut point que je dise ; cela est sage, donc Dieu l' a fait ou dû le faire : mais, je dois dire ; Dieu l' a fait, donc cela est sage. Est-ce à un être aussi profondément ignorant que je le suis à prononcer sur les voyes de la sagesse elle-même ? La seule chose qui soit ici proportionnée à mes petites facultés, est d' étudier les voyes de cette sagesse adorable, et de sentir le prix de son bienfait.
J' ai dit que toutes les pièces de la *déposition* m' avoient paru très *harmoniques* ou très

convergentes . J' y découvre néanmoins bien des variétés soit dans la *forme* , soit dans la *matière* . J' y aperçois même çà et là des *oppositions* au moins apparentes. J' y vois des *difficultés* qui tombent sur certains points de généalogie, sur certains lieux, sur certaines personnes, sur certains faits, etc. Et je ne trouve pas d' abord la solution de ces difficultés.

p304

Comme je n' ai aucun intérêt *secret* à croire ces difficultés *insolubles* , je ne commence point par imaginer qu' elles le sont. J' ai étudié la *logique* du coeur et celle de l' esprit : je me mets un peu au fait de cette autre science qu' on nomme la *critique* , et qu' il ne m' est point permis d' ignorer entièrement. Je rapproche les passages *parallèles* ; je les confronte ; je les anatomise, et j' emprunte le secours des meilleurs interprètes. Bientôt je vois les difficultés s' applanir ; la lumière s' accroître d' instant en instant ; se répandre de proche en proche ; se réfléchir de tous côtés, et éclairer les parties les plus obscures de l' objet.

Si cependant il est des recoins que cette lumière n' éclaire pas assés à mon gré ; s' il reste encore des ombres que je ne puis achever de dissiper ; il ne me vient pas dans l' esprit, et bien moins dans le coeur, d' en tirer des conséquences contre l' *ensemble* de la *déposition* : c' est que ces ombres légères n' éteignent point, à mes yeux, la lumière que réfléchissent si fortement les grandes parties du tableau.

Il m' est bien permis de *douter* : le doute *philosophique* est lui-même le sentier de la

p305

vérité ; mais, il ne m' est point permis de manquer de bonne foi, parce que la *vraie* philosophie est absolument incompatible avec la mauvaise foi, et qu' on est philosophe par le coeur beaucoup plus encore que par la tête. Si dans l' examen critique de quelqu' auteur que ce soit, je me conduis toujours par les *règles* les plus sûres et les plus communes de l' *interprétation* ; si une de ces *règles*

me prescrit de juger sur l' *ensemble* des choses ; si une autre *règle* m' enseigne, que de légères difficultés ne peuvent jamais infirmer cet *ensemble* , quand d' ailleurs il porte avec lui les *caractères* les plus essentiels de la *vérité* ou du moins de la *probabilité* ; pourquoi refuserois-je d' appliquer ces *règles* à l' examen de la *déposition* qui m' occupe, et pourquoi ne jugerois-je pas aussi de cette *déposition* par son *ensemble* ?

Ces *oppositions* apparentes elles-mêmes, ces espèces d' *antinomies* , ces *difficultés* de divers genres, ne m' indiquent-elles pas d' une manière assés claire, que les auteurs des différentes *pièces* de la *déposition* ne se sont pas copiés les uns les autres, et que chacun d' eux a rapporté ce qu' il tenoit du *témoignage* de ses

p306

propres sens ou ce qu' il avoit appris des *témoins oculaires* ?

Si ces différentes *pièces* de la *déposition* avoient été plus *identiques* ; je ne dis pas seulement dans la *forme* , je dis encore dans la *matière* , n' aurois-je point eu lieu de soupçonner qu' elles partoient toutes de la même main ou qu' elles avoient été *calquées* les unes sur les autres ? Et ce *soupçon* , aussi légitime que naturel, n' auroit-il pas infirmé, à mes yeux, la *validité* de la *déposition* ?

Ne suis-je pas plus satisfait, quand je vois un de ces auteurs commencer ainsi son recit ? *comme plusieurs ont entrepris d' écrire l' histoire des choses,...* etc. ne sens-je pas ma satisfaction

p307

s' accroître, lorsque je lis dans le principal écrit d' un des premiers *témoins* ; *celui qui l' a vu, en a rendu témoignage, et son témoignage est véritable, et il sçait qu' il dit la vérité, afin que vous la croyiés ?* ou que je lis dans un autre écrit de ce même *témoin* ; *ce que nous avons oui, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, et que nos mains ont touché, concernant la parole de vie, nous vous l' annonçons ?*

le 18 de mars 1769.

PARTIE 20

p308

Suite des idées

sur

l' état futur

de

l' homme.

Suite de l' esquisse

des

recherches philosophiques

de l' auteur

sur la révélation.

L' authenticité et la vérité

de la déposition écrite.

Les prophéties.

Je poursuis mon examen : je n' ai pas envisagé

toutes les faces de mon sujet : il

en présente un grand nombre : je dois me borner

aux principales.

p309

Comment puis-je m' assurer de l' *authenticité*
des *pièces* les plus importantes de la
déposition ?

J' apperçois d' abord que je ne dois point
confondre l' *authenticité* de la *déposition*
avec sa *vérité* . Je fixe donc le sens des
termes, et j' évite toute équivoque.

J' entens par l' *authenticité* d' une *pièce* de
la *déposition* , ce degré de *certitude* qui
m' assure que cette *pièce* est bien de l' *auteur*
dont elle porte le *nom* .

La *vérité* d' une *pièce* de la *déposition* ,
sera sa *conformité* avec les *faits* .

J' apprens donc de cette distinction logique,
que la *vérité historique* ne dépend pas de
l' *authenticité* de l' histoire : car je conçois
facilement, qu' un *écrit* peut être *conforme*
aux faits, et porter un *nom supposé* ou n' en
point porter du tout.

Mais ; si je suis certain de l' *authenticité*
de l' histoire ; et si l' historien m' est connu pour

très *véridique* ; l' *authenticité* de
l' histoire m' en

p310

persuadera la *vérité* ou du moins me la rendra
très probable.

Le *livre* que j' examine, n' est pas tombé
du ciel : il a été écrit par des hommes, comme
tous les livres que je connois. Je puis donc
juger de l' *authenticité* de ce livre, comme
de celle de tous les livres que je connois.
Comment sçais-je que l' histoire de Thucydide, celle
de Polybe, celle de Tacite, etc. Sont bien des
auteurs dont elles portent les *noms* ? C' est
de la *tradition* que je l' apprends. Je remonte
de siècle en siècle ; je consulte les *monumens*
des différens âges ; je les compare avec ces
histoires elles-mêmes ; et le résultat général
de mes recherches est qu' on a attribué
constamment ces *histoires* aux *auteurs* dont
elles portent aujourd' hui les *noms* .
Je ne puis raisonnablement suspecter la fidélité
de cette *tradition* : elle est trop ancienne,
trop constante, trop uniforme, et jamais elle n' a
été démentie.
Je suis donc la même méthode dans mes

p311

recherches sur l' *authenticité* de la
déposition dont il s' agit, et j' ai le même
résultat général et essentiel.

Mais ; parce qu' il s' en faut beaucoup, que
l' histoire du *Péloponèse* intéressât autant
les grecs, que l' histoire de l' envoyé intéressoit
ses premiers sectateurs ; je ne puis douter que
ceux-ci n' ayent apporté bien plus de soin à
s' assurer de l' *authenticité* de cette *histoire* ,
que les grecs n' en prirent pour s' assurer de
l' authenticité de celle de Thucydide.
Une *société* qui étoit fortement persuadée,
que le *livre* dont je parle, contenoit les
assurances d' une félicité éternelle ; une
société affligée, méprisée, persécutée, qui
puisoit sans cesse dans ce livre les consolations
et les secours que ses épreuves lui rendoient si
nécessaires ; cette *société* , dis-je, s' en
seroit-elle laissé imposer sur l' *authenticité*

d' une *déposition* qui lui devenoit de jour en jour plus précieuse ?
Une *société* , au milieu de laquelle les auteurs même de la *déposition* avoient vécu ; qu' ils avoient eux-mêmes gouvernée pendant

p312

bien des années, auroit-elle manqué de *moyens* pour s' assurer de l' *authenticité* des écrits de ces auteurs ? Auroit-elle été d' une indifférence parfaite sur l' emploi de ces *moyens* ? étoit-il plus difficile à cette *société* de se convaincre de l' *authenticité* de ses écrits, qu' il ne l' est à quelque société que ce soit de s' assurer de l' *authenticité* d' un écrit attribué à un personnage très connu ou qui en porte le nom ?
Des sociétés *particulières* et nombreuses auxquelles les *premiers témoins* avoient adressé divers *écrits* , pouvoient-elles se méprendre sur l' *authenticité* de pareils *écrits* ?
Pouvoient-elles douter le moins du monde si ces *témoins* leur avoient écrit ; s' ils avoient répondu à diverses questions qu' elles leur avoient proposées ; si ces *témoins* avoient séjourné au milieu d' elles, etc. ?
Je me rapproche le plus qu' il m' est possible du premier âge de cette grande *société* fondée par les *témoins* : je consulte les *monumens* les plus anciens, et je découvre, que presque à la naissance de cette *société* , ses membres se diviserent sur divers points de doctrine. Je recherche ce qui se passoit alors dans les différens

p313

partis, et je vois, que ceux qu' on nommoit *novateurs* , en appelloient, comme les autres, à la *déposition* des premiers *témoins* , et qu' ils en reconnoissoient l' *authenticité* .
Je découvre encore, que des adversaires de tous ces partis, des adversaires éclairés, et assés peu éloignés de ce premier âge, ne contestoient point l' *authenticité* des principales *pièces* de la *déposition* .
Je trouve cette *déposition* citée fréquemment par des écrivains d' un grand poids, qui touchoient à ce premier âge, et qui faisoient profession d' en reconnoître l' *authenticité* ,

comme ils faisoient profession de reconnoître la validité du *témoignage* rendu par les premiers *témoins* aux faits *miraculeux* . Je compare

p314

ces *citations* avec la *déposition* que j' ai en main, et je ne puis m' en dissimuler la conformité.

En continuant mes recherches, je m' assure, qu' assés peu de tems après la naissance de la *société* dont je parle, il se répandit dans le monde une foule de *fausses dépositions* , dont quelques-unes étoient *citées* comme *vrayes* par des *docteurs* de cette *société* qui étoient fort respectés. Je suis d' abord porté à en inférer, qu' il n' étoit donc pas aussi difficile que je le pensois, d' en imposer à cette *société* , et même à ses principaux *conducteurs* . Ceci excite mon attention autant que ma défiance, et j' examine de fort près ce point délicat.

Je ne tarde pas à m' appercevoir, que c' est ici le lieu de faire usage de ma distinction logique entre l' *authenticité* d' un écrit et sa *vérité* . Si un écrit peut être *vrai* sans être *authentique* , les *fausses dépositions* dont il est question, pouvoient être *vrayes* quoiqu' elles ne fussent point du tout *authentiques* . Ces docteurs contemporains qui les *citoient* , sçavoient bien apparemment si elles étoient conformes aux *faits essentiels* , et je sçais moi-même qu' on

p315

a de bonnes preuves qu' elles y étoient conformes. Elles étoient donc plutôt des histoires *inauthentiques* , que de *fausses* histoires ou des *romans* .

Je vois d' ailleurs que les docteurs dont je parle, *citoient* rarement ces *histoires inauthentiques* , tandis qu' ils *citoient* fréquemment les histoires *authentiques* . Je découvre même, qu' il y avoit de ces histoires *inauthentiques* , qui n' étoient que l' histoire *authentique* elle-même modifiée ou interpolée çà et là.

Je ne puis m' étonner du grand nombre de ces histoires *inauthentiques* qui se répandirent

alors dans le monde : je m' étonnerois plutôt qu' il n' y en aît pas eu davantage. Je conçois à merveille, que des disciples zélés des *principaux témoins* , purent être portés tout naturellement à écrire ce qu' ils avoient ouï dire à leur maître, et à donner à leur *narration* un *titre* semblable à celui des *pièces authentiques* . De pareilles *histoires* pouvoient facilement être très conformes aux *faits essentiels* ; puisque leurs auteurs les tenoient de la bouche des *premiers témoins* ou du moins de celle de leurs premiers disciples.

p316

Je trouve que les *novateurs* avoient aussi leurs *histoires* , et qui s' éloignoient plus ou moins de l' *histoire authentique* ; mais ; il ne m' est pas difficile de m' assurer, que ces histoires malicieusement supposées, contenoient la plupart des *faits essentiels* qui avoient été attestés par les *principaux témoins* . Ces *novateurs* me paroissent fort animés contre le parti qui leur étoit contraire, et puisqu' ils inséroient dans leurs *histoires* les mêmes *faits essentiels* que ce parti faisoit profession de croire ; je ne puis point ne pas envisager une telle conformité entre des partis si opposés, comme la plus forte présomption en faveur de l' *authenticité* et de la *vérité* de la *déposition* que j' ai sous les yeux. J' observe encore, que la *société* dépositaire fidèle de la doctrine et des écrits des *témoins* , ne cessoit, ainsi que ses docteurs, de réclamer contre les *novateurs* et contre leurs *écrits* , et d' en appeler constamment aux écrits *authentiques* comme au juge suprême et commun de toutes les *controverses* . J' apprend même de l' histoire de cette *société* , qu' elle avoit grand soin de lire chaque semaine ces écrits, dans ses assemblées, et qu' ils étoient précisément

p317

ceux qu' on me donne aujourd' hui pour la *déposition authentique* des *témoins* . Je ne puis donc supposer, en bonne critique, que cette *société* s' en laissoit facilement imposer sur l' *authenticité* des nombreux écrits

répandus dans son sein. S' il me restoit sur ce point essentiel quelque doute raisonnable, il seroit dissipé par un fait remarquable que je découvre : c' est que cette *société* étoit si éloignée d' admettre légèrement pour *authentiques* des écrits qui ne l' étoient point, qu' il lui étoit arrivé de suspecter longtems l' *authenticité* de divers écrits, qu' un examen continué et réfléchi lui apprit enfin partir de la main des *témoins* . Un autre fait, plus remarquable encore, vient à l' appui de celui-ci : je lis dans l' histoire du tems, que les membres de la *société* dont je parle, s' exposoient aux plus grands supplices, plutôt que de livrer à leurs persécuteurs, ces livres qu' elle réputoit *authentiques* et sacrés, et que ces ardens persécuteurs destinoient aux flammes. Présumerai-je que les plus zélés partisans de la gloire des grecs

p318

se fussent sacrifiés pour sauver les écrits de Thucydide ou de Polybe ? Si je jette ensuite les yeux sur les meilleures *notices* des *manuscripts* de la *déposition* , je m' assurerai, que les principales *pièces* de cette *déposition* portent dans ces *manuscripts* les *noms* des mêmes auteurs, auxquels la *société* dont je parle, les avoit toujours attribuées. Cette preuve me paroîtra d' autant plus convaincante, qu' il sera plus probable, que quelques-uns de ces *manuscripts* remontent à une plus haute antiquité. J' ai donc en faveur de l' *authenticité* de la *déposition* qui m' occupe, le *témoignage* le plus ancien, le plus constant, le plus uniforme de la *société* qui en est la dépositaire ; et j' ai encore le *témoignage* des plus anciens *novateurs* , celui des plus anciens *adversaires* , et l' autorité des *manuscripts* les plus originaux. Comment m' élèverois-je à présent contre tant de *témoignages* réunis et d' un si grand

p319

pois ? Serois-je mieux placé que les premiers *novateurs* ou les premiers *adversaires* , pour contredire le *témoignage* si invariable, si unanime de la *société primitive* ? Connois-je

aucun livre du même tems, dont l' *authenticité* soit établie sur des preuves aussi solides, aussi singulières, aussi frappantes, et de genres si divers ?

Je n' insisterai pas beaucoup avec moi-même sur la *possibilité* de certaines *altérations* du texte *authentique* : je ne dirai point que ce *texte* a pu être *falsifié* . Je vois tout d' un coup combien il seroit improbable qu' il eût pu l' être pendant la vie des *auteurs* : leur opposition et leur autorité auroient confondu bientôt les faussaires.

Il me sembleroit tout aussi improbable, que de pareilles *falsifications* eussent pu être exécutées avec quelque succès, immédiatement après la mort des auteurs : leurs enseignemens et leurs écrits étoient trop récents, et déjà trop répandus.

L' improbabilité me paroîtroit accroître à l' indéfini

p320

pour les âges suivans ; car il me paroîtroit très évident qu' elle accroîtroit en raison directe de ce nombre prodigieux de *copies* et de cette multitude de *versions* qu' on ne cessoit de faire du texte *authentique* , et qui voloient dans toutes les parties du monde connu. Comment *falsifier* à la fois tant de *copies* et tant de *versions* ? Je ne dis point assés : comment la seule pensée de le faire, seroit-elle montée à la tête de personne ?

Je sçais d' ailleurs, qu' il est bien prouvé par l' histoire du tems, que les premiers *novateurs* ne commencèrent à écrire qu' après la mort des premiers *témoins* . Si ces *novateurs* , pour favoriser leurs opinions particulières, avoient entrepris de *falsifier* les *écrits* des *témoins* ou ceux de leurs plus illustres disciples ; la *société* nombreuse et vigilante qui en étoit la gardienne, ne s' y seroit-elle pas d' abord fortement opposée ? Et si cette *société* elle-même, pour réfuter avec plus d' avantage les *novateurs* , avoit osé *falsifier* le texte *authentique* ; ces *novateurs* qui en appelloient eux-mêmes à ce *texte* , auroient-ils gardé le silence sur de semblables impostures ?

p321

Ceci s'applique de soi-même aux *suppositions* .
Il ne me semble pas moins improbable, qu' on
aît pu dans aucun tems *supposer* des écrits aux
témoins ; qu' il ne me le paroît, qu' on aît
pu dans aucun tems *falsifier* leurs propres
écrits .

En y regardant de près, il m' est facile de
reconnoître, que les *divisions* continuelles et
si multipliées de la *société* fondée par les
témoins , ont dû naturellement conserver le texte
authentique dans sa première intégrité.

Si ces *divisions* dégénérent ensuite en
guerres ouvertes et acharnées ; si les parties
belligérentes en appelloient toujours au texte
authentique , comme à l' arbitre irréfragable
de leurs querelles ; si l' on vint enfin à découvrir
un *moyen* nouveau de multiplier à l' infini et
avec autant de précision que de promptitude,
les copies du texte *authentique* ; ne serai-je
pas dans l' obligation la plus raisonnable de
convenir, que la *crédibilité* de la *déposition*
écrite n' a rien perdu par le laps du tems, et que
ces *écrits* qu' on me donne aujourd' hui pour
ceux des *témoins* , sont bien les mêmes qui leur
ont toujours été attribués ?

p322

La *déposition imprimée* que j' ai en main,
me *représente* donc les meilleurs *manuscripts*
de cette *déposition* qui soient parvenus jusqu' à
moi ; et ces *manuscripts* me *représentent*
eux-mêmes les *manuscripts plus anciens ou plus*
originaux , dont ils sont les *copies* .

Mais ; combien d' *altérations* de genres
différens ont pu survenir à ces *manuscripts* par
l' injure des tems ; par les révolutions des
états et des sociétés ; par la négligence, par
l' inattention, par l' impéritie des copistes ! Et
combien d' autres sources d' *altération* que je
découvre encore ! Il ne faut point que je me
dissimule ceci : puis-je maintenant me flatter, que
la *déposition authentique* des *témoins* , soit
parvenue jusqu' à moi dans sa pureté originelle,
à travers dix-sept siècles, et après avoir passé
par tant de milliers de mains, la plupart
imbécilles ou ignorantes ?

J' approfondis ce point important de *critique* ,
et je suis effrayé du nombre prodigieux des
variantes . Je vois un habile critique en

compter plus de *trente mille* , et ce critique se flatte pourtant d' avoir donné la meilleure *copie* de la *déposition* des *témoins* , et assure l' avoir faite sur plus de *nonante manuscripts* , recueillis de toutes parts et *collationnés* exactement.

J' ai peine à revenir de mon étonnement : mais ; ce n' est point pendant qu' on est si étonné, qu' on peut réfléchir. Je dois me défier beaucoup de ces premières impressions, et rechercher avec plus de soin et dans le sens froid du cabinet, les sources de ce nombre prodigieux de *variantes* . Les réflexions s' offrent ici en foule à mon esprit : je m' arrête aux plus essentielles. Je ne connois, il est vrai, aucun *livre ancien* , qui présente, ni à beaucoup près, un aussi grand nombre de *leçons* diverses, que celui dont je fais l' examen. Ceci a-t-il néanmoins de quoi me surprendre beaucoup ? Depuis qu' il est des livres dans le monde, en est-il aucun, qui aît dû être lu, copié, traduit, commenté aussi souvent, en autant de lieux, et par autant de lecteurs, de copistes, de traducteurs, d' interprètes que celui-ci ? Un sçavant laborieux consumerait ses veilles à lire et à

collationner les nombreuses *versions* qui ont été faites de ce livre en différentes langues, et dès les premiers tems de sa publication. Je l' ai déjà remarqué : un *livre* qui contient les gages d' un *bonheur éternel* , pouvoit-il ne pas paroître le plus important de tous les livres à cette grande *société* , à laquelle il avoit été confié, qui en reconnoissoit l' *authenticité* et la *vérité* , et qui en a transmis d' âge en âge le précieux dépôt ?

Je ne suis donc plus si étonné de ces *trente mille variantes* . Il est bien dans la nature de la chose, que plus les *copies* d' un livre se multiplient, et plus les *variantes* de ce livre soient nombreuses. Mon étonnement se dissipe même en entier, lorsque retournant au sçavant critique, j' apprend de lui-même, que ces trente mille *variantes* ont été puisées, non seulement dans les *copies* du texte *original* ; mais encore dans celles de toutes les *versions* , etc.

Je parcours ces *variantes* , et je me convaincs par mes propres yeux, qu' elles ne portent point sur des choses *essentiell*es , sur des choses qui affectent le *fond* ou l' *ensemble* de la *déposition* . Ici je trouve un mot substitué

p325

à un autre : là, un ou plusieurs mots transposés ou omis : ailleurs, quelques mots plus remarquables, qui paroissent avoir passé de la *marge* dans le *texte* , et que je ne rencontre point dans les *manuscripts* les plus originaux, etc.

Si malgré les *variantes* assés nombreuses des écrits de Ciceron, d' Horace, de Virgile, les plus sévères critiques pensent néanmoins posséder le *texte authentique* de ces auteurs ; pourquoi ne croirai-je pas posséder aussi le *texte authentique* de la *déposition* dont il s' agit ?

Si les *variantes* de cette *déposition* étoient un titre suffisant pour me la faire rejeter ; ne faudroit-il pas que je rejettasse pareillement tous les livres de l' antiquité ?

Cette remarque me ramène aux réflexions de même genre, que je faisois à la fin de la partie précédente, au sujet des *antinomies* vraies ou prétendues de la *déposition* . Si je veux raisonner sur cette matière avec quelque justesse, je dois me conformer aux *règles* de la plus saine *critique* , et je ne dois pas prétendre juger du *livre* en question, autrement que de tout autre livre.

p326

Mais ; un *livre* destiné par la sagesse à accroître les lumières de la raison, et à donner au genre-humain les assurances les plus positives d' un *bonheur à venir* ; n' auroit-il pas dû être préservé par cette sagesse de toute espèce d' *altération* ? Et s' il en eut été préservé cela même n' auroit-il pas été la preuve la plus démonstrative que le législateur avoit *parlé* ?

Je me livre sans reserve aux objections : je poursuis la vérité : je ne cherche qu' elle, et je crains toujours de prendre l' ombre pour le corps. Que voudrois-je donc à cette heure ? Je voudrois que la providence fût intervenue

miraculeusement pour préserver de toute *altération* ce livre précieux, qu' elle paroît avoir abandonné, comme tous les autres, à l' influence dangereuse des *causes secondes* . Je ne démêle pas bien encore ce que je voudrois. J' entrevois en gros le besoin d' une intervention *extraordinaire* propre à conserver la *déposition* dans sa pureté natale. Je désirerois donc que la providence eût *inspiré* ou *dirigé* extraordinairement *tous les copistes, tous les traducteurs, tous les libraires de tous*

p327

les siècles et de tous les lieux ou qu' elle eût prévenu les guerres, les incendies, les inondations, et en général toutes les révolutions qui ont fait périr les écrits originaux des témoins .

Mais ; cette intervention extraordinaire *n' auroit-elle pas été un miracle perpétuel , et un miracle perpétuel auroit-il bien été un miracle ?* Une pareille *intervention* auroit-elle été dans l' ordre de la sagesse ? Si les *moyens naturels* ont pu suffire à conserver dans son intégrité primitive l' *ensemble* de cette *déposition* précieuse ; serois-je bien philosophe de requérir un *miracle perpétuel* pour prévenir la substitution, la transposition ou l' omission de quelques mots ? Autant vaudroit que j' exigeasse un *miracle perpétuel* pour prévenir les erreurs de chaqu' individu en matière de *croyance* , etc.

Je rougis de mon objection ; je confesse que mes désirs étoient insensés. Ce qui les excuse à mes propres yeux, c' est que je les formois dans la simplicité d' un coeur honnête, qui cherchoit sincèrement le vrai, et qui ne l' avoit pas d' abord apperçu.

p328

Si je me suis assés convaincu de l' *authenticité* de cette *déposition* qui est le grand objet de mes recherches ; si je suis *moralement* certain qu' elle n' a été ni *supposée* ni essentiellement *altérée* ; pourrai-je *raisonnablement* douter de sa *vérité* ? Je l' ai dit : la *vérité* d' un écrit *historique*

est sa conformité avec les *faits* . Si je me suis suffisamment prouvé à moi-même que les faits *miraculeux* contenus dans la *déposition* sont de nature à n' avoir pu être *supposés* ni admis comme *vrais* , s' ils avoient été *faux* ; s' il m' a paru encore solidement établi, que les *témoins* qui attestoient publiquement et unanimement ces faits, ne pouvoient ni *tromper* ni *être trompés* sur de semblables faits ; pourrai-je rejeter leur *déposition* sans choquer, je ne dis pas seulement toutes les règles de la plus saine logique ; je dis simplement les maximes les plus reçues en matière de conduite ?

p329

Je fais ici une réflexion qui me frappe : quand il seroit possible que je conçusse quelque doute raisonnable sur l' *authenticité* des écrits *historiques* des *témoins* ; quand je fonderois ces doutes sur ce que ces *écrits* n' ont été adressés à aucune société *particulière* chargée spécialement de les conserver ; je ne pourrois du moins former le moindre doute légitime sur ces *épîtres* adressées par les *témoins* à des sociétés *particulières* et nombreuses, qu' ils avoient eux-mêmes fondées et gouvernées. Combien ces *sociétés* étoient-elles intéressées à conserver précieusement ces *lettres* de leurs propres *fondateurs* ! Je lis donc ces *lettres* avec toute l' attention qu' elles méritent, et je vois qu' elles supposent par-tout les faits *miraculeux* contenus dans les écrits *historiques* , et qu' elles y renvoient fréquemment, comme à la base inébranlable de la *croissance* et de la *doctrine* . Si le législateur de la nature ne s' étoit point borné à adresser au genre-humain ce *langage de signes* , qui affectoit principalement les *sens* ; s' il lui avoit encore annoncé de fort loin *en divers tems et en diverses manières*

p330

la *mission* de l' envoyé ; ce seroit, sans doute, une nouvelle preuve bien éclatante de la *vérité* de cette mission, et une preuve qui accroîtroit beaucoup la somme, déjà si

grande, de ces *probabilités* , que je viens de rassembler en faveur de l' *état futur* de l' homme.

Je serois bien plus frappé encore de cette *preuve* , si par une dispensation *particulière* de la sagesse suprême, les *oracles* dont je parle, avoient été confiés aux *adversaires* mêmes de l' envoyé et de ses ministres, et si ces premiers et ces plus obstinés adversaires avoient fait jusqu' alors une profession constante d' appliquer ces *oracles* à cet envoyé qui devoit venir.

J' ouvre donc ce *livre* , que me produisent aujourd' hui comme *authentique* et *divin* , les *descendants* en ligne directe de ces mêmes hommes qui ont crucifié l' envoyé et persécuté ses ministres et ses premiers sectateurs. Je parcours divers morceaux de ce *livre* , et je tombe sur un *écrit* , qui me jette dans le

p331

plus profond étonnement. Je crois y lire une histoire anticipée et circonstanciée de l' envoyé : j' y retrouve tous ses traits, son caractère, et les principales particularités de sa vie. Il me semble, en un mot, que je lis la *déposition* même des *témoins* .

Je ne puis détacher mes yeux de ce surprenant tableau : quels traits ! Quel coloris ! Quelle expression ! Quel accord avec les *faits* ! Quelle justesse, quel naturel dans les emblèmes ! Que dis-je ! Ce n' est point une peinture emblématique d' un *avenir* fort éloigné ; c' est une représentation fidèle du *présent* , et ce qui n' est point encore est peint comme ce qui est. *il est monté comme un rejetton, et comme une racine sortant d' une terre altérée.... etc.*

p333

celui qui peignoit ainsi aux siècles futurs l' orient d' en haut, leur auroit-il désigné encore le tems de son lever ? J' ai peine à en croire mes propres yeux, lorsque je lis dans un autre *écrit* du même *livre* , cet oracle admirable, qu' on prendroit pour une *chronologie* composée après l' événement . *il y a septante semaines déterminées sur ton peuple,... etc.*

p334

je sçais que ces *semaines* de l' oracle sont des *semaines d' année* , chacune de sept ans. Il s' agit donc ici d' un *événement* qui ne doit arriver qu' au bout de 490 ans.

Je sçais par l' histoire le tems de la venuë de ce Christ que l' oracle annonce. Je remonte donc de ce Christ jusqu' à 490 ans ; car l' *événement* doit être l' *interprète* le plus sûr de l' *oracle* .
J' arrive ainsi au règne de ce prince dont

p335

sort en effet la dernière *parole pour le retour* de cette *nation* , captive dans ses états ; et c' est de la main de cette nation elle-même que je tiens cet *oracle* qui la trahit et la confond.

Douterai-je de l' *authenticité* des *écrits* où ces étonnans oracles sont consignés ? Mais ; la nation qui en a toujours été la dépositaire n' en a jamais *douté* : qu' opposerois-je à un *témoignage* si ancien, si constant, si uniforme ? Je n' imaginerai pas que cette nation a *supposé* de pareils écrits : combien cette imagination seroit-elle absurde ! Les oracles eux-mêmes ne la démentiroient-ils pas ? Ne seroit-elle pas démentie encore par tant d' autres endroits des mêmes *écrits* , qui couvrent cette nation d' ignominie, et qui lui reprochent si fortement ses désordres et ses crimes ? Elle n' a donc rien supposé, rien altéré, rien retranché ; puisqu' elle a laissé subsister des titres si humilians pour elle, et si favorables à la grande *société* qui reconnoît le christ pour son fondateur. Recourrai-je à l' étrange supposition, que l' *accord* des événemens avec les oracles, est le fruit du *hazard* ? Mais ; trouverai-je dans

p336

la *coïncidence* de tant de traits et de traits si divers, l' empreinte d' une cause *aveugle* ? Un doute plus raisonnable s' élève dans mon esprit : puis-je me démontrer à moi-même, que ces *oracles* , dont je suis si frappé, ont bien précédé de cinq

à six siècles les *événemens* qu' ils annonçoient en termes si exprès et si clairs ? Connois-je des monumens contemporains qui m' attestent, que les auteurs des *écrits* dont je parle, ont bien vécu cinq à six siècles avant le Christ ? Je ne m' engage point dans cette sçavante et laborieuse recherche : j' apperçois une route plus courte, plus facile, plus sûre, et qui doit me conduire à un résultat plus décisif.

J' ai appris de l' histoire, que sous un roi d' égypte, on fit une *version grecque* des *écrits* dont il est question. Je consulte cette fameuse *version* , et j' y retrouve ces mêmes *oracles* , que me présente le texte *original* . Cette *version* , exécutée par des *interprètes* de cette même nation dépositaire du *texte*

p337

original , avoit précédé d' environ trois siècles la naissance du Christ. Je suis donc certain que les *oracles* qui m' occupent, ont précédé au moins de trois siècles, les *événemens* qu' ils annonçoient.

Je ne serois pas le moins du monde fondé à soupçonner, que des membres de la *société* fondée par le Christ, ont *interpolé* dans cette *version* ces *oracles* , qui leur étoient si favorables. La nation gardienne du *texte original* , n' auroit-elle pas réclamé d' abord contre une telle imposture ? D' ailleurs n' auroit-il pas fallu *interpoler* encore tous les écrits des docteurs de cette nation ? Car ces docteurs citent ces mêmes *oracles* , et n' hésitent point à les appliquer à cet envoyé qui devoit venir. Si pour donner au genre-humain un plus grand nombre de *preuves* de sa *destination future* , l' auteur du genre-humain a voulu joindre au *langage de signes* , déjà si persuasif, le *langage prophétique* ou *typique* , il n' aura pas donné à ce *langage* des *caractères*

p338

moins expressifs qu' à celui *de signes* . Il l' aura tellement approprié aux *événemens futurs* qu' il s' agissoit de *représenter* , qu' il n' aura pu s' appliquer *exactement* ou d' une manière *complète* , qu' à ces seuls *événemens* . Il

l' aura fait entendre dans un *tems* et dans des *circonstances* tels qu' il fût *impossible* à l' esprit humain de déduire *naturellement* de ce *tems* et de ces *circonstances* l' existence *future* de ces *événemens* . Et parce que si ce *langage* avoit été de la clarté la plus parfaite, les hommes auroient pu s' opposer à la naissance des *événemens* , il aura été mêlé d' *ombres* et de *lumière* : il y aura eu assés de *lumière* pour qu' on pût reconnoître à la naissance des *événemens* que le législateur avoit *parlé* ; et il n' y en aura point eu assés pour exciter les passions criminelles des hommes. Je découvre tous ces *caractères* dans les *oracles* que j' ai sous les yeux. Je vois dans le même *livre* beaucoup d' autres *oracles* semés çà et là, et qui ne sont guères moins significatifs. *ils ont percé mes mains... ils ont partagé entr' eux mes vêtemens, et jetté ma robe au sort* etc.

p340

Quel autre que celui pour qui tous les *siècles* sont comme un *instant* , pouvoit dévoiler aux hommes cet avenir si reculé, et *appeller les choses qui ne sont point, comme si elles étoient* !
Le 5 d' avril 1769.

PARTIE 21

Suite des idées
sur
l' état futur
de
l' homme.
Fin de l' esquisse
des
recherches philosophiques
de l' auteur
sur la révélation.
La doctrine.
Les succès du témoignage.
Difficultés : réponses.
S' il est bien vrai, que la sagesse elle-même,
aît daigné descendre sur la terre,
pour éclairer des hommes mortels ; je dois,
sans doute, retrouver dans la *doctrine* de son

p341

envoyé l' empreinte indélébile de cette sagesse adorable.

Je médite profondément ce grand sujet : je commence par me tracer à moi-même les *caractères* que cette *doctrine* devrait avoir, pour me paroître conforme aux lumières les plus pures de la *raison* , et pour ajouter à ces lumières ce que les *besoins* de l' humanité exigeoient, et qu' elles ne peuvent fournir. Je ne puis disconvenir, que l' *homme* ne soit un être *sociable* , et que plusieurs de ses principales *facultés* n' ayent pour objet *direct* l' état *de société* . Le don seul de la *parole* suffiroit pour m' en convaincre. La *doctrine* d' un envoyé celeste devrait donc reposer essentiellement sur les grands principes de la *sociabilité* . Elle devrait tendre le plus directement à perfectionner et à ennoblir tous les sentimens *naturels* qui lient l' *homme* à ses semblables : elle devrait multiplier et prolonger à l' indéfini les cordages de l' *humanité* : elle devrait présenter à l' *homme* l' amour de ses semblables, comme la source la plus féconde et

p342

la plus pure de son bonheur *présent* et de son bonheur *à venir* . Est-il un principe de *sociabilité* plus épuré, plus noble, plus actif, plus fécond, que cette bienveillance si relevée, qui porte dans la *doctrine* de l' envoyé le nom si peu *usité* et si expressif de *charité* ? *Je vous donne un commandement nouveau, c' est de vous aimer les uns les autres... c' est à ceci qu' on reconnoitra que vous êtes mes disciples, si vous avés de l' amour les uns pour les autres... il n' est point de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis...* et qui étoient les *amis* de l' envoyé ? Les hommes de tous les siècles et de tous les lieux : il est *mort* pour le *genre-humain* . à ces *préceptes* si réitérés d' *amour fraternel* , à cette *loi* sublime de la *charité* , méconnoîtrai-je le fondateur et le législateur

p343

de la *société universelle* ? à ce grand *exemple* de bienfaisance, à ce *sacrifice* si volontaire, méconnoîtrai-je l'ami des hommes le plus vrai et le plus généreux ? C'est toujours le *coeur* qu'il s'agit de perfectionner : il est le principe *universel* de toutes les *affections* : une doctrine celeste ne se borneroit point à *régler* les actions extérieures de l'*homme* : elle voudroit porter encore ses heureuses influences jusques dans les plus profonds replis du coeur. *vous avés oui dire ; vous ne commettrés point d'adultère : mais ; moi je vous dis ; que celui qui regarde une femme avec des yeux de convoitise, a déjà commis l'adultère dans son coeur.* quelle est donc cette nouvelle doctrine qui condamne le crime *pensé* comme le crime *commis* ? C'est la doctrine de ce philosophe par excellence, qui sçavoit bien comment l'*homme* étoit fait, et que telle étoit la *constitution* de son être, qu'un *mouvement* imprimé trop fortement à *certaines* parties du cerveau, pouvoit le conduire insensiblement au *crime* . Un *psychologue* ne doit pas avoir de la peine à *comprendre* ceci. Le *voluptueux* insensé le *sentiroit* au moins, s'il pouvoit appercevoir son coeur à travers

p344

les immondices de son imagination. *mais ; moi je vous dis* : c'est un maître qui parle ; et quel maître ! *il parloit comme ayant autorité.* *l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son coeur, et le méchant homme tire de mauvaises choses de son mauvais trésor* : que de simplicité dans ces expressions ! Que de vérité dans la pensée ! Que la chose est bien faite comme cela ! L'*homme de bien* ... ce n'est pas le *grand homme* ; c'est mieux encore... *son bon trésor... son coeur... le coeur de l'homme de bien.* il n'y a pas de *passion* plus antipathique avec l'*esprit social* que la *vengeance* . Il n'en est point non plus qui tyrannise plus cruellement le coeur, qui a le malheur d'en être possédé. Une doctrine céleste ne se borneroit donc pas à réprover un sentiment si dangereux et si indigne de l'*être social* : elle ne se borneroit pas même à exiger de lui le sacrifice de ses propres ressentimens : bien moins encore

lui laisseroit-elle la peine du *talion* : elle voudroit lui inspirer le genre d' *héroïsme* le plus relevé, et lui enseigner à punir par ses bienfaits l' offenseur. *vous avés appris qu' il a été dit ; oeil pour oeil et dent pour dent :*

p345

et moi je vous dis ; ... aimés vos ennemis ; bénissés ceux qui vous haïssent ; priés pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent... car si vous n' aimés que vos frères, que faites-vous d' extraordinaire ? et quel motif présente ici l' auteur d' une doctrine si propre à ennoblir le coeur de l' être social ? afin que vous soyés les enfans de votre pere celeste qui fait lever son soleil sur les méchans et sur les gens de bien, et qui répand la pluye sur les justes et sur les injustes. l' être vraiment social répand donc ses bienfaits comme la providence répand les siens. Il fait du bien à tous, et s' il agit par des principes généraux , les exceptions à ces principes, sont encore des bienfaits , et de plus grands bienfaits. Dispensateur judicieux des biens de la providence, il sçait, quand il le faut, les proportionner à l' excellence des êtres auxquels il les distribue. Il tend sans cesse vers la plus grande perfection, parce qu' il sert un maître parfait... soyés parfaits...

p346

une doctrine qui proscrit jusqu' à l' *idée* de *vengeance* , et qui ne laisse au coeur que le choix des bienfaits, prescrira, sans doute, la *réconciliation* et le pardon des injures *personnelles* . L' être vraiment *social* est trop grand pour être jamais inaccessible à la réconciliation et au pardon. *lors donc que vous présenterés votre offrande, pour être mise sur l' autel, si vous-vous souvenés que votre frère a quelque chose contre vous ; laissés votre offrande devant l' autel et allés premièrement vous réconcilier avec votre frère : après cela, venés et présentés votre offrande. c' est encore que le dieu de *paix* , qui est le dieu de la société *universelle* , veut des sacrificateurs de la *paix*... sur l' autel... elle le prophaneroit... devant l' autel... elle n' y*

demeurera qu' un moment. *combien de fois pardonnerai-je à mon frère ? Sera-ce jusqu' à sept fois ?* demande ce disciple dont l' ame n' étoit pas encore assés ennoblie : *jusqu' à septante fois sept fois*, répond celui qui pardonne *toujours* , parce qu' il a *toujours* à pardonner. Une doctrine qui ne respireroit que *charité* , seroit apparemment de la *tolérance* une

p347

des premières *loix* de l' être *social* : car il seroit contre la nature de la chose, qu' un être *social* fût *intolérant* . Des hommes encore *charnels* voudroient disposer du *feu du ciel* : ils voudroient... seigneur ! *voulés-vous...* que répond l' ami des hommes à cette demande aussi inhumaine qu' insensée ? *vous ne sçavés, de quel esprit vous êtes animés : je ne suis pas venu pour perdre les hommes, mais je suis venu pour les sauver.* des hommes qui se disent les disciples de ce bon maître, poursuivront-ils donc leurs semblables, parce qu' ils ont le malheur de ne pas attacher à quelques *mots* les mêmes *idées* qu' eux ? Employeront-ils le fer et le feu pour... je ne puis achever... je frémis d' horreur... cette affreuse nuit commence à se dissiper... un rayon de lumière y pénètre... puisse le soleil de justice y pénétrer enfin ! Une doctrine celeste devrait éclairer l' homme sur les *vrais biens* . Il est un être *sensible* : il a des *affections* : il faut des *objets* à sa faculté de *désirer* : il en faut à son *coeur* . Mais ; quels objets une telle doctrine présenteroit-elle à un être qui n' est sur la terre

p348

que pour quelques momens, et dont la vraie patrie est le *ciel* ? Cet être dont l' ame immortelle engloutit le *tems* et *saisit l' éternité* , attacherait-il son coeur à des objets que le *tems* dévore ? Cet être, doué d' un si grand discernement, prendroit-il les couleurs changeantes des gouttes de la rosée pour l' éclat des rubis ? *ne vous amassés pas des trésors sur la terre,... etc.*

quoi de plus vrai, et quoi de plus senti par celui qui est assés heureux pour se faire un semblable *trésor* ! Son *coeur y est tout entier*. Cet homme est déjà *assis dans les lieux célestes*. *Il est affamé et altéré de la justice, et il sera rassasié.*

si une doctrine celeste prescrivait un *culte* , il seroit en rapport direct avec la nature de l' *intelligence* , et aussi approprié à la noblesse de l' être *moral* , qu' à la majesté et à la spiritualité de l' être des êtres. *apprenés ce que signifient ces paroles ; ... etc.*

p349

ces deux mots épuisent tout et ne peuvent être épuisés ; mais, ils peuvent être oubliés : l' aveugle *superstition* ne les connut jamais.

Mais ; parce que l' homme est un être *sensible* , et qu' une religion qui réduiroit tout au pur *spiritualisme* , pourroit ne point convenir assés à un tel être ; il seroit fort dans le caractère d' une doctrine celeste de frapper les *sens* par quelque chose d' extérieur. Cette doctrine établiroit donc un *culte extérieur* ; elle institueroit des *cérémonies* ; mais, en petit nombre, et dont la noble *simplicité* et l' *expression* seroient exactement appropriées au *but particulier* de l' institution, et au *spiritualisme* du culte *intérieur* .

De même encore : parce qu' un des effets *naturels* de la *prière* , est de retracer fortement

p350

à l' homme ses foiblesses, ses misères, ses besoins ; parce qu' un autre effet *naturel* de cet *acte religieux* est d' imprimer au *cerveau* les *dispositions* les plus propres à surmonter la trop forte impression des objets sensibles ; enfin, parce que la *prière* est une partie essentielle de cet hommage raisonnable que la créature *intelligente* doit à son créateur : une doctrine celeste rappelleroit l' homme à la *prière* , et lui en feroit un *devoir* . Elle lui en prescriroit même un *formulaire* , et l' exhorteroit à *n' user point de vaines redites* . Et comme l' ame ne

sçauroit demeurer longtems dans ce profond recueillement que la *prière* exige, le *formulaire* prescrit seroit très court, et ne contiendrait que les choses les plus *nécessaires* , exprimées en termes énergiques et d' une signification très *étendue* .

Il seroit bien encore dans l' esprit d' une doctrine celeste de redresser les jugemens des hommes sur le *désordre moral* , sur la *confusion* des *méchans* avec les *bons* , et en général sur la *conduite* de la providence. La philosophie moderne s' élève bien haut ici, et n' atteint pas encore à la hauteur de cette philosophie populaire, qui cache sous des images

p351

familieres les vérités les plus transcendantes. *seigneur n' avés-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? D' où vient donc qu' il y a de l' yvraie ? ... voulés-vous que nous allions la cueillir ? Non, dit-il ; de peur qu' en cueillant l' yvraie, vous n' arrachiés aussi le bon grain. Laissés croître l' un et l' autre jusqu' à la moisson ; et au tems de la moisson, je dirai aux moissonneurs ; cueillés premièrement l' yvraie et liés-la en bottes ; ... mais amassés le bon grain dans mon grenier.* des ignorans en agriculture voudroient dévancer la *saison* , et nettoyer le champ avant le *tems* . Ils ne le voudroient plus, s' il leur étoit permis de lire dans le *grand livre* du maître du champ. Si l' *amour de soi-même* est le principe *universel* des actions de l' *homme* ; si l' homme ne peut jamais être *dirigé* plus *sûrement* au bien, que par l' *espoir* des *récompenses* ou par la *crainte* des *peines* ; si une doctrine celeste doit étayer la *morale* de *motifs* capables d' influencer sur des hommes de tout ordre ; une telle doctrine annoncera, sans doute, au genre-humain un *état futur* de *bonheur* ou de *malheur*

p352

relatif à la nature des actions *morales* . Elle donnera les plus magnifiques idées du *bonheur à venir* , et peindra des couleurs les plus effrayantes le *malheur futur* . Et comme ces

objets sont de nature à ne pouvoir être représentés à des *hommes* , que par des *comparaisons* tirées de choses qui leur sont très connues ; la doctrine dont je parle, recourra fréquemment à de semblables comparaisons. Ce seront des *festins* , des *noces* , des *couronnes* , des *rassasiemens de joye* , des *fleuves de délices* , etc. Ou ce seront des *pleurs* , des *grincemens de dents* , des *ténèbres* , un *ver rongeur* , un *feu dévorant* , etc. Enfin ; parce que les *menaces* ne sçauroient être trop *reprimantes* , puisqu' il arrive tous les jours que les hommes s' exposent volontairement pour un plaisir d' un moment, à des années de misère et de douleur ; il seroit fort dans l' esprit de la chose, que la doctrine dont il s' agit, représentât les *peines* comme *éternelles* , ou du moins comme un *malheur* d' une durée *indéfinie* . Mais ; en ouvrant cet épouvantable *abîme* aux yeux des hommes *sensuels* , cette doctrine de vie exalteroit, en même tems, les *compassions* du père commun des hommes, et permettroit d' entrevoir sur le bord de l' abîme une

p353

main bienfaisante qui... si dans l' être suprême la justice est la bonté *dirigée* par la sagesse... si la souveraine bienfaisance veut essentiellement le *perfectionnement* de tous les êtres *sentans* et de tous les êtres *intelligens* ... si les *peines* pouvoient être un *moyen naturel* de perfectionnement... *s' il y a plus de joye au ciel pour un pécheur qui se repent... si l' on aime beaucoup, parce qu' il a été beaucoup pardonné...* mon coeur tressaille... je suis dans l' admiration... quelle merveilleuse chaîne qui unit... les *compassions* du seul bon *sont infinies...* *il ne veut point la mort du pécheur ; mais il veut sa conversion et sa vie...* il veut... et veut-il en vain ?

Mais ; une doctrine qui prendroit les hommes par l' *intérêt* seroit-elle une doctrine celeste ? Ne devrait-elle pas, au contraire, *diriger* les hommes *au bien* , par l' amour *pur et désintéressé* du bien ? Une ame qui aime la perfection, peut être facilement séduite par une idée sublime de perfection. N' ai-je point à me défier ici de cette sorte d' illusion ? Une doctrine qui ne présenteroit point d' autre *motif* aux hommes, que la

p354

considération toute philosophique de la *satisfaction* attachée à la *pratique du bien* , seroit-elle une doctrine assés *universelle* , assés *efficace* ? Le *plaisir* attaché à la perfection *intellectuelle* et *morale* , seroit-il bien fait pour être senti par toutes les ames ? Ce plaisir si délicat, si pur, si angelique suffiroit-il dans tous les cas, et principalement dans ceux où les *passions* et les *appetits* tyrannisent ou sollicitent l' ame si puissamment ? Que dis-je ! L' *homme* est-il un ange ? Son corps est-il d' une substance *éthérée* ? La *chair et le sang* n' entrent-ils point dans sa composition ? Celui qui a fait l' homme connoissoit mieux ce qu' il lui falloit, que le philosophe trop épris d' une perfection *imaginaire* . L' auteur de toute *vraye* perfection a approprié à la plus importante *fin* des *moyens* plus sûrs et plus agissans : il a assorti ses préceptes à la *nature* et aux *besoins* de cet *être-mixte* qu' il vouloit exciter et retenir. " il a *parlé* au sage par la voix de la sagesse ; ... etc. "

p355

si l' *homme* est de sa nature un *être-mixte* ; si son *ame* exerce toutes ses facultés par l' intervention d' un *corps* ; si le sentiment de la *personnalité* est attaché au jeu de *certaines parties* de ce corps ; une doctrine qui viendroit du ciel ne se borneroit pas à enseigner à l' homme le dogme de l' *immortalité* de son *ame* ; elle lui enseigneroit encore celui de l' *immortalité* de son *être* . Et si cette doctrine empruntoit des *comparaisons* tirées de ce qui se passe dans les *plantes* , elle parleroit au peuple un langage familier, mais très expressif ; et sous cette enveloppe, le philosophe

p356

découvriroit une *préordination* , qui le frapperoit d' autant plus, qu' elle seroit plus conforme aux notions les plus *psychologiques* de la raison. Il admireroit ici, comme ailleurs, l' accord merveilleux de la *nature* et de la *grace* ,

et reconnoîtroit dans cette doctrine céleste
la perfection ou le *complément* de la vraie
philosophie. *le tems viendra où ceux qui sont
dans les sépulchres entendront la voix du
fils de Dieu, et en sortiront, les uns en
résurrection de vie, les autres en résurrection
de condamnation... résurrection de vie...*
heureuse immortalité ! Ce ne sera donc pas
l' *ame seule* qui jouira de cette félicité :
ce sera *tout l' homme . je suis la
résurrection et la vie...* paroles étonnantes !
Langage que l' oreille n' avoit jamais entendu !
Expressions dont la majesté annonçoit le prince
de la vie ! ... je suis la résurrection...
il commande à la *mort* et arrache au
sépulchre sa victoire .

p357

Si après avoir ouï la sagesse elle-même, j' écoute
ces hommes extraordinaires qu' elle inspiroit ; je
croirai l' entendre encore : c' est qu' elle parlera
encore. Je ne me demanderai donc plus à moi-même,
comment de simples pêcheurs ont pu dicter au
genre-humain des cahiers de *morale* fort supérieurs
à tout ce que la raison avoit conçu jusqu' alors ;
des cahiers qui épuisent tous les *devoirs* ;
qui les rappellent tous à leur véritable *source* ;
qui font des différentes *sociétés* répandues sur
le globe, une seule *famille* ; qui lient
étroitement entr' eux tous les *membres* de cette
famille ; qui enchaînent cette famille à la grande
famille des intelligences celestes ; et
qui donnent pour père à ces familles celui dont la
bonté embrasse depuis le *passereau* jusqu' au
cherubin ? Je reconnoîtrai facilement, qu' une si
haute philosophie n' est point sortie des fanges du
Jourdain, et qu' une lumière si éclatante n' a point
jailli des épaisses ténèbres de la *synagogue* .
Je m' affermirai de plus en plus dans cette
pensée, si j' ai la patience ou l' espèce de courage

p358

de parcourir les écrits des plus fameux
docteurs, de cette fanatique et orgueilleuse
synagogue, et si je compare ces écrits à ceux
de ces hommes qu' elle persécutoit avec tant
de fureur, parce que leurs vertus l' affligeoient

et l'irritoient. Quels monstrueux amas de rêves et de visions ! Que d'absurdités entassées sur d'autres absurdités ! Quel abus de l'interprétation ! Quel étrange oubli de la raison ! Quelles insultes au bon-sens ! Etc. Je tente de fouiller dans ce marais ; sa profondeur m'étonne ; je fouille encore, et j'en tire un *livre* précieux tout défiguré, et que j'ai peine à reconnoître. Je me tourne ensuite vers les sages du *paganisme* : j'ouvre les écrits immortels d'un Platon, d'un Xenophon, d'un Cicéron, etc. Et mes yeux sont réjouis par ces premiers traits de l'aurore de la raison. Mais ; que ces traits sont foibles, mélangés, incertains ! Que de nuages ils ont à percer ! La nuit finit à peine ; le jour n'a pas commencé ; l'orient d'en haut n'a pas paru encore ; mais, les sages espèrent son lever, et l'attendent.

p359

Je ne refuse point mon admiration à ces beaux génies. Ils consolent la nature humaine des outrages qu'elle recevoit de la superstition et de la barbarie. Ils étoient, en quelque sorte, les *précurseurs* de cette raison qui doit *mettre en évidence la vie et l'immortalité*. Je leur appliquerois, si je l'osois, ce qu'un écrivain, qui étoit mieux encore qu'un beau génie, disoit des prophètes ; *ils étoient des lampes qui luisoient dans un lieu obscur*. mais ; plus j'étudie ces sages du *paganisme*, et plus je reconnois, qu'ils n'avoient point atteint à cette *plénitude* de doctrine, que je découvre dans les ouvrages des *pêcheurs*, et dans ceux du *faiseur de tentes*. Tout n'est point *homogène* dans les sages du *paganisme* ; tout n'y est point du même prix, et j'y apperçois quelquefois la *perle sur le fumier*. Ils disent des choses admirables, et qui semblent tenir de l'*inspiration* ; mais, je ne sçais ; ces choses ne vont point autant à mon coeur, que celles que je lis dans les écrits de ces hommes, que la philosophie humaine n'avoit point éclairés. Je trouve dans ceux-ci un genre de *pathétisme*, une onction, une gravité,

p360

une force de sentiment et de pensée ; j'ai

presque dit, une force de nerfs et de muscles, que je ne trouve point dans les autres. Les premiers atteignent aux moëlls de mon ame ; les seconds, à celles de mon esprit. Et combien ceux-là me persuadent-ils davantage que ceux-ci ! C' est qu' ils sont plus persuadés : ils ont *vu, ouï et touché* .

Je découvre bien d' autres *caractères* , qui me paroissent différencier beaucoup les disciples de l' envoyé, de ceux de Socrate, et sur-tout des disciples de Zenon. Je m' arrête à considérer ces différences, et celles qui me frappent le plus sont cet entier oubli de soi-même, qui ne laisse à l' ame d' autre sentiment, que celui de l' importance et de la grandeur de son objet, et au coeur, d' autres desirs que celui de remplir fidèlement sa destination, et de faire du bien aux hommes : cette patience *réfléchie* qui fait supporter les épreuves de la vie, non point seulement parce qu' il est grand et philosophique de les supporter ; mais, parce qu' elles sont des dispensations d' une providence sage, aux yeux de laqu' elle la résignation est le plus bel hommage : cette hauteur de pensées et de

p361

vues, cette grandeur de courage qui rendent l' ame supérieure à tous les événemens, parce qu' elles la rendent supérieure à elle-même : cette constance dans le vrai et le bien que rien ne peut ébranler, parce que ce vrai et ce bien ne tiennent pas à l' *opinion* , mais qu' ils reposent sur une *démonstration d' esprit et de puissance* : cette juste appréciation des choses... mais ; combien de tels hommes sont-ils au-dessus de mes foibles éloges ! Ils se sont peints eux-mêmes dans leurs écrits : c' est là qu' ils veulent être contemplés ; et quel parallèle pourrois-je faire entre les élèves de la sagesse divine et ceux de la sagesse humaine ? Ces sages du paganisme, qui disoient de si belles choses, et qui en faisoient tant penser aux adeptes, avoient-ils enlevé au peuple un seul de ses préjugés et abbattu la moindre idole ? Socrate, que je nommerois l' instituteur de la *morale naturelle* , et qui fut dans le paganisme le premier martyr de la raison ; le prodigieux Socrate avoit-il changé le culte d' Athènes, et opéré la plus légère révolution dans les moeurs de son pays ?

p362

Peu de temps après la mort de l' envoyé,
je vois se former dans un coin obscur de la
terre, une *société* dont les sages du
paganisme n' avoient pas même entrevu la possibilité.
Cette société n' est presque composée que de
Socrates et d' épictètes. Tous ces membres
sont *unis étroitement* par les liens de
l' amour fraternel et de la bienveillance la plus
pure et la plus agissante. Ils n' ont tous qu' un
même esprit, et cet esprit est celui de leur
fondateur. Tous adorent le grand être *en esprit*
et en vérité , et la *religion* de tous *consiste*
à visiter les orphelins et les veuves dans leurs
afflictions, et à se préserver des impuretés
du siècle... ils prennent leurs repas avec joye
et simplicité de coeur... il n' est point de
pauvres parmi eux, parce que sous ceux qui
possèdent des fonds de terre ou des maisons les
vendent et en apportent le prix aux conducteurs
de la société. En un mot ; je ois contempler un
nouveau *paradis terrestre* ; mais dont tous les
arbres sont des *arbres de vie* .
Quelle est donc la cause secrète d' un si grand
phénomène moral ? Par quel prodige inconnu
à tous les siècles qui ont précédé, vois-je naître

p363

au sein de la corruption et du fanatisme,
une *société* dont le *principe* est l' amour
des hommes ; la *fin* , leur bonheur ; le
mobile , l' approbation du souverain juge ;
l' *espérance* , la vie éternelle ?
M' abuserois-je ? Le premier *historien* de
cette société en auroit-il exagéré les vertus,
les moeurs, les actions ? Mais ; les hommes
dont il parloit n' avoient guères tardé à se faire
connoître dans le monde : ils étoient environnés,
pressés, observés, persécutés par une foule
d' ennemis et d' envieux ; et si l' *adversité*
manifeste le *caractère* des hommes, je dois
convenir, que jamais hommes ne purent être
mieux connus que ceux-ci. Si donc leur historien
avoit exagéré ou déguisé les faits, est-il
à croire, qu' il n' eût point été relevé par
des contemporains soupçonneux, vigilans,
prévenus, et qui n' étoient point animés du
même intérêt ?
Au moins ne pourrai-je suspecter avec fondement,

le *témoignage* que je lis dans cette fameuse *lettre* d' un magistrat également éclairé

p364

et vertueux, chargé par un grand prince de veiller sur la conduite de ces hommes nouveaux, que la police surveille par-tout. Ce *témoignage* si remarquable, est celui que rendoient à la nouvelle *société* , ceux même qui l' abandonnoient et la trahissoient ; et c' est ce même *témoignage* , que le magistrat ne *contredit* point, qu' il met sous les yeux du prince. " ils assuroient que toute leur erreur ou leur faute avoit été renfermée dans ces points... etc. " il me semble que je n' ai point changé de lecture, et que je lis encore l' *historien* de cette

p365

société extraordinaire. Ceux qui rendoient un *témoignage* si avantageux à ses principes et à ses moeurs, étoient pourtant des hommes qui, assurés de la protection du prince et de ses ministres, auroient pu la calomnier impunément. Le magistrat ne combat point ce *témoignage* ; il n' a donc rien à lui opposer ? Il avoue donc tacitement ces *principes* et ces *moeurs* ? *Est-ce le nom seul que l' on punit en eux, dit-il, ou sont-ce les crimes attachés à ce nom ?* il insinue donc très clairement que c' étoit un *nom qu' on punissoit* , plutôt que des *crimes* ! Quel accord singulier entre deux écrivains, dont les opinions religieuses et les vuës étoient si différentes ! Quel monument ! Quel éloge ! Le magistrat est contemporain de l' historien : tous deux voyent les mêmes objets, et presque de la même manière. Seroit-il possible que la vérité ne fût point là ? Mais ; le magistrat fait un reproche à cette société d' *hommes de bien* ; et quel est ce reproche ? *une opiniatreté, et une inflexible obstination qui lui paroissent punissables. J' ai jugé, ajoute-t-il, qu' il étoit nécessaire d' arracher la vérité par la force des tourmens... je*

p366

n' ai découvert qu' une mauvaise superstition portée à l' excès.

ici, le magistrat ne voit plus comme l' *historien* ;
mauvaise superstition : c' est que ce ne
sont plus des *faits* , des *mœurs* , que le
magistrat voit ; c' est une *doctrine* ; et pour
être bien vue, cette *doctrine* demandoit des yeux
plus exercés dans ce genre d' observation. Je
fais d' ailleurs beaucoup d' attention à l' heureuse
opposition qui se rencontre ici entre les deux
écrivains : elle me paroît concourir, comme
le reste, à mettre la vérité dans tout son jour.
Ce n' est point comme un partisan secret de
la nouvelle *secte* , que le magistrat en juge ;
c' est au travers de tous ses préjugés de naissance,
d' éducation, de philosophie, de politique,
de religion, etc. J' aime à apprendre de lui cette
inflexible obstination : quel est donc le
sujet d' une *obstination* qui résiste à la force
des tourmens ? Seroit-ce quelqu' *opinion*
particulière ? Non ; ce sont des *faits* , et
des faits dont *tous les sens* ont pu juger.
La *société* naissante se fortifie de jour en
jour ; elle s' étend de proche en proche, et
par-tout où elle s' établit, je vois la corruption,

p367

le fanatisme, la superstition, les préjugés,
l' idolatrie tomber au pied de la croix du
fondateur.

Bientôt la capitale du monde se peuple de
ces *néophytes* ; elle en regorge : *multitudo*
ingens . Ils inondent les plus grandes
provinces de l' empire, et c' est encore de ce même
magistrat, l' ornement de son pays et de
son siècle que je l' apprends. Il étoit gouverneur
de deux grandes provinces, la *Bythinie* et le
Pont . Il écrit à son prince : " l' affaire
m' a paru digne de vos réflexions... etc. "

p368

Corinthe, éphèse, Thessalonique, Philippes,
Colosses, et quantité d' autres villes plus ou
moins considérables m' offrent une foule de
citoyens, qui embrassent la nouvelle doctrine.
Je trouve l' histoire de la fondation de ces

sociétés particulières , non seulement dans l' *historien* de la *grande société* dont elles faisoient partie ; mais encore dans les *lettres* de ce disciple infatigable qui les a fondées.

Je vois la tradition *orale* s' unir ici à la tradition *écrite* , et concourir avec elle à conserver et à fortifier le *témoignage* . Je vois les disciples du second siècle donner la main à ceux du premier, un Irénée recevoir d' un Polycarpe, ce que celui-ci avoit lui-même reçu d' un des premiers témoins oculaires,

p369

et cette *chaîne* de témoignages *traditionnels* se prolonger, sans interruption, dans les âges suivans etc.

Les princes et leurs ministres exercent de tems en tems sur l' innocente *société* , des cruautés inconnues aux nations les plus barbares, et qui font frémir la nature ; et c' est au milieu de ces horribles persécutions, que cette *société* s' enracine et se propage de plus en plus. Cependant ce n' est pas tant cet effet assés naturel des *persécutions* , qui excite mon attention ; que l' *espèce* très nouvelle du *martyre* . De violentes contradictions peuvent irriter et exalter les ames. Mais ; ces milliers de *martyrs* qui expirent dans les tortures, ne sont pas des martyrs de l' *opinion* : ils meurent volontairement pour attester des *faits* . Je connoissois des *martyrs de l' opinion* : il y en a eu dans tous les tems, et presque dans tous les lieux : il en est encore dans ces contrées malheureuses que la folle superstition tyrannise : mais ; je ne connois que les disciples de l' envoyé, qui soient morts pour attester des *faits* .

p370

J' observe encore, que ceux qui se sacrifient si courageusement pour soutenir ces *faits* , ne sont point attachés à leur *croyance* par la naissance, par l' éducation, par l' autorité, ni par aucun intérêt temporel. Cette *croyance* choque, au contraire, tout ce qu' ils ont reçu de la naissance, de l' éducation, de l' autorité ;

et elle ne choque pas moins leur intérêt temporel.
Il n' y a donc que la plus forte conviction de la *certitude des faits* , qui puisse me fournir la *raison suffisante* de ce *dévouement* si volontaire aux souffrances et à une mort souvent cruelle.

Enfin ; après trois siècles de travaux, d' épreuves, de tourmens ; après avoir combattu pendant trois siècles avec les armes de la patience et de la charité ; la *société* triomphe ; la nouvelle religion monte sur le trône des Césars ; les idoles sont renversées, et le *paganisme* expire.

Quelle étonnante *révolution* viens-je de contempler ? Quels hommes l' ont opérée ? Quels obstacles ont-ils eu à surmonter ?

p371

Un homme pauvre *qui n' avoit pas où reposer sa tête* , qui passoit pour le fils d' un charpentier, et qui a fini ses jours par un supplice infame, a fondé cette religion victorieuse du *paganisme* et de ses monstres.

Cet homme s' est choisi des disciples dans la lie du peuple ; il les a pris la plupart parmi de simples pêcheurs, et c' est à de tels hommes, qu' il a confié la charge de publier sa religion par toute la terre : *allés et instruisés toutes les nations... vous me servirés de témoins jusqu' aux extrémités de la terre.*

ils obéissent à la voix de leur maître : ils annoncent aux nations la doctrine de vie : ils leur attestent la *résurrection* du *crucifié* , et les nations croient au *crucifié* , et se convertissent.

Voilà le grand *phénomène moral* que j' ai à expliquer : voilà cette *révolution* plus surprenante que toutes celles que l' histoire consacre, dont il faut que j' assigne la *raison suffisante* .

p372

Je jette un coup d' oeil rapide sur la face du monde avant la naissance de cette grande *révolution* . Deux religions principales s' offrent à mes regards ; le *théisme* et le *polythéisme* .

Je ne parle pas du *théisme* des philosophes payens ; ce très petit nombre de sages qui, comme Socrate ou Anaxagore, attribuoient l' origine des choses à un *esprit éternel* ; ces sages, dis-je, ne faisoient point un *corps* , et laissoient le peuple dans la fange du préjugé et de l' idolatrie. Ils avoient la main pleine de vérités et ne daignoient l' ouvrir que devant les *adeptes* .

Je parle du *théisme* de cette *nation* si singulière et si nombreuse, séparée par ses loix, par ses coutumes, par ses préjugés même de toutes les autres nations, et qui croit tenir sa *religion* et ses *loix* de la main de Dieu. Cette *nation* est fortement persuadée que cette religion et ces loix ont été appuyées de *miracles* éclatans et divers : elle est fort attachée à son *culte extérieur* , à ses usages, à ses *traditions* ; et quoiqu' elle soit fort déchue de sa première splendeur, et soumise à un joug étranger, elle conserve encore tout l' orgueil

p373

de son ancienne liberté, et pense être l' unique objet des complaisances du créateur : elle méprise profondément les autres nations, et fait profession d' attendre un *libérateur* qui lui assujettira l' univers.

Le *polythéisme* est à peu près la religion universelle, et par-tout la dominante. Il revêt toutes sortes de formes suivant le climat et le génie des peuples. Il favorise toutes les passions, et même les plus monstrueuses. Il abandonne le coeur ; mais il retient quelquefois la main. Il flatte tous les sens, et associe *la chair avec l' esprit* . Il présente aux peuples les exemples fameux de ses dieux, et ces dieux sont des monstres de cruauté et d' impureté, qu' il faut honorer par des *cruautés* et des *impuretés* . Il fascine les yeux de la multitude par ses enchantemens, par ses prodiges, par ses augures, par ses devinations, par la pompe de son culte etc. Il élève des autels au vice, et creuse des tombeaux à la vertu.

Comment les *pêcheurs* , transformés en *missionnaires* , persuaderont-ils aux *théistes* dont il s' agit, que tout ce culte *extérieur* si majestueux, si ancien, si vénéré, n' est plus ce

p374

que Dieu demande d' eux, et qu' il est aboli pour toujours ; que toutes ces *cérémonies* si augustes, si mystérieuses, si propres à étonner les sens, ne sont *que l' ombre des choses dont on leur présente le corps* ? Comment les forcer à reconnoître, que ces *traditions* , auxquelles ils sont si attachés de coeur et d' esprit, ne sont que des *commandemens d' hommes* , et qu' elles *anéantissent cette loi* qu' ils croient *divine* ? Comment sur-tout les pêcheurs persuaderont-ils à ces orgueilleux *théïstes* , que cet homme si abject, que leurs magistrats ont condamné, et qui a expiré sur une *croix* , est lui-même ce grand *libérateur* qui leur avoit été annoncé et qu' ils attendoient ; qu' ils ne sont plus les seuls objets des graces *extraordinaires* de la providence, et que toutes les nations de la terre sont appellées à y participer ? Etc.

Comment des pêcheurs abbatront-ils ces verres à *facettes* qui sont sur les yeux du grossier *polythéïste* , et qui lui font voir presque autant de *dieux* , qu' il y a d' objets dans la nature ? Comment parviendront-ils à *spiritualiser* ses idées, à le détacher de cette matière inerte, à laquelle il est incorporé,

p375

et à *le convertir* au dieu vivant ? Comment l' arracheront-ils aux plaisirs séduisants des sens, aux voluptés de tout genre ? Comment purifieront-ils et ennobliront-ils toutes ses *affections* ? Comment en feront-ils un *sage* , et plus qu' un sage ? Comment retiendront-ils son coeur, autant que sa main ? Comment sur-tout lui persuaderont-ils de rendre ses hommages à un homme flétri par un supplice ignominieux, et convertiront-ils aux yeux du *polythéïste la folie de la croix en sagesse* ? Comment les hérauts du *crucifié* porteront-ils leurs nouveaux sectateurs à renoncer à leurs intérêts *temporels* les plus chers, à vivre dans le mépris, dans l' humiliation, dans l' opprobre ; à braver tous les genres de douleurs et de supplices, à résister à toutes les tentations, et à persévérer jusqu' à la mort dans une doctrine qui ne leur promet de dédommagement que dans une autre vie ?

Par quels *moyens* est-il donc arrivé que les pêcheurs de poissons sont devenus *des pêcheurs*

d' hommes ? Comment a-t-il été possible, qu' en moins d' un demi siècle tant de peuples divers ayent embrassé la nouvelle doctrine ? Comment

p376

le grain de senevé est-il devenu un grand arbre ? Comment cet arbre a-t-il ombragé de si grandes contrées ?

Je sçais qu' en général, les hommes ne sont pas ennemis de la *sévérité* en morale : c' est qu' elle suppose un plus grand effort : c' est que les hommes ont un goût naturel pour la *perfection* : ce n' est point qu' ils la cherchent toujours ; mais, ils l' aiment toujours, au moins dans la spéculation. Une pauvreté volontaire, un grand désintéressement, un genre de vie pénible, laborieux, s' attirent facilement l' attention et l' estime des hommes. Ils admireront volontiers tout cela, pourvu qu' on ne les oblige point à le pratiquer.

Si donc cette nouvelle doctrine qui est annoncée au monde, étoit purement *spéculative* , je concevrois sans beaucoup de peine, qu' elle auroit pu obtenir l' estime et même l' admiration de quelques peuples. Ils l' auroient regardée comme une nouvelle secte de philosophie, et ceux qui la professoient, auroient pu leur paroître des *sages* d' un ordre très particulier.

p377

Mais ; cette doctrine ne consiste point en pures *spéculations* ; elle est toute *pratique* ; elle l' est *essentiellement* et au sens le plus étroit : elle est le genre le plus relevé de l' *héroïsme pratique* : elle suppose le renoncement le plus entier à soi-même ; combat toutes les passions ; enchaîne tous les penchans ; reprime tous les desirs ; ne laisse au coeur que l' amour de Dieu et du prochain ; exige des sacrifices continuels et les plus grands sacrifices, et ne propose jamais que des *récompenses* que l' oeil ne voit point, et que la main ne palpe point.

Je conçois encore, que les charmes de l' éloquence, l' appas des richesses, l' éclat des dignités, l' influence du pouvoir accrédièrent facilement une doctrine, et lui concilieront

bien des partisans.

Mais ; la doctrine du *crucifié* est annoncée par des hommes simples et pauvres, dont l' éloquence consiste plus dans les choses que dans les mots ; par des hommes qui publient des choses, qui choquent toutes les opinions reçues ; par des hommes du plus bas ordre, et qui ne promettent dans cette vie à leurs sectateurs, que des souffrances, des tortures

p378

et des *croix* . Et ce sont pourtant ces hommes qui triomphent *de la chair et du sang* et convertissent l' univers.

L' *effet* est prodigieux, rapide, durable ; il existe encore : je ne découvre aucune *cause naturelle* capable de le produire : il doit néanmoins avoir une *cause* et quelque grande cause : quelle est donc cette *cause* ? *Au nom du crucifié, les boiteux marchent, les lépreux sont rendus nets, les sourds entendent, les aveugles voyent, les morts ressuscitent.* je ne cherche plus : tout est expliqué : le problème est résolu. Le législateur de la nature a *parlé* : les nations l' ont écouté, et l' univers a reconnu son maître. Celui qui voyoit dans *le grain de senevé le grand arbre* , étoit donc l' envoyé de ce maître, qui *avoit choisi les choses foibles du monde pour confondre les fortes* .

Mais ; ne précipite-je point mon jugement ?
Ne me presse-je point trop de croire et d' admirer ?
L' *univers* a-t-il reconnu son maître ?
Cette doctrine salutaire a-t-elle converti l' univers *entier* ? Je jette les yeux sur le

p379

globe, et je vois avec étonnement, que cette lumière celeste n' éclaire qu' une petite partie de la terre, et que tout le reste est couvert d' épaisses ténébres. Et encore dans les portions éclairées, combien découvre-je de *taches* !

Cette difficulté ne me paroît pas considérable. Si cette doctrine de vie doit durer autant que l' *état présent* de notre globe, que sont dix-sept siècles relativement à la

durée *totale* ? Peut-être dix-sept jours ; peut-être dix-sept heures, et moins encore. Jugerai-je de la durée de cette religion, comme de celle des empires ? Tout empire est *comme l'herbe, et toute la gloire des empires comme la fleur de l'herbe ; l'herbe sèche, sa fleur tombe, mais la religion du seigneur demeure* : elle survivra à tous les empires : son chef *doit régner, jusques à ce que Dieu ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort.* j' examine de plus près la difficulté, et je m' aperçois, qu' elle revient précisément à celle que je pourrais élever sur la distribution si inégale de tous les dons et de tous les

p380

biens soit de l' esprit, soit du corps. Cette seconde difficulté, bien approfondie, me conduit à une absurdité palpable. Les dons de l' esprit, comme ceux du corps, tiennent à une foule de circonstances *physiques* , enchaînées les unes aux autres, et cette chaîne remonte jusqu' au premier instant de la *création* . Afin donc que tous les hommes eussent possédé les mêmes dons, et au même degré, il auroit fallu en premier lieu, qu' ils ne fussent point nés les uns des autres ; car combien la *génération* ne modifie-t-elle pas l' organisation *primitive* des *germes* ! Il auroit fallu en second lieu, que tous les hommes fussent nés dans le même climat, se fussent nourris des mêmes aliments ; qu' ils eussent eu le même genre de vie, la même éducation, le même gouvernement ; etc. Car pourrais-je nier que toutes ces choses n' influent plus ou moins sur l' esprit ? Ici la plus légère cause porte ses influences fort au-delà de ce que je puis penser. Je l' ai assés entrevu. Ainsi, pour opérer cette égalité *parfaite* de dons entre tous les individus de l' humanité,

p381

il auroit fallu que tous ces individus eussent été jettés dans le même moule ; que la terre eût été éclairée et échauffée par-tout également ; que ses productions eussent été les mêmes par-tout ; qu' elle n' eût point eu de montagnes, de vallées,

etc. Etc. Je ne finirois point si je voulois épuiser tout cela.
Combien de pareilles difficultés, qui saisissent d'abord un esprit peu pénétrant, et dont il verroit sortir une foule d'absurdités, s'il étoit capable de les analyser ! L'esprit se tient volontiers à la surface des choses ; il n'aime pas à les creuser, parce qu'il redoute le travail et la peine. Quelquefois il redoute plus encore ; la *vérité* .
Si donc l'*état des choses* ne comportoit point, que tous les hommes participassent aux mêmes dons, et à la même mesure de dons ; pourquoi m'étonnerois-je qu'ils n'aient pas tous la même *croissance* ? Combien la *croissance* elle-même est-elle liée à l'*ensemble* des circonstances *physiques* et des circonstances *morales* !
Mais ; cette religion sainte, qui me

p382

paroît si bornée dans ses progrès, et qu'un cœur bien-faisant voudroit qui éclairât le monde entier, doit-elle demeurer renfermée dans ses limites actuelles, comme dans des bornes éternelles ? Que de moyens divers la providence ne peut-elle point s'être réservé, pour lui faire franchir un jour et avec éclat, ces limites étroites où elle est renfermée ! Que de monumens précieux, que de documens démonstratifs ensevelis encore dans les entrailles de la terre ou sous des ruines, et qu'elle sçaura en tirer dans le tems marqué par sa sagesse ! Que de révolutions futures dans les grands corps politiques, qui partagent notre monde, dont elle a préordonné le tems et la manière, dans des vues dignes de sa souveraine bonté ! Ce peuple, le plus ancien et le plus singulier de tous les peuples ; ce peuple dispersé et comme *disséminé* depuis dix-sept siècles dans la masse des peuples, sans s'incorporer jamais avec elle, sans former jamais lui-même une masse *distincte* ; ce peuple dépositaire fidèle des plus anciens oracles, monument perpétuel et vivant de la vérité des nouveaux oracles ; ce peuple, dis-je, ne sera-t-il point un jour dans la main de la providence un des grands

p383

instrumens de ses desseins en faveur de cette religion qu' il méconnoît encore ? Cette *chaîne des événemens* , qui contenoit çà et là les *principes secrets* des effets *miraculeux* , ne renfermeroit-elle point de *semblables principes* dans d' autres portions de son étendue, dans ces portions que la nuit de l' avenir nous dérobe ; et ces principes en se développant, ne produiront-ils point un jour sur le genre-humain des changemens plus considérables encore, que ceux qui furent opérés il y a dix-sept siècles ?

p384

Si la doctrine dont je parle, ne produit pas de plus grands effets *moraux* chés la plupart de ceux qui la professent, l' attribuerai-je à son *imperfection* ou au *défait* de motifs *suffisants* ? Mais ; connois-je aucune doctrine dont les *principes* tendent plus directement au *bonheur* de la société *universelle* , et à celui de ses membres ? En est-il aucune, qui présente des *motifs* plus propres à influer sur l' esprit et sur le coeur ? Elle élève l' homme mortel jusqu' au trône de Dieu, et porte ses espérances jusques dans l' *éternité* . Mais ; en promulguant cette loi sublime,

p385

le législateur de l' univers n' a pas transformé en purs *automates* les êtres intelligens auxquels il la donnoit. Il leur a laissé le pouvoir *physique* de la suivre ou de la violer. Il a mis ainsi dans leur main la décision de leur sort. Il a mis devant eux le *bien* et le *mal* , le *bonheur* et le *malheur* . Tournerai-je contre cette doctrine la *nécessité morale* des actions humaines ? Prétendrai-je que cette sorte de *nécessité* exclut toute *imputation* , et conséquemment toute *loi* , toute *religion* ? Ne verrai-je pas clairement,

p386

que la *nécessité morale* n' est point du tout une

vraie nécessité ; qu' elle n' est au fond que la *certitude* considérée dans les actions *libres* ?
Parce que l' *homme* ne peut pas ne point *s' aimer lui-même* ; parce qu' il ne peut pas *ne se déterminer point* pour ce que son *entendement* a jugé *le plus convenable* ;
parce que sa *volonté* tend *essentiellement* au bien *réel* ou *apparent* , s' ensuit-il que l' *homme* agisse comme une *pure machine* ?
S' ensuit-il que les *loix* ne puissent point *le diriger* à sa *véritable fin* ; qu' il ne puisse point les observer ; qu' il n' aît point un *entendement* , une *volonté* , une *liberté* ;
que ses actions ne puissent point lui être *imputées* dans aucun sens ; qu' il ne soit point susceptible de *bonheur* et de *malheur* ; qu' il ne puisse point *rechercher* l' un et *éviter* l' autre ;
qu' il ne soit point, en un mot, un *être moral* ?
Je regrette que la pauvreté de la langue aît introduit dans la *philosophie* ce malheureux mot de *nécessité morale* , si *impropre* en soi, et qui cause tant de confusion dans une chose très-simple, et qui ne sçauroit être exposée avec trop de précision et de clarté.

p387

Objecterai-je que la doctrine de l' envoyé n' est point favorable au *patriotisme*, et qu' elle n' est propre qu' à faire des esclaves ?
Ne serois-je pas démenti sur le champ par l' *histoire* fidèle de son établissement et de ses progrès ? étoit-il des sujets plus soumis, des citoyens plus vertueux, des ames plus généreuses, des soldats plus intrépides que ces hommes nouveaux répandus par-tout dans l' état, persécutés par-tout, toujours humains, toujours bienfaisants, toujours fidèles au prince et à ses ministres ?
Si la source la plus pure de la grandeur d' ame est dans le sentiment vif et profond de la noblesse de son être, quelle ne sera pas la grandeur d' ame et l' élévation des pensées d' un être dont les vues ne sont point renfermées dans les limites du *tems* !
Répéterai-je que de véritables disciples de l' envoyé *ne formeroient pas un état qui pût subsister* ? Pourquoi non, répond un vrai

p388

sage, qui sçavoit apprécier les choses,... etc.
Me plairai-je à exagérer les *maux* que cette doctrine a occasionnés dans le monde ; les guerres cruelles qu' elle a fait naître ; le sang qu' elle a fait répandre ; les injustices atroces qu' elle a fait commettre ; les calamités de tout genre qui l' accompagnent dans les premiers siècles et qui se sont reproduites dans des siècles fort postérieurs ; etc. ? Mais ; confondrai-je jamais l' abus ou les suites accidentelles, et

p389

si l' on veut, nécessaires, d' une chose excellente, avec cette chose même ? Quoi donc ! étoit-ce bien une doctrine qui ne respire que douceur, miséricorde, charité, qui ordonnoit ces horreurs ? étoit-ce bien une doctrine si pure, si sainte qui prescrivoit ces crimes ? étoit-ce bien la parole du prince de la paix qui armoit des frères contre des frères, et qui leur enseignoit l' art infernal de raffiner tous les genres de supplices ? étoit-ce bien la tolérance elle-même, qui aiguisoit les poignards, préparoit les tortures, dressoit les échafauds, allumoit les buchers ? Non ; je ne confondrai point les ténèbres avec la lumière, le fanatisme furieux avec l' aimable charité. Je sçais, que celle-ci est *patiente, et pleine de bonté ; qu' elle n' est point envieuse, ni vaine ni insolente ; qu' elle ne s' enfle point d' orgueil, ne fait rien de malhonnête, ne cherche point son intérêt particulier, ne s' irrite point, ne soupçonne point le mal, ne se réjouit point de l' injustice ; mais se plait à la droiture, excuse tout, espère tout, supporte tout.* non ; celui qui *alloit de lieu en lieu faisant du bien*, n' avoit point armé d' un glaive homicide la main de ses enfans, et ne leur avoit point dicté un code d' intolérance. Le

p390

plus doux, le plus compatissant et le plus juste des hommes n' avoit point *soufflé* dans le coeur de ses disciples l' esprit de persécution ; mais, il l' avoit *embrasé* du feu divin de la charité.
Avancer, dit encore ce grand homme

que j' ai déjà cité, et que je voudrais citer toujours ; " avancer que la religion n' est pas un motif réprimant parce qu' elle ne réprime pas toujours,... etc. "

p391

que j' aime à voir cet écrivain si profond et si humain, ce précepteur des rois tracer de sa main immortelle, l' éloge de cette religion qu' un bon esprit admire d' autant plus, qu' il est plus philosophe ; je pourrais ajouter, plus métaphysicien ! Car il faut l' être pour généraliser ses idées, et voir en grand. " que l' on se mette devant les yeux d' un côté les massacres continuels... etc. "

p392

combien de vertus domestiques, combien d' oeuvres de miséricorde exercées dans le secret des coeurs, cette doctrine de vie n' a-t-elle pas produit et ne produit-elle pas encore ! Combien de Socrates et d' épictètes déguisés sous l' habit de vils artisans ! Si toutefois un honnête artisan peut jamais être un homme vil. Combien cet artisan en sçait-il plus sur les devoirs et sur la destination future de l' homme, que n' en sçurent Socrate et épictète ! à dieu ne plaise, que je sois ni injuste ni ingrat ! Je compterai sur mes doigts les bienfaits de la religion, et je reconnoîtrai que la *vraye* philosophie elle-même lui doit

p393

sa naissance, ses progrès et sa perfection. Oserois-je bien assurer, que si le père *des lumières* n' avoit point daigné éclairer les hommes, je ne serois pas moi-même *idolâtre* ? Né peut-être au sein des plus profondes ténèbres et de la plus monstrueuse superstition, j' aurois croupi dans la fange de mes préjugés ; je n' aurois apperçû dans la nature et dans mon propre être qu' un cahos. Et si j' avois été assés heureux ou assés malheureux pour m' élever jusqu' au *doute* sur

l' auteur des choses, sur ma destination présente, sur ma destination future, etc. Ce doute auroit été perpétuel ; je ne serois point parvenu à le fixer, et il auroit fait peut-être le tourment de ma vie.

La *vraie* philosophie pourroit-elle donc méconnoître tout ce qu' elle doit à la religion ? Mettroit-elle sa gloire à lui porter des coups, qu' elle sçauroit, qui retomberoient infailliblement sur elle-même ? La *vraie* religion s' éléveroit-elle, à son tour, contre la philosophie, et oublieroit-elle les services importans qu' elle peut en retirer ?

p394

Enfin ; attaquerai-je la religion de l' envoyé par ses dogmes ? Argumenterai-je de ses *mystères* , de leur *incompréhensibilité* , de leur *opposition* , au moins apparente, avec la raison ?

Mais ; quel droit aurois-je de prétendre, que tout soit *lumière* dans la *nature* et dans la *grace* ? Combien la *nature* a-t-elle de *mystères* que je ne puis percer ! Combien m' en suis-je occupé dans les parties xii et xiii de cet ouvrage ! Combien le catalogue que j' en dressois, est-il incomplet ! Combien me seroit-il facile de l' étendre, si je le voulois ! Serois-je bien fondé après cela à m' étonner de l' obscurité qui enveloppe *certain*s dogmes de la religion ? Cette obscurité elle-même n' emprunte-t-elle pas de nouvelles ombres de celle qui couvre *certain*s mystères de la nature ? Seroit-il bien philosophique de me plaindre que Dieu ne m' aît pas donné les yeux et l' intelligence d' un ange pour voir jusqu' au fond dans les secrets de la *nature* et dans ceux de la *grace* ? Voudrois-je donc que pour satisfaire à mon impertinente curiosité,

p395

Dieu eût renversé l' harmonie *universelle* , et qu' il m' eût placé sur un échelon plus élevé de l' échelle immense des êtres ? N' ai-je pas assés de *lumières* pour me conduire sûrement dans la route qui m' est tracée ; assés de *motifs* pour y affermir mes pas ; assés

d' *espérance* pour animer mes efforts et m' exciter à remplir ma destinée ? La *religion naturelle* , cette religion, que je crois tenir des mains de ma raison, et dont elle se glorifie, la *religion naturelle* , ce système qui me paroît si harmonique, si lié dans toutes ses parties, si essentiellement *philosophique* , combien a-t-elle de mystères *impénétrables* ! Combien la seule idée de l' être nécessaire, de l' être existant par-soi, renferme-t-elle d' abymes que l' archange même ne peut sonder ! Et sans remonter jusqu' à ce premier être qui engloutit comme un gouffre, toutes les conceptions des intelligences créées, mon *ame* elle-même, cette ame dont la *religion naturelle* m' enseigne l' *immortalité* , que de questions interminables ne m' offre-t-elle point ! Etc.

p396

Mais ; ces *dogmes* de la religion de l' envoyé, qui me paroissent, au premier coup-d' oeil, si *incompréhensibles* , et même si *opposés* à ma raison, le sont-ils, en effet, autant qu' ils me le paroissent ? Des hommes, trop prévenus peut-être en faveur de leurs propres idées ou trop préoccupés de la pensée qu' il y a toujours du *mérite à croire* , et que ce mérite augmente en raison du *nombre* et de l' *espèce* des choses qu' on *croit* ; n' auroient-ils point mêlé de fausses *interprétations* aux images *emblématiques* et aux paroles *métaphoriques* du fondateur et de ses premiers disciples ? N' auroient-ils point altéré et *multiplié* ainsi les *dogmes* ? Ne prends-je point ces *interprétations* pour les *dogmes* mêmes ? Je vais à la source la plus pure de toute vérité *dogmatique* : j' étudie ce *livre* admirable qui fortifie et accroît mes espérances : je tâche de l' *interpréter* par lui-même, et non par les songes et les visions de certains commentateurs : je compare le *texte* au *texte* ; le *dogme* , au *dogme* ; chaqu' *écrivain* à lui-même ; tous les *écrivains* entr' eux, et tout cela aux *principes* les plus *évidens* de la *raison* : et après cet examen réfléchi, sérieux, impartial, longtemps continué, souvent repris ; je

p397

vois les oppositions disparaître, les ombres s' affaiblir, la lumière jaillir du sein de l' obscurité, la foi s' unir à la raison et ne former plus avec elle que la même *unité* .

Conclusion

des

recherches sur la révélation.

J' ai parcouru en philosophe, les principales *preuves* de cette révélation que ma raison avoit jugé si nécessaire au plus grand

p398

bonheur de l' homme. Je retrace fortement à mon esprit toutes ces preuves. Je les pèse de nouveau. Je ne les sépare point : j' en embrasse la collection, l' *ensemble* . Je vois évidemment qu' elles forment un *tout* unique, et que chaque preuve principale est une partie *essentielle* de ce *tout* . Je découvre une subordination, une liaison, une harmonie entre toutes ces parties, une *convergence* de toutes vers un *centre commun* . Je me place dans ce *centre* : je reçois ainsi les diverses *impressions* qui partent de tous les points de la circonférence : j' éprouve l' effet de chaque impression *particulière* , et celui de l' impression *totale* . Je démêle les effets *particuliers* ; je les compare, et je sens fortement l' effet *général* .

De cet *effet général* résulte dans mon esprit cette *conséquence* importante ; qu' il n' est point d' histoire ancienne, qui soit aussi bien attestée que celle de l' envoyé ; qu' il n' est point de *faits historiques* qui soyent établis sur un si grand nombre de preuves, sur des

p399

preuves aussi solides, aussi frappantes, aussi diverses, que le sont les *faits* sur lesquels repose la religion de l' envoyé.

Une saine *logique* m' a enseigné à *distinguer* exactement les différens *genres* de la *certitude* , et à n' exiger point la rigueur de la *démonstration* en matière de *faits* ou de choses qui dépendent *essentiellement* du *témoignage* . Je sçais, que ce que je nomme la

certitude morale n' est point et ne peut être une certitude *parfaite* ou *rigoureuse* ; que cette sorte de *certitude* n' est jamais qu' une *probabilité* plus ou moins grande, et qui se rapprochant plus ou moins de ce *point* indivisible où réside la certitude *complète* , entraîne plus ou moins l' *assentiment* de l' esprit.

Je sçais encore, que si je voulois n' adhérer jamais qu' à l' évidence *proprement dite* ou à la *démonstration* ; ne croire jamais que ce

p400

que mes *propres sens* m' attesteroient ; il faudroit me jeter dans le *pyrrhonisme* le plus absurde : car quel pyrrhonisme plus *absurde* , que celui qui douteroit sérieusement de tous les *faits* de l' histoire, de la physique, de l' histoire naturelle, etc. Et qui rejetteroit entièrement toute espèce de *témoignage* ! Et quelle vie plus misérable et plus courte que celle d' un homme qui ne se confieroit jamais qu' au rapport de ses *propres sens* , et qui se refuseroit opiniâtement à toute conclusion *analogique* !

Je ne dirai point, que la *vérité* du christianisme est *démontrée* : cette expression admise et répétée, avec trop de complaisance, par les meilleurs *apologues* , seroit assurément très *impropre* . Mais ; je dirai simplement, que les *faits* qui fondent la *crédibilité* du christianisme me paroissent d' une telle *probabilité* , que si je les rejettois, je croirois choquer les *régles* les plus sûres de la *logique* , et renoncer aux *maximes* les plus communes de la *raison* .

p401

J' ai tâché de pénétrer dans le fond de mon coeur, et comme je n' y ai découvert aucun *motif secret* qui puisse me porter à rejeter une doctrine si propre à suppléer à la foiblesse de ma raison, à me consoler dans mes épreuves, à perfectionner mon être, je reçois cette doctrine comme le plus grand bienfait que Dieu pût accorder aux hommes, et je la recevrais encore, quand je ne

la considérerois que comme le meilleur système de *philosophie pratique* .
Le 27 d' avril 1769.

PARTIE 22

p402

Fin des idées
sur l' état futur
de
l' homme.
Légères conjectures
sur les
biens à venir.

Si un être, formé essentiellement de l' union de deux substances, étoit appelé à *durer* , il dureroit comme *être-mixte* ou il ne seroit plus le *même* être. Je l' ai prouvé.

p403

Le dogme de la *résurrection* est donc une conséquence *immédiate* de la *nature* de l' homme. Il est donc un dogme très *philosophique* .
Ceux qui veulent tout ramener à l' *ame* , oublient l' *homme* .

" si l' ame humaine pouvoit exercer ses facultés sans le secours d' un *corps* ; si la nature de notre être comportoit que nous pussions, sans ce secours, jouir du bonheur, concevroit-on pourquoi l' auteur de la révélation qui est celui de notre être, auroit enseigné aux hommes le dogme de la *résurrection* " ?

L' homme est doué de *mémoire* , et cette mémoire tient au *cerveau* . Elle est le fondement de la *personnalité* de l' homme, et le trésor de ses connoissances.

Si la *même personne* est appelée à *durer* , elle devra conserver la *mémoire* des choses passées, et retenir un certain fond d' idées acquises.

p404

Il faut donc qu' il y aît dans l' homme un *siège physique* de la *personnalité* , qui ne soit point soumis aux causes *destructives* de la *vie présente* .

La révélation annonce un corps *spirituel* , qui doit succéder au corps *animal* . L' opposition du mot *spirituel* au mot *animal* montre assés que le corps *futur* sera formé d' une substance très déliée. C' est ce que prouvent encore ces expressions remarquables, que l' apôtre philosophe ne présente point *au figuré* : *tout ce que j' ai dit* , sur la résurrection, *revient à ceci que la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu, et que la corruption ne jouira point de l' incorruptibilité.*

la *comparaison* si philosophique du *grain de bled* que l' apôtre employe indique encore, que la *résurrection* ne sera que le *développement* plus ou moins rapide, du corps *spirituel* logé dès le commencement dans le corps *animal* , comme la *plante* dans sa *graine*. *Mais, quelqu' un dira ; comment les morts peuvent-ils*

p405

ressusciter ? Et avec quel corps viendront-ils ? insensés ! Ce que vous semés ne reprend point de vie, s' il ne meurt...

ce corps *spirituel* destiné à succéder au corps *animal* , n' en différera, sans doute, pas moins par son *organisation* , que par la *matière* dont il sera formé. à un séjour très différent, répondront apparemment des *organes* très *différens* . Tous les *organes* du corps *animal* qui ne sont *en rapport* qu' avec la *vie présente* , seront, sans doute, supprimés. La raison seule conduit à le présumer, et la révélation supplée ici, comme ailleurs, aux efforts de la raison. Quand la révélation va jusqu' à nous déclarer, que l' *estomac sera détruit* , que les *séxes seront abolis* , elle nous fait concevoir les plus grands *changemens* dans la partie *matérielle* de l' homme : car dans un tout *organique* dont toutes les parties sont si enchaînées, quel prodigieux *changement* ne suppose point la suppression des organes de la *nutrition* et de la *génération* !

p406

Il faut lire dans le chapitre xxiv de l' *essai analytique* , l' exposition *philosophique* du dogme de la *résurrection* , et l' on conviendra, je m' assure, que mes principes *psychologiques* sur l' état *présent* de l' homme, et sur son état *futur* , s' accordent exactement avec les *déclarations* les plus expresses et les plus claires de la révélation.
Il faut relire encore ce que j' ai exposé sur l' état *futur* des animaux dans les cinq premières

p407

parties de cette *palingénésie* , et dans la partie xiv, et appliquer à l' *homme* toutes celles de ces *analogies* qui peuvent lui convenir. On voudra bien que je ne ralentisse pas ma marche par des répétitions superflues.
Considération *importante* ; dit très bien un anonyme qui a beaucoup pensé, et qui vouloit faire penser : " ceux qui reprochent à la révélation de n' avoir pas mis dans

p408

un assés grand jour les objets de la *foi* ,... etc. "

p412

je profiterai de l' avis judicieux de cet anonyme : je n' oublierai pas, que je suis *aveugle* et *sourd* , et je ne prononcerai point sur les *couleurs* ni sur les *sons* . Oublierois-je néanmoins ma condition *présente* , si je hazardois sur les *biens à venir* quelques légères *conjectures* , que je déduirois des choses qui me sont connues ?
Ce que l' anonyme vient d' exposer sur l' impossibilité où nous sommes de nous *représenter* les *biens-à-venir* , est de la meilleure *logique* .
Quand il dit ; l' *animal stupide qui broute l' herbe*

p413

abstrairait-il ? Il fait bien sentir par cette comparaison philosophique, que l' homme ne sauroit pas plus se représenter la véritable nature des biens-à-venir , que l' animal ne peut se représenter les plaisirs intellectuels de l' homme. L' animal stupide qui broute l' herbe devinerait-il nos sciences et nos arts ? L' homme, qui ignore tant de choses qui appartiennent au monde qu' il habite, devinerait-il les choses qui appartiennent à ce monde qu' il habitera un jour ? Je pense donc comme notre psychologue ; que nous connoissons de la vie à venir tout ce que nous en pouvons connoître ici bas ; et que pour nous donner plus de lumière sur cet état futur, il auroit fallu apparemment changer notre état actuel.

ceci est bien simple : comment parviendrions-nous à connoître des objets qui, non seulement n' ont aucune proportion avec nos facultés actuelles ; mais, qui supposent, sans doute, encore d' autres facultés pour être saisis ou conçus ? L' homme le plus éclairé et le plus

p414

pénétrant, qui seroit privé de l' ouïe , devinerait-il l' usage d' une trompette ? Si cependant un voile épais dérobe à nos regards avides ces biens-à-venir après lesquels notre coeur soupire ; nous pouvons au moins entrevoir quelques-unes des principales sources dont ils découleront.

L' homme possède trois facultés éminentes ; la faculté de connoître , la faculté d' aimer , et celle d' agir .

Nous concevons très clairement, que ces facultés sont perfectibles à l' indéfini. Nous suivons à l' oeil leur développement, leurs progrès, leurs effets divers. Nous contempions avec étonnement les inventions admirables auxquelles elles donnent naissance, et qui démontrent d' une manière si éclatante la suprême élévation de l' homme sur tous les êtres terrestres .

Il est, ce semble, dans la nature de la bonté, autant que dans celle de la sagesse de perfectionner tout ce qui peut l' être.

Il l' est sur-tout de perfectionner des êtres,

p415

qui doués de sentiment et d' intelligence, peuvent goûter le plaisir attaché à l' accroissement de leur perfection.

En étudiant, avec quelque soin, les *facultés* de l' homme ; en observant leur dépendance mutuelle ou cette subordination qui les assujettit les unes aux autres et à l' action de leurs objets ; nous parvenons facilement à découvrir, quels sont les *moyens naturels* par lesquels elles se développent et se perfectionnent ici-bas. Nous pouvons donc concevoir des *moyens* analogues, plus efficaces, qui porteroient ces *facultés* à un plus haut degré de perfection.

Le *degré* de perfection auquel l' homme peut atteindre sur la terre, est en *rapport* direct avec les *moyens* qui lui sont donnés de connoître et d' agir. Ces *moyens* sont eux-mêmes en *rapport* direct avec le *monde* qu' il habite actuellement.

Un état plus relevé des facultés humaines n' auroit donc pas été en *rapport* avec ce *monde* dans lequel l' homme devoit passer les

p416

premiers momens de son existence. Mais ; ces facultés sont indéfiniment *perfectibles* , et nous concevons fort bien, que quelques-uns des *moyens naturels* qui les perfectionneront un jour, peuvent exister dès à présent dans l' homme.

Ainsi, puisque l' homme étoit appelé à habiter successivement deux mondes différens, sa constitution *originelle* devoit renfermer des *choses relatives* à ces deux *mondes* . Le corps *animal* devoit être en *rapport* direct avec le *premier monde* ; le corps *spirituel* , avec le *second* .

Deux *moyens* principaux pourront perfectionner dans le monde à *venir* toutes les *facultés* de l' homme : des sens *plus exquis* , et de *nouveaux* sens.

Les *sens* sont la première source de toutes nos *connoissances* . Nos idées les plus *réfléchies* ,

p417

les plus *abstraites* dérivent toujours de

nos idées *sensibles* . L' esprit ne *crée* rien ;
mais, il *opère* sans cesse sur cette multitude
presqu' infinie de *perceptions* diverses, qu' il
acquiert par le ministère des *sens* .
De ces *opérations* de l' esprit, qui sont
toujours des *comparaisons* , des *combinaisons* ,
des *abstractions* naissent par une *génération*
naturelle toutes les *sciences* et tous les
arts .

Les *sens* , destinés à transmettre à l' esprit
les *impressions* des objets, sont en *rapport*
avec les *objets* . L' *oeil* est en *rapport*
avec la *lumière* ; l' *oreille* , avec le
son ; etc.

Plus les *rapports* que les *sens* soutiennent
avec leurs *objets* , sont parfaits, nombreux,
divers ; et plus ils manifestent à l' esprit de
qualités des objets ; et plus encore les
perceptions de ces qualités sont claires, vives,
complètes.

p418

Plus l' idée *sensible* que l' esprit acquiert d' un
objet est vive, complète, et plus l' idée
réfléchie qu' il s' en forme est *distincte* .
Nous concevons, sans peine, que nos *sens*
actuels sont susceptibles d' un degré de
perfection fort supérieur à celui que nous leur
connoissons ici-bas, et qui nous étonne dans
certains sujets. Nous pouvons même nous
faire une idée assés nette de cet accroissement
de perfection, par les effets prodigieux des
instruments d' *optique* et d' *acoustique* .
Qu' on se figure, comme moi, Aristote
observant une *mitte* avec nos microscopes ou
contemplant avec nos télescopes *Jupiter* et
ses *lunes* : quels n' eussent point été sa
surprise et son ravissement ! Quels ne seront donc
point aussi les nôtres, lorsque revêtus de notre
corps *spirituel* , nos *sens* auront acquis
toute la *perfection* qu' ils pouvoient recevoir
de l' auteur bienfaisant de notre être !
On imaginera, si l' on veut, que nos *yeux*
réuniront alors les avantages des *microscopes*
et des *télescopes* , et qu' ils se proportionneront
exactement à toutes les distances. Et

p419

combien les *verres* de ces nouvelles lunettes seront-ils supérieurs à ceux dont l'art se glorifie !

On doit appliquer aux autres *sens* , ce que je viens de dire de la *vue* . Peut-être néanmoins que le *goût* , qui a un rapport si direct à la *nutrition* sera supprimé ou converti en un autre *sens* d' un usage plus étendu et plus relevé.

Quels ne seroient point les rapides progrès de nos sciences *physico-mathématiques* , s' il nous étoit donné de découvrir les *premiers principes* des corps, soit *fluides* , soit *solides* ! Nous verrions alors *par intuition* , ce que nous tentons de deviner à l' aide de *raisonnemens* ou de *calculs* , d' autant plus incertains, que notre connoissance *directe* est plus imparfaite. Quelle multitude innombrable de *rappports* nous échappe, précisément parce que nous ne pouvons appercevoir la figure, les proportions, l' arrangement de ces *corpuscules* infiniment petits, sur lesquels pourtant repose tout le grand édifice de la nature !

p420

Il ne nous est pas non plus fort difficile de concevoir, que le *germe* du corps *spirituel* , peut contenir dès à présent les *élémens* organiques de *nouveaux sens*, qui ne se développeront qu' à la *résurrection* .

" ces *nouveaux sens* nous manifesteront dans les corps des *propriétés* qui nous seront toujours inconnues ici-bas. Combien de *qualités sensibles* que nous ignorons encore, et que nous ne découvririons point sans étonnement ! Nous ne connoissons les différentes *forces* répandues dans la nature, que dans le *rappport* aux différens *sens* sur lesquels elles déploient leur *action* . Combien est-il de *forces* dont nous ne soupçonnons pas même l' existence, parce qu' il n' est aucun *rappport* entre les *idées* que nous acquérons par nos *cinq sens* , et celles que nous pourrions acquérir par d' *autres sens* ! " qu' on se représente un homme qui naîtroit avec une *paralysie* complète sur trois ou quatre

p421

des principaux sens, et qu' on suppose des causes *naturelles* qui rendissent la vie et le mouvement à ces sens et les missent tous en valeur : quelle foule de perceptions nouvelles, variées, imprévues cet homme n' acquerroit-il point en peu de tems ! Quel prodigieux accroissement de perfection n' en résulteroit-il point pour toutes ses facultés etc. ! Je rappelle ici mon lecteur à cette *statue* que j' essayois d' animer dans cet *essai analytique* , que je publiai en 1760. Nous ne sommes encore que des *statues* , qui ne jouissent, pour ainsi dire, que d' un seul sens, mais dont les autres sens se déploieront dans ce *monde* que la raison entrevoit, et que la foi contemple.

Ces sens *nouveaux* , renfermés infiniment en petit dans le *siège de l' ame* , sont donc en *rapport direct* , avec ce monde à *venir* , qui est notre vraie patrie. Ils peuvent avoir encore des *rapports* particuliers avec d' autres *mondes* , qu' il nous sera permis de visiter, et où nous puiserons sans-cesse de nouvelles connoissances, et de nouveaux témoignages des libéralités infinies du bienfaiteur de l' univers.

p422

élevons nos regards vers la voute étoilée : contemplons cette collection immense de *soleils* et de *mondes* disséminés dans l' espace, et admirons que ce vermisseau qui porte le nom d' *homme* , aît une raison capable de pénétrer l' existence de ces *mondes* et de s' élancer ainsi jusqu' aux extrêmités de la création. Mais ; cette raison dont la vue est si perçante, la curiosité si active, et dont les desirs sont si étendus, si relevés, si assortis à la noblesse de son être, auroit-elle été renfermée pour toujours dans les limites étroites d' un télescope ? Ce Dieu si bienfaisant qui a daigné se révéler à elle par les merveilles du monde qu' elle habite, ne lui auroit-il point réservé de plus hautes révélations dans ces mondes où sa puissance et sa sagesse éclatent avec plus de magnificence encore, et où elles se peignent par des traits toujours nouveaux, toujours variés, toujours inépuisables ?

p423

Si notre connaissance *réfléchie* dérive essentiellement de notre connaissance *intuitive* ; si nos richesses intellectuelles s' accroissent par les *comparaisons* que nous formons entre nos idées *sensibles* de tout genre ; si nous *comparons* d' autant plus, que nous connaissons davantage ; si enfin notre intelligence se développe et se perfectionne à proportion que nos comparaisons s' étendent, se diversifient, se multiplient ; quels ne seront point l' accroissement et le perfectionnement de nos connaissances *naturelles* , lorsque nous ne serons plus bornés à *comparer* les individus aux individus, les espèces aux espèces, les *régnés* aux *régnés* et qu' il nous sera donné de *comparer* les *mondes* aux *mondes* ?

Si la suprême intelligence a *varié* ici-bas toutes ses oeuvres ; si elle n' a rien créé d' *identique* ; si une *progression* harmonique régné entre tous les êtres *terrestres* ; si une même *chaîne* les embrasse tous ; combien est-il probable que cette *chaîne* merveilleuse se prolonge dans tous les *mondes planétaires* ,

p424

qu' elle les unit tous, et qu' ils ne sont ainsi que des parties constituantes et *infinitésimales* de la même *série* ! Nous ne découvrons à présent de cette grande *chaîne* que quelques *anneaux* : nous ne sommes pas mêmes sûrs de les observer dans leur ordre *naturel* : nous ne suivons cette progression admirable que très imparfaitement, et à travers mille et mille détours : nous y rencontrons des interruptions fréquentes ; mais, nous sentons toujours que ces *lacunes* sont bien moins celles de la chaîne, que celles de nos connaissances.

Lorsqu' il nous aura été accordé de contempler cette *chaîne* , comme j' ai supposé, que la contemplent ces intelligences pour lesquelles notre monde a été principalement fait ; lorsque nous pourrons, comme elles, en suivre les *prolongemens* dans d' autres mondes ; alors, et seulement alors, nous connoîtrons l' ordre *naturel* des *chaînes* , leur dépendance

p425

réci-proque, leurs *relations* se-crétes, la raison *pro-chaine* de cha-que chaî-non, et nous-nous élé-verons ain-si par une *é-chelle* de per-fec-tions *ré-latives* jus-qu' aux *vé-rités* les plus tran-scen-dan-tes et les plus lu-mi-neu-ses. Cha-que monde *plané-taire* a donc son oe-cono-mie *par-ticu-lière*, ses *loix*, ses *pro-duc-tions*, ses *ha-bitans*; et rien de tout cela ne se re-trou-ve de la *mê-me* ma-nière ni dans le *mê-me* or-dre dans au-cune au-tre planète. La ré-pé-ti-tion des mê-mes mo-dèles en di-fé-re-n-s mon-des se-roit un in-dice de sté-ri-li-té, et com-ment con-ce-voir un *ter-me* à la fé-con-di-té de l' in-tel-li-gence in-finie ? Si une mé-ta-physi-que re-le-vée nous per-suade, qu' il n' est pas sur la terre deux *in-divi-dus* pré-ci-sé-ment *sem-blables*; si des ob-sér-va-tions dé-li-ca-tes, pou-sées fort loin, pa-roi-sent con-fir-mer la mê-me vé-rité; quels ne doi-vent point être les *carac-tères* qui di-fé-re-n-cient un *mon-de* d' un au-tre monde, et mê-me deux mon-des les plus *vois-ins* ! Ain-si cha-que *mon-de* est un sys-tème *par-ticulier*, un *ensem-ble* de choses qui ne se ren-con-tre dans au-cun au-tre

p426

point de l' es-pa-ce, et ce sys-tème *par-ticulier* est au sys-tème gé-né-ral ce qu' est un pi-g-non ou une roue dans une ma-chi-ne ou mieu-x en-core, ce qu' est une fi-bre, une glande dans un tout *or-ga-ni-que*. De quels sen-ti-mens notre ame ne sera-t-elle donc point in-on-dée, lors-qu' après avoir étu-dié à fond l' oe-cono-mie d' un *mon-de*, nous vo-le-ront vers un au-tre, et que nous com-pa-re-ront entr' elles ces deux *oe-cono-mies* ! Quelle ne sera point alors la per-fec-tion de notre *cos-mo-logie* ! Quels ne se-ront point la gé-né-ra-li-sa-tion et la fé-con-di-té de nos prin-ci-pes, l' en-châi-ne-ment, la mul-ti-tude et la jus-tesse de nos con-sé-quences ! Quelle lu-miè-re re-jai-lira de tant d' ob-jets di-vers sur les au-tres bran-ches de nos con-nois-sances, sur notre *physi-que*; sur notre *gé-o-mé-trie*, sur notre *as-tro-nomie*, sur nos sci-en-ces *ra-tion-nel-les*, et prin-ci-pa-le-ment sur cette sci-en-ce di-vine qui s' oc-cu-pe de l' être des ê-tres !
Toutes les *vé-rités* sont en-châi-nées, et les plus é-loi-gnées tien-nent les unes aux au-tres par des noeuds cachés. Le pro-pre de l' en-ten-de-ment est de dé-cou-vrir ces *noeuds*. Newton

s' applaudissait, sans-doute, d' avoir sçu
démêler les *rapports* secrets de la chute d' une
pierre au mouvement d' une planète : transformé
un jour en intelligence céleste, il
sourira de ce jeu d' enfant, et sa haute
géométrie ne sera plus pour lui que les premiers
éléments d' un autre *infini* .

Mais ; la raison de l' homme perce encore
au delà de tous les mondes planétaires :
elle s' élève jusqu' au ciel où Dieu habite :
elle contemple le trône auguste de l' ancien des
jours : elle voit toutes les sphères rouler
sous ses pieds, et obéir à l' impulsion que
sa main puissante leur a imprimé : elle entend
les acclamations de toutes les intelligences,
et mêlant ses adorations et ses louanges aux chants
majestueux de ces hiérarchies, elle s' écrit dans le
sentiment profond de son néant ; saint, saint,
saint, est celui qui est ! L' éternel est le
seul bon ! *gloire soit à Dieu dans les
lieux célestes ; bienveillance envers l' homme !
bienveillance envers l' homme ! ô profondeur
des richesses de la bonté divine !*

elle ne s' est point bornée à se manifester
à l' homme sur la terre, par les traits les
plus multipliés, les plus divers, les plus touchans ;
elle veut encore l' introduire un jour
dans les demeures célestes, et l' abreuver au
fleuve de délices. *il y a plusieurs demeures
dans la maison de notre père ; si cela
n' étoit pas, son envoyé nous l' auroit dit :
il y est allé pour nous y préparer une place...
il en reviendra ; et nous prendra avec lui,
afin que nous soyons où il sera... où il sera ;
non dans les parvis , non dans le sanctuaire
de la création universelle ; mais, dans le
saint des saints... où il sera ; où sera
le roi des anges et des hommes,
le médiateur de la nouvelle alliance, le
chef et le consommateur de la foi,
celui qui nous a frayé le chemin nouveau
qui mène à la vie, qui nous a donné la liberté
d' entrer dans le lieu très-saint, qui nous a fait
approcher de la ville du dieu vivant, de
la Jérusalem céleste, de l' innombrable multitude
des anges, de Dieu même qui est le juge de*

tous.

si la souveraine bonté s' est plu à parer si
richement la première demeure de l' homme ;

p429

si elle y a répandu de si grandes beautés,
prodigué tant de douceurs, accumulé
tant de biens ; si toutes les parties de la nature
conspirent ici-bas à fournir à l' homme des
sources intarissables de plaisirs ; que dis-je !
Si cette bonté ineffable enveloppe
et serre l' homme de toutes parts ici-bas ;
quel ne sera point le bonheur dont elle le
comblera dans la Jérusalem d' enhaut ! Quelles
ne seront point les beautés, la richesse et la
variété du magnifique spectacle qui s' offrira à
ses regards dans la maison de Dieu, dans
cet autre *univers* qui enceint tous les orbes
planétaires, et où l' être existant par-soi
donne aux hiérarchies célestes les signes
les plus augustes de sa présence adorable !
Ce sera dans ces demeures éternelles, au
sein de la lumière, de la perfection et du
bonheur, que nous lirons l' histoire *générale*
et *particulière* de la providence. Initiés
alors, jusqu' à un certain point, dans les
mystères profonds de son gouvernement, de
ses loix, de ses dispensations, nous verrons
avec admiration les *raisons* secrettes de
tant d' événemens *généraux* et *particuliers* , qui

p430

nous étonnent, nous confondent, et nous jettent
dans des *doutes* , que la philosophie ne
dissipe pas toujours ; mais, sur lesquels la
religion nous rassure toujours. Nous méditerons
sans-cesse ce grand livre des *destinées* des
mondes . Nous-nous arrêterons sur-tout
à la page qui concerne celles de cette petite
planète , si chère à notre coeur, le berceau
de notre enfance, et le premier monument
des complaisances paternelles du créateur
à l' égard de l' homme. Nous n' y découvrirons point
sans surprise les différentes *révolutions*
que ce petit globe a subi avant que de
revêtir sa forme *actuelle* , et nous y suivrons
à l' oeil celles qu' il est appelé à subir dans la

durée des siècles. Mais ; ce qui épuisera notre admiration et notre reconnaissance, ce seront les merveilles de cette grande rédemption, qui renferme encore tant de choses au-dessus de notre foible portée, *qui ont été l' objet de l' exacte recherche et de la profonde méditation des prophètes, et dans lesquelles les anges désirent de voir jusqu' au fond.* un mot de cette *page* nous tracera aussi notre propre *histoire* , et nous développera le *pourquoi* et le *comment* de ces

p431

calamités, de ces épreuves, de ces privations qui exercent souvent ici-bas la patience du juste, épurent son ame, réhaussent ses vertus ; ébranlent et terrassent les foibles. Parvenus à ce degré si supérieur de connoissances, l' *origine* du mal *physique* et du mal *moral* ne nous embarrassera plus : nous les envisagerons distinctement dans leur *source* et dans leurs *effets* les plus *éloignés* ; et nous reconnoîtrons avec évidence, *que tout ce que Dieu avoit fait étoit bon* . Nous n' observons sur la terre que des *effets* : nous ne les observons même que d' une manière très superficielle : toutes les *causes* nous sont voilées : alors nous verrons les *effets* dans leurs *causes* ; les *conséquences* , dans leurs *principes* ; l' histoire des *individus* , dans celle de l' *espèce* ; l' histoire de l' *espèce* , dans l' histoire du *globe* ; cette dernière, dans celle des *mondes* ; etc. *présentement nous ne voyons les choses que confusément, et comme par un verre obscur ; mais alors nous verrons face à face, et nous connoîtrons, en quelque sorte, comme nous avons été connus.* enfin ; parce que nous aurons des connoissances incomparablement

p432

plus complètes et plus distinctes de l' *ouvrage* , nous en acquerrons aussi de beaucoup plus profondes des perfections de l' ouvrier. Et combien cette science la plus sublime, la plus vaste, la plus désirable de toutes ou plutôt la *seule science* , se

perfectionnera-t-elle sans cesse par un commerce plus intime avec la source éternelle de toute perfection ! Je n' exprime point assés ; je ne fais que bégayer ; les termes me manquent ; je voudrais emprunter la langue des anges : s' il étoit possible qu' une intelligence *finie* épuisât jamais l' *univers* , elle puiseroit encore d' éternité en éternité dans la contemplation de son auteur de nouveaux trésors de vérités, et après mille myriades de siècles consumés dans cette méditation, elle n' auroit qu' effleuré cette science, dont la plus élevée des intelligences ne possède peut-être que les premiers *rudimens* . Il n' y a de *vraye réalité* que dans celui qui est ; car tout ce qui est, est par lui, et existoit de toute éternité en lui, avant que d' être hors de lui. Il n' y a qu' une seule existence, parce qu' il n' y a qu' un *seul*

p433

être dont l' essence soit d' *exister* , et tout ce qui porte le nom impropre d' *être* , étoit renfermé dans l' existence nécessaire comme la *conséquence* dans son *principe* . Combien notre *faculté* d' aimer est-elle actuellement bornée, imparfaite, aveugle, grossièrement intéressée ! Combien toutes nos *affections* participent-elles à la *chair* et au *sang* ! Combien notre *coeur* est-il étroit ! Combien a-t-il de peine à s' élargir, et à embrasser la totalité des hommes ! Combien, encore une fois, le *physique* de notre constitution s' oppose-t-il à l' épurement et à l' exaltation de notre faculté d' *aimer* . Combien lui est-il difficile de se concentrer un peu fortement dans l' être souverainement aimable ! Nos besoins toujours renaissans nous lient aux objets qui peuvent les satisfaire. Le cercle de nos *affections* ne s' étend guères au delà de ces objets. Il semble qu' il ne nous reste point assés de *capacité d' aimer* pour aimer encore ce qui ne se rapporte pas d' une manière directe à notre individu. Notre *amour-propre*

p434

ne cherche que lui-même, ne voit et
ne sent que lui-même dans tout ce qui l' environne.
Il se reproduit dans tout ce qui le flatte,
et il est rarement assés élevé pour n' être
fortement touché que du plaisir de faire
des heureux. Il y a toujours je ne sçais quoi
de *terrestre* qui se mêle à nos sentimens les
plus délicats et à nos actions les plus
généreuses. Il faut toujours que les ames les plus
sensibles, les plus nobles, retiennent quelque
chose de la partie *matérielle* de notre être.
Et combien sur-tout n' en retient point cette
passion si douce et si terrible dans ses effets,
qui fait sentir son pouvoir à tous les individus,
et sans laquelle l' espèce ne seroit plus !
Telle est sur la terre notre faculté d' *aimer* :
telles sont ses limites, ses imperfections, ses
taches. Mais ; cette puissance excellente,
cette puissance si impulsive, si féconde en effets
divers, si *expansible* , embarrassée à présent
dans les liens de la *chair* , en sera un jour
dégagée ; et celui qui nous a faits
pour l' aimer et pour aimer nos semblables,
sçaura ennoblir, épurer, *sublimiser* tous nos
désirs , et faire converger toutes nos
affections vers la plus grande et la plus noble
fin.

p435

Lorsque nous aurons été revêtus de ce corps
spirituel et *glorieux* que la foi espère,
notre *volonté* perfectionnée dans le *rapport*
à notre *connaissance* , n' aura plus que des
désirs assortis à la haute élévation de notre
nouvel être. Elle tendra sans cesse à tout bien,
au vrai bien, au plus grand bien. Toutes ses
déterminations auront un *but* , et le
meilleur but. L' *ordre* sera la *régle*
immuable de ses désirs, et l' auteur de l' ordre,
le *centre* de toutes ses affections. Comme elle
sera fort *réfléchie* , parce que la
connaissance sera fort distincte et fort étendue ;
ses *inclinations* se proportionneront constamment
à la *nature* des choses, et elle *aimera* dans
un rapport direct à la *perfection* de chaqu' être.
La *connaissance* assignera à chaqu' être son juste
prix : elle dressera l' échelle exacte des valeurs
relatives ; et la *volonté* éclairée par la
connaissance , ne se méprendra plus sur le *prix*
des choses, et ne confondra plus le bien *apparent*
avec le bien *réel* .

Dépouillés pour toujours de la partie *corruptible*

p436

de notre être ; *revêtus de l'incorruptibilité* ; unis à la *lumière* ; nos sens ne dégraderont plus nos affections ; notre imagination ne corrompra plus notre cœur : les grandes et magnifiques images qu' elle lui offrira sans cesse vivifieront et échaufferont tous ses sentimens : notre puissance *d' aimer* s' exaltera et se déploiera de plus en plus, et la sphère de son activité s' agrandissant à l' indéfini embrassera les intelligences de tous les ordres, et se concentrera dans l' être souverainement bienfaisant. Notre bonheur s' accroîtra par le sentiment vif et pur du bonheur de nos semblables, et de celui de tous les êtres sentans, et de tous les êtres intelligens. Il recevra de plus grands accroissemens encore par le sentiment délicieux et toujours présent de l' approbation et de l' amour de celui qui *sera tout en tous* . Notre cœur brûlera éternellement du beau feu de la *charité* , de cette charité céleste, qui après avoir jetté sur la terre quelques

p437

étincelles, éclatera de toutes parts dans le séjour de l' innocence et de la paix. *la charité ne finira jamais*. la *force* , comme la portée de nos *organes* , est ici-bas très limitée. Nous ne saurions les exercer pendant un tems un peu long, sans éprouver bientôt ce sentiment incommode et pénible, que nous exprimons par le terme de *fatigue* . Nous avons à surmonter une résistance continuelle pour nous transporter ou plutôt pour ramper d' un lieu dans un autre. Notre *attention* , cette belle faculté qui décide de tout dans la vie *intellectuelle* , notre attention s' affoiblit en se partageant, et se consume en se concentrant. Notre *mémoire* ne retient qu' avec effort ce que nous lui confions : elle souffre des déperditions journalières : l' âge et mille accidens la menacent, l' altèrent, la détruisent. Notre *raison* , l' appanage le plus précieux de notre nature, tient en dernier ressort à quelques fibres délicates, que des

causes assés légères peuvent déranger et dérangent quelquefois. Que dirai-je encore ! Notre machine entière, cette machine qui nous est si chère, et où brille un art si prodigieux,

p438

est toujours près de succomber sous le poids et par l' action continuée de ses ressorts. Elle ne subsiste que par des secours étrangers, et par une sorte d' artifice. Le principe de la *vie* est précisément le principe de la *mort* , et ce qui nous fait *vivre* est réellement ce qui nous fait *mourir* .

Le corps *animal* est formé d' *élémens* très *hétérogènes* , et dont une multitude de petites forces tendent continuellement à troubler l' harmonie. Il faut que des élémens *étrangers* viennent sans-cesse s' unir aux élémens *primitifs* , pour remplacer ce que les mouvemens intestins et la transpiration dissipent sans-cesse.

Le jeu perpétuel des vaisseaux, nécessaire à ce remplacement, altère peu à peu l' oeconomie générale de la machine ; racornit des parties qui devraient demeurer souples ; oblitère des conduits qui devraient rester perméables ; change les dispositions *respectives* des pièces, et détruit enfin l' *équilibre* des poids et des ressorts.

Le corps *spirituel* , formé probablement d' *élémens* semblables ou analogues à ceux de la *lumière* , n' exigera point ces *réparations* journalières qui conservent et détruisent le

p439

corps *animal* . Ce corps *glorieux* que nous devons revêtir, subsistera, sans-doute, par la seule énergie de ses principes et de la profonde mécanique qui aura présidé à sa construction. Il y a bien de l' apparence encore, que ce corps *éthéré* ne sera pas soumis à l' action de la *pesanteur* comme les corps grossiers que nous connoissons. Il obéira avec une facilité et une promptitude étonnantes à toutes les volontés de notre ame, et nous-nous transporterons d' un monde dans un autre avec une célérité peut-être égale à celle de la *lumière* . Sous cette oeconomie de gloire, nous exercerons sans fatigue toutes

nos facultés ; parce que les nouveaux organes sur lesquels notre ame déployera sa *force motrice* seront mieux proportionnés à l' énergie de cette force, et qu' ils ne seront point assujettis à l' influence de ces causes perturbatrices qui conspirent sans-cesse contre notre oeconomie actuelle. Notre *attention* saisira à la fois et avec une égale force un très grand nombre d' objets plus ou moins compliqués ; elle les pénétrera intimément ; elle en démêlera toutes les impressions partielles ; en découvrira les ressemblances et les dissemblances les plus légères, et en déduira sans effort les résultats les plus généraux.

p440

Notre *génie* sera donc proportionné à notre *attention* ; car j' ai montré que l' attention est la *mère* du génie. Ce qui sera une fois entré dans notre *mémoire* ne s' en effacera jamais ; parce que les *fibres* auxquelles elle sera attachée dans cette nouvelle oeconomie, ne seront point exposées à une infinité de petites impulsions intestines, qui tendent continuellement ici-bas, à changer la position *respective* des *éléments* de ces organes si déliés, et à détruire les *déterminations* que les objets leur ont imprimées. Notre *mémoire* s' enrichira donc à l' indéfini : elle s' incorporera des *mondes* entiers, et retracera à notre esprit sans altération et sans confusion l' immense *nomenclature* de ces mondes : que dis-je ! Ce ne sera point simplement une *nomenclature* : ce sera l' histoire naturelle *générale* et *particulière* de ces mondes, celle de leurs *révolutions* , de leur population, de leur législation, etc. Etc. Et comme les *organes* sont toujours *en rapport* avec les objets

p441

dont ils doivent transmettre à l' ame les *impressions* ; il est à présumer, que la connoissance d' un nombre si prodigieux d' objets, et d' objets si différens entr' eux, dépendra d' un assortiment d' organes infiniment supérieur à celui qui est relatif à notre oeconomie *présente* . Les *signes* de nos *idées* se multiplieront,

se diversifieront, se combineront dans un rapport déterminé aux *objets* , dont ils seront les *représentations symboliques* , et la *langue* ou les *langues* que nous posséderons alors auront une expression, une fécondité, une richesse, dont les *langues* que nous connaissons ne sauraient nous donner que de très faibles images. Précisément parce que nous *verrons* les choses d' une manière incomparablement plus parfaite, nous les *exprimerons* aussi d' une manière incomparablement plus parfaite. Nous observons ici-bas que la *perfection des langues* correspond à celle de l' esprit, et que plus l' esprit *connoît* , plus il *exprime* : nous observons encore que le *langage* perfectionne à son tour la *connaissance* ; et la *langue* sçavante des géomètres, cette belle langue où réside à un si haut point l' *expression symbolique* , peut nous aider à concevoir la possibilité d' une langue vraiment *universelle* , que nous

p442

posséderons un jour, et qui est apparemment celle des intelligences supérieures. Le corps *animal* renferme quantité de choses qui n' ont de rapports *directs* qu' à la *conservation* de l' *individu* ou à celle de l' *espèce* . Le corps *spirituel* ne contiendra que des choses *relatives* à l' *accroissement* de notre perfection *intellectuelle* et *morale* . Il sera, en quelque sorte, un organe *universel* de connaissance et de sentiment. Il sera encore un *instrument universel* au moyen duquel nous exécuterons une infinité de choses, dont nous ne saurions nous faire à présent que des idées très vagues et très confuses. Si ce corps *animal* et terrestre, que la mort détruit, renferme de si grandes beautés ; si la moindre de ses parties peut consumer toute l' intelligence et toute la sagacité du plus habile anatomiste ; quelles ne seront point les beautés

p443

de ce corps *spirituel* et céleste qui succèdera au corps périssable. Quelle *anatomie* que celle qui s' occupera de l' oeconomie de ce corps

glorieux ; qui pénétrera la mécanique, le jeu et la fin de toutes ses parties ; qui saisira les *rappports physiques* de la *nouvelle* oeconomie avec l' *ancienne* , et les rapports bien plus nombreux, et bien plus compliqués des *nouveaux organes* aux objets de la *vie à venir* !

Il y a sur la terre parmi les hommes une diversité presqu' infinie de dons, de talents, de connoissances, d' inclinations, etc. L' *échelle* de l' humanité s' élève par une suite innombrable d' échellons de l' homme *brut* à l' homme *pensant* . Cette *progression* continuera, sans doute, dans la vie à venir, et y conservera les mêmes rapports essentiels : je veux dire, que les progrès que nous aurons fait ici-bas dans la *connoissance* et dans

p444

la *vertu* détermineront le *point* d' où nous commencerons à partir dans l' autre vie ou la *place* que nous y occuperons. Quel puissant motif pour nous exciter à accroître sans-cesse notre connoissance et notre vertu !

Tous les momens de notre existence individuelle sont indissolublement liés les uns aux autres. Nous ne passons point d' un état à un autre état sans une *raison suffisante* . Il n' y a jamais de *saut proprement dit* . L' état *subséquent* a toujours sa *raison suffisante* dans l' état qui l' a *précédé immédiatement* . La *mort* n' est point une *lacune* dans cette *chaîne* : elle est le *chaînon* qui lie les deux *vies* ou les deux parties de la *chaîne* . Le *jugement* que le souverain juge portera de nous aura son fondement dans le *degré* de perfection *intellectuelle* et *morale* que nous aurons acquis sur la terre ou ce qui revient au même, dans l' emploi que nous aurons sçu faire de nos *facultés* et des *talens qui nous auront été confiés*. à celui à qui il aura beaucoup été donné, il sera beaucoup redemandé, et on donnera à celui

p445

qui aura. ce qui est, est : la volonté divine ne change point la *nature des choses* , et

dans le *plan* qu' elle a réalisé, le *vice* ne pouvoit obtenir les *avantages* de la *vertu* .

Il suit donc de ces *principes* que la raison se forme à elle-même, que le *degré* de perfection *acquise* déterminera dans la *vie à venir* le *degré* de bonheur ou de *gloire* dont jouira chaque individu. La révélation donne encore sa *sanction* à ces principes si *philosophiques* . Elle établit expressément cette *échelle* de bonheur ou de gloire, que la philosophie ne se lasse point de contempler. *il y a des corps célestes, et des corps terrestres ; mais il y a de la différence entre l' éclat des corps célestes, et celui des corps terrestres : autre est l' éclat du soleil, autre celui de la lune, et autre celui des étoiles : l' éclat même d' une étoile est différent de l' éclat d' une autre étoile. Il en sera de même à la résurrection.* et si

p446

l' on vouloit que ces paroles remarquables ne fussent pas susceptibles de l' interprétation que je leur donne ; cette déclaration si formelle et si répétée de l' écriture, *que Dieu rendra à chacun selon ses oeuvres*, ne suffiroit-elle pas pour prouver, que les *degrés* du *bonheur à venir* seront aussi *variés* que l' auront été les *degrés* de la *vertu* ? Or, combien les *degrés* de la *vertu* différent-ils sur la terre ! Combien la *vertu* du même individu s' accroît-elle par de nouveaux efforts ou par des actes réitérés fréquemment ! La vertu est une *habitude* : elle est l' *habitude au bien* . Il y aura donc un *flux* perpétuel de tous les individus de l' humanité vers une plus grande perfection ou un plus grand bonheur ; car un degré de perfection *acquis* conduira par lui-même à un autre *degré* . Et parce que la distance du *créé* à l' *incréé*, du *fini* à l' *infini* est *infinie* , ils tendront continuellement vers la suprême perfection sans jamais y atteindre.

p447

Conclusion

de tout l' ouvrage.

ô que la contemplation de ce magnifique,
de cet immense, de ce ravissant système de
bienveillance, qui embrasse tout ce qui
pense, sent ou respire, est propre à élever,
à aggrandir notre ame ; à balancer, à adoucir
toutes les épreuves de cette vie mortelle ;
à soutenir, à augmenter notre patience, notre
résignation, notre courage ; à nourrir, à
éxalter tous nos sentimens de reconnoissance,
d' amour, de vénération pour cette bonté
adorable qui nous a ouvert par son envoyé
les portes de cette éternité heureuse
le grand, le perpétuel objet de nos desirs,
et pour laquelle nous sommes faits. Déjà
elle nous met en possession de ce *royaume*
qu' elle nous avoit préparé avant la fondation
des siècles ... déjà elle place sur notre
tête la *couronne immarcescible de gloire ...*
déjà *nous sommes assis dans les lieux célestes ...*
le sépulchre a rendu sa proye...

p448

la mort est engloutie pour toujours...
l' incorruptible a succédé au corruptible ; le
spirituel, à l' animal ; le glorieux, à
l' abject... les plus longues révolutions des
astres entassées les unes sur les autres ne peuvent
plus mesurer notre durée... il n' est plus de *tems ...*
l' *éternité* commence, et avec elle
une félicité qui ne doit point finir, mais qui
doit toujours accroître... transportés de joye,
de gratitude et d' admiration nous-nous prosternons
au pied du trône de notre bienfaiteur....
nous-nous écrivons notre père ! ... notre père ! ...
nous...
saisissés la vie éternelle.
à Genthod près de Genève, le 17 de mai 1769.

p154

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)